* ADA 232.1
V.33

# ŒUVRES

DE

# M^R. DE VOLTAIRE.

Adams 232.1
vol. 33

TOME TRENTE-TROISIÈME.

# MÉLANGES

DE

*LITTÉRATURE*,

D'HISTOIRE

ET

DE PHILOSOPHIE.

TOME PREMIER.

8537
2

*M. DCC. LXXV.*

ADAMS 232.1
no. 33

# MÊLANGES

## DE

# LITTÉRATURE, D'HISTOIRE, ET DE PHILOSOPHIE. (a)

## *SONGE DE PLATON.*

PLATON rêvait beaucoup, & on n'a pas moins rêvé depuis. Il avait ſongé que la nature humaine était autrefois double, & qu'en punition de ſes fautes, elle fut diviſée en mâle & femelle.

Il avait prouvé qu'il ne peut y avoir que cinq mondes parfaits, parce qu'il n'y a que cinq corps réguliers en mathématique. Sa république fut un de ſes grands rêves. Il avait rêvé encore que le dormir naît de la veille, & la veille du dormir, & qu'on perd sûrement la vue en regardant une éclipſe ailleurs que dans un baſſin d'eau. Les rêves alors donnaient une grande réputation.

Voici un de ſes ſonges, qui n'eſt pas un des moins intéreſſans. Il lui ſembla que le grand Démiurgos, l'éternel géomètre, ayant peuplé l'eſpace infini de globes innombrables, voulut éprouver la ſcience des génies qui avaient été témoins de ſes ouvrages. Il donna à chacun d'entr'eux un petit morceau de matière à arranger, à-peu-près comme Phidias & Zeuxis auraient donné des ſtatues &

(a) La plupart des pièces contenues dans ce volume furent écrites depuis 1730 jusqu'en 1740.

des tableaux à faire à leurs difciples, s'il eft permis de comparer les petites chofes aux grandes.

Démogorgon eut en partage le morceau de boue qu'on appelle *la terre* ; & l'ayant arrangé de la manière qu'on le voit aujourd'hui, il prétendait avoir fait un chef-d'œuvre. Il penfait avoir fubjugué l'envie, & attendait des éloges, même de fes confrères ; il fut bien furpris d'être reçu d'eux avec des huées.

L'un d'eux qui était un fort mauvais plaifant, lui dit : « vraiment vous avez fort bien opéré : vous avez féparé » votre monde en deux, & vous avez mis un grand » efpace d'eau entre les deux hémifphères, afin qu'il n'y » eût point de communication de l'un à l'autre. On gè- » lera de froid fous vos deux poles, on mourra de chaud » fous votre ligne équinoxiale. Vous avez prudemment » établi de grands déferts de fable, pour que les paffans » y mouruffent de faim & de foif. Je fuis affez content » de vos moutons, de vos vaches & de vos poules ; mais » franchement je ne le fuis pas trop de vos ferpens & de » vos araignées. Vos oignons & vos artichauts font de » très-bonnes chofes ; mais je ne vois pas quelle a été votre » idée en couvrant la terre de tant de plantes veni- » meufes, à moins que vous n'ayez eu le deffein d'em- » poifonner fes habitans. Il me paraît d'ailleurs que vous » avez formé une trentaine d'efpèces de finges, beau- » coup plus d'efpèces de chiens, & feulement quatre ou » cinq efpèces d'hommes : il eft vrai que vous avez donné » à ce dernier animal ce que vous appellez *la raifon*, » mais en confcience cette raifon-là eft trop ridicule, » & approche trop de la folie ; il me paraît d'ailleurs que » vous ne faites pas grand cas de cet animal à deux pieds, » puifque vous lui avez donné tant d'ennemis, & fi peu » de défenfe ; tant de maladies, & fi peu de remèdes ; » tant de paffions, & fi peu de fageffe. Vous ne voulez » pas apparemment qu'il refte beaucoup de ces animaux- » là fur terre ; car fans compter les dangers auxquels

» vous les exposez, vous avez si bien fait votre compte,
» qu'un jour la petite vérole emportera tous les ans ré-
» gulièrement la dixième partie de cette espèce, & que
» la sœur de cette petite vérole empoisonnera la source
» de la vie dans les neuf parties qui resteront; & comme
» si ce n'était pas encore assez, vous avez tellement dis-
» posé les choses, que la moitié des survivans sera
» occupée à plaider, & l'autre à se tuer; ils vous auront
» sans doute beaucoup d'obligation, & vous avez fait là
» un beau chef-d'œuvre. »

Démogorgon rougit; il sentait bien qu'il y avait du mal moral & du mal physique dans son affaire; mais il soutenait qu'il y avait plus de bien que de mal. « Il est
» aisé de critiquer, dit-il, mais pensez-vous qu'il soit si
» facile de faire un animal qui soit toujours raisonnable,
» qui soit libre, & qui n'abuse jamais de sa liberté? Pen-
» sez-vous que quand on a neuf à dix mille plantes à
» faire provigner, on puisse si aisément empêcher que
» quelques-unes de ces plantes n'aient des qualités nui-
» sibles? Vous imaginez-vous qu'avec une certaine
» quantité d'eau, de sable, de fange, & de feu, on
» puisse n'avoir ni mer ni désert? Vous venez, mon-
» sieur le rieur, d'arranger la planète de Mars : nous
» verrons comment vous vous en êtes tiré, avec vos
» deux grandes bandes, & quel bel effet font vos nuits
» sans lune. Nous verrons s'il n'y a chez vos gens ni
» folie ni maladie ».

En effet les génies examinèrent Mars, & on tomba rudement sur le railleur. Le serieux génie qui avait pêtri Saturne, ne fut pas épargné : ses confrères les fabricateurs de Jupiter, de Mercure, de Vénus, eurent chacun des reproches à essuyer.

On écrivit de gros volumes & des brochures : on dit de bons mots; on fit des chansons; on se donna des ridicules; les partis s'aigrirent : enfin l'éternel Demiurgos leur imposa silence à tous : « Vous avez fait, leur

» dit-il, du bon & du mauvais, parce que vous avez
» beaucoup d'intelligence, & que vous êtes imparfaits :
» vos œuvres dureront ſeulement quelques centaines de
» millions d'années ; après quoi étant plus inſtruits,
» vous ferez mieux : il n'appartient qu'à moi de faire
» des choſes parfaites & immortelles ».

Voilà ce que Platon enſeignait à ſes diſciples. Quand il eut ceſſé de parler, l'un d'eux lui dit : *Et puis vous vous réveillâtes.*

## LETTRE DE L'AUTEUR

*à M. de* S'GRAVESANDE, *profeſſeur de mathématique.*

JE vous remercie, monſieur, de la figure que vous avez bien voulu m'envoyer, de la machine dont vous vous ſervez pour fixer l'image du ſoleil. J'en ferai faire une ſur votre deſſein, & je ſerai délivré d'un grand embarras ; car moi qui ſuis fort mal-adroit, j'ai toutes les peines du monde dans ma chambre obſcure avec mes miroirs. A meſure que le ſoleil avance, les couleurs s'en vont, & reſſemblent aux affaires de ce monde, qui ne ſont pas un moment de ſuite dans la même ſituation. J'appelle votre machine un *Sta Sol.* Depuis Joſué, perſonne avant vous n'avait arrêté le ſoleil.

J'ai reçu dans le même paquet l'ouvrage que je vous avais demandé, dans lequel mon adverſaire, & celui de tous les philoſophes, emploie environ trois cents pages au ſujet de quelques penſées de Paſcal, que j'avais examinées dans moins d'une feuille. Je ſuis toujours pour ce que j'ai dit. Le défaut de la plupart des livres eſt d'être trop longs. Si on avait la raiſon pour ſoi, on ſerait court ; mais peu de raiſon & beaucoup d'injures ont fait les trois cents pages.

J'ai toujours cru, que Pascal n'avait jeté ses idées sur le papier, que pour les revoir & en rejetter une partie. Le critique n'en veut rien croire. Il soutient que Pascal aimait toutes ses idées, & qu'il n'en eût retranché aucune; mais s'il savait que les éditeurs eux-mêmes en supprimèrent la moitié, il serait bien surpris. Il n'a qu'à voir celles que le pere des Mollets a recouvrées depuis quelques années, écrites de la main de Pascal même, il sera bien plus surpris encore. Elles sont imprimées dans le *Recueil de Littérature*.

Les hommes d'une imagination forte, comme Pascal, parlent avec une autorité despotique; les ignorans & les faibles écoutent avec une admiration servile; les bons esprits examinent.

Pascal croyait toujours, pendant les dernières années de sa vie, voir un abyme à côté de sa chaise. Faudrait-il pour cela que nous en imaginassions autant? Pour moi, je vois aussi un abyme; mais c'est dans les choses qu'il a cru expliquer. Vous trouverez dans les mêlanges de Leibnitz, que la mélancolie égara sur la fin la raison de Pascal; il le dit même un peu durement. Il n'est pas étonnant, après tout, qu'un homme d'un tempérament délicat, d'une imagination triste, comme Pascal, soit, à force de mauvais régime, parvenu à déranger les organes de son cerveau. Cette maladie n'est ni plus surprenante, ni plus humiliante, que la fiévre & la migraine. Si le grand Pascal en a été attaqué, c'est Samson qui perd sa force. Je ne sais de quelle maladie était affligé le docteur qui argumente si amèrement contre les philosophes; mais il prend le change en tout, & principalement sur l'état de la question.

Le fond de mes petites remarques sur les *Pensées de Pascal*, c'est qu'il faut croire sans doute au péché originel, puisque la foi l'ordonne, & qu'il faut y croire d'autant plus que la raison est absolument impuissante à nous montrer, que la nature humaine est déchue. La

révélation ſeule peut nous l'apprendre. Platon s'y était jadis caſſé le nez. Comment pouvait-il ſavoir que les hommes avaient été autrefois plus beaux, plus grands, plus forts, plus heureux, qu'ils avaient eu de belles ailes, & qu'ils avaient fait des enfans ſans femmes ?

Tous ceux qui ſe ſont ſervis de la phyſique pour prouver la décadence de ce petit globe de notre monde, n'ont pas eu meilleure fortune que Platon. Voyez-vous ces vilaines montagnes, *diſaient-ils*, ces mers qui entrent dans les terres, ces lacs ſans iſſue ? Ce ſont des débris d'un globe maudit. Mais quand on y a regardé de plus près, on a cru que ces montagnes étaient néceſſaires pour nous donner des rivières & des mines, & que ce ſont les perfections d'un monde béni. De même mon cenſeur aſſure, que notre vie eſt fort raccourcie en comparaiſon de celle des corbeaux & des cerfs ; il a entendu dire à ſa nourrice, que les cerfs vivent trois cents ans, & les corbeaux neuf cents. La nourrice d'Héſiode lui avait fait auſſi apparemment le même conte. Mais mon docteur n'a qu'à interroger quelque chaſſeur, il ſaura que les cerfs ne vont jamais à vingt ans. Il a beau faire, l'homme eſt de tous les animaux celui à qui DIEU accorde la plus longue vie ; & quand mon critique me montrera un corbeau qui aura cent deux ans, comme M. de St. Aulaire & madame de Chanclos, il me fera plaiſir.

C'eſt une étrange rage que celle de quelques meſſieurs, qui veulent abſolument que nous ſoyons miſérables. Je n'aime point un charlatan qui veut me faire accroire que je ſuis malade, pour me vendre ſes pillules. Garde ta drogue, mon ami, & laiſſe-moi ma ſanté. Mais pourquoi me dis-tu des injures parce que je me porte bien, & que je ne veux point de ton orviétan ? Cet homme m'en dit de très-groſſières, ſelon la louable coutume des gens pour qui les rieurs ne ſont pas. Il a été déterrer je ne ſais quel journal,

je ne ſais quelles lettres *ſur la nature de l'ame* , que je n'ai jamais écrites , & qu'un libraire a toujours miſes ſous mon nom à bon compte , auſſi-bien que beaucoup d'autres choſes, que je ne lis point. Mais puiſque cet homme les lit , il devait voir qu'il eſt évident que ces lettres *ſur la nature de l'ame* ne ſont point de moi , & qu'il y a des pages entières copiées mot-à-mot de ce que j'ai autrefois écrit ſur *Locke*. Il eſt clair qu'elles ſont de quelqu'un qui m'a volé : mais je ne vole point ainſi, quelque pauvre que je puiſſe être.

Mon docteur ſe tue à prouver , que l'ame eſt ſpirituelle. Je veux croire que la ſienne l'eſt ; mais en vérité ſes raiſons le ſont fort peu. Il veut donner des ſoufflets à Locke ſur ma joue, parce que Locke a dit, que DIEU était aſſez puiſſant pour faire penſer un élément de la matière. Plus je relis ce Locke , & plus je voudrais que tous ces meſſieurs l'étudiaſſent. Il me ſemble qu'il a fait comme Auguſte , qui donna un édit *de coercendo intrà fines Imperio*. Locke a reſſerré l'empire de la ſcience pour l'affermir. Qu'eſt-ce que l'ame ? Je n'en ſais rien. Qu'eſt-ce que la matière ? Je n'en ſais rien. Voilà Joſeph-Godefroy Leibnitz , qui a découvert que la matière eſt un aſſemblage de monades. Soit , je ne le comprends pas , ni lui non plus. Eh bien ! mon ame ſera une monade , ne me voilà-t-il pas bien inſtruit ? Je vais vous prouver que vous êtes immortel , me dit mon docteur. Mais vraiment il me fera plaiſir ; j'ai tout auſſi grande envie que lui d'être immortel. Je n'ai fait la HENRIADE que pour cela. Mais mon homme ſe croit bien plus sûr de l'immortalité par ſes argumens, que moi par ma Henriade.

*Vanitas vanitatum , & metaphyſica vanitas.*

Nous ſommes faits pour compter , meſurer , peſer ; voilà ce qu'a fait Newton ; voilà ce que vous faites avec monſieur Muſchembroek. Mais pour les premiers prin-

cipes des chofes, nous n'en favons pas plus qu'Epiftemon & maître Editue.

Les philofophes qui font des fyftêmes fur la fecrète conftruction de l'univers, font comme nos voyageurs, qui vont à Conftantinople, & qui parlent du ferrail : ils n'en ont vu que les dehors, & ils prétendent favoir ce que fait le fultan avec fes favorites. Adieu, monfieur, fi quelqu'un voit un peu, c'eft vous ; mais je tiens mon cenfeur aveugle. J'ai l'honneur de l'être auffi ; mais je fuis un Quinze-vingt de Paris, & lui un aveugle de province. Je ne fuis pas affez aveugle pourtant pour ne pas voir tout votre mérite, & vous favez combien mon cœur eft fenfible à votre amitié. Je fuis, &c.

*A Cirey le 1 de Juin 1741.*

## *RÉPONSE*

## A MONSIEUR MARTIN KAHLE,

*Profeffeur & doyen des philofophes de Goettingen, au fujet des queftions métaphyfiques ci-deffus.*

MONSIEUR LE DOYEN,

JE fuis bien-aife d'apprendre au public, que vous avez écrit contre moi un petit livre. Vous m'avez fait beaucoup d'honneur. Vous rejettez, page 17, la preuve de l'exiftence de DIEU tirée des caufes finales. Si vous aviez raifonné ainfi à Rome, le révérend père jacobin, maître du facré palais, vous aurait mis à l'inquifition : Si vous aviez écrit contre un théologien de Paris, il aurait fait cenfurer votre propofition par la

ſacrée faculté : Si contre un enthouſiaſte, il vous eût dit des injures, &c. &c. ; mais je n'ai l'honneur d'être ni jacobin, ni théologien, ni enthouſiaſte. Je vous laiſſe dans votre opinion, & je demeure dans la mienne.

Je ſerai toujours perſuadé qu'une horloge prouve un horloger, & que l'univers prouve un DIEU. Je ſouhaite que vous vous entendiez vous-même ſur ce que vous dites de l'eſpace & de la durée, & de la néceſſité de la matière, & des monades, & de l'harmonie préétablie ; & je vous renvoie à ce que j'en ai dit en dernier lieu dans cette nouvelle édition, où je voudrais bien m'être entendu, ce qui n'eſt pas une petite affaire en métaphyſique.

Vous citez, à propos de l'eſpace & de l'infini, la Médée de Sénèque, les Philippiques de Ciceron, les métamorphoſes d'Ovide, des vers du duc de Buckingham, de Gombaud, de Régnier, de Rapin, &c. J'ai à vous dire, monſieur, que je ſais bien autant de vers que vous, que je les aime autant que vous, & que s'il s'agiſſait de vers, nous verrions beau jeu ; mais je les crois peu propres à éclaircir une queſtion métaphyſique, fuſſent-ils de Lucrèce ou du cardinal de Polignac. Au reſte, ſi jamais vous comprenez quelque choſe aux monades, à l'harmonie préétablie ; & pour citer des vers,

Si monſieur le doyen peut jamais concevoir
Comment tout étant plein tout a pu ſe mouvoir.

ſi vous découvrez auſſi, comment tout étant néceſſaire, l'homme eſt libre, vous me ferez plaiſir de m'en avertir. Quand vous aurez auſſi démontré, en vers ou autrement, pourquoi tant d'hommes s'égorgent dans le meilleur des mondes poſſibles, je vous ſerai très-obligé.

J'attends vos raiſonnemens, vos vers, vos invectives, & je vous proteſte du meilleur de mon cœur, que ni vous ni moi ne ſavons rien de cette queſtion. J'ai d'ailleurs l'honneur d'être &c.

# COURTE RÉPONSE

## AUX LONGS DISCOURS

## D'UN DOCTEUR ALLEMAND.

JE m'étais donné à la philoſophie, croyant y trouver le repos que Newton appelle *rem prorſus ſubſtantialem*, mais je vis que la racine quarrée du cube des révolutions des planètes, & les quarrés de leurs diſtances, faiſaient encore des ennemis. Je m'apperçois que j'ai encouru l'indignation de quelques docteurs Allemands. J'ai oſé meſurer toujours la force des corps en mouvement par $m + v$. J'ai eu l'inſolence de douter des monades, de l'harmonie préétablie, & même du grand principe des indiſcernables. Malgré le reſpect ſincère que j'ai pour le beau génie de Leibnitz, pouvais-je eſpérer du repos après avoir voulu ébranler ces fondemens de la nature ? On a employé, pour me convaincre, de longs ſophiſmes & de groſſes injures, ſelon la reſpectable coutume introduite depuis long-tems dans cette ſcience, qu'on appelle *philoſophie*, c'eſt-à-dire, *amour de la ſageſſe*.

Il eſt vrai qu'une perſonne infiniment reſpectable à tous égards, & qui a beaucoup de ſortes d'eſprits, a daigné en employer une à éclaircir & à orner le ſyſtême de Leibnitz, elle s'eſt amuſée à décorer d'un beau portique ce bâtiment vaſte & confus. J'ai été étonné de ne pouvoir la croire en l'admirant ; mais j'en ai vu enfin la raiſon, c'eſt qu'elle-même n'y croyait guère ; & c'eſt ce qui arrive ſouvent entre ceux qui s'imaginent vouloir perſuader, & ceux qui s'efforcent de ſe laiſſer perſuader.

Plus je vais en avant, & plus je ſuis confirmé dans

l'idée que les systêmes de métaphysique sont pour les philosophes, ce que les romans sont pour les femmes. Ils ont tous la vogue les uns après les autres, & finissent tous par être oubliés. Une vérité mathématique reste pour l'éternité, & les fantômes métaphysiques passent comme des rêves de malades.

Lorsque j'étais en Angleterre, je ne pus avoir la consolation de voir le grand Newton, qui touchait à sa fin. Le fameux curé de St. James, Samuel Clarke, l'ami, le disciple & le commentateur de Newton, daigna me donner quelques instructions sur cette partie de la philosophie, qui veut s'élever au-dessus du calcul & des sens. Je ne trouvai pas à la vérité cette anatomie circonspecte de l'entendement humain, ce bâton d'aveugle, avec lequel marchait le modeste Locke, cherchant son chemin & le trouvant; enfin cette timidité savante, qui arrêtait Locke sur le bord des abymes. Clarke sautait dans l'abyme, & j'osai croire l'y suivre. Un jour, plein de ces grandes recherches, qui charment l'esprit par leur immensité; je dis à un membre très-éclairé de la société: *Monsieur Clarke est un bien plus grand métaphysicien que M. Newton.* Cela peut être, me répondit-il froidement; c'est comme si vous disiez, que l'un joue mieux au ballon que l'autre. Cette réponse me fit rentrer en moi-même. J'ai depuis osé percer quelques-uns de ces ballons de la métaphysique, & j'ai vu, qu'il n'en est sorti que du vent. Aussi, quand je dis à M. de s'Gravesande; *Vanitas vanitatum, & metaphysica vanitas*; il me répondit, *Je suis bien fâché que vous ayez raison.*

Le père Mallebranche, dans sa *Recherche de la vérité*, ne conçevant rien de beau, rien d'utile, que son systême, s'exprime ainsi: « Les hommes ne sont pas faits pour » considérer des moucherons; & on n'approuve pas la » peine, que quelques personnes se sont donnée de nous » apprendre, comment sont faits certains insectes, les » transformations des vers, &c. Il est permis de s'amu-

» ſer à cela, quand on n'a rien à faire, & pour ſe diver-» tir ». Cependant *cet amuſement à cela pour ſe divertir*, nous a fait connaître les reſſources inépuiſables de la nature, qui rendent à des animaux les membres qu'ils ont perdus, qui reproduiſent des têtes après qu'on les a coupées, qui donnent à tel inſecte le pouvoir de s'accoupler l'inſtant d'après que ſa tête eſt ſéparée de ſon corps, qui permettent à d'autres de multiplier leur eſpèce ſans le ſecours des deux ſexes. Cet *amuſement à cela* a développé un nouvel univers en petit, & des variétés infinies de ſageſſe & de puiſſance; tandis qu'en quarante ans d'études le père Mallebranche a trouvé *que la lumière eſt une vibration de preſſion ſur de petits tourbillons mous; & que nous voyons tout en* DIEU.

J'ai dit que Newton ſavait douter; & là-deſſus on s'écrie : Oh! nous autres nous ne doutons pas; nous ſavons de ſcience certaine, que l'ame eſt je ne ſais quoi deſtinée néceſſairement à recevoir je ne ſais quelles idées, dans le tems que le corps fait néceſſairement certains mouvemens, ſans que l'un ait la moindre influence ſur l'autre; comme lorſqu'un homme prêche, & que l'autre fait des geſtes; & cela s'appelle l'*harmonie préétablie*. Nous ſavons, que la matière eſt compoſée d'êtres, qui ne ſont pas matière, & que dans la patte d'un ciron il y a une infinité de ſubſtances ſans étendue, dont chacune a des idées confuſes, qui compoſent un miroir concentré de tout l'univers; & cela s'appelle *le ſyſtême des monades* Nous concevons auſſi parfaitement l'accord de la liberté & de la néceſſité; nous entendons très-bien, *comment tout étant plein, tout a pu ſe mouvoir.* Heureux ceux qui peuvent comprendre ces choſes ſi peu compréhenſibles, & qui voient un autre univers que celui où nous vivons!

J'aime à voir un docteur, qui vous dit d'un ton magiſtral & ironique : « Vous errez, vous ne ſavez pas, » qu'on a découvert depuis peu que *ce qui eſt, eſt poſ-*

» *ſible, & que tout ce qui eſt poſſible n'eſt pas actuel;* » *& que tout ce qui eſt actuel eſt poſſible; & que les* » *eſſences des choſes ne changent pas* ». Ah! plût-à-dieu que l'eſſence des docteurs changeât! Eh bien, vous nous apprenez donc, qu'il y a des eſſences; & moi je vous apprends que ni vous ni moi n'avons l'honneur de les connaître; je vous apprends que jamais homme ſur la terre n'a ſu & ne ſaura ce que c'eſt que la matière, ce que c'eſt que le principe de la vie & du ſentiment, ce que c'eſt que l'ame humaine, s'il y a des ames dont la nature ſoit ſeulement de ſentir ſans raiſonner ou de raiſonner en ne ſentant point, ou de ne faire ni l'un ni l'autre; ſi ce qu'on appelle *matière* a des ſenſations, comme elle a la gravitation; ſi, &c.

Quant à la diſpute ſur la meſure de la force des corps en mouvement, il me paraît que ce n'eſt qu'une diſpute de mots; & je ſuis fâché, qu'il y en ait de telles en mathématique. Que l'on compte comme l'on voudra $m \times v$, ou bien, $m \times v^2$, rien ne changera dans la méchanique; il faudra toujours la même quantité de chevaux pour tirer les fardeaux, la même charge de poudre pour les canons; & cette querelle eſt le ſcandale de la géométrie.

Plût au ciel encore, qu'il n'y eût point d'autre querelle entre les hommes! nous ſerions des anges ſur la terre. Mais ne reſſemble-t-on pas quelquefois à ces diables, que Milton nous repréſente dévorés d'ennuis, de rage, d'inquiétude, de douleur, & raiſonnant encore ſur la métaphyſique au milieu de leurs tourmens?

« Tels dans l'amas brillant des rêves de Milton,
» On voit les habitans du brûlant Phlégéton,
» Entourés de torrens de bitume & de flamme,
» Raiſonner ſur l'eſſence, argumenter ſur l'ame,
» Sonder les profondeurs de la fatalité,

» Et de la prévoyance, & de la liberté.
» Ils creusent vainement dans cet abyme immense. »

. . . . . . . . *and renson'd high*
*Of providence fore knowledge will, and fate:*
*Fix't fate, free will, fore knowledge absolute:*
*And foud non end, &c.*

# *LETTRE*

## SUR

# *ROGER BACON.*

VOUS croyez, monsieur, que Roger Bacon, ce fameux moine du treizième siècle, était un très-grand-homme, & qu'il avait la vraie science, parce qu'il fut persécuté & condamné dans Rome à la prison par des ignorans. C'est un grand préjugé en sa faveur, je l'avoue. Mais n'arrive-t-il pas tous les jours, que des charlatans condamnent gravement d'autres charlatans, & que des fous font payer l'amende à d'autres fous ? Ce monde-ci a été long-tems semblable aux petites-maisons dans lesquelles celui qui se croit le Père éternel anathématise celui qui se croit le St. Esprit; & ces aventures ne sont pas même aujourd'hui extrêmement rares.

Parmi les choses qui le rendirent recommandable, il faut premièrement compter sa prison, ensuite la noble hardiesse avec laquelle il dit : que tous les livres d'Aristote n'étaient bons qu'à brûler : & cela dans un tems, où les scholastiques respectaient Aristote, beaucoup plus que les jansénistes ne respectent St. Augustin. Cependant Roger Bacon a-t-il fait quelque chose de mieux que la

poëtique, la rhétorique & la logique d'Ariſtote? ces trois ouvrages immortels prouvent aſſurément, qu'Ariſtote était un très-grand & très-beau génie, pénétrant, profond, méthodique, & qu'il n'était mauvais phyſicien que parce qu'il était impoſſible de fouiller dans les carrières de la phyſique, lorſqu'on manquait d'inſtrumens.

Roger Bacon, dans ſon meilleur ouvrage, où il traite de la lumière & de la viſion, s'exprime-t-il beaucoup plus clairement qu'Ariſtote, quand il dit : *la lumière fait par voie de multiplication ſon eſpèce lumineuſe, & cette action eſt appellée univoque & conforme à l'agent ; il y a une autre multiplication équivoque, par laquelle la lumière engendre* la chaleur, *& la chaleur la putréfaction*?

Ce Roger d'ailleurs vous dit, qu'on peut prolonger ſa vie avec du ſperma ceti, de l'aloes & de la chair de dragon, mais qu'on peut ſe rendre immortel avec la pierre philoſophale. Vous penſez bien, qu'avec ces beuax ſecrets il poſſédait encore tous ceux de l'aſtrologie judiciaire ſans exception : auſſi aſſure-t-il bien poſitivement dans ſon *Opus majus*, que la tête de l'homme eſt ſoumiſe aux influences du belier, ſon cou à celles du taureau, & ſes bras au pouvoir des gemeaux, &c. Il prouve même ces belles choſes pas l'expérience, & il loue beaucoup un grand aſtrologue de Paris, qui empêcha, dit-il, un médecin de mettre un emplâtre ſur la jambe d'un malade, parce que le ſoleil était alors dans le ſigne du verſeau, & que le verſeau eſt mortel pour les jambes, ſur leſquelles on applique des emplâtres.

C'eſt une opinion aſſez généralement répandue, que notre Roger fut l'inventeur de la poudre à canon. Il eſt certain que de ſon tems on était ſur la voie de cette horrible découverte : car je remarque toujours que l'eſprit d'invention eſt de tous les tems, & que les docteurs, les gens qui gouvernent les eſprits & les corps, ont beau être d'une ignorance profonde, ont beau faire régner

les plus inſenſés préjugés, ont beau n'avoir pas le ſens commun, il ſe trouve toujours des hommes obſcurs, des artiſtes animés d'un inſtinct ſupérieur, qui inventent des choſes admirables, ſur leſquelles enſuite les ſavans raiſonnent.

Voici mot-à-mot ce fameux paſſage de Roger Bacon touchant la poudre à canon; il ſe trouve dans ſon *Opus majus*, page 474, édition de Londres: *Le feu grégeois peut difficilement s'éteindre, car l'eau ne l'éteint pas. Et il y a de certains feux, dont l'exploſion fait tant de bruit, que ſi on les allumait ſubitement & de nuit, une ville & une armée ne pourraient le ſoutenir: les éclats de tonnerre ne pourraient leur être comparés. Il y en a qui effraient tellement la vue, que les éclairs des nues la troublent moins: on croit que c'eſt par de tels artifices, que* Gédéon *jeta la terreur dans l'armée des Madianites. Et nous en avons une preuve dans ce jeu d'enfans, qu'on fait par tout le monde. On enfonce du ſalpêtre avec force dans une petite balle de la groſſeur d'un pouce. On la fait crever avec un bruit ſi violent, qu'il ſurpaſſe le rugiſſement du tonnerre; & il en ſort une plus grande exhalaiſon de feu que celle de la foudre.* Il paraît évidemment que Roger Bacon ne connaiſſait que cette expérience commune d'une petite boule pleine de ſalpêtre miſe ſur le feu. Il y a encore bien loin delà à la poudre à canon, dont Roger ne parle en aucun endroit, mais qui fut bientôt après inventée.

Une choſe me ſurprend davantage, c'eſt qu'il ne connût pas la direction de l'aiguille aimantée, qui de ſon tems commençait à être connue en Italie; mais en récompenſe il ſavait très-bien le ſecret de la baguette de coudrier, & beaucoup d'autres choſes ſemblables, dont il traite dans ſa *Dignité de l'art expérimental.*

Cependant malgré ce nombre effroyable d'abſurdités & de chimères, il faut avouer que ce Bacon était un homme admirable pour ſon ſiècle. Quel ſiècle? me direz-

vous ; c'était celui du gouvernement féodal, & des ſcholaſtiques. Figurez-vous les Samoyèdes & les Oſtiaques, qui auraient lu Ariſtote & Avicenne ; voilà ce que nous étions.

Roger ſavait un peu de géométrie & d'optique, & c'eſt ce qui le fit paſſer à Rome & à Paris pour un ſorcier. Il ne ſavait pourtant, que ce qui eſt dans l'Arabe Alhazen. Car dans ces tems-là on ne ſavait encore rien que par les Arabes. Ils étaient les médecins & les aſtrologues de tous les rois chrétiens. Le fou du roi était toujours de la nation : mais le docteur était Arabe ou Juif.

Tranſportez ce Bacon au tems où nous vivons, il ſerait ſans doute un très-grand homme. C'était de l'or encroûté de toutes les ordures du tems où il vivait : cet or aujourd'hui ſerait épuré.

Pauvres humains que nous ſommes ! que de ſiècles il a fallu pour acquérir un peu de raiſon !

## *SUR L'ANTI-LUCRÈCE*

### DE MONSIEUR LE CARDINAL DE POLIGNAC.

LA lecture de tout le poëme de feu M. le cardinal de Polignac m'a confirmé dans l'idée que j'en avais conçue, lorſqu'il m'en lut le premier chant. Je ſuis encore étonné, qu'au milieu des diſſipations du monde, & des épines des affaires, il ait pu écrire un ſi long ouvrage en vers dans une langue étrangère, lui qui aurait à peine fait quatre bons vers dans ſa propre langue. Il me ſemble, qu'il réunit ſouvent la force de Lucrèce & l'élégance de Virgile. Je l'admire, ſurtout, dans cette facilité avec laquelle il exprime toujours des choſes ſi difficiles.

Il eſt vrai, que ſon Anti-Lucrèce eſt peut-être trop

diffus & trop peu varié; mais ce n'eſt pas en qualité de poëte, que je l'examine ici, c'eſt comme philoſophe. Il me paraît, qu'une auſſi belle ame que la ſienne devait rendre plus de juſtice aux mœurs d'Epicure, qui étant à la vérité un très-mauvais phyſicien, n'en était pas moins un très-honnête homme, & qui n'enſeigna jamais que la douceur, la tempérance, la modération, la juſtice, vertus que ſon exemple enſeignait encore mieux.

Voici comme ce grand-homme eſt apoſtrophé dans l'Anti-Lucrèce.

*Si virtutis eras avidus, rectique bonique*
*Tam ſitiens, quid religio tibi ſancta nocebat,*
*Aſpera quippe nimis viſa eſt. Aſperrima certe,*
*Gaudenti vitiis, ſed non virtutis amanti.*
*Ergo perfugium culpæ, ſoliſque benignus*
*Perjuris ac fœdifragis, Epicure, parabas.*
*Solam hominum fæcem poteras devotaque furcis*
*Corpora &c.*

On peut rendre ainſi ce morceau en français, en lui prêtant, ſi je l'oſe dire, un peu de force :

Ah ! ſi par toi le vice eût été combattu,
Si ton cœur pur & droit eût chéri la vertu !
Pourquoi donc rejetter au ſein de l'innocence
Un DIEU, qui nous la donne, & qui la récompenſe ?
Tu le craignais ce DIEU ; ſon règne redouté
Mettait un frein trop dur à ton impiété.
Précepteur des méchans, & profeſſeur du crime,
Ta main de l'injuſtice ouvrit le vaſte abyme,
Y fit tomber la terre, & le couvrit de fleurs.

Mais Epicure pouvait répondre au cardinal : Si j'avais eu le bonheur de connaître comme vous le vrai DIEU, d'être né comme vous dans une religion pure & sainte, je n'aurais pas certainement rejetté ce DIEU révélé, dont les dogmes étaient néceſſairement inconnus à mon eſprit, mais dont la morale était dans mon cœur. Je n'ai pu admettre des dieux tels qu'ils m'étaient annoncés dans le paganiſme. J'étais trop raiſonnable, pour adorer des divinités, qu'on faiſait naître d'un père & d'une mère comme les mortels, & qui comme eux ſe faiſaient la guerre. J'étais trop ami de la vertu, pour ne pas haïr une religion, qui tantôt invitait au crime par l'exemple de ces dieux mêmes, & tantôt vendait à prix d'argent la rémiſſion des plus horribles forfaits. D'un côté je voyais partout des hommes inſenſés ſouillés de vices, qui cherchaient à ſe rendre purs devant des dieux impurs ; & de l'autre des fourbes, qui ſe vantaient de juſtifier les plus pervers, ſoit en les initiant à des myſtères, ſoit en faiſant couler ſur eux goutte à goutte le ſang des taureaux, ſoit en les plongeant dans les eaux du Gange. Je voyais les guerres les plus injuſtes entrepriſes ſaintement dès qu'on avait trouvé ſans tache le foie d'un belier, ou qu'une femme les cheveux épars & l'œil troublé avait prononcé des paroles, dont ni elle ni perſonne ne comprenaient le ſens. Enfin je voyais toutes les contrées de la terre ſouillées du ſang des victimes humaines que des pontifes barbares ſacrifiaient à des dieux barbares ; je me ſais bon gré d'avoir déteſté de telles religions. La mienne eſt la vertu. J'ai invité mes diſciples à ne ſe point mêler des affaires de ce monde, parce qu'elles étaient horriblement gouvernées. Un véritable épicurien était un homme doux, modéré, juſte, aimable, duquel aucune ſociété n'avait à ſe plaindre, & qui ne payait pas des bourreaux pour aſſaſſiner en public ceux qui ne penſaient pas comme lui. De ce terme à celui de la religion ſainte, qui vous a nourri, il n'y a qu'un pas à faire. J'ai détruit les faux

dieux ; & ſi j'avais vécu avec vous, j'aurais connu le véritable.

C'eſt ainſi qu'Epicure pourrait ſe juſtifier ſur ſon erreur ; il pourrait même mériter ſa grace ſur le dogme de l'immortalité de l'ame, en diſant : Plaignez-moi d'avoir combattu une vérité, que DIEU a révélée cinq cents ans après ma naiſſance. J'ai penſé comme tous les premiers légiſlateurs payens du monde, qui tous ignoraient cette vérité.

J'aurais donc voulu que le cardinal de Polignac eût plaint Epicure en le condamnant ; & ce tour n'en eût pas été moins favorable à la belle poéſie.

A l'égard de la phyſique, il me paraît que l'auteur a perdu beaucoup de tems & beaucoup de vers à réfuter la déclinaiſon des atomes, & les autres abſurdités dont le poëme de Lucrèce fourmille. C'eſt employer de l'artillerie pour détruire une chaumière. Pourquoi encore vouloir mettre à la place des rêveries de Lucrèce les rêveries de Deſcartes ?

Le cardinal de Polignac a inſéré dans ſon poëme de très-beaux vers ſur les découvertes de Newton ; mais il y combat, malheureuſement pour lui, des vérités démontrées. La philoſophie de Newton ne ſouffre guère qu'on la diſcute en vers ; à peine peut-on la traiter en proſe ; elle eſt toute fondée ſur la géométrie. Le génie poétique ne trouve point là de priſe. On peut orner de beaux vers l'écorce de ces vérités ; mais pour les approfondir, il faut du calcul, & point de vers.

# DISSERTATION

*Envoyée par l'auteur, en italien, à l'académie de Bologne, & traduite par lui-même en français, ſur les changemens arrivés dans notre globe, & ſur les pétrifications qu'on prétend en être encore les témoignages.*

IL y a des erreurs qui ne ſont que pour le peuple, il y en a qui ne ſont que pour les philoſophes. Peut-être en eſt-ce une de ce genre, que l'idée où ſont tant de phyſiciens, qu'on voit par toute la terre des témoignages d'un bouleverſement général. On a trouvé dans les montagnes de la Heſſe une pierre qui paraiſſait porter l'empreinte d'un turbot, & ſur les Alpes un brochet pétrifié : on en conclut, que la mer & les rivières ont coulé tour-à-tour ſur les montagnes. Il était plus naturel de ſoupçonner, que ces poiſſons, apportés par un voyageur, s'étant gâtés, furent jetés, & ſe pétrifièrent dans la ſuite des tems; mais cette idée était trop ſimple & trop peu ſyſtématique. On dit, qu'on a découvert une ancre de vaiſſeau ſur une montagne de la Suiſſe : on ne fait pas réflexion qu'on y a ſouvent tranſporté à bras de grands fardeaux, & ſurtout du canon, qu'on s'eſt pu ſervir d'une ancre pour arrêter les fardeaux à quelque fente de rochers; qu'il eſt très-vraiſemblable qu'on aura pris cette ancre dans les petits ports du lac de Genève; que peut-être enfin l'hiſtoire de l'ancre eſt fabuleuſe; & on aime mieux affirmer que c'eſt l'ancre d'un vaiſſeau, qui fut amarré en Suiſſe avant le déluge.

La langue d'un chien marin a quelque rapport avec une pierre qu'on nomme *gloſſopètre* : c'en eſt aſſez pour que des phyſiciens aient aſſuré que ces pierres ſont au-

tant de langues que les chiens marins laiſsèrent dans les Apennins du tems de Noé; que n'ont-ils dit auſſi, que les coquilles que l'on appelle *conque de Vénus*, ſont en effet la choſe même dont elles portent le nom ?

Les reptiles forment preſque toujours une ſpirale, lorſqu'ils ne ſont pas en mouvement; & il n'eſt pas ſurprenant, que quand ils ſe pétrifient, la pierre prenne la figure informe d'une volute. Il eſt encore plus naturel qu'il y ait des pierres formées d'elles-mêmes en ſpirales: les Alpes, les Voſges en ſont pleines. Il a plu aux naturaliſtes d'appeller ces pierres des *cornes d'Ammon*. On veut y reconnaître le poiſſon qu'on nomme *Nautilus*, qu'on n'a jamais vu, & qui était produit, dit-on, dans les mers des Indes. Sans trop examiner, ſi ce poiſſon pétrifié eſt un nautilus ou une anguille, on conclut que la mer des Indes a inondé long-tems les montagnes de l'Europe.

On a vu auſſi dans des provinces d'Italie, de France &c. de petits coquillages, qu'on aſſure être originaires de la mer de Syrie. Je ne veux pas conteſter leur origine; mais ne pourrait-on pas ſe ſouvenir que cette foule innombrable de pélerins & de croiſés qui porta ſon argent dans la Terre-ſainte, en rapporta des coquilles? & aimera-t-on mieux croire que la mer de Joppé & de Sidon eſt venue couvrir la Bourgogne & le Milanais?

On pourrait encore ſe diſpenſer de croire l'une & l'autre de ces hypothèſes, & penſer avec beaucoup de phyſiciens, que ces coquilles qu'on croit venues de ſi loin, ſont des foſſiles que produit notre terre. On pourrait encore, avec bien plus de vraiſemblance, conjecturer qu'il y a eu autrefois des lacs dans les endroits où l'on voit aujourd'hui des coquilles. Mais quelque opinion, ou quelque erreur qu'on embraſſe, ces coquilles prouvent-elles que tout l'univers a été bouleverſé de fond en comble?

Les montagnes vers Calais & vers Douvres ſont des

roches de craie; donc autrefois ces montagnes n'étaient point ſéparées par les eaux. Le terrain vers Gibraltar & vers Tanger eſt à-peu-près de la même nature; donc l'Afrique & l'Europe ſe touchaient, & il n'y avait point de mer Méditerranée. Les Pyrénées, les Alpes, l'Apennin, ont paru à pluſieurs philoſophes des débris d'un monde, qui a changé pluſieurs fois de forme. Cette opinion a été long-tems ſoutenue par toute l'école de Pythagore, & par pluſieurs autres. Elles affirmaient, que toute la terre habitable avait été mer autrefois, & que la mer avait long-tems été terre.

On ſait qu'Ovide ne fait que rapporter le ſentiment des phyſiciens de l'Orient, quand il met dans la bouche de Pythagore ces vers latins, dont voici le ſens.

Le tems qui donne à tout le mouvement & l'être,
Produit, accroît, détruit, fait mourir, fait renaître,
Change tout dans les cieux, ſur la terre & dans l'air:
L'âge d'or à ſon tour ſuivra l'âge de fer.
Flore embellit des champs l'aridité ſauvage.
La mer change ſon lit, ſon flux & ſon rivage.
Le limon qui nous porte eſt né du ſein des eaux.
Le Caucaſe eſt ſemé du débris des vaiſſeaux.
La main lente du tems applanit les montagnes;
Il creuſe les vallons, il étend les campagnes;
Tandis que l'Eternel, le ſouverain des tems,
Demeure inébranlable en ces grands changemens.

Voilà quelle était l'opinion des Indiens & de Pythagore, & ce n'eſt pas lui faire tort de la rapporter en vers. Cette opinion a été plus que jamais accréditée par l'inſpection de ces lits de coquillages qu'on trouve amoncelés par couches dans la Calabre, en Touraine & ailleurs, dans des terrains placés à une aſſez grande diſtance de la mer.

Il y a en effet apparence qu'ils y ont été déposés dans une longue suite d'années.

La mer, qui s'est retirée à quelques lieues de ses anciens rivages, a regagné peu à peu sur quelques autres terrains. De cette perte presque insensible, on s'est cru en droit de conclure, qu'elle a long-tems couvert le reste du globe. Frejus, Narbonne, Ferrare, &c. ne sont plus des ports de mer; la moitié du petit pays de l'Ostfrise a été submergée par l'Océan; donc autrefois les baleines ont nagé pendant des siècles sur le mont Taurus & sur les Alpes, & le fond de la mer a été peuplé d'hommes.

Ce systême des révolutions physiques de ce monde a été fortifié dans l'esprit de quelques philosophes, par la découverte du chevalier de Louville. On sait, que cet astronome en 1714 alla exprès à Marseille, pour observer si l'obliquité de l'écliptique était encore telle qu'elle y avait été fixée par Pithéas environ deux mille ans auparavant. Il la trouva moindre de vingt minutes, c'est-à-dire, qu'en deux mille ans l'écliptique, selon lui, s'était approché de l'équateur d'un tiers de degré, ce qui prouve qu'en six mille ans il s'approcherait d'un degré entier.

Cela supposé, il est évident que la terre, outre les mouvemens qu'on lui connaît, en aurait encore un, qui la ferait tourner sur elle-même d'un pôle à l'autre. Il se trouverait que dans vingt-trois mille ans le soleil serait pour la terre très-long-tems dans l'équateur; & que dans une période d'environ deux millions d'années, tous les climats du monde auraient été tour-à-tour dans la zone torride, & dans la zone glaciale. Pourquoi, disait-on, s'effrayer d'une période de deux millions d'années? Il y en a probablement de plus longues entre les positions réciproques des astres. Nous connaissons déjà un mouvement à la terre, lequel s'accomplit en plus de vingt-cinq mille ans; c'est la précession des équinoxes. Des révolutions de mille millions d'années sont infiniment moindres aux yeux de l'architecte éternel de l'u-

nivers, que n'eſt pour nous celle d'une roue, qui achève ſon tour en un clin d'œil. Cette nouvelle période imaginée par le chevalier de Louville, ſoutenue & corrigée par pluſieurs aſtronomes, fit rechercher les anciennes obſervations de Babylone tranſmiſes aux Grecs par Alé-xandre, & conſervées à la poſtérité par Ptolomée dans ſon Almageſte.

Les Babyloniens prétendaient au tems d'Alexandre avoir des obſervations aſtronomiques de quatre cent mille trois cents années. On tâcha de concilier ces calculs des Babyloniens avec l'hypothèse de la révolution de deux millions d'années. Enfin quelques philoſophes conclurent que chaque climat ayant été, à ſon tour, tantôt pôle, tantôt ligne équinoxiale, toutes les mers avaient changé de place.

L'extraordinaire, le vaſte, les grandes mutations, ſont des objets qui plaiſent quelquefois à l'imagination des plus ſages. Les philoſophes veulent de grands changemens dans la ſcène du monde, comme le peuple en veut aux ſpectacles. Du point de notre exiſtence & de notre durée, notre imagination s'élance dans des milliers de ſiècles, pour voir avec plaiſir le Canada ſous l'équateur & la mer de la nouvelle Zemble ſur le mont Atlas.

Un auteur, qui s'eſt rendu plus célèbre qu'utile par ſa théorie de la terre, a prétendu que le déluge bouleverſa tout notre globe, forma les débris du monde, les rochers & les montagnes, & mit tout dans une confuſion irréparable; il ne voit dans l'univers que des ruines. L'auteur d'une autre théorie non moins célèbre, n'y voit que de l'arrangement, & il aſſure que ſans le déluge cette harmonie ne ſubſiſterait pas; tous deux n'admettent les montagnes que comme une ſuite de l'inondation univerſelle.

Burnet en ſon cinquième chapitre aſſure, que la terre avant le déluge était unie, régulière, uniforme, ſans montagnes, ſans vallées & ſans mers; le déluge fit tout

cela ſelon lui : & voilà pourquoi on trouve des cornes d'Ammon dans l'apennin.

Woodward veut bien avouer qu'il y avait des montagnes ; mais il eſt perſuadé que le déluge vint à bout de les diſſoudre avec tous les métaux, qu'il s'en forma d'autres, & que c'eſt dans cette nouvelle terre qu'on trouve ces cailloux autrefois amollis par les eaux, & remplis aujourd'hui d'animaux pétrifiés. Woodward aurait pu à la vérité s'appercevoir que le marbre, le caillou, &c. ne ſe diſſolvent point dans l'eau, & que les écueils de la mer ſont encore fort durs. N'importe ; il fallait pour ſon ſyſtême que l'eau eût diſſous, en cent cinquante jours, toutes les pierres & tous les minéraux de l'univers, pour y loger des huîtres & des pétoncles.

Il faudrait plus de tems que le déluge n'a duré, pour lire tous les auteurs qui en ont fait de beau ſyſtêmes. Chacun d'eux détruit & renouvelle la terre à ſa mode, ainſi que Deſcartes l'a formée ; car la plupart des philoſophes ſe ſont mis ſans façon à la place de DIEU ; ils penſent créer un univers avec la parole.

Mon deſſein n'eſt pas de les imiter : & je n'ai point du tout l'eſpérance de découvrir les moyens dont DIEU s'eſt ſervi pour former le monde, pour le noyer, pour le conſerver. Je m'en tiens à la parole de l'écriture, ſans prétendre l'expliquer, & ſans oſer admettre ce qu'elle ne dit point. Qu'il me ſoit permis d'examiner ſeulement, ſelon les règles de la probabilité, ſi ce globe a été & doit être un jour ſi abſolument différent de ce qu'il eſt. Il ne s'agit ici que d'avoir des yeux.

J'examine d'abord ces montagnes, que le docteur Burnet & tant d'autres regardent comme les ruines d'un ancien monde diſperſé çà & là ſans ordre, ſans deſſein, ſemblable aux débris d'une ville que le canon à foudroyée. Je les vois au contraire arrangées avec un ordre infini d'un bout de l'univers à l'autre. C'eſt en effet une chaîne de hauts acqueducs continuels, qui en s'ouvrant en

plusieurs endroits laissent aux fleuves & aux bras de mer l'espace dont ils ont besoin pour humecter la terre.

Du cap de Bonne-Espérance naît une suite de rochers, qui s'abaissent pour laisser passer le Niger & le Zair, & qui se relèvent ensuite sous le nom du mont Atlas, tandis que le Nil coule d'une autre branche de ces montagnes. Un bras de mer étroit sépare l'Atlas du promontoire de Gibraltar, qui se rejoint à la Sierra-Moréna; celle-ci touche aux Pyrénées, les Pyrénées aux Cevennes, les Cevennes aux Alpes, les Alpes à l'Apennin, qui ne finit qu'au bout du royaume de Naples; vis-à-vis, sont les montagnes d'Epire & de la Thessalie. A peine avez-vous passé le détroit de Gallipoli, que vous trouvez le mont Taurus, dont les branches, sous le nom de Caucase, de l'Immaüs, &c. s'étendent aux extrêmités du globe: c'est ainsi que la terre est couronnée en tous sens de ces réservoirs d'eau, d'où partent sans exception toutes les rivières qui l'arrosent & qui la fécondent. Et il n'y a aucun rivage à qui la mer fournisse un seul ruisseau de son eau salée.

Burnet fit graver une carte de la terre divisée en montagnes, au-lieu de provinces; il s'efforce par cette représentation & par ses paroles, de mettre sous les yeux l'image du plus horrible désordre; mais de ses propres paroles, comme de sa carte, on ne peut conclure qu'harmonie & utilité. *Les Andés*, dit-il, *dans l'Amérique ont mille lieues de long; le Taurus divise l'Asie en deux parties, &c. Un homme qui pourrait embrasser tout cela d'un coup d'œil verrait que le globe de la terre est plus informe encore qu'on ne l'imagine.* Il paraît tout au contraire, qu'un homme raisonnable, qui verrait d'un coup d'œil l'un & l'autre hémisphère traversé par une suite de montagnes, qui servent de réservoirs aux pluies, & de sources aux fleuves, ne pourrait s'empêcher de reconnaître dans cette prétendue confusion toute la sagesse & la bienfaisance de DIEU même.

Il n'y a pas un ſeul climat ſur la terre ſans montagnes, & ſans rivière qui en ſorte. Cette chaîne de rochers eſt une piéce eſſentielle à la machine du monde. Sans elle les animaux terreſtres ne pourraient vivre; car point de vie ſans eau; l'eau eſt élevée des mers, & purifiée par l'évaporation continuelle; les vents la portent ſur les ſommets des rochers, d'où elle ſe précipite en rivière; & il eſt prouvé que cette évaporation eſt aſſez grande pour qu'elle ſuffiſe à former les fleuves & à répandre les pluies.

L'autre opinion, qui prétend que dans la période de deux millions d'années l'axe de la terre, ſe relevant continuellement & tournant ſur lui-même, a forcé l'Océan de changer ſon lit; cette opinion, dis-je, n'eſt pas moins contraire à la phyſique. Un mouvement qui relève l'axe de la terre de dix minutes en mille ans, ne paraît pas aſſez violent pour fracaſſer le globe; ce mouvement, s'il exiſtait, laiſſerait aſſurément les montagnes à leurs places; & franchement il n'y a pas d'apparence que les Alpes & le Caucaſe aient été portées où elles ſont, ni petit-à-petit, ni tout-à-coup, des côtes de la Cafrerie.

L'inſpection ſeule de l'Océan ſert autant que celles des montagnes à détruire ce ſyſtême. Le lit de l'Océan eſt creux; plus ce vaſte baſſin s'éloigne des côtes, plus il eſt profond. Il n'y a pas un rocher en pleine mer, ſi vous en exceptez quelques iſles. Or s'il avait été un tems où l'Océan eût été ſur nos montagnes, ſi les hommes & les animaux euſſent alors vécu dans ce fond qui ſert de baſe à la mer, euſſent-ils pu ſubſiſter? De quelles montagnes alors auraient-ils reçu des rivières? Il eût fallu un globe d'une nature toute différente. Et comment ce globe eût-il tourné alors ſur lui-même, ayant une moitié creuſe & une autre moitié élevée, ſurchargée encore de tout l'Océan? Les loix de la gravitation, & celles des fluides, n'euſſent jamais été accomplies; comment cet Océan ſe fût-il tenu ſur les montagnes ſans couler dans ce

lit immenſe que la nature lui a creuſé ? Les philoſophes qui font un monde, ne font guère qu'un monde ridicule.

Je ſuppoſe un moment avec ceux qui admettent la période de deux millions d'années, que nous ſommes parvenus au point, où l'écliptique coincidera avec l'équateur; je ſuppoſe qu'alors l'Italie, la France & l'Allemagne ſeront dans la zone torride; il ne faut pas s'imaginer qu'alors, ni dans aucun tems, l'Océan pût changer de place; aucun mouvement de la terre ne peut s'oppoſer aux loix de la peſanteur; en quelque ſens que notre globe ſoit tourné, tout preſſera également le centre. La méchanique univerſelle eſt toujours la même.

Il n'y a donc aucun ſyſtême qui puiſſe donner la moindre vraiſemblance à cette idée ſi généralement répandue, que notre globe à changé de face, que l'Océan a été très-long-tems ſur la terre habitée, & que les hommes ont vécu autrefois où ſont aujourd'hui les marſoins & les baleines. Rien de ce qui végète & de ce qui eſt animé n'a changé; toutes les eſpèces ſont demeurées invariablement les mêmes; il ſerait bien étrange que la graine de millet conſervât éternellement ſa nature, & que le globe entier variât la ſienne.

Ce qu'on dit de l'Océan, il faut le dire de la Méditerranée, & du grand lac qu'on appelle *mer caſpienne.* Si ces lacs n'ont pas toujours été ou ils ſont, il faut abſolument que la nature de ce globe ait été toute autre qu'elle n'eſt aujourd'hui.

Une foule d'auteurs a écrit, qu'un tremblement de terre ayant englouti un jour les montagnes qui joignaient l'Afrique & l'Europe, l'Océan ſe fit un paſſage entre Calpé & Abila, & alla former la Méditerranée, qui finit à cinq cents lieues de là aux Palus-Méotides; c'eſt-à-dire que cinq cents lieues de pays ſe creusèrent tout-d'un-coup pour recevoir l'Océan. On remarque encore que la mer n'a point de fond vis-à-vis de Gibraltar, & qu'ainſi l'aventure de la montagne eſt encore plus merveilleuſe.

Si on voulait bien ſeulement faire attention à tous les fleuves de l'Europe & de l'Aſie qui tombent dans la Méditerranée, on verrait qu'il faut néceſſairement qu'ils y forment un grand lac. Le Tanaïs, le Boriſthène, le Danube, le Pô, le Rhône, &c. ne pouvaient avoir d'embouchure dans l'Océan, à moins qu'on ne ſe donnât encore le plaiſir d'imaginer un tems où le Tanaïs & le Boriſthène venaient par les Pyrénées ſe rendre en biſcaye.

Les philoſophes diſaient, qu'il fallait bien cependant que la méditerranée eût été produite par quelque accident. On demandait encore ce que devenaient les eaux de tant de fleuves reçus continuellement dans ſon ſein ; que faire des eaux de la mer Caſpienne ? On imaginait un vaſte ſouterrain formé dans le bouleverſement qui donna naiſſance à ces mers ; on diſait que ces mers communiquaient entr'elles & avec l'Océan par ce gouffre ſuppoſé ; on aſſurait même que les poiſſons qu'on avait jetés dans la mer Caſpienne avec un anneau au muſeau, avaient été repêchés dans la Méditerranée. C'eſt ainſi qu'on a traité longtems l'hiſtoire & la philoſophie ; mais depuis qu'on a ſubſtitué la véritable hiſtoire à la fable, & la véritable phyſique aux ſyſtêmes, on ne doit plus croire de pareils contes. Il eſt aſſez prouvé que l'évaporation ſeule ſuffit à expliquer comment ces mers ne ſe débordent pas : elles n'ont pas beſoin de donner leurs eaux à l'Océan. Et il eſt bien vraiſemblable que la mer Méditerranée a été toujours à ſa place, & que la conſtitution fondamentale de cet univers n'a point changé.

Je ſais bien qu'il ſe trouvera toujours des gens, ſur l'eſprit deſquels un brochet pétrifié ſur le Mont-Cenis, & un turbot trouvé dans le pays de Heſſe, auront plus de pouvoir que tous les raiſonnemens de la ſaine phyſique : ils ſe plairont toujours à imaginer que la cime des montagnes a été autrefois le lit d'une rivière où de l'Océan, quoique la choſe paraiſſe incompatible ; & d'autres penſeront, en voyant des prétendues coquilles de Syrie

en Allemagne, que la mer de Syrie eſt venue à Francfort. Le goût du merveilleux enfante les ſyſtêmes ; mais la nature paraît ſe plaire dans l'uniformité & dans la conſtance, autant que notre imagination aime les grands changemens ; &, comme dit le grand Newton, *Natura eſt ſibi conſona.* L'écriture nous dit qu'il y a eu un déluge ; mais il n'en eſt reſté (ce ſemble) d'autre monument ſur la terre que la mémoire d'un prodige terrible qui nous avertit en vain d'être juſtes.

## DIGRESSION SUR LA MANIÈRE

### DONT NOTRE GLOBE A PU ÊTRE INONDÉ.

QUAND je dis que le déluge univerſel, qui éleva les eaux quinze coudées au-deſſus des plus hautes montagnes, eſt un miracle inéxécutable par les loix de la nature que nous connaiſſons, je ne dis rien que de très-véritable. Ceux qui ont voulu trouver des raiſons phyſiques de ce prodige ſingulier, n'ont pas été plus heureux que ceux qui voudraient expliquer, par les loix de la méchanique, comment quatre mille perſonnes furent nourries avec cinq pains & trois poiſſons. La phyſique n'a rien de commun avec les miracles ; la religion ordonne de les croire, & la raiſon défend de les expliquer.

Quelques-uns ont imaginé que les nuages ſeuls peuvent ſuffire à inonder la terre ; mais ces nuages ne ſont que les eaux de la mer même élevées continuellement de ſa ſurface, & atténuées, & purifiées. Plus l'air en eſt chargé, plus les eaux de notre globe en ont perdu. Ainſi la même quantité d'eau ſubſiſte toujours. Si les nuages ſe fondent également ſur tout le globe, il n'y a pas un pouce de

terre inondé. S'ils ſont amoncelés par le vent dans un climat, & qu'ils retombent ſur une lieue quarrée de terrain aux dépens des autres terres qui reſtent ſans pluie, il n'y a que cette lieue quarrée de ſubmergée.

D'autres ont fait ſortir tout l'Océan de ſon lit, & l'ont envoyé couvrir toute la terre. On compte aujourd'hui que la mer, en prenant enſemble les fonds qu'on a ſondés & ceux qui ſont inacceſſibles à la ſonde, peut avoir environ mille pieds de profondeur. Elle n'a que cinquante pieds en beaucoup d'endroits, & ſur les côtés bien moins. En ſuppoſant partout ſa profondeur de mille pieds, on ne s'éloigne pas beaucoup de la vérité.

Or les montagnes vers Quito s'élèvent au-deſſus du niveau de la mer de plus de dix mille pieds. Il aurait donc fallu dix Océans l'un ſur l'autre, élevés ſur la moitié aqueuſe du globe, & dix autres Océans ſur l'autre moitié; & comme la ſpère aurait alors plus de circonférence, il faudrait encore quatre Océans pour en couvrir la ſurface agrandie; ainſi il faudrait néceſſairement vingt-quatre Océans au moins pour inonder le ſommet des montagnes de Quito; & quand il n'en faudrait que quatre, comme le prétend le docteur *Burnet*, un phyſicien ſerait encore bien embarraſſé avec ces quatre Océans. Qui croirait que *Burnet* imagine de les faire bouillir pour en augmenter le volume? Mais l'eau en bouillant ne ſe gonfle jamais un quart ſeulement au-delà de ſon volume ordinaire. A quoi eſt-on réduit, quand on veut approfondir ce qu'il ne faut que reſpecter?

# DES LANGUES.

IL n'eſt aucune langue complette, aucune qui puiſſe exprimer toutes nos idées & toutes nos ſenſations; leurs nuances ſont trop imperceptibles & trop nombreuſes. Perſonne ne peut faire connaître préciſément le degré du ſentiment qu'il éprouve. On eſt obligé, par exemple, de déſigner, ſous le nom général d'*amour* & de *haine*, mille amours & mille haines toutes différentes; il n'en eſt pas de même de nos douleurs & de nos plaiſirs. Ainſi toutes les langues ſont imparfaites comme nous.

Elles ont toutes été faites ſucceſſivement & par degrés ſelon nos beſoins. C'eſt l'inſtinct commun à tous les hommes qui a fait les premières grammaires ſans qu'on s'en apperçût. Les Lappons, les nègres, auſſi-bien que les Grecs, ont eu beſoin d'exprimer le paſſé, le préſent, le futur; & ils l'ont fait. Mais comme jamais il n'y a eu d'aſſemblée de logiciens qui ait formé une langue, aucune n'a pu pervenir à un plan abſolument régulier.

Tous les mots, dans toutes les langues poſſibles, ſont néceſſairement l'image des ſenſations. Les hommes n'ont pu jamais exprimer que ce qu'ils ſentaient. Ainſi tout eſt devenu métaphore, partout on éclaire l'ame, le cœur brûle, l'eſprit voit, il compoſe, il unit, il diviſe, il s'égare, il ſe recueille, il ſe diſſipe.

Toutes les nations ſe ſont accordées à nommer *ſouffle*, *eſprit*, *ame*, l'entendement humain dont ils ſentent les effets ſans le voir, après avoir nommé *vent*, *ſouffle*, *eſprit*, l'agitation de l'air qu'ils ne voient point.

Chez tous les peuples l'infini a été négation de fini; immenſité, négation de meſure. Il eſt évident que ce ſont nos cinq ſens qui ont produit toutes les langues, auſſi-bien que toutes nos idées.

Les moins imparfaites ſont comme les loix : celles dans leſquelles il y a le moins d'arbitraire ſont les meilleures.

Les plus complettes ſont néceſſairement celles des peuples qui ont le plus cultivé les arts & la ſociété. Ainſi la langue hébraïque devait être une des langues les plus pauvres, comme les peuples qui la parlaient. Comment les Hébreux auraient-ils pu avoir des termes de marine, eux qui avant *Salomon* n'avaient pas un bateau ? comment les termes de la philoſophie, eux qui furent plongés dans une ſi profonde ignorance juſqu'au tems où ils commencèrent à apprendre quelque choſe dans leur tranſmigration à Babylone ? La langue des Phéniciens, dont les Hébreux tirèrent leur jargon, devait être très-ſupérieure, parce qu'elle était l'idiome d'un peuple induſtrieux, commerçant, riche, répandu dans toute la terre.

La plus ancienne langue connue doit être celle de la nation raſſemblée le plus anciennement en corps de peuple. Elle doit être encore celle du peuple qui a été le moins ſubjugué, ou qui l'ayant été a policé ſes conquérans. Et à cet égard, il eſt conſtant que le chinois & l'arabe ſont les plus anciennes langues de toutes celles qu'on parle aujourd'hui.

Il n'y point de langue-mère. Toutes les nations voiſines ont emprunté les unes des autres : mais on a donné le nom de *langue-mère* à celles dont quelques idiomes connus ſont dérivés. Par exemple le latin eſt langue-mère, par rapport à l'italien, à l'eſpagnol, au français : mais il était lui-même dérivé du toſcan ; & le toſcan l'était du celte & du grec.

Le plus beau de tous les langages doit être celui qui eſt à la fois le plus complet, le plus ſonore, le plus varié dans ſes tours, & le plus régulier dans ſa marche ; celui qui a le plus de mots compoſés, celui qui par ſa proſodie exprime le mieux les mouvemens lents ou impétueux de l'ame, celui qui reſſemble le plus à la muſique.

Le grec a tous ces avantages, il n'a point la rudeſſe

du latin, dont tant de mots finissent en *um*, *ur*, *us*. Il a toute la pompe de l'espagnol, & toute la douceur de l'italien. Il a par-dessus toutes les langues vivantes du monde l'expression de la musique, par les syllabes longues & brèves. Ainsi tout défiguré qu'il est aujourd'hui dans la Grèce, il peut être encore regardé comme le plus beau langage de l'univers.

La plus belle langue ne peut être la plus généralement répandue, quand le peuple qui la parle est opprimé, peu nombreux, sans commerce avec les autres nations, & quand ces autres nations ont cultivé leurs propres langages. Ainsi le grec doit être moins étendu que l'arabe, & même que le turc.

De toutes les langues de l'Europe, la française doit être la plus générale, parce qu'elle est la plus propre à la conversation : elle a pris son caractère dans celui du peuple qui la parle.

Les Français ont été, depuis près de cent cinquante ans, le peuple qui a le plus connu la société, qui en a le premier écarté toute la gêne, & le premier chez qui les femmes ont été libres & même souveraines, quand elles n'étaient ailleurs que des esclaves. La syntaxe de cette langue toujours uniforme, & qui n'admet point d'inversions, est encore une facilité que n'ont guère les autres langues, c'est une monnoie plus courante que les autres, quand même elle manquerait de poids. La quantité prodigieuse de livres agréablement frivoles que cette nation a produits, est encore une raison de la faveur que sa langue a obtenue chez toutes les nations.

Des livres profonds ne donneront point de cours a une langue; on les traduira; on apprendra la philosophie de Newton; mais on n'apprendra pas l'anglais pour l'entendre.

Ce qui rend encore le français plus commun, c'est la perfection où le théatre a été porté dans cette langue.

C'eſt à Cinna ; à Phèdre, au Miſantrope qu'elle a dû ſa vogue, & non pas aux conquêtes de Louis XIV.

Elle n'eſt ni ſi abondante & ſi maniable que l'italien, ni ſi majeſtueuſe que l'eſpagnol, ni ſi énergique que l'anglais ; & cependant elle a fait plus de fortune que ces trois langues, par cela ſeul qu'elle eſt plus de commerce, & qu'il y a plus de livres agréables chez elle qu'ailleurs : elle a réuſſi comme les cuiſiniers de France, parce qu'elle a plus flatté le goût général.

Le même eſprit qui a porté les nations à imiter les Français dans leurs ameublemens, dans la diſtribution des appartemens, dans les jardins, dans la danſe, dans tout ce qui donne de la grace, les a portés auſſi à parler leur langue. Le grand art des bons écrivains Français eſt précisémemt celui des femmes de cette nation, qui ſe mettent mieux que les autres femmes de l'Europe, & qui ſans être plus belles le paraiſſent par l'art de leur parure, par les agrémens nobles & ſimples qu'elles ſe donnent ſi naturellement.

C'eſt à force de politeſſe que cette langue eſt parvenue à faire diſparaître les traces de ſon ancienne barbarie. Tout atteſterait cette barbarie à qui voudrait y regarder de près. On verrait que le nombre *vingt* vient de *viginti*, & qu'on prononçait autrefois ce *g* & ce *t* avec une rudeſſe propre à toutes les nations ſeptentrionales ; du mois d'*Auguſtus* on fit le mois d'Aouſt.

Il n'y a pas long-tems qu'un prince Allemand croyant qu'en France on ne prononçait jamais autrement le terme d'Auguſte, appellait le roi Auguſte de Pologne le roi Aouſt.

De *pavo* nous fîmes *paon* ; nous le prononcions comme *phaon*, & aujourd'hui nous diſons *pan*.

De *lupus* on avait fait *loup*, & on faiſait entendre le *p* avec une dureté inſupportable. Toutes les lettres qu'on a retranchées depuis dans la prononciation, mais

qu'on a conſervées en écrivant, ſont nos anciens habits de ſauvages.

C'eſt quand les mœurs ſe ſont adoucies, qu'on a auſſi adouci la langue : elle était agreſte comme nous, avant que François I eût appellé les femmes à ſa cour. Il eût autant valu parler l'ancien celte que le français du tems de Charles VIII & de Louis XII. L'allemand n'était pas plus dur. Tous les imparfaits avaient un ſon affreux ; chaque ſyllabe ſe prononçait dans *dimoient*, *faiſoient*, *croyoient* ; on diſait, *ils croy-oi-ent* ; c'était un croaſſement de corbeaux, comme dit l'empereur Julien du langage celte, plutôt qu'un langage d'hommes.

Il a fallu des ſiècles pour ôter cette rouille. Les imperfections qui reſtent ſeraient encore intolérables, ſans le ſoin qu'on prend continuellement de les éviter, comme un habile cavalier évite les pierres ſur ſa route.

Les bons écrivains ſont attentifs à combattre les expreſſions vicieuſes que l'ignorance du peuple met d'abord en vogue, & qui adoptées par les mauvais auteurs paſſent enſuite dans les gazettes, & dans les écrits publics. Ainſi du mot italien *celata*, qui ſignifie *elmo*, *caſque*, *armet*, les ſoldats Français firent en Italie le mot de *ſalade* : de ſorte que quand on diſait, *il a pris ſa ſalade*, on ne ſavait ſi celui dont on parlait avait pris ſon *caſque* ou des *laitues*. Les gazetiers ont traduit le mot *ridotto* par *redoute*, qui ſignifie une eſpèce de fortification : mais un homme qui ſait ſa langue conſervera toujours le mot d'*aſſemblée*. *Roſtbeef* ſignifie en anglais du *bœuf rôti* ; & nos maîtres d'hôtel nous parlent aujourd'hui d'un *roſtbeef* de mouton. *Ridingcoat* veut dire un *habit de cheval* ; on a fait *redingote*, & le peuple croit que c'eſt un ancien mot de la langue. Il a bien fallu adopter cette expreſſion avec le peuple, parce qu'elle ſignifie une choſe d'uſage.

Le plus bas peuple, en fait de termes d'arts & métiers & des choſes néceſſaires, ſubjugue la cour, ſi on

l'ofe dire, comme en fait de religion. Ceux qui méprifent le plus le vulgaire font obligés de parler, & de paraître penfer comme lui.

Ce n'eft pas mal parler que de nommer les chofes du nom que le bas peuple leur a impofé; mais on reconnaît un peuple naturellement plus ingénieux qu'un autre par les noms propres qu'il donne à chaque chofe.

Ce n'eft que faute d'imagination qu'un peuple adapta la même expreffion à cent idées différentes. C'eft une ftérilité ridicule de n'avoir pas fu exprimer autrement *un bras de mer*, *un bras de balance*, *un bras de fauteuil*; il y a de l'indigence d'efprit à dire également la *tête d'un clou*, la *tête d'une armée*. On trouve le mot de *cu* partout, & très-mal-à-propos : une rue fans iffue ne reffemble en rien à un *cu de fac*; un honnête homme aurait pu appeller ces fortes de rues des *impaffes*; la populace les a nommées *cus*, & les reines ont été obligées de les nommer ainfi. Le fond d'un artichaud, la pointe qui termine le deffous d'une lampe, ne reffemblent pas plus à un *cu* que des rues fans paffage. On dit pourtant toujours *cu d'artichaud*, *cu de lampe*, parce que le peuple qui a fait la langue était alors groffier. Les Italiens, qui auraient été plus en droit que nous de faire fouvent fervir ce mot, s'en font bien donné de garde. Le peuple d'Italie; né plus ingénieux que fes voifins, forma une langue beaucoup plus abondante que la nôtre.

Il faudrait que le cri de chaque animal eût un terme qui le diftinguât. C'eft une difette infupportable de manquer d'expreffion pour le cri d'un oifeau, pour celui d'un enfant, & d'appeller des chofes fi différentes du même nom. Le mot de *vagiffement*, dérivé du latin *vagitus*, aurait exprimé très-bien le cri des enfans au berceau.

L'ignorance a introduit un autre ufage dans toutes les langues modernes. Mille termes ne fignifient plus ce qu'ils doivent fignifier. *Idiot* voulait dire *folitaire*, au-

jourd'hui il veut dire *ſot*; *Epiphanie* ſignifiait *ſuperficie*, c'eſt aujourd'hui la fête des trois rois; *baptiſer* c'eſt ſe plonger dans l'eau, nous diſons baptiſer du nom de *Jean* ou de *Jacques*.

A ces défauts de preſque toutes les langues, ſe joignent des irrégularités barbares. *Garçon*, *courtiſan*, *coureur*, ſont des mots honnêtes; *garce*, *courtiſanne*, *coureuſe*, ſont des injures. *Vénus* eſt un nom charmant, *vénérien* eſt abominable.

Un autre effet de l'irrégularité de ces langues compoſées au haſard dans des tems groſſiers, c'eſt la quantité de mots compoſés dont le ſimple n'exiſte plus. Ce ſont des enfans qui ont perdu leur pere. Nous avons des *architraves* & point de *traves*, des *architectes* & point de *tectes*, des *ſoubaſſemens* & point de *baſſemens*; il y a des choſes *ineffables* & point d'*effables*. On eſt *intrépide*, on n'eſt pas *trépide*; *impotent*, & jamais *potent*: un fond eſt *inépuiſable*, ſans pouvoir être *puiſable*. Il y a des *impudens*, des *inſolens*, mais ni *pudens*, ni *ſolens*: *nonchalant* ſignifie *pareſſeux*, & *chalant* celui qui achète.

Toutes les langues tiennent plus ou moins de ces défauts; ce ſont des terrains tous irréguliers, dont la main d'un habile artiſte ſait tirer avantage.

Il ſe gliſſe toujours dans les langues d'autres défauts qui font voir le caractère d'une nation. En France des modes s'introduiſent dans les expreſſions comme dans les coëffures. Un malade ou un médecin du bel air ſe ſera aviſé de dire qu'il a eu un *ſoupçon* de fiévre, pour ſignifier qu'il en a eu une légère atteinte; voilà bientôt toute la nation qui a des *ſoupçons* de colique, des *ſoupçons* de haine, d'amour, de ridicule. Les prédicateurs vous diſent en chaire qu'il faut avoir au moins un *ſoupçon* d'amour de DIEU. Au bout de quelques mois cette mode paſſe pour faire place à une autre. *Vis-à-vis* s'introduit partout. On ſe trouve dans toutes les converſa-

tions *vis-à-vis* de ſes goûts & de ſes intérêts. Les courtiſans ſont bien ou mal *vis-à-vis* du roi ; les miniſtres embarraſſés *vis-à-vis* d'eux-mêmes ; le parlement en corps fait ſouvenir la nation qu'il a été le ſoutien des loix *vis-à-vis* de l'archevêque, & les hommes en chaire ſont *vis-à-vis* de Dieu dans un état de perdition.

Ce qui nuit le plus à la nobleſſe de la langue, ce n'eſt pas cette mode paſſagère dont on ſe dégoûte bientôt. Ce ne ſont pas les ſolécîſmes de la bonne compagnie dans leſquels les bons auteurs ne tombent point ; c'eſt l'affectation des auteurs médiocres de parler de choſes ſérieuſes dans le ſtyle de la converſation. Vous lirez dans nos livres nouveaux de philoſophie, qu'il ne faut pas faire *à pure perte les frais de penſer* ; que les éclipſes ſont *en droit d'effrayer le peuple* ; qu'Epicure avait un extérieur *à l'uniſſon de ſon ame* ; que *Clodius renvoya ſur Auguſte* ; & mille autres expreſſions pareilles dignes du laquais des *Précieuſes ridicules*.

Le ſtyle des ordonnances des rois & des arrêts prononcés dans les tribunaux, ne ſert qu'à faire voir de quelle barbarie on eſt parti. On s'en moque dans la comédie des *Plaideurs*.

> Lequel *Jérome* après pluſieurs rebellions
> Aurait atteint, frappé, moi ſergent à la joue.

Cependant il eſt arrivé que des gazetiers & des faiſeurs de journaux ont adopté cette incongruité ; & vous liſez dans des papiers publics : « On a appris que la flotte au» rait mis à la voile le 7 Mars, & qu'elle aurait doublé » les Sorlingues. »

Tout conſpire à corrompre une langue un peu étendue ; les auteurs qui gâtent le ſtyle par affectation ; ceux qui écrivent en pays étranger, & qui mêlent preſque toujours des expreſſions étrangères à leur langue naturelle ; les négocians qui introduiſent dans la converſation

les termes de leur comptoir, & qui vous disent que l'Angleterre arme une flotte, mais que *par contre* la France équipe des vaisseaux: les beaux esprits des pays étrangers, qui ne connaissant pas l'usage, vous disent qu'un jeune prince a été très-bien *éduqué*, au-lieu de dire qu'il a reçu une bonne éducation.

Toute langue étant imparfaite, il ne s'ensuit pas qu'on doive la changer. Il faut absolument s'en tenir à la manière dont les bons auteurs l'ont parlée; & quand on a un nombre suffisant d'auteurs approuvés, sa langue est fixée. Ainsi on ne peut plus rien changer à l'italien, à l'espagnol, à l'anglais, au français, sans le corrompre. La raison en est claire, c'est qu'on rendrait bientôt inintelligibles les livres qui font l'instruction & le plaisir des nations.

# PENSÉES SUR L'ADMINISTRATION PUBLIQUE.

I.

PUFFENDORF, & ceux qui écrivent comme lui ſur les intérêts des princes, font des almanachs défectueux pour l'année courante, qui ne valent abſolument rien pour l'année d'après.

II.

Qui eût dit à la paix de Nimègue qu'un jour l'Eſpagne, le Mexique, le Pérou, Naples, Sicile, Parme appartiendraient à la maiſon de France ?

III.

Prévoyait-on, lorſque Charles XII gouvernait deſpotiquement la Suède, que ſes ſucceſſeurs n'auraient pas plus d'autorité que les rois n'en ont en Pologne ?

IV.

Les rois de Dannemarck étaient des doges il y a un ſiècle ; ils ſont à préſent abſolus.

V.

Autrefois les Ruſſes ſe vendaient eux-mêmes comme les nègres : à préſent ils s'eſtiment aſſez pour ne pas recevoir dans leurs troupes de ſoldats étrangers, & ils ont pour point d'honneur de ne déſerter jamais ; mais il leur faut encore des officiers étrangers, parce que la nation n'a pas acquis autant d'habileté que de courage, & qu'elle ne ſait encore qu'obéir.

V I.

Les animaux accoutumés au joug s'y préſentent eux-mêmes. Je ne ſais quel compilateur des lettres de la reine Chriſtine a fait au genre humain l'outrage de juſtifier le meurtre de Monaldeſqui aſſaſſiné à Fontainebleau par l'ordre d'une Suédoiſe, ſous prétexte que cette Suédoiſe avait été reine. Il n'y avait au monde que les aſſaſſins employés par elle qui puſſent prétendre qu'il était permis à cette princeſſe de faire à Fontainebleau ce qui aurait été un crime dans Stockolm.

V I I.

Ce gouvernement ſerait digne des Hottentots, dans lequel il ſerait permis à un certain nombre d'hommes de dire : *C'eſt à ceux qui travaillent à payer ; nous ne devons rien, parce que nous ſommes oiſifs.*

V I I I.

Ce gouvernement outragerait DIEU & les hommes, dans lequel des citoyens pourraient dire : *L'état nous a tout donné, & nous ne lui devons que des prières.*

I X.

La raiſon, en ſe perfectionnant, détruit le germe des guerres de religion. C'eſt l'eſprit philoſophique qui a banni cette peſte du monde.

X.

Si Luther & Calvin revenaient au monde, ils ne feraient pas plus de bruit que les ſcotiſtes & les thomiſtes ? pourquoi, parce qu'ils naîtraient dans un tems où les hommes commencent à être eclairés.

XI.

Ce n'eſt que dans des tems de barbarie qu'on voit des ſorciers, des poſſédés, des rois excommuniés, des ſujets déliés de leur ſerment de fidélité par des docteurs.

XII.

Il y a tel couvent inutile au monde, à tous égards, qui jouit de deux cent mille livres de rente. La raiſon démontre, que ſi on donnait ces deux cent mille livres à cent officiers qu'on marierait, il y aurait cent bons citoyens récompenſés, cent filles pourvues, quatre cent perſonnes au moins de plus dans l'état au bout de dix ans, au-lieu de cinquante fainéans. Elle démontre encore que ces cinquante fainéans, rendus à la patrie, cultiveraient la terre, la peupleraient, & qu'il y aurait plus de laboureurs & plus de ſoldats. Voilà ce que tout le monde deſire, depuis le prince du ſang juſqu'au vigneron. La ſuperſtition ſeule s'y oppoſait autrefois; mais la raiſon, ſoumiſe à la foi, doit écraſer la ſuperſtition.

XIII.

Le prince peut d'un ſeul mot empêcher au moins qu'on ne faſſe des vœux avant l'âge de vingt-cinq ans; & ſi quelqu'un dit au ſouverain: *Que deviendront les filles de condition que nous ſacrifions d'ordinaire aux aînés de nos familles?* le prince répondra: *Elles deviendront ce qu'elles deviennent en Suède, en Dannemarck, en Pruſſe, en Angleterre, en Hollande; elles feront des citoyens; elles ſont nées pour la propagation, & non pour réciter du latin qu'elles n'entendent pas. Une femme qui nourrit deux enfans, & qui file, rend plus de ſervice à la patrie, que tous les couvens n'en peuvent jamais rendre.*

## XIV.

C'eſt un très-grand bonheur, pour le prince & pour l'état, qu'il y ait beaucoup de philoſophes, qui impriment toutes ces maximes dans la tête des hommes.

## XV.

Les philoſophes n'ayant aucun intérêt particulier, ne peuvent parler qu'en faveur de la raiſon & de l'intérêt public.

## XVI.

Les philoſophes aiment la religion; & ils rendent ſervice aux princes en détruiſant la ſuperſtition, qui eſt toujours l'ennemie des princes.

## XVII.

C'eſt la ſuperſtition qui a fait aſſaſſiner Henri III, Henri IV, Guillaume prince d'Orange, & tant d'autres. C'eſt elle qui a fait couler des rivières de ſang depuis Conſtantin.

## XVIII.

La ſuperſtition eſt le plus horrible ennemi du genre humain. Quand elle domine le prince, elle l'empêche de faire le bien de ſon peuple; quand elle domine le peuple, elle le ſoulève contre ſon prince.

## XIX.

Il n'y a pas un ſeul exemple ſur la terre de philoſophes qui ſe ſoient oppoſés aux loix du prince. Il n'y a pas un ſeul ſiècle où la ſuperſtition & l'enthouſiaſme n'aient cauſé des troubles qui font horreur.

## XX.

La liberté consiste à ne dépendre que des loix. Sur ce pied chaque homme est libre aujourd'hui en Suède, en Angleterre, en Hollande, en Suisse, à Genève, à Hambourg; on l'est même à Venise & à Gènes, quoique ce qui n'est pas du corps des souverains y soit avili. Mais il y a encore des provinces & de vastes royaumes chrétiens, où la plus grande partie des hommes est esclave.

## XXI.

Un tems viendra dans ces pays, où quelque prince plus habile que les autres fera comprendre aux cultivateurs des terres, qu'il n'est pas tout-à-fait à leur avantage qu'un homme qui a un cheval ou plusieurs chevaux, c'est-à-dire un noble, ait le droit de tuer un paysan en mettant dix écus sur sa fosse. Il est vrai que dix écus sont beaucoup pour un homme né dans un certain climat; mais ils démêleront dans la suite des siècles, que c'est fort peu pour un mort. Alors il pourra se faire que les communes aient part au gouvernement, & que l'administration anglaise & suédoise s'établisse dans le voisinage de la Turquie.

## XXII.

Un citoyen d'Amsterdam est un homme; un citoyen à quelques degrés de longitude par-delà est un animal de service.

## XXIII.

Tous les hommes sont nés égaux; mais un bourgeois de Maroc ne soupçonne pas que cette vérité existe.

## XXIV.

Cette égalité n'est pas l'anéantissement de la subordi-

nation : nous ſommes tous également hommes, mais non membres égaux de la ſociété. Tous les droits naturels appartiennent également au ſultan & au boſtangi : l'un & l'autre doivent diſpoſer avec le même pouvoir de leurs perſonnes, de leurs familles, de leurs biens. Les hommes ſont donc égaux dans l'eſſentiel, quoiqu'ils jouent ſur la ſcène des rôles différens.

## X X V.

On demande toujours quel gouvernement eſt préférable ? Si on fait cette queſtion à un miniſtre ou à ſon commis, ils feront ſans doute pour le pouvoir abſolu ; ſi à un baron, il voudra que le baronnage partage le pouvoir légiſlatif. Les évêques en diront autant : le citoyen voudra comme de raiſon être conſulté, & le cultivateur ne voudra pas être oublié. Le meilleur gouvernement ſemble être celui où toutes les conditions ſont également protégées par les loix.

## X X V I.

Un républicain eſt toujours plus attaché à ſa patrie qu'un ſujet à la ſienne, par la raiſon qu'on aime mieux ſon bien que celui de ſon maître.

## X X V I I.

Qu'eſt-ce que l'amour de la patrie ? Un compoſé d'amour-propre & de préjugés, dont le bien de la ſociété fait la plus grande des vertus. Il importe que ce mot vague, *le public*, faſſe une impreſſion profonde.

## X X V I I I.

Quand le ſeigneur d'un château, ou l'habitant d'une ville, accuſent le pouvoir abſolu, & plaignent le payſan accablé, ne les croyez pas. On ne plaint guère les maux

qu'on ne ſent point. Les citoyens, les gentilshommes haïſſent encore très-rarement la perſonne du ſouverain, à moins que ce ne ſoit dans les guerres civiles. Ce qu'on hait, c'eſt le pouvoir abſolu dans la quatrième ou cinquième main, c'eſt l'antichambre d'un commis, ou d'un ſecretaire d'un intendant qui cauſe les murmures : c'eſt parce qu'on a reçu dans un palais la rebuffade d'un valet inſolent, qu'on gémit ſur les campagnes déſolées.

## XXIX.

Les Anglais reprochent aux Français de ſervir leurs maîtres gaiement. Voici ce qu'on a écrit en Angleterre de plus beau ſur cette matière.

*A nation here y pity and admire.*
*Whom nobleſt ſentiments of glory fire ;*
*Yet tought by cuſtoms force , and bigot fear*
*To ſerve with pride and boaſt the yoke , they bear :*
*Whoſe nobles born to cringe and to comand ,*
*In courts a mean , in camps a generous band ,*
*From prieſts and ſtok-jobbers content receive*
*Thoſe laws their dreaded arms to Europe give ;*
*Whoſe people vain in want , in bondage bleſt*
*Tho plundered gnai , induſtrious tuo oppreſt ,*
*With happy follies riſe above their fate ;*
*The jeſt and envy of a wiſer ſtate.*

On pourrait rendre ainſi le ſens de ces vers :

Tel eſt l'eſprit français, je l'admire & le plains.
Dans ſon abaiſſement quel excès de courage !
La tête ſous le joug, les lauriers dans les mains,

Il chérit à la fois la gloire & l'esclavage.
Ses exploits & sa honte ont rempli l'univers :
Vainqueur dans les combats, enchaîné par ses maîtres,
Pillé par des traitans, aveuglé par des prêtres,
Dans la disette il chante, il danse avec ses fers.
Fier dans la servitude, heureux dans sa folie,
De l'Anglais libre & sage il est encor l'envie.

Voici la réponse à toutes ces déclamations dont les poésies anglaises, les brochures & les sermons sont remplis. Il est très-naturel d'aimer une maison qui règne depuis près de huit cents années. Plusieurs étrangers, & même des Anglais, sont venus s'établir en France, uniquement pour y vivre heureux.

X X X.

Un roi qui n'est point contredit ne peut guère être méchant.

X X X I.

Quelques Anglais de province qui n'ont voyagé qu'à Londres, s'imaginent que le roi de France, quand il est de loisir, envoie chercher un président, & pour s'amuser donne son bien à un valet de garderobe.

X X X I I.

Il n'y a guère de pays au monde où les fortunes des particuliers soient plus assurées qu'en France. Le comte Maurice de Nassau, en partant de la Haye pour aller commander l'infanterie hollandaise, me demanda si on lui confisquerait les rentes qu'il avait sur l'hôtel-de-ville de Paris. On vous paiera, lui dis-je, précisément le même jour que le comte Maurice de Saxe qui commande l'armée française ; & cela était vrai à la lettre.

## XXXIII.

Louis XI pendant ſon règne fit paſſer par la main du bourreau environ quatre mille citoyens ; c'eſt qu'il n'était pas abſolu, & qu'il voulait l'être. Louis XIV, depuis l'aventure du duc de Lauſun, n'exila pas ſeulement une ſeule perſonne de ſa cour ; c'eſt qu'il était abſolu. Sous Charles II, il y eut plus de cinquante têtes conſidérables coupées à Londres.

## XXXIV.

Du tems de Louis XIII il n'y eut pas une année ſans faction. Louis le juſte était cruel. Il avait commencé à ſeize ans par faire aſſaſſiner ſon premier miniſtre. Il ſouffrit que le cardinal de Richelieu, plus cruel que lui, fît couler le ſang ſur les échaffauts.

Le cardinal Mazarin dans les mêmes circonſtances ne fit périr perſonne. Etranger qu'il était, il n'eût pu ſe ſoutenir par la cruauté. Il était fourbe & non méchant. Si Richelieu n'eût pas eu de factions à combattre, il eût mis le royaume au plus haut point de ſplendeur, parce que ſa cruauté, qui tenait à la hauteur de ſon caractère, n'ayant pas de quoi s'exercer, eût laiſſé agir la nobleſſe de ſon génie dans toute ſon étendue.

## XXXV.

Dans un livre rempli d'idées profondes & de ſaillies ingénieuſes, on a compté le deſpotiſme parmi les formes naturelles du gouvernement. L'auteur, qui eſt fort bon plaiſant, a voulu railler.

Il n'y a point d'état deſpotique par ſa nature. Il n'y a point de pays où une nation ait dit à un homme ; *Sire, nous donnons à votre gracieuſe majeſté le pouvoir de prendre nos femmes, nos enfans, nos biens & nos vies,*

*& de nous faire empâler selon votre bon plaisir & votre adorable caprice.*

Le grand Turc jure sur l'alcoran d'observer les loix. Il ne peut faire mourir personne sans un arrêt du divan & un fetfa du muphti. Il est si peu despotique, qu'il ne peut ni changer le prix des monnoies, ni casser les janissaires. Il est faux qu'il soit le maître du bien de ses sujets. Il donne des terres qu'on appelle des *Timariots*, comme on donnait anciennement des fiefs.

## XXXVI.

Le despotisme est l'abus de la royauté, comme l'anarchie est l'abus de la république. Un sultan qui sans forme de justice, & sans justice, emprisonne ou fait périr des citoyens, est un voleur de grand chemin, qu'on appelle Votre hautesse.

## XXXVII.

Un auteur moderne a dit qu'il y a plus de vertu dans les républiques, & plus d'honneur dans les monarchies.

L'honneur est le desir d'être honoré; avoir de l'honneur, c'est ne rien faire qui soit indigne des honneurs. On ne dira point qu'un solitaire a de l'honneur. Cela est réservé pour ce degré d'estime que dans la société chacun veut attacher à sa personne. Il est bon de convenir des termes, sans quoi bientôt on ne s'entendra plus.

Or du tems de la république romaine, ce desir d'être honoré par des statues, des couronnes de laurier & des triomphes, rendit les Romains vainqueurs d'une grande partie du monde. L'honneur subsistait d'une cérémonie, ou d'une feuille de laurier ou de persil.

Dès qu'il n'y eut plus de république, il n'y eut plus de cette espèce d'honneur.

## XXXVIII.

Une république n'est point fondée sur la vertu: elle

l'eſt ſur l'ambition de chaque citoyen qui contient l'ambition des autres, ſur l'orgueil qui réprime l'orgueil, ſur le deſir de dominer, qui ne ſouffre pas qu'un autre domine. Delà ſe forment des loix qui conſervent l'égalité autant qu'il eſt poſſible : c'eſt une ſociété où des convives d'un appétit égal mangent à la même table, juſqu'à ce qu'il vienne un homme vorace & vigoureux qui prenne tout pour lui & leur laiſſe les miettes.

XXXIX

Les petites machines ne réuſſiſſent point en grand, parce que les frottemens les dérangent : il en eſt de même des états : la Chine ne peut ſe gouverner comme la république de Luques.

XL.

Le calviniſme & le luthéraniſme ſont en danger dans l'Allemagne : ce pays eſt plein de grands évêchés, d'abbayes ſouveraines, de canonicats, tous propres à faire des converſions. Un prince proteſtant ſe fait catholique pour être évêque ou roi d'un certain pays, comme une princeſſe pour ſe marier.

XLI.

Si la religion romaine reprend le deſſus, ce ſera par l'appas des gros bénéfices, & par le moyen des moines. Les moines ſont des troupes qui combattent ſans ceſſe; les proteſtans n'ont point de troupes.

XLII.

On a prétendu que les religions ſont faites pour les climats. Mais le chriſtianiſme a régné long-tems dans l'Aſie. Il commença dans la Paleſtine, & il eſt venu en Norvège. L'Anglais qui a dit que les religions étaient nées en Aſie, & trouvaient leur tombeau en Angleterre, a mieux rencontré.

XLIII.

Il faut avouer qu'il y a des cérémonies, des myſtères, qui ne peuvent avoir lieu que dans certains climats. On ſe baigne dans le Gange aux nouvelles lunes; s'il fallait ſe baigner en Janvier dans la Viſtule, cet acte de religion ne ferait pas long-tems en vigueur, &c.

XLIV.

On a prétendu que la loi de Mahomet qui défend de boire du vin, eſt la loi du climat d'Arabie, parce que le vin y coagulerait le ſang, & que l'eau eſt rafraîchiſſante. J'aimerais autant qu'on eût fait un onziéme commandement en Eſpagne & en Italie, de boire à la glace.

Mahomet ne défendit pas le vin, parce que les Arabes aiment l'eau: il eſt dit dans *la Sonna*, qu'il le défendit, parce qu'il fut témoin des excès que l'ivrognerie fit commettre.

XLV.

Toutes les loix religieuſes ne ſont pas une ſuite de la nature du climat.

Manger debout un agneau cuit avec des laitues, jeter ce qui en reſte dans le feu; ne point manger de lapin, parce qu'il eſt dit qu'il n'a pas le pied fendu & qu'il rumine; ſe mettre du ſang d'un animal à l'oreille gauche; toutes ces cérémonies n'ont guère de rapport avec la température d'un pays.

XLVI.

Si Léon X avait donné des indulgences à vendre aux moines auguſtins, qui étaient en poſſeſſion du débit de cette marchandiſe, il n'y aurait point de proteſtans. Si Anne de Boulen n'avait pas été belle, l'Angleterre ſerait romaine. A quoi a-t-il tenu que l'Eſpagne n'ait été toute

arienne, & enſuite toute mahométane ? A quoi a-t-il tenu que Carthage n'ait détruit Rome ?

XLVII.

D'un événement donné déduire tous les événemens de l'univers, eſt un beau problême à réſoudre; mais c'eſt au maître de l'univers qu'il appartient de le faire.

## *JUSQU'A QUEL POINT ON DOIT TROMPER LE PEUPLE.*

C'EST une très-grande queſtion, mais peu agitée, de ſavoir juſqu'à quel degré le peuple, c'eſt-à-dire neuf parts du genre humain ſur dix, doit être traité comme des ſinges. La partie trompante n'a jamais bien examiné ce problême délicat, & de peur de ſe méprendre au calcul, elle a accumulé tout le plus de viſions qu'elle a pu dans les têtes de la partie trompée.

Les honnêtes gens qui liſent quelquefois Virgile ou les Lettres provinciales, ne ſavent pas qu'on tire vingt fois plus d'exemplaires de l'almanach de Liége & du courier boiteux, que de tous les bons livres anciens & modernes. Perſonne aſſurément n'a une vénération plus ſincère que moi pour les illuſtres auteurs de ces almanachs & pour leurs confrères. Je ſais que depuis le tems des anciens Caldéens, il y a des jours & des momens marqués pour prendre médecine, pour ſe couper les ongles, pour donner bataille, & pour fendre du bois. Je ſais que le plus fort revenu, par exemple, d'une illuſtre académie conſiſte dans la vente des almanachs de cette eſpèce. Oſerai-je avec toute la ſoumiſſion poſſible, & toute la défiance que j'ai de mon avis, demander quel mal il arriverait au genre humain, ſi quelque puiſſant aſtrologue

apprenait aux payſans & aux bons bourgeois des petites villes, qu'on peut, ſans rien riſquer, ſe couper les ongles quand on veut, pourvu que ce ſoit dans une bonne intention. Le peuple, me répondra-t-on, ne prendrait point des almanachs de ce nouveau venu. J'oſe préſumer au contraire qu'il ſe trouverait parmi le peuple de grands génies qui ſe feraient un mérite de ſuivre cette nouveauté. Si on me replique que ces grands génies feraient des factions, & allumeraient une guerre civile, je n'ai plus rien à dire, & j'abandonne pour le bien de la paix mon opinion haſardée.

Tout le monde connaît le roi de Boutan. C'eſt un des plus grands princes du monde. Il foule à ſes pieds les trônes de la terre; & ſes ſouliers (s'il en a) ont des ſceptres pour agrafes. Il adore le diable, comme on ſait, & lui eſt fort dévot, auſſi bien que ſa cour. Il fit venir un jour un fameux ſculpteur de mon pays pour lui faire une belle ſtatue de Belzébuth. Le ſculpteur réuſſit parfaitement; jamais le diable n'a été ſi beau. Mais malheureuſement notre Praxitèle n'avait donné que cinq griffes à ſon animal, & les Boutaniers lui en donnaient toujours ſix. Cette énorme faute du ſculpteur fut relevée par le grand-maître des cérémonies du diable, avec tout le zèle d'un homme juſtement jaloux des droits de ſon patron & de l'uſage immémorial & ſacré du royaume de Boutan. Il demanda la tête du ſculpteur. Celui-ci répondit que ſes cinq griffes peſaient tout juſte le poids des ſix griffes ordinaires; & le roi de Boutan, qui eſt fort indulgent, lui fit grace. Depuis ce tems le peuple de Boutan fut détrompé ſur les ſix griffes du diable.

Le même jour ſa majeſté eut beſoin d'être ſaignée. Un chirurgien Gaſcon, qui était venu à ſa cour dans un vaiſſeau de notre compagnie des Indes, fut nommé pour tirer cinq onces de ce ſang précieux. L'aſtrologue de quartier cria que la vie du roi était en danger ſi on le

ſaignait dans l'état où était le ciel. Le Gaſcon pouvait lui répondre qu'il ne s'agiſſait que de l'état où était le roi de Boutan ; mais il attendit prudemment quelques minutes ; & prenant ſon almanach : Vous avez raiſon, grand-homme, dit-il à l'aumônier de quartier, le roi ſerait mort ſi on l'avait ſaigné dans l'inſtant où vous parliez ; le ciel a changé depuis ce tems-là, & voici le moment favorable. L'aumônier en convint. Le roi fut guéri ; & petit-à-petit on s'accoutuma à ſaigner les rois quand ils en avaient beſoin.

Un brave dominicain diſait dans Rome à un philoſophe anglais : Vous êtes un chien, vous enſeignez que c'eſt la terre qui tourne, & vous ne ſongez pas que Joſué arrêta le ſoleil. Eh ! mon révérend père, répondit l'autre, c'eſt auſſi depuis ce tems-là que le ſoleil eſt immobile. Le dominicain & le chien s'embraſsèrent, & on oſa croire enfin même en Italie que la terre tourne.

Une augure ſe lamentait du tems de Céſar avec un ſénateur ſur la décadence de la république. Il eſt vrai que les tems ſont bien funeſtes, diſait le ſénateur ; il faut trembler pour la liberté romaine. Ah ! ce n'eſt pas là le plus grand mal, diſait l'augure ; on commence à n'avoir plus pour nous ce reſpect qu'on avait autrefois ; il ſemble qu'on nous tolère ; nous ceſſons d'être néceſſaires. Il y a des généraux qui oſent donner bataille ſans nous conſulter ; & pour comble de malheur, ceux qui nous vendent les poulets ſacrés commencent à raiſonner. Eh bien, que ne raiſonnez-vous auſſi, repliqua le ſénateur ; & puiſque les vendeurs de poulets du tems de Céſar en ſavaient plus que ceux du tems de Numa, ne faut-il pas que vous autres augures d'aujourd'hui vous ſoyez plus philoſophes que ceux d'autrefois ?

## *SUR LE PARADOXE, QUE LES SCIENCES ONT NUI AUX MŒURS.*

DIEU merci, j'ai brûlé tous mes livres, me dit hier Timon. Quoi, tous ſans exception ? Paſſe encore pour le journal de Trévoux, les romans du tems & les piéces nouvelles. Mais que vous ont fait Ciceron & Virgile, Racine, La Fontaine, l'Arioſte, Adiſſon & Pope ? J'ai tout brûlé, repliqua-t-il ; ce ſont des corrupteurs du genre humain. Les maîtres de géométrie & d'arithmétique même ſont des monſtres. Les ſciences ſont le plus horrible fléau de la terre. Sans elles nous aurions toujours eu l'âge d'or. Je renonce aux gens de lettres pour jamais, à tous les pays où les arts ſont connus. Il eſt affreux de vivre dans des villes, où l'on porte la meſure du tems en or dans ſa poche, où l'on a fait venir de la Chine de petites chenilles pour ſe couvrir de leur duvet, où l'on entend cent inſtrumens qui s'accordent, qui enchantent les oreilles, & qui bercent l'ame dans un doux repos. Tout cela eſt horrible, & il eſt clair qu'il n'y a que les Iroquois qui ſoient gens de bien ; encore faut-il qu'ils ſoient loin de Quebec, où je ſoupçonne que les damnables ſciences de l'Europe ſe ſont introduites.

Quand Timon eut bien évaporé ſa bile, je le priai de me dire ſans humeur ce qui lui avait inſpiré tant d'averſion pour les belles-lettres. Il m'avoua ingénument que ſon chagrin était venu originairement d'une eſpèce de gens qui ſe ſont valets de libraires, & qui de ce bel état où les réduit l'impuiſſance de prendre une profeſſion honnête, inſultent tous les mois les hommes les plus eſtimables de l'Europe pour gagner leurs gages. Vous avez raiſon, lui dis-je. Mais voudriez-vous qu'on tuât

tous les chevaux d'une ville, parce qu'il y a quelques rosses qui ruent & qui servent mal.

Je vis que cet homme avait commencé par haïr l'abus des arts, & qu'il était parvenu enfin à haïr les arts mêmes. Vous conviendrez, me disait-il, que l'industrie donne à l'homme de nouveaux besoins. Ces besoins allument les passions, & les passions font commettre tous les crimes. L'abbé Suger gouvernait fort bien l'état dans les tems d'ignorance. Mais le cardinal de Richelieu, qui était théologien & poëte, fit couper plus de têtes qu'il ne fit de mauvaises piéces de théatre. A peine eut-il établi l'académie française, que les Cinq-Mars, les de Thou, les Marillacs passèrent par la main du bourreau. Si Henri VIII n'avait pas étudié, il n'aurait pas envoyé deux de ses femmes sur l'échaffaut. Charles IX n'ordonna les massacres de la St. Barthelemi, que parce que son précepteur Amiot lui avait appris à faire des vers. Et les catholiques ne massacrèrent en Irlande trois à quatre mille familles de protestans, que parce qu'ils avaient appris à fond la somme de St. Thomas.

Vous pensez donc, lui dis-je, qu'Attila, Genseric, Odoacre, & leurs pareils avaient étudié long-tems dans les universités? Je n'en doute nullement, me dit-il, & je suis persuadé qu'ils ont écrit beaucoup en vers & & en prose; sans cela auraient-ils détruit une partie du genre humain? Ils lisaient assidument les casuistes & la morale relâchée des jésuites, pour calmer les scrupules que la nature sauvage donne toute seule. Ce n'est qu'à force d'esprit & de culture qu'on peut devenir méchant. Vivent les sots pour être honnêtes gens. Il fortifia cette idée par beaucoup de raisons capables de faire remporter un prix dans une académie. Je le laissai dire. Nous partîmes pour aller souper à la campagne. Il maudissait en chemin la barbarie des arts, & je lisais Horace.

Au coin d'un bois nous fûmes rencontrés par des voleurs; & dépouillés de tout impitoyablement. Je de-

mandai à ces meſſieurs dans quelle univerſité ils avaient étudié. Ils m'avouèrent qu'aucun d'eux n'avait jamais appris à lire.

Après avoir été ainſi volés par des ignorans, nous arrivâmes preſque nuds dans la maiſon où nous devions ſouper. Elle appartenait à un des plus ſavans hommes de l'Europe. Timon, ſuivant ſes principes, devait s'attendre à être égorgé. Cependant il ne le fut point; on nous habilla, on nous prêta de l'argent, on nous fit la plus grande chère : & Timon au ſortir du repas demanda une plume & de l'encre pour écrire contre ceux qui cultivent leur eſprit.

## *SOTTISE DES DEUX PARTS.*

SOTTISE *des deux parts*, eſt, comme on ſait, la deviſe de toutes les querelles. Je ne parle pas ici de celles qui ont fait verſer le ſang. Les anabaptiſtes qui ravagèrent la Veſtphalie, les calviniſtes qui allumèrent tant de guerres en France, les factions ſanguinaires des Armagnacs & des Bourguignons, le ſupplice de la pucelle d'Orléans, que la moitié de la France regardait comme une héroïne céleſte, & l'autre comme une ſorcière; la ſorbonne qui préſentait requête pour la faire brûler; l'aſſaſſinat du duc d'Orléans juſtifié par des docteurs; les ſujets diſpenſés du ſerment de fidélité par un décret de la ſacrée faculté; les bourreaux tant de fois employés à ſoutenir des opinions, les bûchers allumés pour des malheureux à qui on perſuadait qu'ils étaient ſorciers ou hérétiques; tout cela paſſa la ſottiſe. Ces abominations cependant étaient du bon tems, de la bonne foi germanique, de la naïveté gauloiſe, & j'y renvoie les honnêtes gens qui regrettent toujours les tems paſſés.

Je ne veux ici que me faire, pour mon édification particulière, un petit mémoire instructif des belles choses qui ont partagé les esprits de nos aïeux.

Dans l'onzième siècle, dans ce bon tems, où nous ne connaissions ni l'art de la guerre qu'on faisait toujours, ni celui de policer les villes, ni le commerce, ni la société, & où ne savions ni lire ni écrire, des gens de beaucoup d'esprit disputèrent solemnellement, longuement & vivement, sur ce qui arrivait à la garderobe quand on avait rempli un devoir sacré, dont il ne faut parler qu'avec le plus profond respect. C'est ce qu'on appella *la dispute des stercoristes*. Cette querelle n'excita pas de guerre, & fut du moins par-là une des plus douces impertinences de l'esprit humain.

La dispute qui partagea l'Espagne savante au même siècle sur la version mosarabique, se termina aussi sans ravage de provinces & sans effusion de sang humain. L'esprit de chevalerie qui régnait alors, ne permit pas qu'on éclaircît autrement la difficulté, qu'en remettant la décision à deux nobles chevaliers. Celui des deux Dom Quichotte qui renverserait par terre son adversaire, devait faire triompher la version dont il était le tenant. Dom Ruis de Martanza, chevalier du rituel mosarabique, fit perdre les arçons au Dom Quichotte du rituel latin : mais comme les loix de la noble chevalerie ne décidaient pas positivement qu'un rituel dût être proscrit parce que son chevalier avait été désarçonné, on se servit d'un secret plus sûr & fort en usage, pour savoir lequel des deux livres devait être préféré ; ce fut de les jeter tous deux dans le feu : car il n'était pas possible que le bon rituel ne fût préservé des flammes. Je ne sais comment il arriva qu'ils furent brûlés tous deux ; la dispute resta indécise, au grand étonnement des Espagnols. Peu à peu le rituel latin eut la préférence ; & s'il se fût présenté par la suite quelque chevalier pour soutenir le

mosarabique, c'eût été le chevalier & non le rituel qu'on eût jeté dans le feu.

Dans ces beaux siècles, nous autres peuples polis, quand nous étions malades, nous étions obligés d'avoir recours à un médecin Arabe. Quand nous voulions savoir quel jour de la lune nous avions, il fallait s'en rapporter aux Arabes. Si nous voulions faire venir une piéce de drap, il fallait payer chez un Juif; & quand un laboureur avait besoin de pluie, il s'adressait à un sorcier. Mais enfin lorsque quelques-uns de nous eurent appris le latin, & que nous eûmes une mauvaise traduction d'Aristote, nous figurâmes dans le monde avec honneur; nous passâmes trois ou quatre cents ans à déchiffrer quelques pages du Stagirite, à les adorer & à les condamner; les uns ont dit que sans lui nous manquerions d'articles de foi, les autres qu'il était athée. Un Espagnol a prouvé qu'Aristote était un saint, & qu'il fallait fêter sa fête. Un concile en France a fait brûler ses divins écrits. Des collèges, des universités, des ordres entiers de religieux se sont anathématisés réciproquement, au sujet de quelques passages de ce grand homme, que ni eux, ni les juges qui interposèrent leur autorité, ni l'auteur n'entendirent jamais. Il y eut beaucoup de coups de poing donnés en Allemagne pour ces graves querelles; mais enfin il n'y eut pas beaucoup de sang répandu. C'est dommage pour la gloire d'Aristote, qu'on n'ait pas fait la guerre civile, & donné quelques batailles rangées en faveur des *quiddités*, & de l'*universel de la part de la chose*. Nos pères se sont égorgés pour des questions qu'ils ne comprenaient pas davantage.

Il est vrai qu'un fou fort célèbre nommé Occam, surnommé *le docteur invincible*, chef de ceux qui tenaient pour l'*universel de la part de la pensée*, demanda à l'empereur Louis de Bavière qu'il défendît sa plume par son épée impériale, contre Scot autre fou Ecossais, surnom-

mé *le docteur subtil*, qui bataillait pour l'*universel de la part de la chose*. Heureusement l'épée de Louis de Bavière resta dans son fourreau. Qui croirait que ces disputes ont duré jusqu'à nos jours, & que le parlement de Paris, en 1624, a donné un bel arrêt en faveur d'Aristote ?

Vers le tems du brave Occam & de l'intrépide Scot, il s'éleva une querelle bien plus sérieuse, dans laquelle les révérends pères cordeliers entraînèrent tout le monde chrétien. C'était pour savoir si leur potage leur appartenait en propre, ou s'ils n'en étaient que simples usufruitiers. La forme du capuchon, & la largeur de la manche furent encor les sujets de cette guerre sacrée. Le pape Jean XXII qui voulut s'en mêler, trouva à qui parler. Les cordeliers quittèrent son parti pour celui de Louis de Bavière, qui alors tira son épée. Il y eut d'ailleurs trois ou quatre cordeliers de brûlés comme hérétiques. Cela est un peu fort; mais après tout, cette affaire n'ayant pas ébranlé de trônes & ruiné de provinces, on peut la mettre au rang des sottises paisibles.

Il y en a toujours eu de cette espèce. La plupart sont tombées dans le plus profond oubli; & de quatre ou cinq cents sectes qui ont paru, il ne reste dans la mémoire des hommes que celles qui ont produit ou d'extrêmes désordres ou d'extrêmes ridicules, deux choses qu'on retient assez volontiers. Qui sait aujourd'hui s'il y a eu des orebites, des osmites, des insdorsiens ? qui connaît les oints & les patissiers, les cornaciens, les iscariotistes.

Un jour en dînant chez une dame Hollandaise, je fus charitablement averti par un des convives, de prendre bien garde à moi, & de ne me pas aviser de louer Voétius. Je n'ai nulle envie, lui dis-je, de dire ni bien ni mal de votre Voétius; mais pourquoi me donnez-vous cet avis ? C'est que madame est cocceienne, me dit mon voisin. Hélas ! très-volontiers, lui dis-je. Il m'a-

jouta qu'il y avait encore quatre cocceiennes en Hollande, & que c'était un grand dommage que l'eſpèce pérît. Un tems viendra où les janſéniſtes, qui ont fait tant de bruit parmi nous, & qui ſont ignorés partout ailleurs, auront le ſort des cocceiens. Un vieux docteur me diſait : Monſieur, dans ma jeuneſſe je me ſuis eſcrimé pour le *mandata impoſſibilia volentibus & conantibus*. J'ai écrit contre le formulaire & contre le pape ; & je me ſuis cru confeſſeur. J'ai été mis en priſon, & je me ſuis cru martyr. Actuellement je ne me mêle plus de rien, & je me crois raiſonnable. Quelles ſont vos occupations ? lui dis-je. Monſieur, me répondit-il, j'aime beaucoup l'argent. C'eſt ainſi que preſque tous les hommes dans leur vieilleſſe ſe moquent intérieurement des ſottiſes qu'ils ont avidement embraſſées dans leur jeuneſſe. Les ſectes vieilliſſent comme les hommes. Celles qui n'ont pas été ſoutenues par de grands princes, qui n'ont point cauſé de grands maux, vieilliſſent plutôt que les autres. Ce ſont des maladies épidémiques, qui paſſent comme la luette & la coqueluche.

Il n'eſt plus queſtion des pieuſes rêveries de madame Guion. Ce n'eſt plus le livre inintelligible des *Maximes des Saints* qu'on lit, c'eſt le Télémaque. On ne ſe ſouvient plus de ce que l'éloquent Boſſuet écrivit contre le tendre, l'élégant, l'aimable Fénélon ; on donne la préférence à ſes oraiſons funèbres. Dans toute la diſpute ſur ce qu'on appellait le quiétiſme, il n'y a eu de bon que l'ancien conte réchauffé de la bonne femme, qui apportait un réchaud pour brûler le paradis, & une cruche d'eau pour éteindre le feu de l'enfer, afin qu'on ne ſervît plus DIEU par eſpérance ni par crainte. Je remarquerai ſeulement une ſingularité de ce procès, laquelle ne vaut pas le conte de la bonne femme ; c'eſt que les jéſuites, qui étaient tant accuſés en France par les janſéniſtes, d'avoir été fondés par St. Ignace exprès pour détruire l'amour de DIEU, ſollicitèrent vivement à Rome

en faveur de l'amour pur de M. de Cambrai. Il leur arriva la même chose qu'à M. de Langeais, qui était poursuivi par sa femme au parlement de Paris, pour cause d'impuissance, & par une fille au parlement de Rennes, pour lui avoir fait un enfant. Il fallait qu'il gagnât l'une des deux affaires : il les perdit toutes deux. L'amour pur, pour lequel les jésuites s'étaient donné tant de mouvement, fut condamné à Rome, & ils passèrent toujours à Paris pur ne vouloir pas qu'on aimât DIEU. Cette opinion était tellement enracinée dans les esprits, que lorsqu'on s'avisa de vendre dans Paris, il y a quelques années, une taille-douce représentant notre Seigneur JESUS-CHRIST habillé en jésuite, un plaisant ( c'était apparemment le *Loustik* du parti janséniste ) mit ces vers au bas de l'estampe.

Admirez l'artifice extrême
De ces pères ingénieux ;
Ils vous ont habillé comme eux,
Mon DIEU de peur qu'on ne vous aime.

A Rome, où l'on n'essuie jamais de pareilles disputes, & où l'on juge celles qui s'élèvent ailleurs, on était fort ennuyé des querelles sur l'amour pur. Le cardinal *Carpegne*, qui était rapporteur de l'affaire de l'archevêque de Cambrai, était malade, & souffrait beaucoup dans une partie qui n'est pas plus épargnée chez les cardinaux que chez les autres hommes. Son chirurgien lui enfonçait de de petites tentes de linon, qu'on appellait du *cambrai* en Italie, comme dans beaucoup d'autres pays. Le cardinal criait : C'est pourtant du plus fin cambrai, disait le chirurgien. Quoi ! du cambrai encore-là ? disait le cardinal ; n'était-ce pas assez d'en avoir la tête fatiguée ? Heureuses les disputes qui se terminent ainsi ! Heureux les hommes, si tous les disputeurs de ce monde, si les hérésiarques s'é-

taient ſoumis avec autant de modération, avec une douceur auſſi magnanime, que le grand archevêque de Cambrai, qui n'avait nulle envie d'être héréſiarque! Je ne ſais pas s'il avait raiſon de vouloir qu'on aimât DIEU pour lui-même : mais M. de Fénélon méritait d'être aimé ainſi.

Dans les diſputes purement littéraires, il y a eu ſouvent autant d'acharnement, autant d'eſprit de parti, que dans des querelles plus intéreſſantes. On renouvellerait, ſi on pouvait, les factions du cirque, qui agitèrent l'empire romain. Deux actrices rivales ſont capables de diviſer une ville. Les hommes ont tous un ſecret penchant pour la faction. Si on ne peut cabaler, ſe pourſuivre, ſe nuire pour des couronnes, des tiares, des mîtres, nous nous acharnerons les uns contre les autres pour un danſeur, pour un muſicien. Rameau a eu un violent parti contre lui, qui aurait voulu l'exterminer, & il n'en ſavait rien. J'ai eu un parti plus violent contre moi, & je le ſavais bien.

# LETTRE D'UN TURC,

## *ſur les faquirs & ſur ſon ami Bababec.*

LORSQUE j'étais dans la ville de Bénarès ſur le rivage du Gange, ancienne patrie des bracmanes, je tâchai de m'inſtruire. J'entendais paſſablement l'indien; j'écoutais beaucoup & remarquais tout. J'étais logé chez mon correſpondant Omri; c'était le plus digne homme que j'aie jamais connu. Il était de la religion des bramins, j'ai l'honneur d'être muſulman: jamais nous n'avons eu une parole plus haute que l'autre au ſujet de Mahomet & de Brama. Nous faiſions nos ablutions chacun de notre

côté ; nous buvions de la même limonade, nous mangions du même riz comme deux frères.

Un jour nous allâmes ensemble à la pagode de *Gavani*. Nous y vîmes plusieurs bandes de faquirs, dont les uns étaient des janguis, c'est-à-dire, des faquirs contemplatifs, & les autres des disciples des anciens gymnosophistes, qui menaient une vie active. Ils ont (comme on sait) une langue savante, qui est celle des plus anciens bracmanes ; & dans cette langue un livre qu'ils appellent *le veidam*. C'est assurément le plus ancien livre de toute l'Asie, sans en excepter le *zenda-vesta*.

Je passai devant un faquir qui lisait ce livre. Ah malheureux infidèle ! s'écria-t-il, tu m'as fait perdre le nombre des voyelles que je comptais ; & dans cette affaire-là, mon ame passera dans le corps d'un liévre, au-lieu d'aller dans celui d'un perroquet, comme j'avais tout lieu de m'en flatter. Je lui donnai une roupie pour le consoler. A quelques pas de là, ayant eu le malheur d'éternuer, le bruit que je fis réveilla un faquir qui était en extase ; où suis-je ? dit-il, quelle horrible chûte ! je ne vois plus le bout de mon nez : la lumière céleste est disparue. (*a*) Si je suis cause, lui dis-je, que vous voyez enfin plus loin que le bout de votre nez, voilà une roupie pour réparer le mal que j'ai fait ; reprenez votre lumière céleste.

M'étant ainsi tiré d'affaire discrétement, je passai aux autres gymnosophistes ; il y en eut plusieurs qui m'apportèrent de petits clous fort jolis, pour m'enfoncer dans les bras & dans les cuisses en l'honneur de Brama. J'achetai leurs clous dont j'ai fait clouer mes tapis. D'autres dansaient sur les mains ; d'autres voltigeaient sur la corde lâche, d'autres allaient toujours à cloche-pied. Il y en avait qui portaient des chaînes, d'autres un bât ; quelques-uns avaient leur tête dans un boisseau ; au demeu-

(*a*) Quand les faquirs veulent voir la lumière céleste, ce qui est très-commun parmi eux, ils tournent les yeux vers le bout de leur nez.

rant les meilleures gens du monde. Mon ami Omri me mena dans la cellule d'un des plus fameux; il s'appellait Bababec : il était nud comme un singe, & avait au cou une grosse chaîne qui pesait plus de soixante livres. Il était assis sur une chaise de bois, proprement garnie de petites pointes de clous, qui lui entraient dans les fesses, & on aurait cru qu'il était sur un lit de satin. Beaucoup de femmes venaient le consulter; il était l'oracle des familles; & on peut dire qu'il jouissait d'une très-grande réputation. Je fus témoin du long entretien qu'Omri eut avec lui. Croyez-vous, lui dit-il, mon père, qu'après avoir passé par l'épreuve des sept métempsycoses, je puisse parvenir à la demeure de Brama ? C'est selon, dit le faquir; comment vivez-vous ? Je tâche, dit Omri, d'être bon citoyen, bon mari, bon père, bon ami; je prête de l'argent sans intérêt aux riches dans l'occasion, j'en donne aux pauvres; j'entretiens la paix parmi mes voisins. Vous mettez-vous quelquefois des clous dans le cu ? demanda le bramin; Jamais, mon révérend père; J'en suis fâché, repliqua la faquir, vous n'irez certainement que dans le dix-neuvième ciel; & c'est dommage. Comment, dit Omri, cela est fort honnête; je suis très-content de mon lot; que m'importe du dix-neuvième ou du vingtième, pourvu que je fasse mon devoir dans mon pélérinage, & que je sois bien reçu au dernier gîte ? N'est-ce pas assez d'être honnête homme dans ce pays-ci, & d'être ensuite heureux au pays de Brama ? Dans quel ciel prétendez-vous donc aller, vous monsieur Bababec, avec vos clous & vos chaînes ? Dans le trente-cinquième, dit Bababec. Je vous trouve plaisant, repliqua Omri, de prétendre être logé plus haut que moi : ce ne peut être assurément que l'effet d'une excessive ambition. vous condamnez ceux qui recherchent les honneurs dans cette vie, pourquoi en voulez-vous de si grands dans l'autre ? & sur quoi d'ailleurs prétendez-vous être mieux traité que moi ? Sachez que je donne plus en aumônes en

dix jours, que ne vous coûtent en dix ans tous les clous que vous vous enfoncez dans le derrière. Brama a bien à faire que vous paſſiez la journée tout nud avec une chaîne au cou ; vous rendez-là un beau ſervice à la patrie. Je fais cent fois plus de cas d'un homme qui sème des légumes, ou qui plante des arbres, que de tous vos camarades qui regardent le bout de leur nez, ou qui portent un bât, par excès de nobleſſe d'ame. Ayant parlé ainſi, Omri ſe radoucit, le careſſa, le perſuada, l'engagea enfin à laiſſer là ſes clous & ſa chaîne, & à venir chez lui mener une vie honnête. On le décraſſa, on le frotta d'eſſences parfumées, on l'habilla décemment; il vécut quinze jours d'une manière fort ſage, & avoua qu'il était cent fois plus heureux qu'auparavant. Mais il perdait ſon crédit dans le peuple ; les femmes ne venaient plus le conſulter; il quitta Omri, & reprit ſes clous, pour avoir de la conſidération.

## *DE LA GLOIRE, OU ENTRETIEN AVEC UN CHINOIS.*

EN 1723, il y avait en Hollande un Chinois : ce Chinois était lettré & négociant : deux choſes qui ne devraient point du tout être incompatibles, & qui le ſont devenues chez nous, graces au reſpect extrême qu'on a pour l'argent, & au peu de conſidération que l'eſpèce humaine a montré & montrera toujours pour le mérite.

Ce Chinois, qui parlait un peu hollandais, ſe trouva dans une boutique de libraire avec quelques ſavans : il demanda un livre ; on lui propoſa l'hiſtoire univerſelle de Boſſuet, mal traduite. A ce beau mot d'*hiſtoire univerſelle*, je ſuis, dit-il, trop heureux ; je vais voir ce que l'on dit de notre grand empire, de notre nation qui

ſubſiſte en corps de peuple depuis plus de cinquante mille ans, de cette ſuite d'empereurs qui nous ont gouvernés tant de ſiècles ; je vais voir ce qu'on penſe de la religion lettrée, de ce culte ſimple que nous rendons à l'Etre ſuprême. Quel plaiſir de voir, comme on parle en Europe de nos arts, dont pluſieurs ſont plus anciens chez nous que tous les royaumes européans! Je crois que l'auteur ſe ſera bien mépris dans l'hiſtoire de la guerre que nous eûmes il y a vingt-deux mille cinq cent cinquante-deux ans, contre les peuples belliqueux du Tunquin & du Japon, & ſur cette ambaſſade ſolemnelle, par laquelle le puiſſant empereur du Mogol nous envoya demander des loix, l'an du monde 500000000000079123450000. Hélas! lui dit un des ſavans, on ne parle pas ſeulement de vous dans ce livre : vous êtes trop peu de choſe; preſque tout roule ſur la première nation du monde, l'unique nation, le grand peuple Juif.

Juif? dit le Chinois : ces peuples-là ſont donc les maîtres des trois quarts de la terre au moins ? Ils ſe flattent bien qu'ils le feront un jour, lui répondit-on ; mais en attendant ce ſont eux qui ont l'honneur d'être ici marchands fripiers, & de rogner quelquefois les eſpèces. Vous vous moquez, dit le Chinois ; ces gens-là ont-ils jamais eu un vaſte empire ? Ils ont poſſédé, lui dis-je, en propre, pendant quelques années, un petit pays ; mais ce n'eſt point par l'étendue des états qu'il faut juger d'un peuple, de même que ce n'eſt point par les richeſſes qu'il faut juger d'un homme.

Mais ne parle-t-on pas de quelqu'autre peuple dans ce livre ? demanda le lettré. Sans doute, dit le ſavant qui était auprès de moi, & qui prenait toujours la parole : on y parle beaucoup d'un petit pays de ſoixante lieues de large, nommé l'*Egypte*, où l'on prétend qu'il y avait un lac de cent cinquante lieues de tour, fait de main d'hommes Tu-dieu! dit le Chinois, un lac de cent cinquante lieues dans un terrain qui en avait ſoixante de large ; cela eſt

bien beau ! Tout le monde était ſage dans ce pays-là, ajouta le docteur. Oh ! le bon tems que c'était ! dit le Chinois. Mais eſt-ce là tout ? Non, repliqua l'Européan ; il eſt queſtion encore de ces célèbres Grecs. Qui ſont ces Grecs, dit le lettré ? Ah ! continua l'autre, il s'agit de cette province, à-peu-près grande comme la deux centième partie de la Chine, mais qui a fait tant de bruit dans tout l'univers. Jamais je n'ai oui parler de ces gens-là, ni au Mogol, ni au Japon, ni dans la grande Tartarie, dit le Chinois d'un air ingénu.

Ah ignorant ! ah barbare ! s'écria poliment notre ſavant ; vous ne connaiſſez donc point Epaminondas le Thébain, ni le port de Pirée, ni le nom des deux chevaux d'Achille, ni comment ſe nommait l'âne de Silène ? Vous n'avez entendu parler ni de Jupiter, ni de Diogène, ni de Laïs, ni de Cybèle, ni de ....

J'ai bien peur, repliqua le lettré, que vous ne ſachiez rien de l'aventure, éternellement mémorable, du célèbre Xixofou Concochigramki, ni des myſtères du grand Fi pſi hi hi. Mais de grace, quelles ſont encore les choſes inconnues dont traite cette hiſtoire univerſelle ? Alors le ſavant parla un quart-d'heure de ſuite de la république romaine ; & quand il vint à Jules Céſar, le Chinois l'interrompit, & lui dit : Pour celui-là, je crois le connaître ; n'était-il pas Turc ? (*a*)

Comment, dit le ſavant échauffé, eſt-ce que vous ne ſavez pas au moins la différence qui eſt entre les payens, les chrétiens & les muſulmans ? eſt-ce que vous ne connaiſſez point Conſtantin, & l'hiſtoire des papes ? Nous avons entendu parler confuſément, répondit l'Aſiatique, d'un certain Mahomet.

Il n'eſt pas poſſible, répliqua l'autre, que vous ne connaiſſiez au moins Luther, Zwingle, Bellarmin, Œcolampade. Je ne retiendrai jamais ces noms-là, dit le Chinois ;

(*a*) Il n'y a pas long-tems que les Chinois prenaient tous les Européans pour des mahométans.

il sortit alors, & alla vendre une partie considérable de thé peco & de fin grogram, dont il acheta deux belles filles & un mousse, qu'il ramena dans sa patrie en adorant le Tien, & en se recommandant à Confucius.

Pour moi, témoin de cette conversation, je vis clairement ce que c'est que la gloire, & je dis : puisque César & Jupiter sont inconnus dans le royaume le plus beau, le plus ancien, le plus vaste, le plus peuplé, le mieux policé de l'univers ; il vous sied bien, ô gouverneurs de quelques petits pays ! ô prédicateurs d'une petite paroisse, dans une petite ville ! ô docteurs de Salamanque, ou de Bourges ! ô petits auteurs ! ô pesans commentateurs ! il vous sied bien de prétendre à la réputation.

## *DE LA RELIGION DES QUAKERS.*

J'AI cru que la doctrine & l'histoire d'un peuple aussi extraordinaire que les quakers, méritaient la curiosité d'un homme raisonnable. Pour m'en instruire, j'allai trouver un des plus célèbres quakers d'Angleterre, qui après avoir été trente ans dans le commerce, avait su mettre des bornes à sa fortune & à ses desirs, & s'était retiré dans une campagne auprès de Londres. J'allai le chercher dans sa retraite ; c'était une maison petite, mais bien bâtie, & ornée de sa seule propreté. Le quaker (*a*) était un vieillard frais, qui n'avait jamais eu de maladie, parce qu'il n'avait jamais connu les passions, ni l'intempérance. Je n'ai point vu en ma vie d'air plus noble, ni plus engageant que le sien. Il était vêtu comme tous

(*a*) Il s'appellait André Pit, & tout cela est exactement vrai à quelques circonstances près. André Pit écrivit depuis à l'auteur pour se plaindre de ce qu'on avait ajouté un *peu* à la vérité, & l'assura, que DIEU était offensé de ce qu'on avait plaisanté les quakers.

ceux de sa religion, d'un habit sans plis dans les côtés & sans boutons sur les poches ni sur les manches, & portait un grand chapeau à bords rabattus comme nos ecclésiastiques. Il me reçut avec son chapeau sur la tête, & s'avança vers moi sans faire la moindre inclination de corps ; mais il y avait plus de politesse dans l'air ouvert & humain de son visage, qu'il y en a dans l'usage de tirer une jambe derrière l'autre, & de porter à la main ce qui est fait pour couvrir la tête. Ami, me dit-il, je vois que tu es étranger ; si je puis t'être de quelque utilité, tu n'as qu'à parler. Monsieur, lui dis-je en me courbant le corps, & en glissant un pied vers lui selon notre coutume, je me flatte que ma juste curiosité ne vous déplaira pas, & que vous voudrez bien me faire l'honneur de m'instruire de votre religion. Les gens de ton pays, me répondit-il, font trop de complimens & de révérences ; mais je n'en ai encore vu aucun qui ait eu la même curiosité que toi. Entre, & dînons d'abord ensemble. Je fis encore quelques mauvais complimens, parce qu'on ne se defait pas de ses habitudes tout d'un coup ; & après un repas sain & frugal, qui commença & qui finit par une prière à DIEU, je me mis à interroger mon homme.

Je débutai par la question que de bons catholiques ont fait plus d'une fois aux huguenots. Mon cher monsieur, dis-je, êtes-vous baptisé ? Non, me répondit le quaker, & mes confrères ne le sont point. Comment, morbleu, repris-je, vous n'êtes donc pas chrétiens ? mon ami, repartit-il d'un ton doux, ne jure point : nous sommes chrétiens ; mais nous ne pensons pas que le christianisme consiste à jeter de l'eau sur la tête d'un enfant avec un peu de sel. Eh bon DIEU ! repris-je, outré de cette impiété, vous avez donc oublié que JESUS-CHRIST fut baptisé par Jean ? Ami, point de juremens, encore un coup, dit le benin quaker. Le CHRIST reçut le baptême de Jean ; mais il ne baptisa jamais personne ; nous ne sommes pas les

difciples de Jean, mais du CHRIST. Ah! comme vous feriez brûlés par la fainte inquifition! m'écriai-je. Au nom de DIEU, cher homme, que je vous baptife! S'il ne fallait que cela pour condefcendre à ta faibleffe, nous le ferions volontiers, repartit-il gravement; nous ne condamnons perfonne pour ufer de la cérémonie du baptême; mais nous croyons que ceux qui profeffent une religion toute fainte & toute fpirituelle, doivent s'abftenir, autant qu'ils le peuvent, des cérémonies judaïques.

En voici bien d'une autre, m'écriai-je; des cérémonies judaïques! Oui, mon ami, continua-t-il, & fi judaïques, que plufieurs juifs encore aujourd'hui ufent quelquefois du baptême de Jean. Confulte l'antiquité, elle t'apprendra, que Jean ne fit que renouveller cette pratique, laquelle était en ufage long-tems avant lui parmi les Hébreux, comme le pélérinage de la Mecque l'était parmi les Ifmaélites. JESUS voulut bien recevoir le baptême de Jean, de même qu'il était foumis à la circoncifion, mais, & la circoncifion & le lavement d'eau doivent être tous deux abolis par le baptême du CHRIST, ce baptême de l'efprit, cette ablution de l'ame qui fauve les hommes. Auffi le précurfeur Jean difait : *Je vous baptife à la vérité avec de l'eau, mais un autre viendra après moi, plus puiffant que moi, & dont je ne fuis pas digne de porter les fandales; celui-là vous baptifera avec le feu & le St. Efprit.* Auffi le grand apôtre des gentils, Paul, écrit aux Corinthiens : *Le Chrift ne m'a pas envoyé pour baptifer, mais pour prêcher l'évangile.* Auffi ce même Paul ne baptifa jamais avec de l'eau que deux perfonnes, encore futce malgré lui. Il circoncit fon difciple Timothée : les autres apôtres circoncifaient auffi tous ceux qui voulaient l'être. Es-tu circoncis? ajouta-t-il. Je lui répondis, que je n'avais pas cet honneur. Eh bien, dit-il, ami, tu es chrétien fans être circoncis, & moi, fans être baptifé.

Voilà comme mon faint homme abufait affez fpécieufement de trois ou quatre paffages de la fainte écriture;

qui semblaient favoriser sa secte ; il oubliait, de la meilleure foi du monde, une centaine de passages qui l'écrasaient. Je me gardai bien de lui rien contester ; il n'y a rien à gagner avec un enthousiaste. Il ne faut pas s'aviser de dire à un homme les défauts de sa maîtresse, ni à un plaideur le faible de sa cause, ni des raisons à un illuminé. Ainsi je passai à d'autres questions.

A l'égard de la communion, lui dis-je, comment en usez-vous ? Nous n'en usons point, dit-il. Quoi ! point de communion ? Non, point d'autre que celle des cœurs. Alors il me cita encore les écritures ; il me fit un fort beau sermon contre la communion, & me parla d'un ton d'inspiré, pour me prouver, que les sacremens étaient tous d'invention humaine, & que le mot de *sacrement* ne se trouvait pas une seule fois dans l'évangile. Pardonne, dit-il, à mon ignorance ; je ne t'ai pas apporté la centième partie des preuves de ma religion ; mais tu peux les voir dans l'exposition de notre foi par Robert Barclay. C'est un des meilleurs livres qui soit jamais sorti de la main des hommes ; nos ennemis conviennent qu'il est très-dangereux ; cela prouve combien il est raisonnable. Je lui promis de lire ce livre, & mon quaker me crut déjà converti.

Ensuite il me rendit raison, en peu de mots, de quelques singularités, qui exposent cette secte au mépris des autres. Avoue, dit-il, que tu as bien eu de la peine à t'empêcher de rire, quand j'ai répondu à toutes tes civilités avec mon chapeau sur la tête, & en te tutoyant. Cependant tu me parais trop instruit, pour ignorer que du tems de CHRIST aucune nation ne tombait dans le ridicule de substituer le pluriel au singulier : on disait à César Auguste, *Je t'aime*, *je te prie*, *je te remercie* ; il ne souffrait pas même qu'on l'appellât monsieur, *Dominus*. Ce ne fut que long-tems après lui, que les hommes s'avisèrent de se faire appeller *vous* au-lieu de *tu*, comme s'ils étaient doubles, & d'usurper les titres impertinens

de *grandeur*, d'*éminence*, de *ſainteté*, de *divinité* même que des vers de terre donnent à d'autres vers de terre, en les aſſurant, qu'ils ſont avec *un profond reſpect*, & avec une fauſſeté infame, *leurs très-humble & très-obéiſſans ſerviteurs*. C'eſt pour être plus ſur nos gardes contre cet indigne commerce de menſonges & de flatteries, que nous tutoyons également les rois & les charbonniers, que nous ne ſaluons perſonne, n'ayant pour les hommes que de la charité, & du reſpect que pour les loix.

Nous portons auſſi un habit un peu différent des autres hommes, afin que ce ſoit pour nous un avertiſſement continuel de ne leur pas reſſembler. Les autres portent les marques de leurs dignités, & nous celle de l'humilité chrétienne. Nous fuyons les aſſemblées de plaiſir, les ſpectacles, le jeu; car nous ſerions bien à plaindre de remplir de ces bagatelles des cœurs en qui DIEU doit habiter. Nous ne faiſons jamais de ſermens, pas même en juſtice, nous penſons, que le nom du Très-Haut ne doit pas être proſtitué dans les débats miſérables des hommes. Lorſqu'il faut que nous comparaiſſions devant les magiſtrats pour les affaires des autres, (car nous n'avons jamais de procès) nous affirmons la vérité par un *oui* ou par un *non*, & les juges nous en croient ſur notre ſimple parole, tandis que tant d'autres chrétiens ſe parjurent ſur l'évangile. Nous n'allons jamais à la guerre : ce n'eſt pas que nous craignons la mort, au contraire, nous béniſſons le moment qui nous unit à l'Etre des êtres; mais c'eſt que nous ne ſommes ni loups, ni tigres, ni dogues; mais hommes, mais chrétiens. Notre DIEU, qui nous a ordonné d'aimer nos ennemis, & de ſouffrir ſans murmure, ne veut pas, ſans doute, que nous paſſions la mer pour aller égorger nos frères, parce que des meurtriers vêtus de rouge, coëffés d'un bonnet haut de deux pieds, enrôlent des citoyens en faiſant du bruit avec deux petits bâtons ſur une peau d'âne bien tendue. Et lorſqu'après des batailles gagnées, tout Londres brille d'illuminations,

que le ciel eſt enflammé de fuſées, que l'air retentit du bruit des actions de graces, des cloches, des orgues, des canons, nous gémiſſons en ſilence ſur ces meurtres, qui cauſent la publique allégreſſe.

* * * * * * * * * * * * * *

Telle fut à-peu-près la converſation que j'eus avec cet homme ſingulier. Mais je fus bien ſurpris, quand le dimanche ſuivant il me mena à l'égliſe des quakers. Ils ont pluſieurs chapelles à Londres; celle où j'allai eſt près de ce fameux pilier que l'on appelle *le monument.* On était déjà aſſemblé, lorſque j'entrai avec mon conducteur. Il y avait environ quatre cents hommes dans l'égliſe, & trois cents femmes. Les femmes ſe cachaient le viſage; les hommes étaient couverts de leurs larges chapeaux: tous étaient aſſis, tous dans un profond ſilence. Je paſſai au milieu d'eux ſans qu'un ſeul levât les yeux ſur moi. Ce ſilence dura un quart-d'heure: enfin un d'eux ſe léva, ôta ſon chapeau, & après quelques ſoupirs, débita moitié avec la bouche, moitié avec le nez, un galimatias tiré, à ce qu'il croyait, de l'évangile, où ni lui ni perſonne n'entendait rien. Quand ce faiſeur de contorſions eut fini ſon beau monologue, & que l'aſſemblée ſe fût ſéparée toute édifiée & toute ſtupide, je demandai à mon homme, pourquoi les plus ſages d'entr'eux ſouffraient de pareilles ſottiſes? Nous ſommes obligés de les tolérer, me dit-il, parce que nous ne pouvons pas ſavoir ſi un homme qui ſe lève pour parler ſera inſpiré par l'eſprit ou par la folie. Dans le doute nous écoutons tout patiemment; nous permettons même aux femmes de parler; deux ou trois de nos dévotes ſe trouvent ſouvent inſpirées à la fois, & c'eſt alors qu'il ſe fait un beau bruit dans la maiſon du SEIGNEUR. Vous n'avez donc point de prêtres? lui dis-je. Non, mon ami, dit le quaker, & nous nous en trouvons bien. Alors ouvrant un

livre de sa secte, il lut avec emphase ces paroles : A DIEU ne plaise que nous osions ordonner à quelqu'un de recevoir le Saint Esprit le dimanche, à l'exclusion de tous les autres fidèles ! Grace au ciel, nous sommes les seuls sur la terre qui n'ayons point de prêtres. Voudrais-tu nous ôter une distinction si heureuse ? Pourquoi abandonnerons-nous notre enfant à des nourrices mercenaires, quand nous avons du lait à lui donner ? Ces mercenaires domineraient bientôt dans la maison, & oppri-meraient la mère & l'enfant. DIEU a dit : Vous avez reçu gratis, donnez gratis. Irons-nous après cette parole marchander l'évangile, vendre l'Esprit saint, & faire d'une assemblée de chrétiens une boutique de marchands? Nous ne donnons point d'argent à des hommes vêtus de noir pour assister nos pauvres, pour enterrer nos morts, pour prêcher les fidèles ; ces saints emplois nous sont trop chers pour nous en décharger sur d'autre. Mais comment pouvez-vous discerner, insistai-je, si c'est l'esprit de DIEU qui vous anime dans vos discours ? Quiconque, dit-il, priera DIEU de l'éclairer, & annoncera des vérités évangéliques qu'il sentira, que celui-là soit sûr que DIEU l'inspire. Alors il m'accabla de citations de l'écriture, qui démontraient, selon lui, qu'il n'y a point de christianisme sans une révélation immédiate, & il ajouta ces paroles remarquables : Quand tu fais mouvoir un de tes membres, est-ce ta propre force qui le remue ? Non, sans doute ; car ce membre a souvent des mouvemens involontaires ; c'est donc celui qui a créé ton corps qui meut ce corps de terre. Et les idées que reçoit ton ame, est-ce toi qui les forme ? Encor moins, car elles viennent malgré toi ; c'est donc le créateur de ton ame qui te donne tes idées ; mais comme il a laissé à ton cœur la liberté, il donne à ton esprit les idées que ton cœur mérite ; tu vis dans DIEU, tu agis, tu penses dans DIEU. Tu n'as donc qu'à ouvrir les yeux à cette lumière, qui éclaire tous les hommes, alors tu verras la vérité, & la feras

voir. Eh ! voilà le père Mallebranche tout pur, m'écriai-je. Je connais ton Mallebranche, dit-il ; il était un peu quaker ; mais il ne l'était pas assez. Ce sont-là les choses les plus importantes que j'ai apprises touchant la doctrine des quakers. Dans le chapitre suivant vous aurez leur histoire, que vous trouverez encore plus singulière que leur doctrine.

## *HISTOIRE DES QUAKERS.*

VOUS avez déjà vu que les quakers datent depuis JESUS-CHRIST, qui, selon eux, est le premier quaker. La religion, disent-ils, fut corrompue presque après sa mort, & resta dans cette corruption environ seize cents années. Mais il y avait toujours quelques quakers cachés dans le monde, qui prenaient soin de conserver le feu sacré, éteint partout ailleurs jusqu'à ce qu'enfin cette lumière s'étendit en Angleterre en l'an 1642.

Ce fut dans le tems que trois ou quatre sectes déchiraient la Grande-Bretagne par des guerres civiles entreprises au nom de DIEU, qu'un nommé George Fox, du comté de Leicester, fils d'un ouvrier en soie, s'avisa de prêcher en vrai apôtre, à ce qu'il prétendait ; c'est-à-dire, sans savoir ni lire ni écrire. C'était un jeune homme de vingt-cinq ans, de mœurs irréprochables, & saintement fou. Il était vêtu de cuir depuis les pieds jusqu'à la tête ; il allait de village en village, criant contre la guerre & contre le clergé. S'il n'avait prêché que contre les gens de guerre, il n'avait rien à craindre ; mais il attaquait les gens d'église, il fut bientôt mis en prison ; on le mena à Darby devant le juge de paix. Fox se présenta au juge avec son bonnet de cuir sur la tête. Un sergent lui donna un grand soufflet, en lui disant : gueux,

ne sais-tu pas qu'il faut paraître tête nue devant M. le juge? Fox tendit l'autre joue, & pria le sergent de vouloir bien lui donner un autre soufflet pour l'amour de DIEU. Le juge de Darby voulut lui faire prêter serment avant de l'interroger. Mon ami, sache, dit-il au juge, que je ne prends jamais le nom de DIEU en vain. Le juge en colère d'être tutoyé, & voulant qu'on jurât, l'envoya aux petites-maisons de Darby pour être fouetté. Fox alla en louant DIEU à l'hôpital des fous, où l'on ne manqua pas d'exécuter la sentence à la rigueur. Ceux qui lui infligèrent la pénitence du fouet, furent bien surpris, quand il les pria de lui appliquer encore quelques coups de verges pour le bien de son ame. Ces messieurs ne se firent pas prier : Fox eut sa double dose, dont il les remercia très-cordialement; puis il se mit à les prêcher. D'abord on rit, ensuite on l'écouta; & comme l'enthousiasme est une maladie qui se gagne, plusieurs furent persuadés, & ceux qui l'avaient fouetté devinrent ses premiers disciples. Délivré de la prison, il courut les champs avec une douzaine de prosélytes, prêchant toujours contre le clergé, & fouetté de tems en tems. Un jour étant mis au pilori, il harangua tout le peuple avec tant de force, qu'il convertit une cinquantaine d'auditeurs, & mit le reste tellement dans ses intérêts, qu'on le tira en tumulte du trou où il était; on alla chercher le curé anglican, dont le crédit avait fait condamer Fox à ce supplice, & on le piloria à sa place.

Il osa bien convertir quelques soldats de Cromwell, qui renoncèrent au métier de tuer, & refusèrent de prêter le serment. Cromwell ne voulait pas d'une secte où l'on ne se battait point, de même que Sixte-Quint augurait mal d'une secte, *dove non si chiavava* : il se servit de son pouvoir pour persécuter ces nouveaux venus. On en remplissait les prisons; mais les persécutions ne servent presque jamais qu'à faire des prosélytes. Ils sortaient de leurs prisons affermis dans leur croyance, & suivis de leurs

geoliers qu'ils avaient convertis. Mais voici ce qui contribua le plus à étendre la secte. Fox se croyait inspiré ; il crut par conséquent devoir parler d'une manière différente des autres hommes. Il se mit à trembler, à faire des contorsions & des grimaces, à retenir son haleine, à la pousser avec violence ; la prêtresse de Delphes n'eût pas mieux fait. En peu de tems il acquit une grande habitude d'inspiration, & bientôt après il ne fut guère en son pouvoir de parler autrement. Ce fut le premier don qu'il communiqua à ses disciples. Ils firent de bonne foi toutes les grimaces de leur maître ; ils tremblaient de toutes leurs forces au moment de l'inspiration. Delà ils en eurent le nom de quakers, qui signifie trembleurs. Le petit peuple s'amusait à les contrefaire ; on tremblait ; on parlait du nez ; on avait des convulsions, & on croyait avoir le St. Esprit. Il leur fallait quelques miracles ; ils en firent.

Le patriarche Fox dit publiquement à un juge de paix, en présence d'une grande assemblée : Ami, prends garde à toi, DIEU te punira bientôt de persécuter les saints. Ce juge était un ivrogne qui s'enivrait tous les jours de mauvaise bierre & d'eau-de-vie ; il mourut d'apoplexie deux jours après, précisément comme il venait de signer un ordre pour envoyer quelques quakers en prison. Cette mort soudaine ne fut point attribuée à l'intempérance du juge : tout le monde la regarda comme un effet des prédictions du saint homme ; cette mort fit plus de quakers, que mille sermons & autant de convulsions n'en auraient pu faire. Cromwell voyant que leur nombre augmentait tous les jours, voulut les attirer à son parti ; il leur fit offrir de l'argent ; mais ils furent incorruptibles ; & il dit un jour, que cette religion était la seule contre laquelle il n'avait pu prévaloir avec des guinées.

Ils furent quelquefois persécutés sous Charles II, non pour leur religion, mais pour ne vouloir pas payer les dixmes au clergé, pour tutoyer les magistrats, & refuser de

de prêter les sermens prescrits par la loi. Enfin Robert Barclay, Ecossais, présenta au roi en 1675 son *apologie des quakers*, ouvrage aussi bon qu'il pouvait l'être. L'épître dédicatoire à Charles II contient non des basses flatteries, mais des vérités hardies & des conseils justes. Tu as goûté, dit-il à Charles à la fin de cette épître, de la douceur & de l'amertume, de la prospérité & des plus grands malheurs : tu as été chassé des pays où tu règnes ; tu as senti le poids de l'oppression ; & tu dois savoir combien l'oppresseur est détestable devant DIEU & devant les hommes. Que si après tant d'épreuves & de bénédictions ton cœur s'endurcissait, & oubliait le DIEU qui s'est souvenu de toi dans tes disgraces, ton crime en serait plus grand, & ta condamnation plus terrible; au-lieu donc d'écouter les flatteurs de ta cour, écoute la voix de ta conscience, qui ne te flattera jamais. Je suis ton fidèle ami & sujet,

BARCLAY.

Ce qui est plus étonnant, c'est que cette lettre écrite à un roi par un particulier obscur, eut son effet, & que la persécution cessa.

## *SUITE DE L'HISTOIRE DES QUAKERS.*

ENVIRON ce tems parut l'illustre Guillaume Pen, qui établit la puissance des quakers en Amérique, & qui les aurait rendus respectables en Europe, si les hommes pouvaient respecter la vertu sous des apparences ridicules. Il était fils unique du chevalier Pen, vice-amiral d'Angleterre, & favori du duc d'Yorck, depuis Jacques II.

Guillaume Pen, à l'âge de quinze ans, rencontra un

quaker à Oxford, où il faisait ses études : ce quaker le persuada ; & le jeune homme, qui était vif, naturellement éloquent, & qui avait de l'ascendant dans sa physionomie & dans ses manières, gagna bientôt quelques-uns de ses camarades : il établit insensiblement une société de jeunes quakers, qui s'assemblaient chez lui ; de sorte qu'il se trouva chef de la secte à l'âge de seize ans. De retour chez le vice-amiral son père, au sortir du collège, au-lieu de se mettre à genoux devant lui, & de lui demander sa bénédiction, selon l'usage des Anglais, il l'aborda le chapeau sur la tête, & lui dit : Je suis fort aise, l'ami, de te voir en bonne santé. Le vice-amiral crut que son fils était devenu fou : il apperçut bientôt qu'il était quaker. Il mit en usage tous les moyens que la prudence humaine peut employer pour l'engager à vivre comme un autre ; le jeune homme ne répondit à son père, qu'en l'exhortant à se faire quaker lui-même. Enfin le père se relâcha à ne lui demander autre chose, sinon qu'il allât voir le roi & le d'uc d'Yorck le chapeau sous le bras, & qu'il ne les tutoyât point. Guillaume répondit que sa conscience ne lui permettait pas, & qu'il valait mieux obéir à DIEU qu'aux hommes. Le père indigné, & au désespoir, le chassa de sa maison. Le jeune Pen remercia DIEU de ce qu'il souffrait déjà pour sa cause ; il alla prêcher dans la cité ; il y fit beaucoup de prosélytes. Les prêches des ministres s'éclaircissaient tous les jours ; & comme il était jeune, beau & bien fait, les femmes de la cour & de la ville accouraient dévotement pour l'entendre. Le patriarche George Fox vint du fond de l'Angleterre le voir à Londres, sur sa réputation ; tous deux résolurent de faire des missions dans les pays étrangers : ils s'embarquèrent par la Hollande, après avoir laissé des ouvriers en assez bon nombre pour avoir soin de la vigne de Londres.

Leurs travaux eurent un heureux succès à Amsterdam. Mais ce qui leur fit le plus d'honneur, & ce qui mit le

plus leur humilité en danger, fut la réception que leur fit la princesse Palatine Elizabeth, tante de George I roi d'Angleterre, femme illustre par son esprit & par son savoir, & à qui Descartes avait dédié son roman de philosophie. Elle était alors retirée à la Haye, où elle vit *les Amis*; car c'est ainsi qu'on appellait alors les quakers en Hollande. Elle eut plusieurs conférences avec eux; ils prêchèrent souvent chez elle; & s'ils ne firent pas d'elle une parfaite quakeresse, ils avouèrent au moins, qu'elle n'était pas loin du royaume des cieux. Les amis semèrent aussi en Allemagne; mais ils y recueillirent peu; on ne goûta pas la mode de tutoyer dans un pays, où il faut prononcer toujours les termes d'*altesse* & d'*excellence*. Pen repassa bientôt en Angleterre, sur la nouvelle de la maladie de son père; il vint recueillir ses derniers soupirs. Le vice-amiral se reconcilia avec lui, & l'embrassa avec tendresse, quoiqu'il fût d'une différente religion. Mais Guillaume l'exhorta en vain à ne point recevoir le sacrement & à mourir quaker; & le vieux bon homme recommanda inutilement à Guillaume d'avoir des boutons sur ses manches & des ganses à son chapeau.

Guillaume hérita de grands biens, parmi lesquels ils se trouvait des dettes de la couronne pour des avances faites par le vice-amiral dans des expéditions maritimes. Rien n'était moins assuré alors que l'argent dû par le roi. Pen fut obligé d'aller tutoyer Charles II & ses ministres, plus d'une fois, pour son paiement. Le gouvernement lui donna en 1680 au-lieu d'argent, la propriété & la souveraineté d'une province d'Amérique, au sud de Mariland. Voilà un quaker devenu souverain. Il partit pour ses nouveaux états avec deux vaisseaux chargés de quakers, qui le suivirent. On appella dès-lors le pays *Pensilvanie*, du nom de Pen; il y fonda la ville de Philadelphie, qui est aujourd'hui très-florissante. Il commença par faire une ligue avec les Amériquains ses voisins. C'est le seul traité entre ces peuples & les chrétiens qui n'ait

point été juré, & qui n'ait point été rompu. Le nouveau souverain fut aussi le législateur de la Pensilvanie; il donna des loix très-sages, dont aucune n'a été changée depuis lui. La première est de ne maltraiter personne au sujet de la religion, & de regarder comme frères tous ceux qui croient un DIEU. A peine eut-il établi son gouvernement, que plusieurs marchands de l'Amérique vinrent peupler cette colonie. Les naturels du pays, au-lieu de fuir dans les forêts, s'accoutumèrent insensiblement avec les pacifiques quakers. Autant qu'ils détestaient les autres chrétiens conquérans & destructeurs de l'Amérique, autant ils aimaient ces nouveaux venus. En peu de tems ces prétendus sauvages, charmés de leurs nouveaux voisins, vinrent en foule demander à Guillaume Pen de les recevoir au nombre de ses vassaux. C'était un spectacle bien nouveau, qu'un souverain que tout le monde tutoyait, & à qui on parlait le chapeau sur la tête, un gouvernement sans prêtres, un peuple sans armes, des citoyens tous égaux à la magistrature près, & des voisins sans jalousie. Guillaume Pen pouvait se vanter d'avoir apporté sur la terre l'âge d'or, dont on parle tant, & qui n'a vraisemblablement existé qu'en Pensilvanie.

Il revint en Angleterre pour les affaires de son nouveau pays, après la mort de Charles II. Le roi Jacques, qui avait aimé son père, eut la même affection pour le fils, & ne le considéra plus comme un sectaire obscur, mais comme un très-grand homme. La politique du roi s'accordait en cela avec son goût. Il avait envie de flatter les quakers en abolissant les loix contre les non-conformistes, afin de pouvoir introduire la religion catholique à la faveur de cette liberté. Toutes les sectes d'Angleterre virent le piège, & ne s'y laissèrent pas prendre; elles sont toujours réunies contre le catholicisme, leur ennemi commun. Mais Pen ne crut pas devoir renoncer à ses principes pour favoriser des protestans qui le haïssaient, contre un roi qui l'aimait. Il avait établi la liberté de cons-

cience en Amérique, il n'avait pas envie de vouloir paraître la détruire en Europe; il demeura donc fidèle à Jacques II, au point qu'il fut généralement accusé d'être jésuite. Cette calomnie l'affligea sensiblement : il fut obligé de s'en justifier par des écrits publics. Cependant le malheureux Jacques II qui, comme presque tous les Stuarts, était un composé de grandeur & de faiblesse, & qui, comme eux, en fit trop & trop peu, perdit son royaume, sans qu'il y eût une épée de tirée, & sans qu'on pût dire comment la chose arriva. Toutes les sectes anglaises reçurent de Guillaume III & de son parlement, cette même liberté qu'elles n'avaient pas voulu tenir des mains de Jacques. Ce fut alors que les quakers commencèrent à jouir par la force des loix de tous les privilèges dont ils sont en possession aujourd'hui. Pen, après avoir vu enfin sa secte établie sans contradiction dans le pays de sa naissance, retourna en Pensilvanie. Les siens & les Américains le reçurent avec des larmes de joie, comme un père qui revenait voir ses enfans. Toutes ses loix avaient été religieusement observées pendant son absence; ce qui n'était arrivé à aucun législateur avant lui. Il resta quelques années à Philadelphie : il en partit enfin malgré lui, pour aller solliciter à Londres des avantages nouveaux en faveur du commerce des Pensilvains; il ne les revit plus, il mourut à Londres en 1718.

Ce fut sous le règne de Charles II qu'ils obtinrent le noble privilège de ne jamais jurer, & d'être crus en justice sur leur parole. Le chancelier, homme d'esprit, leur parla ainsi : « Mes amis, Jupiter ordonna un jour que » toutes les bêtes de somme vinssent se faire ferrer. Les » ânes représentèrent que leur loi ne le permettait pas. » Eh bien, dit Jupiter, on ne vous ferrera point; mais » au premier faux pas que vous ferez, vous aurez cent » coups d'étrivières. »

Je ne puis deviner, quel sera le sort de la religion des quakers en Amérique; mais je vois, qu'elle dépérit tous

les jours à Londres. Par tout pays la religion dominante, quand elle ne persécute point, engloutit à la longue toutes les autres. Les quakers ne peuvent être membres du parlement, ni posséder aucun office, parce qu'il faudrait prêter serment, & qu'ils ne veulent point jurer; ils sont réduits à la nécessité de gagner de l'argent par le commerce. Leurs enfans, enrichis par l'industrie de leurs pères, veulent jouir, avoir des honneurs, des boutons & des manchettes, ils sont honteux d'être appellés *quakers*, & se font protestans pour être à la mode.

## *DE LA RELIGION ANGLICANE.*

C'EST ici le pays des sectes : *multæ sunt mansiones in domo patris mei ;* un Anglais, comme un homme libre, va au ciel par le chemin qu'il lui plaît. Cependant, quoique chacun puisse ici servir DIEU à sa mode, leur véritable religion, celle où l'on fait fortune, est la secte des épiscopaux, appellée l'*église anglicane*, ou l'*église par excellence.* On ne peut avoir d'emploi ni en Angleterre, ni en Irlande, sans être du nombre des fidèles anglicans. Cette raison, qui est une excellente preuve, a converti tant de non-conformistes, qu'aujourd'hui il n'y a pas la vingtième partie de la nation qui soit hors du giron de l'église dominante.

Le clergé anglican a retenu beaucoup des cérémonies catholiques, & surtout celle de recevoir les dixmes avec une attention très-scrupuleuse. Ils ont aussi la pieuse ambition d'être les maîtres ; car quel vicaire de village ne voudrait pas être pape ?

De plus, ils fomentent, autant qu'ils peuvent, dans leurs ouailles, un saint zèle contre les non-conformistes. Ce zèle était assez vif sous le gouvernement des Toris,

dans les dernières années de la reine Anne : mais il ne s'étendait pas plus loin qu'à casser quelquefois les vitres des chapelles hérétiques ; car la rage des sectes a fini en Angleterre avec les guerres civiles, & ce n'était plus sous la reine Anne, que les bruits sourds d'une mer encore agitée long-tems après la tempête. Quand les Whigs & les Toris déchirèrent leur pays, comme autrefois les Guelfes & les Gibelins désolèrent l'Italie, il fallut bien que la religion entrât dans les partis, les Toris étaient pour l'épiscopat, les Whigs le voulaient abolir ; mais ils se sont contentés de l'abaisser, quand ils ont été les maîtres.

Du tems que le comte Harley d'Oxford & mylord Bolingbroke faisaient boire la santé des Toris, l'église anglicane les regardait comme les défenseurs de ses saints privilèges. L'assemblée du bas clergé, qui est une espèce de chambre des communes, composée d'ecclésiastiques, avait alors quelque crédit ; elle jouissait au moins de la liberté de s'assembler, de raisonner de controverse, & de faire brûler de tems en tems quelques livres impies, c'est-à-dire, écrits contr'elle. Le ministère, qui est Whig aujourd'hui, ne permet pas seulement à ces messieurs de tenir leur assemblée ; ils sont réduits dans l'obscurité de leur paroisse au triste emploi de prier DIEU pour le gouvernement, qu'ils ne seraient pas fâchés de troubler.

Quant aux évêques, qui sont vingt-six en tout, ils ont séance dans la chambre haute en dépit des Whigs, parce que la coutume ou l'abus de les regarder comme barons, subsiste encore. Il y a une clause dans le serment que l'on prête à l'état, laquelle exerce bien la patience chrétienne de ces messieurs ; on y promet d'être de l'église, comme elle est établie par la loi. Il n'y a guère d'évêques, de doyens, d'archiprêtres, qui ne pensent l'être de droit divin ; c'est donc un grand sujet de mortification pour eux d'être obligés d'avouer, qu'ils tiennent tout d'une misérable loi faite par des profanes laïques. Un savant religieux (le père Courayer) a écrit

depuis peu un livre pour prouver la validité & la succeſſion des ordinations anglicanes. Cet ouvrage a été proſcrit en France ; mais croyez-vous, qu'il ait plu au miniſtère d'Angleterre ? Point du tout, les maudits Whigs ſe ſoucient très-peu que la ſucceſſion épiſcopale ait été interrompue chez eux ou non, & que l'évêque Parker ait été conſacré dans un cabaret (comme on le veut) ou dans une égliſe ; ils aiment mieux même que les évêques tirent leur autorité du parlement que des apôtres. Le lord B.... dit, que cette idée de droit divin, ne ſervirait qu'à faire des tyrans en camail & en rochet, mais que la loi fait des citoyens.

A l'égard des mœurs, le clergé anglican eſt plus réglé que celui de France ; & en voici la cauſe. Tous les eccléſiaſtiques ſont élevés dans l'univerſité d'Oxford, ou dans celle de Cambridge, loin de la corruption de la capitale. Ils ne ſont appellés aux dignités de l'égliſe que très-tard, & dans un âge où les hommes n'ont d'autres paſſions que l'avarice, lorſque leur ambition manque d'alimens. Les emplois ſont ici la récompenſe des longs ſervices dans l'égliſe, auſſi-bien que dans l'armée : on n'y voit pas des jeunes gens évêques ou colonels au ſortir du collège ; de plus, les prêtres ſont preſque tous mariés. La mauvaiſe grace contractée dans l'univerſité, & le peu de commerce qu'on a ici avec les femmes, font que d'ordinaire un évêque eſt forcé de ſe contenter de la ſienne. Les prêtres vont quelquefois au cabaret, parce que l'uſage le leur permet ; & s'ils s'enivrent, c'eſt ſérieuſement & ſans ſcandale.

Cet être indéfiniſſable, qui n'eſt ni eccléſiaſtique ni ſéculier, en un mot, ce que l'on appelle *un abbé*, eſt une eſpèce inconnue en Angleterre ; les eccléſiaſtiques ſont tous ici réſervés & preſque tous pédans. Quand ils apprennent qu'en France des jeunes gens connus par leurs débauches, & élevés à la prélature par des intrigues de femmes, font publiquement l'amour, s'égaient à com-

poser des chanſons tendres, donnent tous les jours des ſoupers délicats & longs, & delà vont implorer les lumières du St. Eſprit, & ſe nomment hardiment les ſucceſſeurs des apôtres; ils remercient DIEU d'être proteſtans : mais ce ſont des vilains hérétiques à brûler à tous les diables, comme dit maître François Rabelais. C'eſt pourquoi je ne me mêle point de leurs affaires.

## *DES PRESBYTÉRIENS.*

LA religion anglicane ne s'étend qu'en Angleterre & en Irlande; le presbytérianiſme eſt la religion dominante en Ecoſſe. Ce presbytérianiſme n'eſt autre choſe que le calviniſme pur, tel qu'il avait été établi en France & qu'il ſubſiſte à Genève. Comme les prêtres de cette ſecte ne reçoivent de leurs égliſes que des gages très-médiocres, & que par conſéquent ils ne peuvent vivre dans le même luxe que les évêques, ils ont pris le parti naturel de crier contre les honneurs où ils ne peuvent atteindre. Figurez-vous l'orgueilleux Diogène, qui foulait aux pieds l'orgueil de Platon; les presbytériens d'Ecoſſe ne reſſemblent pas mal à ce fier & gueux raiſonneur; ils traitèrent Charles II avec bien moins d'égards que Diogène n'avait traité Alexandre. Car lorſqu'ils prirent les armes pour lui contre Cromwell qui les avait trompés, ils firent eſſuyer à ce pauvre roi quatre ſermons par jour : ils lui défendaient de jouer; ils le mettaient en pénitence; ſi bien que Charles ſe laſſa bientôt d'être roi de ces pédans, & s'échappa de leurs mains comme un écolier ſe ſauve du collège.

Devant un jeune & vif bachelier Français, criaillant le matin dans les écoles de théologie, le ſoir chantant avec les dames, un théologien anglican eſt un Caton; mais ce Caton paraît un galant devant un presbytérien

d'Ecoſſe. Ce dernier affecte une démarche grave, un air fâché, un vaſte chapeau, un long manteau par-deſſus un habit court; prêche du nez, & donne le nom de *proſtituée de Babylone* à toutes les égliſes, où quelques eccléſiaſtiques ſont aſſez heureux pour avoir cinquante mille livres de rente, & où le peuple eſt aſſez bon pour le ſouffrir & pour les appeller *monſeigneur*, *votre grandeur* & *votre éminence*. Ces meſſieurs, qui ont auſſi quelques égliſes en Angleterre, ont mis les airs graves & ſévères à la mode en ce pays. C'eſt à eux qu'on doit la ſanctification du dimanche dans les trois royaumes. Il eſt défendu ce jour-là de travailler & de ſe divertir; ce qui eſt le double de la ſévérité des égliſes catholiques. Point d'opéra, point de comédie, point de concert à Londres le dimanche; les cartes même y ſont ſi expreſſément défendues, qu'il n'y a que les perſonnes de qualité, & ce qu'on appelle *les honnêtes-gens*, qui jouent ce jour-là; le reſte de la nation va au ſermon, au cabaret & chez des filles de joie.

Quoique la ſecte épiſcopale & la presbytérienne ſoient les deux dominantes dans la Grande-Bretagne, toutes les autres y ſont bien venues, & vivent aſſez bien enſemble, pendant que la plupart de leurs prédicans ſe déteſtent réciproquement, avec preſqu'autant de cordialité qu'un janſéniſte damne un jéſuite.

Entrez dans la bourſe de Londres, cette place plus reſpectable que bien des cours, dans laquelle s'aſſemblent les députés de toutes les nations pour l'utilité des hommes: là le juif, le mahométan & le chrétien traitent l'un avec l'autre comme s'ils étaient de la même religion, & ne donnent le nom d'*infidèles* qu'à ceux qui font banqueroute. Là le presbytérien ſe fie à l'anabaptiſte, & l'anglican reçoit la promeſſe du quaker. Au ſortir de ces pacifiques & libres aſſemblées, les uns vont à la ſynagogue, les autres vont boire: celui-ci va ſe faire baptiſer dans une grande cuve au nom du Père, par le Fils,

au St. Eſprit : celui-là fait couper le prépuce de ſon fils, & fait marmoter ſur l'enfant des paroles hébraïques qu'il n'entend point : les autres vont dans leur égliſe attendre l'inſpiration de DIEU, leur chapeau ſur la tête ; & tous ſont contens.

S'il n'y avait en Angleterre qu'une religion, le deſpotiſme ſerait à craindre. S'il n'y en avait que deux, elles ſe couperaient la gorge ; mais il y en a trente, elles vivent en paix & heureuſes.

## *DES SOCINIENS, OU ARIENS, OU ANTITRINITAIRES.*

IL y a ici une petite ſecte compoſée d'eccléſiaſtiques & de quelques ſéculiers très-ſavans, qui ne prennent ni le nom d'Ariens, ni celui de Sociniens, mais qui ne ſont point du tout de l'avis de St. Athanaſe ſur le chapitre de la Trinité, & qui vous diſent nettement que le Père eſt plus grand que le Fils.

Vous ſouvenez-vous d'un certain évêque orthodoxe ; qui, pour convaincre un empereur de la conſubſtantialité, s'aviſa de prendre le fils de l'empereur ſous le menton, & de lui tirer le nez en préſence de ſa ſacrée majeſté ? L'empereur allait faire jeter l'évêque par les fenêtres, quand le bon homme lui dit ces belles & convaincantes paroles : « Seigneur, ſi votre majeſté eſt ſi » fâchée que l'on manque de reſpect à ſon fils, com- » ment penſez-vous que DIEU le Père traitera ceux qui » refuſent à JESUS-CHRIST les titres qui lui ſont dus? » Les gens dont je vous parle diſent, que le ſaint évêque était fort mal aviſé, que ſon argument n'était rien moins que concluant, & que l'empereur devait lui répondre : Apprenez qu'il y a deux façons de me manquer de reſ-

pect ; la première de ne pas rendre assez d'honneur à mon fils ; & la seconde, de lui en rendre autant qu'à moi.

Quoi qu'il en soit, le parti d'Arius commence à revivre en Angleterre, aussi-bien qu'en Hollande & en Pologne. Le grand M. Newton faisait à cette opinion l'honneur de la favoriser. Ce philosophe pensait que les unitaires raisonnaient plus géométriquement que nous. Mais le plus ferme patron de la doctrine arienne, est l'illustre docteur Clarke. Cet homme est d'une vertu rigide & d'un caractère doux, plus amateur de ses opinions que passionné pour faire des prosélytes, uniquement occupé de calculs & de démonstrations, aveugle & sourd pour tout le reste, une vraie machine à raisonnemens. C'est lui qui est l'auteur d'un livre assez peu entendu, mais estimé, sur l'existence de DIEU, & d'un autre plus intelligible, mais assez méprisé, sur la vérité de la religion chrétienne. Il ne s'est point engagé dans de belles disputes scholastiques, que notre ami appelle *de vénerables billevesées* ; il s'est contenté de faire imprimer un livre qui contient tous les témoignages des premiers siécles pour & contre les unitaires, & a laissé au lecteur le soin de compter les voix & de juger. Ce livre du docteur lui a attiré beaucoup de partisans, mais l'a empêché d'être archevêque de Cantorbéri : car lorsque la reine Anne voulut lui donner ce poste, un docteur nommé Gibson, qui avait sans doute ses raisons, dit à la reine : MADAME, M. Clarke est le plus savant & le plus honnête-homme du royaume ; il ne lui manque qu'une chose. Eh quoi ? dit la reine : C'est d'être chrétien, dit le docteur bénévole. Je crois que Clarke s'est trompé dans son calcul, & qu'il valait mieux être primat orthodoxe d'Angleterre que curé arien.

Vous voyez quelles révolutions arrivent dans les opinions comme dans les empires. Le parti d'Arius, après trois cents ans de triomphe, & douze siècles d'oubli, renaît enfin de sa cendre ; mais il prend très-mal son tems,

de reparaître dans un âge où tout le monde eſt raſſaſié de diſputes & de ſectes. Celle-ci eſt encore trop petite pour obtenir la liberté des aſſemblées publiques, elle l'obtiendra ſans doute, ſi elle devient plus nombreuſe : mais on eſt ſi tiède à préſent ſur tout cela, qu'il n'y a plus guère de fortune à faire pour une religion nouvelle ou renouvellée. N'eſt-ce pas une choſe plaiſante, que Luther, Calvin Zwingle, tous écrivains qu'on ne peut lire, aient fondé des ſectes qui partagent l'Europe ? que l'ignorant Mahomet ait donné une religion à l'Aſie & à l'Afrique, & que meſſieurs Newton, Clarke, Locke, le Clerc, &c., les plus grands philoſophes & les meilleures plumes de leur tems, aient pu à peine venir à bout d'établir un petit troupeau ? Voilà ce que c'eſt que de venir au monde à propos. Si le cardinal de Retz reparaiſſait aujourd'hui, il n'ameuterait pas dix femmes dans Paris. Si Cromwell renaiſſait, lui qui a fait couper la tête à ſon roi, & s'eſt fait ſouverain, il ſerait un ſimple citoyen de Londres.

## *DU PARLEMENT.*

LES membres du parlement d'Angleterre aiment à ſe comparer aux anciens Romains autant qu'ils le peuvent.

Il n'y a pas long-tems que M. Schipping, dans la chambre des communes, commença ſon diſcours par ces mots : *La majeſté du peuple Anglais ſerait bleſſée.* La ſingularité de l'expreſſion cauſa un grand éclat de rire ; mais ſans ſe déconcerter, il répéta les mêmes paroles d'un air ferme, & on ne rit plus. J'avoue que je ne vois rien de commun entre la majeſté du peuple Anglais & celle du peuple Romain, encore moins entre leurs gouvernemens. Il y a un ſénat à Londres dont quelques membres

ſont ſoupçonnés, quoiqu'à tort ſans doute, de vendre leurs voix dans l'occaſion, comme on faiſait à Rome : voilà toute la reſſemblance. D'ailleurs les deux nations me paraiſſent entiérement différentes, ſoit en bien, ſoit en mal. On n'a jamais connu chez les Romains la folie horrible des guerres de religion ; cette abomination était réſervée à des dévots, prêcheurs d'humilité & de patience. Marius & Sylla, Pompée & Céſar, Antoine & Auguſte ne ſe battaient point pour décider ſi le *Flamen* devait porter ſa chemiſe par-deſſus ſa robe, ou ſa robe par-deſſus ſa chemiſe ; & ſi les poulets ſacrés devaient manger & boire, ou bien manger ſeulement, pour qu'on prît les augures. Les Anglais ſe ſont fait pendre autrefois réciproquement à leurs aſſiſes, & ſe ſont détruits en bataille rangée pour des querelles de pareille eſpèce. La ſecte des épiſcopaux & le presbytérianiſme ont tourné, pour un tems, ces têtes mélancoliques. Je m'imagine que pareille ſottiſe ne leur arrivera plus ; ils me paraiſſent devenir ſages à leurs dépens, & je ne leur vois nulle envie de s'égorger dorénavant pour des ſyllogiſmes. Toutefois qui peut répondre des hommes ?

Voici une différence plus eſſentielle entre Rome & l'Angleterre, qui met tout l'avantage du côté de la dernière ; c'eſt que le fruit des guerres civiles de Rome a été l'eſclavage, & celui des troubles d'Angleterre, la liberté. La nation anglaiſe eſt la ſeule de la terre qui ſoit parvenue à régler le pouvoir des rois en leur réſiſtant, & qui d'efforts en efforts ait enfin établi ce gouvernement ſage, où le prince, tout-puiſſant pour faire du bien, a les mains liées pour faire le mal, où les ſeigneurs ſont grands ſans inſolence & ſans vaſſaux, & où le peuple partage le gouvernement ſans confuſion.

La chambre des pairs & celle des communes ſont les arbitres de la nation ; le roi eſt le ſur-arbitre. Cette balance manquait aux Romains ; les grands & le peuple étaient toujours en diviſion à Rome, ſans qu'il y eût un

pouvoir mitoyen qui pût les accorder. Le sénat de Rome, qui avait l'injuste & punissable orgueil de ne vouloir rien partager avec les plébéiens, ne connaissait d'autre secret pour les éloigner du gouvernement, que de les occuper toujours dans les guerres étrangères; il regardait le peuple comme une bête féroce, qu'il fallait lâcher sur leurs voisins, de peur qu'elle ne dévorât ses maîtres. Ainsi le plus grand défaut du gouvernement des Romains en fit des conquérans; c'est parce qu'ils étaient malheureux chez eux, qu'ils devinrent les maîtres du monde, jusqu'à ce qu'enfin leurs divisions les rendirent esclaves.

Le gouvernement d'Angleterre n'est point fait pour un si grand éclat, ni pour une fin si funeste; son but n'est point la brillante folie de faire des conquêtes, mais d'empêcher que ses voisins n'en fassent. Ce peuple n'est pas seulement jaloux de sa liberté, il l'est encore de celle des autres. Les Anglais étaient acharnés contre Louis XIV, uniquement parce qu'ils lui croyaient de l'ambition.

Il en a coûté, sans doute, pour établir la liberté en Angleterre : c'est dans des mers de sang qu'on a noyé l'idole du pouvoir despotique; mais les Anglais ne croient point avoir acheté trop cher leurs loix. Les autres nations n'ont pas versé moins de sang qu'eux; mais ce sang qu'elles ont répandu pour la cause de leur liberté, n'a fait que cimenter leur servitude.

Ce qui devient une révolution en Angleterre, n'est qu'une sédition dans les autres pays. Une ville prend les armes pour défendre ses privilèges, soit en Barbarie, soit en Turquie; aussi-tôt des soldats mercenaires la subjuguent, des bourreaux la punissent, & le reste de la nation baise ses chaînes. Les Français pensent que le gouvernement de cette isle est plus orageux que la mer qui l'environne, & cela est vrai; mais c'est quand le roi commence la tempête, c'est quand il veut se rendre le maître du vaisseau, dont il n'est que le premier pilote. Les

guerres civiles de France ont été plus longues, plus cruelles, plus fécondes en crimes que celles d'Angleterre; mais de toutes ces guerres civiles aucune n'a eu une liberté sage pour objet. Dans le tems détestable de Charles IX & de Henri III, il s'agissait seulement de savoir, si on serait l'esclave des Guises; pour la dernière guerre de Paris, elle ne mérite que des sifflets. Il me semble que je vois des écoliers qui se mutinent contre le préfet d'un collége, & qui finissent par être fouettés. Le cardinal de Retz, avec beaucoup d'esprit & de courage mal employé, rebelle sans aucun sujet, factieux sans dessein, chef de parti sans armée, cabalait pour cabaler, & semblait faire la guerre civile pour son plaisir. Le parlement de Paris ne savait ce qu'il voulait, ni ce qu'il ne voulait pas. Il levait des troupes par arrêt, il les cassait : il menaçait & demandait pardon; il mettait à prix la tête du cardinal Mazarin, & ensuite venait le complimenter en cérémonie. Nos guerres civiles sous Charles VI avaient été cruelles; celles de la ligue furent abominables; celle de la fronde fut ridicule.

Ce qu'on reproche le plus en France aux Anglais, & avec raison, c'est le supplice de Charles I, monarque digne d'un meilleur sort, qui fut traité par ses vainqueurs, comme il les eût traités s'il eût été heureux. Après tout, regardez d'un côté Charles I vaincu en bataille rangée, prisonnier, jugé, condamné dans Westminster, & décapité; & de l'autre, l'empereur Henri VII empoisonné par son chapelain en communiant, Henri III assassiné par un moine, trente assassinats médités contre Henri IV, plusieurs exécutés, & le dernier privant enfin la France de ce grand roi : pesez ces attentats, & jugez.

## SUR LE GOUVERNEMENT.

Ce mélange dans le gouvernement d'Angleterre, ce concert entre les communes, les lords & le roi, n'a pas toujours subsisté. L'Angleterre a été long-tems esclave; elle l'a été des Romains, des Saxons, des Danois, des Français. Guillaume le conquérant la gouverna surtout avec un sceptre de fer. Il disposait des biens, de la vie de ses nouveaux sujets, comme un monarque de l'Orient; il défendit, sous peine de mort, qu'aucun Anglais osât avoir du feu & de la lumière chez lui, passé huit heures du soir; soit qu'il prétendît par-là prévenir leurs assemblées nocturnes, soit qu'il voulût essayer, par une défense si bizarre, jusqu'où peut aller le pouvoir des hommes sur d'autres hommes. Il est vrai, qu'avant & après Guillaume le conquérant, les Anglais ont eu des parlemens; ils s'en vantent, comme si ces assemblées, appellées alors *parlemens*, composées de tyrans ecclésiastiques & de pillards nommés *barons*, avaient été les gardiens de la liberté & de la félicité publique.

Les barbares, qui des bords de la mer Baltique fondirent dans le reste de l'Europe, apportèrent avec eux l'usage de ces états ou parlemens, dont on fait tant de bruit, & qu'on connaît si peu. Les rois alors n'étaient point despotiques, cela est vrai; & c'est précisément par cette raison que les peuples gémissaient dans une servitude misérable. Les chefs de ces sauvages, qui avaient ravagé la France, l'Italie, l'Espagne & l'Angleterre, se firent monarques. Leurs capitaines partagèrent entr'eux les terres des vaincus: delà ces margraves, ces lairds, ces barons, ces sous-tyrans, qui disputaient souvent avec des rois mal affermis les dépouilles des peuples. C'étaient des oiseaux de proie combattans contre un aigle pour sucer le sang des colombes. Chaque peuple avait cent tyrans au

lieu d'un bon maître. Des prêtres se mirent bientôt de la partie. De tout tems le sort des Gaulois, des Germains, des insulaires d'Angleterre, avait été d'être gouvernés par leurs druides, & par les chefs de leurs villages, ancienne espèce de barons, mais moins tyrans que leurs successeurs. Ces druides se disaient médiateurs entre la divinité & les hommes ; ils faisaient des loix, ils excommuniaient, ils condamnaient à la mort. Les évêques succédèrent peu à peu à leur autorité temporelle dans le gouvernement goth & vandale. Les papes se mirent à leur tête, & avec des brefs, des bulles & des moines, ils firent trembler les rois, les déposèrent, les firent assassiner, & tirèrent à eux tout l'argent qu'ils purent de l'Europe. L'imbécille Inas, l'un des tyrans de l'heptarchie d'Angleterre, fut le premier, qui dans un pélérinage à Rome se soumit à payer le denier de St. Pierre (ce qui était environ un écu de notre monnoie) pour chaque maison de son territoire. Toute l'isle suivit bientôt cet exemple; l'Angleterre devint petit-à-petit une province du pape, le St. Père y envoyait de tems en tems ses légats pour y lever des impôts exorbitans. Jean sans terre fit enfin une cession en bonne forme de son royaume à sa sainteté, qui l'avait excommunié; les barons qui n'y trouvèrent pas leur compte chasserent ce misérable roi, & mirent à sa place Louis VIII père de St. Louis roi de France. Mais ils se dégoûtèrent bientôt de ce nouveau venu, & lui firent repasser la mer.

Tandis que les barons, les évêques, les papes déchiraient tous ainsi l'Angleterre, où tous voulaient commander ; le peuple, la plus nombreuse, la plus utile, & même la plus vertueuse partie des hommes, composée de ceux qui étudient les loix & les sciences, des négocians, des artisans, des laboureurs enfin qui exercent la première & la plus méprisée des professions; le peuple, dis-je, était regardé par eux comme des animaux au-dessous de l'homme. Il s'en fallait bien, que les com-

munes eussent alors part au gouvernement; c'étaient des villains; leur travail, leur sang appartenaient à leurs maîtres, qui s'appellaient *nobles*. Le plus grand nombre des hommes était en Europe, ce qu'ils sont encore en plusieurs endroits du monde, serfs d'un seigneur, espèce de bétail qu'on vend & qu'on achète avec la terre. Il a fallu des siècles, pour rendre justice à l'humanité, pour sentir qu'il était horrible, que le grand nombre semât, & que le petit recueillît; & n'est-ce pas un bonheur pour les Français, que l'autorité de ces petits brigands ait été éteinte en France par la puissance légitime des rois, en Angleterre par celle du roi & de la nation.

Heureusement dans les secousses, que les querelles des rois & des grands donnaient aux empires, les fers des nations se sont plus ou moins relâchés : la liberté est née en Angleterre des querelles des tyrans. Les barons forcèrent Jean sans terre & Henri III à accorder cette fameuse charte, dont le principal but était à la vérité de mettre les rois dans la dépendance des lords, mais dans laquelle le reste de la nation fût un peu favorisé, afin que dans l'occasion elle se rangeât du parti de ses prétendus protecteurs. Cette grande charte, qui est regardée comme l'origine sacrée des libertés anglaises, fait bien voir elle-même, combien peu la liberté était connue; le titre seul prouve que le roi se croyait absolu de droit, & que les barons & le clergé même ne le forçaient à se relâcher de ce droit prétendu, que parce qu'ils étaient les plus forts. Voici comme commence la grande charte : « Nous accor» dons de notre libre volonté les privilèges suivans aux » archevêques, évêques, abbés, prieurs & barons de » notre royaume, &c. » Dans les articles de cette charte, il n'est pas dit un mot de la chambre des communes; preuve qu'elle n'existait pas encore, ou qu'elle existait sans pouvoir. On y spécifie les hommes libres d'Angleterre; triste démonstration qu'il y en avait qui ne l'étaient pas; on voit par l'article XXXII, que les hommes prétendus

libres devaient le ſervice à leur ſeigneur. Une telle liberté tenait encore beaucoup de l'eſclavage. Par l'article XXI. le roi ordonne, que ſes officiers ne pourront dorénavant prendre de force les chevaux & les charettes des hommes libres qu'en payant. Ce réglement parut au peuple une vraie liberté, parce qu'il ôtait une plus grande tyrannie. Henri VII, conquérant & politique heureux, qui faiſait ſemblant d'aimer les barons, mais qui les haïſſait & les craignait, s'aviſa de procurer l'aliénation de leurs terres. Par-là les villains, qui dans la ſuite acquirent du bien par leurs travaux, achetèrent les châteaux des illuſtres pairs, qui s'étaient ruinés par leurs folies : peu à peu toutes les terres changèrent de maîtres.

La chambre des communes devint de jour en jour plus puiſſante. Les familles des anciens pairs s'éteignirent avec le tems; & comme il n'y a proprement que les pairs qui ſoient nobles en Angleterre, dans la rigueur de la loi, il n'y aurait preſque plus de nobleſſe en ce pays-là, ſi les rois n'avaient pas créé de nouveaux barons de tems en tems, & conſervé le corps des pairs, qu'ils avaient tant craint autrefois, pour l'oppoſer à celui des communes devenu trop redoutable. Tous ces nouveaux pairs, qui compoſent la chambre haute, reçoivent du roi leur titre, & rien de plus, puiſqu'aucun d'eux n'a la terre dont il porte le nom. L'un eſt duc de Dorſet, & n'a pas un pouce de terre en Dorſetshire ; l'autre eſt comte d'un village, qui ſait à peine où ce village eſt ſitué. Ils ont du pouvoir dans le parlement, non ailleurs.

Vous n'entendez point ici parler de haute, moyenne & baſſe juſtice, ni du droit de chaſſer ſur les terres d'un citoyen, lequel n'a pas la liberté de tirer un coup de fuſil ſur ſon propre champ.

Un homme, parce qu'il eſt noble ou prêtre, n'eſt point ici exempt de payer certaines taxes ; tous les impôts ſont réglés par la chambre des communes, qui n'étant que la ſeconde par ſon rang, eſt la première par ſon crédit.

Les seigneurs & les évêques peuvent bien rejetter le bill des communes, lorsqu'il s'agit de lever de l'argent ; mais il ne leur est pas permis d'y rien changer ; il faut ou qu'ils le reçoivent, ou qu'ils le rejettent sans restriction. Quand le bill est confirmé par les lords & approuvé par le roi, alors tout le monde paie, chacun donne, non selon sa qualité, ( ce qui serait absurde) mais selon son revenu. Il n'y a point de taille, ni de capitation arbitraire, mais une taxe réelle sur les terres ; elles ont été évaluées toutes sous le fameux roi Guillaume III. La taxe subsiste toujours la même, quoique les revenus des terres aient augmenté ; ainsi personne n'est foulé, & personne ne se plaint ; le paysan n'a point les pieds meurtris par des sabots, il mange du pain blanc, il est bien vêtu, il ne craint point d'augmenter le nombre de ses bestiaux, ni de couvrir son toit de tuiles, de peur que l'on ne hausse ses impôts l'année d'après. Il y a ici beaucoup de paysans, qui ont environ cinq ou six cents livres sterling de revenu, & qui ne dédaignent pas de continuer à cultiver la terre qui les a enrichis, & dans laquelle ils vivent libres.

## *SUR LE COMMERCE.*

DEPUIS le malheur de Carthage aucun peuple ne fut puissant à la fois par le commerce & par les armes, jusqu'au tems où Venise donna cet exemple. Les Portugais, pour avoir passé le cap de Bonne-Espérance, ont quelque tems été de grands seigneurs sur les côtes de l'Inde, & jamais redoutables en Europe. Les Provinces-Unies n'ont été guerrières que malgré elles ; & ce n'est pas comme *unies* entr'elles, mais comme *unies* avec l'Angleterre, qu'elles ont prêté la main pour tenir la balance de l'Europe au commencement du dix-huitième siècle.

Carthage, Venise, & Amsterdam ont été puissantes; mais elles ont fait comme ceux qui parmi nous ayant amassé de l'argent par le négoce, en achètent des terres seigneuriales. Ni Carthage, ni Venise, ni la Hollande, ni aucun peuple, n'a commencé par être guerrier, & même conquérant, pour finir par être marchand. Les Anglais sont les seuls: ils se sont battus long-tems avant de savoir compter. Ils ne savaient pas quand ils gagnaient les batailles d'Azincour, de Crecy, & de Poitiers, qu'ils pouvaient vendre beaucoup de bled, & fabriquer de beaux draps qui leur vaudraient bien davantage. Ces seules connaissances ont augmenté, enrichi, fortifié la nation. Londres était pauvre & agreste lorsqu'Edouard III conquérait la moitié de la France. C'est uniquement parce que les Anglais sont devenus négocians, que Londres l'emporte sur Paris par l'étendue de la ville & le nombre des citoyens; qu'ils peuvent mettre en mer deux cents vaisseaux de guerre, & soudoyer des rois alliés. Les peuples d'Ecosse sont nés guerriers & spirituels. D'où vient que leur pays est devenu, sous le nom d'*union*, une province d'Angleterre? C'est que l'Ecosse n'a que du charbon, & que l'Angleterre a de l'étain fin, de belles laines, d'excellens bleds, des manufactures & des compagnies de commerce.

Quand Louis XIV faisait trembler l'Italie, & que ses armées, déjà maîtresses de la Savoie & du Piémont, étaient prêtes de prendre Turin, il fallut que le prince Eugène marchât du fond de l'Allemagne au secours du duc de Savoie. Il n'avait point d'argent, sans quoi on ne prend ni ne défend les villes. Il eut recours à des marchands Anglais. En une demi-heure de tems on lui prêta cinq millions; avec cela il délivra Turin, battit les Français, & écrivit à ceux qui avaient prêté cette somme ce petit billet: « Messieurs, j'ai reçu votre argent, & je me flatte » de l'avoir bien employé à votre satisfaction ». Tout cela donne un juste orgueil à un marchand Anglais, & fait qu'il ose se comparer, non sans quelque raison, à un

citoyen Romain. Auſſi le cadet d'un pair du royaume ne dédaigne point le négoce. Mylord Thownshend, miniſtre d'état, a un frère qui ſe contente d'être marchand dans la cité. Dans le tems que mylord Oxford gouvernait l'Angleterre, ſon cadet était facteur à Alep, d'où il ne voulut pas revenir, & où il eſt mort. Cette coutume, qui pourtant commence trop à ſe paſſer, paraît monſtrueuſe à des Allemands entêtés de leurs quartiers : ils ne ſauraient concevoir, que le fils d'un pair d'Angleterre ne ſoit qu'un riche & puiſſant bourgeois, au-lieu qu'en Allemagne tout eſt prince. On a vu juſqu'à trente alteſſes du même nom, n'ayant pour tout bien que des armoiries & une noble fierté.

En France eſt marquis qui veut ; & quiconque arrive à Paris du fond d'une province avec de l'argent à dépenſer, & un nom en *ac* ou en *ille*, peut dire, *Un homme comme moi ! Un homme de ma qualité !* & mépriſer ſouverainement un négociant. Le négociant entend lui-même parler ſi ſouvent avec dédain de ſa profeſſion, qu'il eſt aſſez ſot pour en rougir. Je ne ſais pourtant lequel eſt le plus utile à un état, ou un ſeigneur bien poudré, qui ſait préciſément à quelle heure le roi ſe lève, à quelle heure il ſe couche, & qui ſe donne des airs de grandeur en jouant le rôle d'eſclave dans l'antichambre d'un miniſtre ; ou un négociant, qui enrichit ſon pays, donne de ſon cabinet des ordres à Surate & au Caire, & contribue au bonheur du monde.

# SUR L'INSERTION DE LA PETITE VEROLE. (a)

ON dit doucement dans l'Europe chrétienne, que les Anglais sont des fous & des enragés : des fous, parce qu'ils donnent la petite vérole à leurs enfans pour les empêcher de l'avoir; des enragés, parce qu'ils communiquent de gaieté de cœur à ces enfans une maladie certaine & affreuse, dans la vue de prévenir un mal incertain. Les Anglais de leur côté disent que les autres Européans sont des lâches & des dénaturés; ils sont lâches, en ce qu'ils craignent de faire un peu de mal à leurs enfans; dénaturés, en ce qu'ils les exposent a mourir un jour de la petite vérole. Pour juger laquelle des deux nations a raison, voici l'histoire de cette fameuse insertion, dont on parle en France avec tant d'effroi.

Les femmes de Circassie sont, de tems immémorial, dans l'usage de donner la petite vérole à leurs enfans, même à l'âge de six mois, en leur faisant une incision au bras, & en insérant dans cette incision une pustule, qu'elles ont soigneusement enlevée du corps d'un autre enfant. Cette pustule fait dans le bras où elle est insinuée, l'effet du levain dans un morceau de pâte; elle y fermente & répand dans la masse du sang les qualités dont elle est empreinte. Les boutons de l'enfant, à qui l'on a donné cette petite vérole artificielle, servent à porter la même maladie à d'autres. C'est une circulation presque continuelle en Circassie; & quand malheureusement il n'y a point de petite vérole dans le pays, on est aussi embarrassé qu'on l'est ailleurs dans une mauvaise année.

Ce qui a introduit en Circassie cette coutume, qui

(a) Cela fut écrit en 1727. Aussi l'auteur fut le premier en France qui parla de l'insertion de la petite vérole ou variole, comme il fut le premier qui écrivit sur la gravitation.

paraît si étrange à d'autres peuples, est pourtant une cause commune à tous les peuples de la terre; c'est la tendresse maternelle & l'intérêt. Les Circassiens sont pauvres, & leurs filles sont belles: aussi ce sont elles, dont ils font le plus de trafic. Ils fournissent de beautés les harems du grand-seigneur, du sophi de Perse, & de ceux qui sont assez riches pour acheter & pour entretenir cette marchandise précieuse. Ils élèvent ces filles en tout bien & en tout honneur à carresser les hommes, à former des danses pleines de lasciveté & de mollesse, a rallumer par tous les artifices les plus voluptueux le goût des maîtres dédaigneux à qui elles sont destinées. Ces pauvres créatures répètent tous les jours leur leçon avec leur mère, comme nos petites filles répètent leur catéchisme, sans y rien comprendre. Or il arrivait souvent qu'un père & une mère, après avoir pris bien des peines pour donner une bonne éducation à leurs enfans, se voyaient tout d'un coup frustrés de leur espérance. La petite vérole se mettait dans la famille, une fille en mourait, une autre perdait un œil, une troisième relevait avec un gros nez, & les pauvres gens étaient ruinés sans ressource. Souvent même quand la petite vérole devenait épidémique, le commerce était interrompu pour plusieurs années; ce qui causait une notable diminution dans les serrails de Perse & de Turquie.

Une nation commerçante est toujours fort alerte sur ses intérêts, & ne néglige rien des connaissances qui peuvent être utiles à son négoce. Les Circassiens s'apperçurent, que sur mille personnes il s'en trouvait à peine une seule qui fût attaquée deux fois d'une petite vérole bien complette; qu'à la vérité on essuie quelquefois trois ou quatre petites véroles légères, mais jamais deux qui soient décidées & dangereuses: qu'en un mot, jamais on n'a véritablement cette maladie deux fois en sa vie. Ils remarquèrent encore, que quand les petites véroles sont très-bénignes, & que leur éruption ne trouve à

percer qu'une peau délicate & fine, elles ne laiſſent aucune impreſſion ſur le viſage. De ces obſervations naturelles ils conclurent, que ſi un enfant de ſix mois ou d'un an avait une petite vérole bénigne, il n'en mourrait pas, il n'en ſerait pas marqué, & ſerait quitte de cette maladie pour le reſte de ſes jours. Il reſtait donc pour conſerver la vie & la beauté de leurs enfans, de leur donner la petite vérole de bonne heure : c'eſt ce que l'on fit en inſérant dans le corps d'un enfant un bouton que l'on prit de la petite vérole la plus complette, & en même tems la plus favorable qu'on pût trouver. L'expérience ne pouvait pas manquer de réuſſir. Les Turcs, qui ſont gens ſenſés, adoptèrent bientôt après cette coutume, & aujourd'hui il n'y a point de bacha dans Conſtantinople qui ne donne la petite vérole à ſon fils & ſa fille en les faiſant ſévrer.

Quelques gens prétendent, que les Circaſſiens prirent autrefois cette coutume des Arabes, mais nous laiſſons ce point d'hiſtoire à éclaircir par quelque bénédictin, qui ne manquera pas de compoſer là-deſſus pluſieurs volumes *in-folio* avec les preuves. Tout ce que j'ai à dire ſur cette matière, c'eſt que dans le commencement du règne de George I, madame de Wortley Montaigu, une des femmes d'Angleterre qui a le plus d'eſprit, & le plus de force dans l'eſprit, étant avec ſon mari en ambaſſade à Conſtantinople, s'aviſa de donner ſans ſcrupule la petite vérole à un enfant, dont elle était accouchée en ce pays. Son chapelain eut beau lui dire, que cette expérience n'était point chrétienne, & ne pouvait réuſſir que chez des infidèles : le fils de madame Wortley s'en trouva à merveille. Cette dame de retour à Londres fit part de ſon expérience à la princeſſe de Galles qui eſt aujourd'hui reine. Il faut avouer que, titres & couronnes à part, cette princeſſe eſt née pour encourager tous les arts, & pour faire du bien aux hommes : c'eſt un philoſophe aimable ſur le trône : elle n'a jamais perdu

ni une occaſion de s'inſtruire, ni une occaſion d'exercer ſa générosité. C'eſt elle qui ayant entendu dire qu'une fille de Milton vivait encore, & vivait dans la misère, lui envoya ſur le champ un préſent conſidérable ; c'eſt elle qui protège le ſavant père Courayer ; c'eſt elle qui daigna être la médiatrice entre le docteur Clarke & M. Leibnitz. Dès qu'elle eut entendu parler de l'inoculation ou inſertion de la petite vérole, elle en fit faire l'épreuve ſur quatre criminels condamnés à mort, à qui elle ſauva doublement la vie : car non-ſeulement elle les tira de la potence, mais à la faveur de cette petite vérole artificielle, elle prévint la naturelle qu'ils auraient probablement eue, & dont ils ſeraient morts dans un âge plus avancé. La princeſſe, aſſurée de l'utilité de cette épreuve, fit inoculer ſes enfans. L'Angleterre ſuivit ſon exemple, & depuis ce tems dix mille enfans de famille au moins doivent ainſi la vie à la reine & à madame Wortley Montaigu, & autant de filles leur doivent leur beauté.

Sur cent perſonnes dans le monde, ſoixante au moins ont la petite vérole : de ces ſoixante, dix en meurent dans les années les plus favorables, & dix en conſervent pour toujours de fâcheux reſtes. Voilà donc la cinquième partie des hommes que cette maladie tue ou enlaidit sûrement. De tous ceux qui ſont inoculés en Turquie ou en Angleterre, aucun ne meurt s'il n'eſt infirme & condamné à mort d'ailleurs. Perſonne n'eſt marqué, aucun n'a la petite vérole une ſeconde fois, ſuppoſé que l'inoculation ait été parfaite. Il eſt donc certain, que ſi quelque ambaſſadrice Françaiſe avait rapporté ce ſecret de Conſtantinople à Paris, elle aurait rendu un ſervice éternel à la nation. Le duc de Villequier, père du duc d'Aumont d'aujourd'hui, l'homme de France le mieux conſtitué & le plus ſain, ne ſerait pas mort à la fleur de ſon âge : le prince de Soubiſe, qui avait la ſanté la plus brillante, n'aurait pas été emporté à l'âge de vingt-cinq ans : Monſeigneur, grand-père de Louis XV, n'aurait pas été

enterré dans sa cinquantième année. Vingt mille hommes morts à Paris de la petite vérole en 1723 vivraient encore. Quoi donc ? est-ce que les Français n'aiment point la vie ? est-ce que leurs femmes ne se soucient point de leur beauté ? En vérité nous sommes d'étranges gens ! Peut-être dans dix ans prendra-t-on cette méthode anglaise, si les curés & les médecins le permettent, ou bien les Francais dans trois mois se serviront de l'inoculation par fantaisie, si les Anglais s'en dégoûtent par inconstance. (*a*)

J'apprends que, depuis cent ans, les Chinois sont dans cet usage : c'est un grand préjugé que l'exemple d'une nation qui passe pour être la plus sage & la mieux policée de l'univers. Il est vrai que les Chinois s'y prennent d'une façon différente : ils ne font point d'incision, ils font prendre la petite vérole par le nez comme du tabac en poudre : cette façon est plus agréable, mais elle revient au même, & sert également à confirmer, que si on avait pratiqué l'inoculation en France, on aurait sauvé la vie à des milliers d'hommes.

Il y a quelques années qu'un missionnaire jésuite ayant lu ce chapitre, & se trouvant dans un canton de l'Amérique où la petite vérole exerçait des ravages affreux, s'avisa de faire inoculer tous les petits sauvages qu'il baptisait : ils lui dûrent ainsi la vie présente & la vie éternelle : quels dons pour des sauvages !

Un évêque de Worcester a depuis peu prêché à Londres l'inoculation ; il a démontré en citoyen combien cette pratique avait conservé de sujets à l'état : il l'a recommandée en pasteur charitable. On prêcherait à Paris contre cette invention salutaire, comme on a écrit vingt ans contre les expériences de Newton : tout prouve que les Anglais sont plus philosophes & plus hardis que nous.

(*a*) Ce chapitre est tiré d'une lettre écrite en 1727. Le reste a été ajouté depuis.

Il faut bien du tems pour qu'une certaine raiſon & un certain courage d'eſprit franchiſſent le pas de Calais.

Il ne faut pourtant pas s'imaginer que, depuis Douvres juſqu'aux iſles Orcades, on ne trouve que des philoſophes : l'eſpèce contraire compoſe toujours le grand nombre. L'inoculation fut d'abord combattue à Londres, & long-tems avant que l'évêque de Worceſter annonçât cet évangile en chaire, un curé s'était aviſé de prêcher contre ; il dit que Job avait été inoculé par le diable. Ce prédicateur était fait pour être capucin, il n'était guère digne d'être né en Angleterre. Le préjugé monta donc en chaire le premier, & la raiſon n'y monta qu'enſuite : c'eſt la marche ordinaire de l'eſprit humain.

## SUR LE CHANCELIER BACON.

IL n'y a pas long-tems que l'on agitait dans une compagnie célèbre cette queſtion uſée & frivole : Quel était le plus grand-homme de Céſar, d'Alexandre, de Tamerlan ou de Cromwell ? Quelqu'un répondit, que c'était ſans contredit Iſaac Newton. Cet homme avait raiſon, car ſi la vraie grandeur conſiſte à avoir reçu du ciel un puiſſant génie, & à s'en être ſervi pour s'éclairer ſoi-même & les autres, un homme comme M. Newton, tel qu'il s'en trouve à peine en dix ſiècles, eſt véritablement le grand homme : & ces politiques & ces conquérans, dont aucun ſiècle n'a manqué, ne ſont d'ordinaire que d'illuſtres méchans. C'eſt à celui qui domine ſur les eſprits par la force de la vérité, non à ceux qui font des eſclaves par violence, c'eſt à celui qui connaît l'univers, non à ceux qui le défigurent, que nous devons nos reſpects.

Puis donc que vous exigez que je vous parle des hom-

mes célèbres qu'a porté l'Angleterre, je commencerai par les Bacons, les Lockes & les Newtons, &c. Les généraux & les miniſtres viendront à leur tour.

Il faut commencer par le fameux baron de Vérulam, connu en Europe ſous le nom de Bacon, qui était fils d'un garde des ſceaux, & fut long-tems chancelier ſous le roi Jacques I. Cependant au milieu des intrigues de la cour & des occupations de ſa charge, qui demandaient un homme tout entier, il trouva le tems d'être grand philoſophe, bon hiſtorien, écrivain élégant; & ce qui eſt encore plus étonnant, c'eſt qu'il vivait dans un ſiècle, où l'on ne connaiſſait guère l'art de bien écrire, encore moins la bonne philoſophie. Il a été, comme c'eſt l'uſage parmi les hommes, plus eſtimé après ſa mort que de ſon vivant. Ses ennemis étaient à la cour de Londres; ſes admirateurs étaient les étrangers. Lorſque le marquis d'Effiat amena en Angleterre la princeſſe Marie, fille de Henri le grand, qui devait épouſer le roi Charles, ce miniſtre alla viſiter Bacon, qui lors étant malade au lit le reçut les rideaux fermés. « Vous reſſemblez aux an-« ges, lui dit d'Effiat, on entend toujours parler d'eux, » on les croit bien ſupérieurs aux hommes, & on n'a » jamais la conſolation de les voir. »

Vous ſavez comment Bacon fut accuſé d'un crime, qui n'eſt guère d'un philoſophe de s'être laiſſé corrompre par argent. Vous ſavez, comment il fut condamné par la chambre des pairs à une amende d'environ quatre cent mille livres de notre monnoie, à perdre ſa dignité de chancelier & de pair. Aujourd'hui les Anglais révèrent ſa mémoire, au point qu'à peine avouent-ils qu'il ait été coupable. Si vous me demandez ce que j'en penſe, je me ſervirai pour vous répondre d'un mot que j'ai oui dire à mylord Bolingbroke. On parlait en ſa préſence de l'avarice dont le duc de Marlborough avait été accuſé, & on en citait des traits ſur leſquels on appellait au témoignage de mylord Bolingbroke, qui ayant été

d'un parti contraire, pouvait peut-être avec bienſéance dire ce qui en était. C'était un ſi grand homme, répondit-il, que j'ai oublié ſes vices. Je me bornerai donc à vous parler de ce qui a mérité au chancelier Bacon l'eſtime de l'Europe.

Le plus ſingulier & le meilleur de ſes ouvrages, eſt celui qui eſt aujourd'hui le moins lu & le plus utile : je veux parler de ſon *Novum ſcientiarum organum*. C'eſt l'échaffaut avec lequel on a bâti la nouvelle philoſophie; & quand cet édifice a été élevé, au moins en partie, l'échaffaut n'a plus été d'aucun uſage. Le chancelier Bacon ne connaiſſait pas encore la nature : mais il ſavait & indiquait tous les chemins qui mènent à elle. Il avait mépriſé de bonne heure ce que des fous en bonnet quarré enſeignaient ſous le nom de philoſophie dans les petites-maiſons appellées *collèges*; & il faiſait tout ce qui dépendait de lui, afin que ces compagnies, inſtituées pour la perfection de la raiſon humaine, ne continuaſſent pas de la gâter par leurs *quiddités*, leurs *horreurs du vuide*, leurs *formes ſubſtantielles*, & tous ces mots, que non-ſeulement l'ignorance rendait reſpectables, mais qu'un mêlange ridicule avec la religion avait rendu ſacrés.

Il eſt le père de la philoſophie expérimentale. Il eſt bien vrai qu'avant lui on avait découvert des ſecrets étonnans : on avait inventé la bouſſole, l'imprimerie, la gravure des eſtampes, la peinture à l'huile, les glaces, l'art de rendre en quelque façon la vue aux vieillards par les lunettes qu'on appelle *beſicles*, la poudre à canon, &c. On avait cherché, trouvé & conquis un nouveau monde. Qui ne croirait que ces ſublimes découvertes euſſent été faites par les grands philoſophes, & dans des tems bien plus éclairés que le nôtre ? Point du tout, c'eſt dans le tems de la barbarie ſcholaſtique que ces grands changemens ont été faits ſur la terre. Le haſard ſeul a produit preſque toutes ces inventions ; on a même prétendu, que ce qu'on appelle *haſard*, a eu grande

part dans la découverte de l'Amérique : du moins a-t-on cru que Christophe Colomb n'entreprit son voyage que sur la foi d'un capitaine de vaisseau, qu'une tempête avait jeté jusqu'à la hauteur des isles Caraïbes. Quoi qu'il en soit, les hommes savaient aller au bout du monde, ils savaient détruire des villes avec un tonnerre artificiel, plus terrible que le tonnerre véritable, mais ils ne connaissaient pas la circulation du sang, la pesanteur de l'air, les loix du mouvement, la lumière, le nombre de nos planètes, &c. Et un homme qui soutenait une thèse sur les catégories d'Aristote, sur l'universel *à parte rei*, ou telle autre sottise, était regardé comme un prodige.

Les inventions les plus étonnantes & les plus utiles ne sont pas celles qui font le plus d'honneur à l'esprit humain. C'est à un instinct méchanique, qui est chez la plupart des hommes, que nous devons la plupart des arts, & nullement à la saine philosophie. La découverte du feu, l'art de faire du pain, de fondre & de préparer les métaux, de bâtir des maisons, l'invention de la navette, sont d'une toute autre nécessité que l'imprimerie & la boussole : cependant ces arts furent inventés par des hommes encore sauvages. Quel prodigieux usage les Grecs & les Romains ne firent-ils pas depuis des méchaniques ! Cependant on croyait de leur tems qu'il y avait des cieux de crystal, & que les étoiles étaient de petites lampes, qui tombaient quelquefois dans la mer, & un de leurs plus grands philosophes, après bien des recherches, avait trouvé que les astres étaient des cailloux, qui s'étaient détachés de la terre.

En un mot, personne avant le chancelier Bacon n'avait connu la philosophie expérimentale, & de toutes les épreuves physiques qu'on a faites depuis lui, il n'y en a presque pas une qui ne soit indiquée dans son livre. Il en avait fait lui-même plusieurs. Il fit des espèces de machines pneumatiques, par lesquelles il devina l'élasticité de l'air : il a tourné tout autour de la découverte

verte de ſa peſanteur ; il y touchait ; cette vérité fut ſaiſie par Torricelli. Peu de tems après, la phyſique expérimentale commença tout-d'un-coup à être cultivée à la fois dans preſque toutes les parties de l'Europe. C'était un tréſor caché dont Bacon s'était douté, & que tous les philoſophes encouragés par ſa promeſſe s'efforcèrent de déterrer. On voit dans ſon livre, en termes exprès, cette attraction nouvelle dont Mr. Newton paſſe pour l'inventeur. « Il faut chercher, dit Bacon, s'il n'y aurait point une eſpèce de force magnétique, qui opère » entre la terre & les choſes peſantes, entre la lune » & l'Océan, entre les planètes, &c. En un autre » endroit il dit : Il faut ou que les corps graves ſoient » pouſſés vers le centre de la terre, ou qu'ils en » ſoient mutuellement attirés ; & en ce dernier cas, » il eſt évident, que plus les corps en tombant s'approchent de la terre, plus fortement ils s'attireront. » Il faut, pourſuit-il, expérimenter, ſi la même horloge à poids ira plus vîte ſur le haut d'une montagne, ou au fond d'une mine. Si la force des » poids diminue ſur la montagne & augmente dans la » mine, il y a apparence que la terre a une vraie attraction. »

Ce précurſeur de la philoſophie a été auſſi un écrivain élégant, un hiſtorien, un bel eſprit. Ses *eſſais de morale* ſon très-eſtimés ; mais ils ſont faits pour inſtruire plutôt que pour plaire, & n'étant ni la ſatyre de la nature humaine, comme les maximes de la Rochefoucault, ni l'école du ſcepticiſme, comme Montagne, ils ſont moins lus que ces deux livres ingénieux. Sa vie de Henri VII a paſſé pour un chef-d'œuvre ; mais comment ſe peut-il faire, que quelques perſonnes oſent comparer un ſi petit ouvrage avec l'hiſtoire de notre illuſtre Mr. de Thou ? En parlant de ce fameux impoſteur Perkins, fils d'un Juif converti, qui prit ſi hardiment le nom de Richard IV roi d'Angleterre, encouragé de la ducheſſe de Bourgogne,

& qui dispuţa la couronne à Henri VII, voici comme le chancelier Bacon s'exprime : « Environ ce tems le roi » Henri fut obsédé d'esprits malins par la magie de la du- » chesse de Bourgogne, qui évoqua des enfers l'ombre » d'Edouard IV pour venir tourmenter le roi Henri. » Quand la duchesse de Bourgogne eut instruit Perkins, » elle commença à délibérer par quelle région du ciel elle » ferait paraître cette comète, & elle résolut, qu'elle » éclaterait d'abord sur l'horison de l'Irlande. » Il me semble, que notre sage de Thou ne donne guère dans ce phœbus, qu'on prenait autrefois pour sublime, mais qu'à présent on nomme avec raison *galimatias.*

## *SUR LOCKE.*

JAMAIS il ne fut peut-être un esprit plus sage, plus méthodique, un logicien plus exacte, que Locke ; cependant il n'était pas grand mathématicien. Il n'avait jamais pu se soumettre à la fatigue des calculs, ni à la sécheresse des vérités mathématiques, qui ne présentent d'abord rien de sensible à l'esptit ; & personne n'a mieux éprouvé que lui, qu'on pouvait avoir l'esprit géomètre, sans le secours de la géométrie. Avant lui de grands philosophes avaient décidé positivement ce que c'est que l'ame de l'homme : mais puisqu'ils n'en savaient rien du tout, il est bien juste, qu'ils aient tous été d'avis différens.

Dans la Grèce, berceau des arts & des erreurs, & où l'on poussa si loin la grandeur & la sottise de l'esprit humain, on raisonnait comme chez nous sur l'ame. Le divin Anaxagoras, à qui on dressa un autel, pour avoir appris aux hommes, que le soleil était plus grand que le Peloponèse, que la neige était noire, & que les cieux étaient de pierre, affirma, que l'ame était un esprit aérien, mais

cependant immortel. Diogène, un autre que celui qui devint cynique après avoir été faux-monnoyeur, aſſurait, que l'ame était une portion de la ſubſtance même de DIEU ; & cette idée au moins était brillante. Epicure la compoſait de parties comme le corps. Ariſtote, qu'on a expliqué de mille façons, parce qu'il était inintelligible, croyait, ſi l'on s'en rapporte à quelques-uns de ſes diſciples, que l'entendement de tous les hommes était une ſeule & même ſubſtance. Le divin Platon, maître du divin Ariſtote, & le divin Socrate, maître du divin Platon, diſaient l'ame corporelle & éternelle. Le démon de Socrate lui avait appris ſans doute ce qui en était. Il y a des gens, à la vérité, qui prétendent, qu'un homme qui ſe vantait d'avoir un génie familier, était indubitablement un peu fou, ou un peu fripon ; mais ces gens-là ſont trop difficiles.

Quant à nos pères de l'égliſe, pluſieurs dans les premiers ſiècles ont cru l'ame humaine, les anges & DIEU corporels. Le monde ſe rafine toujours. Saint Bernard, ſelon l'aveu du père Mabillon, enſeigna, à propos de l'ame, qu'après la mort elle ne voyait pas DIEU dans le ciel, mais qu'elle converſait ſeulement avec l'humanité de JESUS-CHRIST. On ne le crut pas cette fois ſur ſa parole ; l'aventure de la croiſade avait un peu décrédité ſes oracles. Mille ſcolaſtiques ſont venus enſuite, comme le docteur irréfragable (*a*), le docteur ſubtil (*b*), le docteur angélique (*c*), le docteur ſéraphique (*d*), le docteur chérubique, qui tous ont été bien ſûrs de connaître l'ame très-clairement, mais qui n'ont pas laiſſé d'en parler comme s'ils avaient voulu que perſonne n'y entendît rien. Notre Deſcartes, né non-ſeulement pour découvir les erreurs de l'antiquité, mais pour y ſubſtituer les ſiennes, & entraîné par cet eſprit ſyſtématique, qui aveugle les plus grands-hommes, s'imagina avoir démontré, que l'ame était la

(*a*) *Hales.* (*b*) *Scot.* (*c*) *St. Thomas.* (*d*) *St. Bonaventure.*

même chofe que la penfée, comme la matière, felon lui, eft la même chofe que l'étendue. Il affura bien, que l'on penfe toujours, & que l'ame arrive dans le corps pourvue de toutes les notions métaphyfiques, connaiffant DIEU, l'efpace, l'infini, ayant toutes les idées abftraites, remplie enfin de belles connaiffances qu'elle oublie malheureufement en fortant du ventre de la mère. Le père Mallebranche de l'oratoire, dans fes illufions fublimes, n'admet point les idées innées ; mais il ne doutait pas, que nous ne viffions tout en DIEU, & que DIEU, pour ainfi dire, ne fût notre ame.

Tant de raifonneurs ayant fait le roman de l'ame, un fage eft venu, qui en a fait modeftement l'hiftoire. Mr. Locke a développé à l'homme la raifon humaine, comme un excellent anatomifte explique les refforts du corps humain. Il s'aide partout du flambeau de la phyfique ; il ofe quelquefois parler affirmativement ; mais il ofe auffi douter. Au-lieu de définir tout-d'un-coup ce que nous ne connaiffons pas, il examine par degrés ce que nous voulons connaître ; il prend un enfant au moment de fa naiffance ; il fuit pas à pas les progrès de fon entendement ; il voit ce qu'il a de commun avec les bêtes, & ce qu'il y a au-deffus d'elles. Il confulte furtout fon propre témoignage, la confcience de fa penfée. « Je laiffe, dit-il, à difcuter à » ceux qui en favent plus que moi, fi notre ame exifte » avant ou après l'organifation de notre corps ; mais » j'avoue, qu'il m'eft tombé en partage une de ces ames » groffières, qui ne penfent pas toujours ; & j'ai même » le malheur de ne pas concevoir, qu'il foit plus néceffaire à l'ame de penfer toujours, qu'au corps d'être toujours en mouvement ».

Pour moi je me vante de l'honneur d'être en ce point auffi fimple que Mr. Locke. Perfonne ne me fera jamais croire, que je penfe toujours ; & je ne me fens pas plus difpofé que lui à imaginer, que quelques femaines après ma conception j'étais une fort favante ame, fachant alors

mille choses, que j'ai oubliées en naissant, & ayant fort inutilement possédé dans l'*uterus* des connaissances, qui m'ont échappé dès que j'ai pu en avoir besoin, & que je n'ai jamais bien pu reprendre depuis.

Locke, après avoir ruiné les idées innées, après avoir bien renoncé à la vanité de croire qu'on pense toujours, ayant bien établi que toutes nos idées nous viennent par les sens, ayant examiné nos idées simples, celles qui sont composées, ayant suivi l'esprit de l'homme dans toutes ses opérations, ayant fait voir combien les langues, que les hommes parlent, sont imparfaites, & quel abus nous faisons des termes à tout moment; Locke, dis-je, considère enfin l'étendue ou plutôt le néant des connaissances humaines. C'est dans ce chapitre qu'il ose avancer modestement ces paroles : « Nous ne serons peut-être jamais » capables de connaître, si un être purement matériel pense ou non. » Ce discours sage parut à plus d'un théologien une déclaration scandaleuse, que l'ame est matérielle & mortelle. Quelques Anglais dévots à leur manière sonnèrent l'alarme. Les superstitieux sont dans la société ce que les poltrons sont dans une armée; ils ont & donnent des terreurs paniques. On cria, que Mr. Locke voulait renverser la religion; il ne s'agissait pourtant pas de religion dans cette affaire : c'était une question purement philosophique, très-indépendante de la foi & de la révélation. Il ne fallait qu'examiner sans aigreur s'il y a de la contradiction à dire, *la matière peut penser*, & DIEU *peut communiquer la pensée à la matière*. Mais les théologiens commencent trop souvent par dire que DIEU est outragé, quand on est pas de leurs avis; c'est trop ressembler aux mauvais poëtes, qui croyaient que Despréaux parlait mal du roi, parce qu'il se moquait d'eux. Le docteur Stillingfleet s'est fait une réputation de théologien modéré, pour n'avoir pas dit positivement des injures à Mr. Locke. Il entra en lice contre lui; mais il fut battu, car il raisonnait en docteur, & Locke en philosophe ins-

truit de la force & de la faibleſſe de l'eſprit humain, & qui ſe battait avec des armes dont il connaiſſait la trempe.

## SUR L'AME.

JE ſuppoſe une douzaine de bons philoſophes dans une iſle, où ils n'ont jamais vu que des végétaux. Cette iſle, & ſurtout douze bons philoſophes, ſont fort difficiles à trouver ; mais enfin cette fiction eſt permiſe. Ils admirent cette vie qui circule dans les fibres des plantes, qui ſemble ſe perdre & enſuite ſe renouveller, & ne ſachant pas trop comment les plantes naiſſent, comment elles prennent leur nourriture & leur accroiſſement, ils appellent cela *une ame végétative*. Qu'entendez-vous par une ame végétative ? leur dit-on ; C'eſt un mot, répondent-ils, qui ſert à exprimer le reſſort inconnu par lequel tout cela s'opère. Mais ne voyez-vous pas, leur dit un méchanicien, que tout cela ſe fait naturellement par des poids, des leviers, des roues, des poulies ? Non, diront nos philoſophes. Il y a dans cette végétation autre choſe que des mouvemens ordinaires ; il y a un pouvoir ſecret qu'ont toutes les plantes d'attirer à elles ce ſuc qui les nourrit ; & ce pouvoir, qui n'eſt explicable par aucune méchanique, eſt un don que DIEU a fait à la matière, & dont ni vous ni moi ne comprenons la nature.

Ayant ainſi bien diſputé, nos raiſonneurs découvrent enfin des animaux. Oh, oh, diſent-ils, après un long examen, voilà des êtres organiſés comme nous ! Ils ont inconteſtablement de la mémoire, & ſouvent plus que nous. Ils ont nos paſſions ; ils ont de la connaiſſence ; ils ſont entendre tous leurs beſoins ; ils perpétuent comme nous leur eſpèce. Nos philoſophes diſſèquent quelques-uns

de ces êtres ; ils y trouvent un cœur, une cervelle. Quoi ! disent-ils, l'auteur de ces machines, qui ne fait rien en vain, leur aurait-il donné tous les organes du sentiment, afin qu'ils n'eussent point de sentiment ? Il serait absurde de le penser. Il y a certainement en eux quelque chose que nous appellons aussi *ame*, faute de mieux ; quelque chose qui éprouve des sensations, & qui a une certaine mesure des idées. Mais ce principe, quel est-il ? Est-ce quelque chose d'absolument différent de la matière ? est-ce un esprit pur ? est-ce un être mitoyen entre la matière que nous ne connaissons guère, & l'esprit pur que nous ne connaissons pas ? est-ce une propriété donnée de DIEU à la matière organisée ?

Ils font alors des expériences sur des insectes, sur des vers de terre ; ils les coupent en plusieurs parties, & ils sont étonnés de voir qu'au bout de quelque tems il vient des têtes à toutes ces parties coupées ; le même animal se reproduit, & tirent de sa destruction même de quoi se multiplier. A-t-il plusieurs ames, qui attendent pour animer ces parties reproduites, qu'on ait coupé la tête au premier tronc ? Ils ressemblent aux arbres, qui repoussent des branches & qui se reproduisent de bouture ; ces arbres ont-ils plusieurs ames ? Il n'y a pas d'apparence ; donc il très-probable que l'ame de ces bêtes est d'une autre espèce que ce que nous appellions *ame végétative* dans les plantes ; que c'est une faculté d'un ordre supérieur, que DIEU a daigné donner à certaines portions de matières ; c'est une nouvelle preuve de sa puissance : c'est un nouveau sujet de l'adorer.

Un homme violent, & mauvais raisonneur, entend ce discours, & leur dit : Vous êtes des scélérats, dont il faudrait brûler les corps pour le bien de vos ames ; car vous niez l'immortalité de l'ame de l'homme. Nos philosophes se regardent tout étonnés ; l'un d'eux lui répond avec douceur, pourquoi nous brûler si vîte ? Sur quoi avez-vous pu penser que nous ayons l'idée que votre

cruelle ame eſt mortelle? Sur ce que vous croyez, reprend l'autre, que DIEU a donné aux brutes, qui ſont organiſées comme nous, la faculté d'avoir des ſentimens & des idées. Or cette ame des bêtes périt avec elles, donc vous croyez que l'ame des hommes périt auſſi.

Le philoſophe répond : nous ne ſommes point du tout ſûrs que ce que nous appellons *ame* dans les animaux périſſe avec eux ; nous ſavons très-bien que la matière ne périt pas, & nous croyons qu'il ſe peut faire qu'un DIEU ait mis dans les animaux quelque choſe qui conſervera toujours, ſi DIEU le veut, la faculté d'avoir des idées. Nous n'aſſurons pas, à beaucoup près, que la choſe ſoit ainſi ; car il n'appartient guère aux hommes d'être ſi confians ; mais nous n'oſons borner la puiſſance de DIEU. Nous diſons qu'il eſt très-probable que les bêtes, qui ſont matière, ont reçu de lui un peu d'intelligence. Nous découvrons tous les jours des propriétés de la matière, c'eſt-à-dire, des préſens de DIEU, dont auparavant nous n'avions pas d'idées. Nous avions d'abord défini la matière une ſubſtance étendue ; enſuite nous avons reconnu qu'il fallait lui ajouter la ſolidité ; quelque tems après il a fallu admettre que cette matière a une force, qu'on nomme *force d'inertie* ; après cela nous avons été tout étonnés d'être obligés d'avouer que la matière gravite.

Quand nous avons voulu pouſſer plus loin nos recherches, nous avons été forcés de reconnaître des êtres qui reſſemblent à la matière en quelque choſe, & qui n'ont pas cependant les autres attributs dont la matière eſt douée. Le feu élémentaire, par exemple, agit ſur nos ſens comme les autres corps ; mais il ne tend point à un centre comme eux ; il s'échappe au contraire, du centre en lignes droites de tous côtés. Il ne ſemble pas obéir aux loix de l'attraction, de la gravitation, comme les autres corps. L'optique a des myſtères dont on ne pourrait guère rendre raiſon, qu'en oſant ſuppoſer que les traits de lumière ſe pénètrent les uns les autres. Il y a certainement

quelque chofe dans la lumière qui le diftingue de la matière connue ; il femble que la lumière foit un être mitoyen entre les corps & d'autres efpèces d'êtres que nous ignorons. Il eft très-vraifemblable que ces autres efpèces font elles-mêmes un milieu qui conduit à d'autres créatures, & qu'il y a ainfi une chaîne de fubftances qui s'élèvent à l'infini.

*Ufque adeo quod tanget idem eft, tamen ultima diftant.*

Cette idée nous paraît digne de la grandeur de DIEU, fi quelque chofe en eft digne. Parmi ces fubftances, il a pu fans doute en choifir une qu'il a logée dans nos corps, & qu'on appelle *ame humaine ;* les livres faints que nous avons lus, nous apprennent que cette ame eft immortelle. La raifon eft d'accord avec la révélation ; car comment une fubftance quelconque périrait-elle ? tout mode fe détruit, l'être refte. Nous ne pouvons concevoir la création d'une fubftance, nous ne pouvons concevoir fon anéantiffement ; mais nous n'ofons affirmer que le maître abfolu de tous les êtres ne puiffe donner auffi des fentimens & des perceptions à l'être qu'on appelle *matière.* Vous êtes bien sûr que l'effence de votre ame eft de penfer, & nous n'en fommes pas fi sûrs : car lorfque nous examinons un fœtus, nous avons de la peine à croire que fon ame ait eu beaucoup d'idées dans fa coëffe ; & nous doutons fort que dans un fommeil plein & profond, dans une léthargie complette, on ait jamais fait des méditations. Ainfi il nous paraît que la penfée pourrait bien être, non pas l'effence de l'être penfant, mais un préfent que le Créateur a fait à ces êtres, que nous nommons *penfans ;* & tout cela nous a fait naître le foupçon, que s'il le voulait, il pourrait faire ce préfent-là à un atome, conferver à jamais cet atome, & fon préfent, ou le détruire à fon gré. La difficulté confifte moins à deviner comment la matière pourrait penfer, qu'à deviner comment une fub-

ſtance quelconque penſe. Vous n'avez des idées, que parce que DIEU a bien voulu vous en donner ; pourquoi voulez-vous l'empêcher d'en donner à d'autres eſpèces ? Seriez-vous bien aſſez intrépides pour oſer croire que votre ame eſt préciſément du même genre que les ſubſtances qui approchent le plus près de la Divinité ? Il y a grande apparence qu'elles ſont d'un ordre bien ſupérieur, & qu'en conſéquence DIEU leur a daigné donner une façon de penſer infiniment plus belle ; de même qu'il a accordé une meſure d'idées très-médiocre aux animaux, qui ſont d'un ordre inférieur à vous. J'ignore comment je vis, comment je donne la vie ; & vous voulez, que je ſache comment j'ai des idées : l'ame eſt un horloge que DIEU nous a donné à gouverner ; mais il ne nous a point dit de quoi le reſſort de cette horloge eſt compoſé.

Y a-t-il rien dans tout cela dont on puiſſe inférer que nos ames ſont mortelles ? Encore une fois, nous penſons comme vous ſur l'immortalité que la foi nous annonce ; mais nous croyons que nous ſommes trop ignorans pour affirmer que DIEU n'ait pas le pouvoir d'accorder la penſée à tel être qu'il voudra. Vous bornez la puiſſance du Créateur, qui eſt ſans bornes, & nous l'étendons auſſi loin que s'étend ſon exiſtence. Pardonnez-nous de le croire tout-puiſſant, comme nous vous pardonnons de reſtraindre ſon pouvoir. Vous ſavez ſans doute tout ce qu'il peut faire, & nous n'en ſavons rien. Vivons en frères, adorons en paix notre père commun ; vous avec vos ames ſavantes & hardies, nous avec nos ames ignorantes & timides. Nous avons un jour à vivre. Paſſons-le doucement ſans nous quereller pour des difficultés qui ſeront éclaircies dans la vie mortelle qui commencera demain.

# DE LA TOLÉRANCE; ET QUE LES *Philoſophes ne peuvent jamais nuire.*

LE brutal n'ayant rien de bon à repliquer, parla long-tems, & ſe fâcha beaucoup. Nos pauvres philoſophes ſe mirent pendant quelques ſemaines à lire l'hiſtoire ; & après avoir bien lu, voici ce qu'ils dirent à ce barbare, qui était ſi indigne d'avoir une ame immortelle.

Mon ami, nous avons lu que dans toute l'antiquité, les choſes allaient auſſi-bien que dans notre tems ; qu'il y avait même de plus grandes vertus, & qu'on ne perſécutait point les philoſophes pour les opinions qu'ils avaient ; pourquoi donc voudriez-vous nous faire du mal pour les opinions que nous n'avons pas ? Nous liſons que toute l'antiquité croyait la matière éternelle. Ceux qui ont vu qu'elle était créée, ont laiſſé les autres en repos. Pythagore avait été coq, ſes parens cochons, perſonne n'y trouva à redire, & ſa ſecte fut chérie & révérée de tout le monde, excepté des rôtiſſeurs & de ceux qui avaient des fêves à vendre.

Les ſtoïciens reconnaiſſaient un dieu, à-peu-près tel que celui qui a été ſi témérairement admis depuis par les ſpinoſiſtes ; le ſtoïciſme cependant fut la ſecte la plus féconde en vertus héroïques & la plus accréditée.

Les épicuriens faiſaient leurs dieux reſſemblans à nos chanoines, dont l'indolent embonpoint ſoutient leur divinité, & qui prennent en paix leur nectar & leur ambroſie, en ne ſe mêlant de rien. Ces épicuriens enſeignaient hardiment la matérialité & la mortalité de l'ame. Ils n'en furent pas moins conſidérés. On les admettait dans tous les emplois, & leurs atomes crochus ne firent jamais aucun mal au monde.

Les platoniciens, à l'exemple des gymnoſophiſtes, ne nous faiſaient pas l'honneur de penſer que DIEU eût

daigné nous former lui-même. Il avait, selon eux, laissé ce soin à ses officiers, à des génies, qui firent dans leur besogne beaucoup de balourdises. Le dieu des platoniciens était un ouvrier excellent, qui employa ici-bas des élèves assez médiocres. Les hommes n'en révérèrent pas moins l'école de *Platon*.

En un mot chez les Grecs, & chez les Romains, autant de sectes, autant de manières de penser sur DIEU, sur l'ame, sur le passé & sur l'avenir : aucune de ces sectes ne fut persécutante. Toutes se trompaient, & nous en sommes bien fâchés ; mais toutes étaient paisibles, & c'est ce qui nous confond ; c'est ce qui nous condamne ; c'est ce qui nous fait voir que la plupart des raisonneurs d'aujourd'hui sont des monstres, & que ceux de l'antiquité étaient des hommes. On chantait publiquement sur le théatre de Rome, *Post mortem nihil est, ipsa que mors nihil.* « Rien n'est après la mort ; la mort même n'est » rien ». Ces sentimens ne rendaient les hommes ni meilleurs ni pires ; tout se gouvernait, tout allait à l'ordinaire ; & les Titus, les Trajans, les Marc-Aurèles gouvernèrent la terre en dieux bienfaisans.

Si nous passons des Grecs & des Romains aux nations barbares, arrêtons-nous seulement aux Juifs. Tout superstitieux, tout cruel & tout ignorant qu'était ce misérable peuple, il honorait cependant les pharisiens qui admettaient la fatalité de la destinée & la métempsycose ; il portait aussi respect aux saducéens, qui niaient absolument l'immortalité de l'ame & l'existence des esprits, & qui se fondaient sur la loi de Moïse, laquelle n'avait jamais parlé de peine ni de récompense après la mort. Les esséniens, qui croyaient aussi la fatalité, & qui ne sacrifiaient jamais de victimes dans le temple, étaient encore plus révérés que les pharisiens & les saducéens. Aucune de leurs opinions ne troubla jamais le gouvernement. Il y avait pourtant là de quoi s'égorger, se brûler, s'exterminer réciproquement, si on l'avait voulu. O misérables

hommes ! profitez de ces exemples. Penſez & laiſſez penſer. C'eſt la conſolation de nos faibles eſprits dans cette courte vie. Quoi ! vous recevrez avec politeſſe un Turc qui croit que Mahomet a voyagé dans la lune ; vous vous garderez bien de déplaire au bacha Bonneval, & vous voudrez mettre en quartiers votre frère, parce qu'il croit que DIEU pourrait donner l'intelligence à toute créature ?

C'eſt ainſi que parla un des philoſophes ; un autre ajouta ; croyez-moi, il ne faut jamais craindre qu'aucun ſentiment philoſophique puiſſe nuire à la religion d'un pays. Nos myſtères ont beau être contraires à nos démonſtrations, ils n'en ſont pas moins révérés par nos philoſophes chrétiens, qui ſavent que les objets de la raiſon & de la foi ſont de différente nature. Jamais les philoſophes ne feront une ſecte de religion ; pourquoi ? C'eſt qu'ils ſont ſans enthouſiaſme. Diviſez le genre humain en vingt parties ; il y en a dix-neuf compoſées de ceux qui travaillent de leurs mains, & qui ne ſauront jamais s'il y a eu un Mr. Locke au monde. Dans la vingtième partie qui reſte, combien trouve-t-on peu d'hommes qui liſent ? & parmi ceux qui liſent, il y en a vingt qui liſent des romans, contre un qui étudie la philoſophie. Le nombre de ceux qui penſent eſt exceſſivement petit, & ceux-là ne s'aviſent pas de troubler le monde.

Qui ſont ceux qui ont porté le flambeau de la diſcorde dans leur patrie ? Eſt-ce Pomponace, Montagne, le Vayer, Deſcartes, Caſſendi, Bayle, Spinoſa, Hobbes, le lord Shaftsbury, le comte de Boulainvilliers, le conſul Maillet, Toland, Collins, Fludd, Wolſton, Becker, l'auteur déguiſé ſous le nom de Jacques Macé, celui de l'eſpion turc, celui des lettres perſannes, des lettres juives, des penſées philoſophiques, &c. Non : ce ſont, pour la plupart, des théologiens qui ayant eu d'abord l'ambition d'être chefs de ſecte, ont bientôt eu celle d'être chefs de parti. Que dis-je ? Tous les livres de philoſophie

moderne mis enſemble, ne feront jamais dans le monde autant de bruit ſeulement, qu'en a fait autrefois la diſpute des cordeliers ſur la forme de leurs manches & de leurs capuchons.

## *SUR DESCARTES ET NEWTON.*

UN Français qui arrive à Londres, trouve les choſes bien changées en philoſophie comme dans tout le reſte. Il a laiſſé le monde plein, il le trouve vuide. A Paris on voit l'univers compoſé de tourbillons de matière ſubtile ; à Londres on ne voit rien de cela. Chez vous c'eſt la preſſion de la lune qui cauſe le flux de la mer ; chez les Anglais c'eſt la mer qui gravite vers la lune, de façon que quand vous croyez que la lune devrait nous donner marée haute, ces meſſieurs croient qu'on doit avoir marée baſſe ; ce qui malheureuſement ne peut ſe vérifier ; car il aurait fallu, pour s'en éclaircir, examiner la lune & les marées au premier inſtant de la création. Vous remarquerez encore que le ſoleil, qui en France n'entre pour rien dans cette affaire, y contribue ici environ pour ſon quart. Chez vos cartéſiens tout ſe fait par une impulſion qu'on ne comprend guère ; chez Mr. Newton, c'eſt par une attraction dont on ne connaît pas mieux la cauſe. A Paris, vous vous figurez la terre faite comme un melon ; à Londres elle eſt applatie des deux côtés. La lumière pour un cartéſien exiſte dans l'air ; pour un newtonien, elle vient du ſoleil en ſix minutes & demie. Votre chymie fait toutes ſes opérations avec des acides, des alkalis, & de la matière ſubtile, l'attraction domine juſques dans la chymie anglaiſe.

L'eſſence même des choſes a totalement changé. Vous ne vous accordez ni ſur la définition de l'ame, ni ſur

celle de la matière. Descartes assure que l'ame est la même chose que la pensée, & Mr. Locke lui prouve assez bien le contraire. Descartes assure encore que l'étendue seule fait la matière; Newton y ajoute la solidité. Voilà de sérieuses contrariétés!

*Non nostrum inter vos tantas componere lites.*

Ce fameux Newton, ce destructeur du systême cartésien, mourut au mois de Mars de l'an 1727. Il a vécu honoré de ses compatriotes, & a été enterré comme un roi qui aurait fait du bien à ses sujets. On a lu avec avidité, & l'on a traduit en anglais l'éloge de Mr. Newton, que Mr. de Fontenelle a prononcé dans l'académie des sciences. On attendait en Angleterre son jugement, comme une déclaration solemnelle de la supériorité de la philosophie anglaise. Mais quand on a vu que non-seulement il s'était trompé en rendant compte de cette philosophie, mais qu'il comparait Descartes à Newton, toute la société royale de Londres s'est soulevée; loin d'acquiescer au jugement, on a fort critiqué le discours. Plusieurs même (& ceux-là ne sont pas les plus philosophes) ont été choqués de cette comparaison, seulement parce que Descartes était Français.

Il faut avouer que ces deux grands-hommes ont été bien différens l'un de l'autre dans leur conduite, dans leur fortune, & dans leur philosophie. Descartes était né avec une imagination brillante & forte, qui en fit un homme singulier dans sa vie privée, comme dans sa manière de raisonner. Cette imagination ne put se cacher même dans ses ouvrages philosophiques, où l'on voit à tous momens des comparaisons ingénieuses & brillantes. La nature en avait presque fait un poëte; & en effet il composa pour la reine de Suède un divertissement en vers, que pour l'honneur de sa mémoire on n'a pas fait imprimer. Il essaya quelque tems du métier de la guerre

& depuis étant devenu tout-à-fait philofophe, il ne crut pas indigne de lui de faire l'amour. Il eut de fa maîtreffe une fille nommée Francine, qui mourut jeune, & dont il regretta beaucoup la perte. Ainfi il éprouva tout ce qui appartient à l'humanité.

Il crut long-tems qu'il était néceffaire de fuir les hommes, & furtout fa patrie pour philofopher en liberté. Il avait raifon; les hommes de fon tems n'en favaient pas affez pour l'éclairer, & n'étaient guère capables que de lui nuire. Il quitta la France parce qu'il cherchait la vérité, qui était perfécutée alors par la miférable philofophie de l'école; mais il ne trouva pas plus de raifon dans les univerfités de la Hollande où il fe retira. Car dans le tems qu'on condamnait en France les feules propofitions de fa philofophie qui fuffent vraies, il fut auffi perfécuté par les prétendus philofophes de Hollande, qui ne l'entendaient pas mieux, & qui voyant de plus près fa gloire, haïffaient davantage fa perfonne. Il fut obligé de fortir d'Utrecht : il effuya l'accufation d'athéifme, dernière reffource des calomniateurs; & lui, qui avait employé toute la fagacité de fon efprit à chercher de nouvelles preuves de l'exiftence d'un DIEU, fut accufé de n'en point reconnaître. Tant de perfécutions fuppofaient un très-grand mérite & une réputation éclatante; auffi avait-il l'un & l'autre. La raifon perça même un peu dans le monde à travers les ténèbres de l'école & les préjugés de la fuperftition populaire. Son nom fit enfin tant de bruit, qu'on voulut l'attirer en France par des récompenfes. On lui propofa une penfion de mille écus. Il vint fur cette efpérance, paya les frais de la patente qui fe vendait alors, n'eut point la penfion, & s'en retourna philofopher dans fa folitude de Nord-Hollande, dans le tems que le grand Galilée; à l'âge de quatre-vingts ans, gémiffait dans les prifons de l'inquifition, pour avoir démontré le mouvement de la terre. Enfin il mourut à Stockholm d'une mort prématurée, & caufée par un

un mauvais régime, au milieu de quelques savans ses ennemis, & entre les mains d'un médecin qui le haïssait.

La carrière du chevalier Newton à été toute différente; il a vécu près de quatre-vingt-cinq ans, toujours tranquille, heureux & honoré dans sa patrie. Son grand bonheur a été non-seulement d'être né dans un pays libre, mais dans un tems où les impertinences scholastiques étant bannies, la raison seule était cultivée; & le monde ne pouvait être que son écolier & non son ennemi.

Une opposition singulière dans laquelle il se trouve avec Descartes, c'est que dans le cours d'une si longue vie, il n'a eu ni passion ni faiblesse. Il n'a jamais approché d'aucune femme : c'est ce qui m'a été confirmé par le médecin & le chirurgien entre les bras de qui il est mort : on peut admirer en cela Newton; mais il ne faut pas blâmer Descartes.

L'opinion publique en Angleterre sur ces deux philosophes, est que le premier était un rêveur, & que l'autre était un sage. Très-peu de personnes à Londres lisent Descartes, dont effectivement les ouvrages sont devenus inutiles; très-peu lisent aussi Newton, parce qu'il faut être fort savant pour le comprendre. Cependant tout le monde parle d'eux; on n'accorde rien au Français, & on donne tout à l'Anglais. Quelques gens croient que si l'on ne s'en tient plus à l'horreur du vuide; si l'on sait que l'air est pesant, si l'on se sert de lunettes d'approche, on en a l'obligation à Newton; il est ici l'Hercule de la fable, à qui les ignorans attribuaient tous les faits des autres héros.

Dans une critique qu'on a faite à Londres du discours de Mr. de Fontenelle, on a osé avancer que Descartes n'était pas un grand géomètre. Ceux qui parlent ainsi, peuvent se reprocher de battre leur nourrice. Descartes a fait un aussi grand chemin, du point où il a trouvé la géométrie jusqu'au point où il l'a poussé, que Newton en ait fait après lui. Il est le premier qui ait enseigné la

manière de donner les équations algébriques des courbes. Sa géométrie, graces à lui, devenue commune, était de son tems si profonde, qu'aucun professeur n'osa entreprendre de l'expliquer, & qu'il n'y avait guère en Hollande que Schouten, & en France que Fermat, qui l'entendissent. Il porta cet esprit de géométrie & d'invention dans la dioptrique, qui devint entre ses mains un art tout nouveau; & s'il s'y trompa beaucoup, c'est qu'un homme qui découvre de nouvelles terres, ne peut tout-d'un-coup en connaître toutes les propriétés. Ceux qui le suivent lui ont au moins l'obligation de la découverte. Je ne nierai pas que tous les autres ouvrages de Mr. Descartes ne fourmillent d'erreurs.

La géométrie était un guide que lui-même avait en quelque façon formé, & qui l'aurait conduit sûrement dans sa physique; cependant il abandonna à la fin ce guide, & se livra à l'esprit de systême. Alors sa philosophie ne fut plus qu'un roman ingénieux, & tout au plus vraisemblable pour les philosophes ignorans du même tems. Il se trompa sur la nature de l'ame, sur les loix du mouvement, sur la nature de la lumière. Il admit des idées innées; il inventa de nouveaux élémens; il créa un monde; il fit l'homme à sa mode; & on dit avec raison que l'homme de Descartes n'est en effet que celui de Descartes, fort éloigné de l'homme véritable. Il poussa ses erreurs métaphysiques, jusqu'à prétendre que deux & deux font quatre, parce que DIEU l'a voulu ainsi; mais ce n'est point trop dire qu'il était estimable, même dans ses égaremens. Il se trompa; mais ce fut au moins avec méthode, & de conséquence en conséquence. S'il inventa de nouvelles chimères en physique, au moins il en détruisit d'anciennes; il apprit aux hommes de son tems à raisonner & à se servir contre lui-même de ses armes. S'il n'a pas payé en bonne monnoie, c'est beaucoup d'avoir décrié la fausse.

Descartes donna un œil aux aveugles: ils virent les

fautes de l'antiquité, & les siennes; la route qu'il ouvrit est depuis lui devenue immense. Le petit livre de Rohault a fait pendant quelque tems une physique complette; aujourd'hui tous les recueils des académies de l'Europe ne sont pas même un commencement de systême. En approfondissant cet abyme, il s'est trouvé infini.

## *DE NEWTON.*

NEWTON fut d'abord destiné à l'église. Il commença par être théologien, & il lui en resta des marques toute sa vie. Il prit sérieusement le parti d'Arius contre Athanase. Il alla même un peu plus loin qu'Arius, ainsi que tous les sociniens. Il y a aujourd'hui en Europe beaucoup de savans de cette opinion; je ne dirai pas de cette communion, car ils ne font point de corps. Ils sont même partagés, & plusieurs d'entr'eux réduisent leur systême au pur déisme, accommodé avec la morale du CHRIST. Newton n'était pas de ces derniers. Il ne différait de l'église anglicane que sur le point de la consubstantiabilité, & il croyait tout le reste.

Une preuve de sa bonne foi, c'est qu'il a commenté l'apocalypse. Il y trouve clairement que le pape est l'antechrist, & il explique d'ailleurs ce livre comme tous ceux qui s'en sont mêlés. Apparemment qu'il a voulu par ce commentaire consoler la race humaine de la supériorité qu'il avait sur elle.

Bien des gens en lisant le peu de métaphysique que Newton a mis à la fin de ses *Principes mathématiques*, y ont trouvé quelque chose d'aussi obscur que l'apocalypse. Les métaphysiciens & les théologiens ressemblent assez à cette espèce de gladiateurs qu'on faisait combattre les yeux couverts d'un bandeau. Mais quand Newton

travailla les yeux ouverts à ses mathématiques, sa vue porta aux bornes du monde.

Il a inventé le calcul qu'on appelle de l'*infini*; il a découvert & démontré un principe nouveau qui fait mouvoir toute la nature. On ne connaissait point la lumière avant lui. On n'en avait que des idées confuses & fausses. Il a dit, Que la lumière soit connue, & elle l'a été.

Les télescopes de réflexion ont été inventés par lui. Le premier a été fait de ses mains; & il a fait voir pourquoi on ne peut pas augmenter la force & la portée des télescopes ordinaires. Ce fut à l'occasion de son nouveau télescope qu'un jésuite Allemand prit Newton pour un ouvrier, pour un faiseur de lunettes. *Artifex quidam nomine Newton*, dit-il dans un petit livre. La postérité l'a bien vengé depuis. On lui faisait en France plus d'injustice; on le prenait pour un faiseur d'expériences qui s'était trompé; & parce que Mariotte se servit de mauvais prismes, on rejetta les découvertes de Newton.

Il fut admiré de ses compatriotes dès qu'il eut écrit & opéré. Il n'a été bien connu en France qu'au bout de quarante années. Mais en récompense nous avions la matière cannelée & la matière rameuse de Descartes; & les petits tourbillons molasses du révérend père Mallebranche; & le systême de Mr. Privat de Molière, qui ne vaut pas pourtant Poquelin de Molière.

De tous ceux qui ont un peu vécu avec monsieur le cardinal de Polignac, il n'y a personne qui ne lui ait entendu dire, que Newton était péripatéticien, & que ses rayons colorifiques, & surtout son attraction, sentaient beaucoup l'athéisme. Le cardinal de Polignac joignait à tous les avantages qu'il avait reçus de la nature une très-grande éloquence; il faisait des vers latins avec une facilité heureuse & étonnante; mais il ne savait que la philosophie de Descartes, & il avait retenu par cœur ses raisonnemens, comme on retient des dates. Il n'était

point devenu géomètre, & il n'était pas né philosophe. Il pouvait juger les Catilinaires & l'Enéide, mais non pas Newton & Locke.

Quand on considère que Newton, Locke, Clarke, Leibnitz auraient été persécutés en France, emprisonnés à Rome, brûlés à Lisbonne, que faut-il penser de la raison humaine? Elle est née dans ce siècle en Angleterre. Il y avait eu du tems de la reine Marie une persécution assez forte sur la façon de prononcer le grec, & les persécuteurs se trompaient. Ceux qui mirent Galilée en pénitence se trompaient encore plus. Tout inquisiteur devrait rougir jusqu'au fond de l'ame en voyant seulement une sphère de Copernic. Cependant si Newton était né en Portugal, & qu'un dominicain eût vu une hérésie dans la raison inverse du quarré des distances, on aurait revêtu le chevalier Isaac Newton d'un *sanbenito* dans un *auto-da-fé*.

On a souvent demandé pourquoi ceux que leur ministère engage à être savans & indulgens, ont été si souvent ignorans & impitoyables. Ils ont été ignorans parce qu'ils avaient long-tems étudié, & ils ont été cruels parce qu'ils sentaient que leurs mauvaises études étaient l'objet du mépris des sages. Certainement les inquisiteurs, qui eurent l'effronterie de condamner le systême de Copernic, non-seulement comme hérétique, mais comme absurde, n'avaient rien à craindre de ce systême. La terre a beau être emportée autour du soleil ainsi que les autres planètes, ils ne perdaient rien de leurs revenus ni de leurs honneurs. Le dogme même est toujours en sûreté, quand il n'est combattu que par des philosophes; toutes les académies de l'univers ne changeront rien à la croyance du peuple. Quel est donc le principe de cette rage, qui a tant de fois animé les Anitus contre les Socrates? C'est que les Anitus disent dans le fond de leur cœur, Les Socrates nous méprisent.

J'avais cru dans ma jeunesse que Newton avait fait sa

fortune par son extrême mérite. Je m'étais imaginé que que la cour & la ville de Londres l'avaient nommé par acclamation grand-maître des monnoies du royaume. Point du tout. Isaac Newton avait une nièce assez aimable nommée Madame Conduit. Elle plut beaucoup au grand trésorier Hallifax. Le calcul infinitesimal & la gravitation ne lui auraient servi de rien sans une jolie nièce.

## *DE LA CHRONOLOGIE REFORMÉE par Newton, qui fait le monde moins vieux de cinq cents ans.*

IL me reste à vous parler d'un autre ouvrage plus à la portée du genre humain, mais qui se sent toujours de cet esprit créateur, que Mr. Newton portait dans toutes ses recherches. C'est une chronologie toute nouvelle; car dans tout ce qu'il entreprenait, il fallait qu'il changeât les idées reçues par les autres hommes. Accoutumé à débrouiller des chaos, il a voulu porter au moins quelque lumière dans celui des fables anciennes confondues avec l'histoire, & fixer une chronologie incertaine. Il est vrai, qu'il n'y a point de famille, de ville, de nation, qui ne cherche à reculer son origine. De plus, les premiers historiens sont les plus négligens à marquer les dates. Les livres étaient moins communs mille fois qu'aujourd'hui; par conséquent étant moins exposés à la critique, on trompait le monde plus impunément; & puisqu'on a évidemment supposé des faits, il est assez probable qu'on a supposé des dates. En général il parut à Mr. Newton, que le monde était de cinq cents ans plus jeune que les chronologistes ne le disent. Il fonde son idée sur le cours ordinaire de la nature, & sur les observations astronomiques.

On entend ici par le cours de la nature, le tems de chaque génération des hommes. Les Egyptiens s'étaient servis les premiers de cette matière incertaine de compter, quand ils voulurent écrire les commencemens de leur histoire. Ils comptaient trois cent quarante-une générations depuis Menès jusqu'à Sethon; & n'ayant pas de dates fixes, ils évaluèrent trois générations à cent ans. Ainsi ils comptèrent du règne de Menès au règne de Sethon, onze mille trois cent quarante années. Les Grecs, avant de compter par olympiades, suivirent la méthode des Egyptiens, & étendirent un peu la durée des générations, en poussant chaque génération jusqu'à quarante années. Or en cela les Egyptiens & les Grecs se trompèrent dans leur calcul. Il est bien vrai que, selon le cours ordinaire de la nature, trois générations font environ cent à six vingts ans; mais il s'en faut bien que trois règnes tiennent ce nombre d'années. Il est très-évident, qu'en général les hommes vivent plus long-tems que les rois ne règnent. Ainsi un homme, qui voudra écrire l'histoire sans avoir de dates précises, & qui saura qu'il y a neuf rois chez une nation, aura grand tort s'il compte trois cents ans pour ces neuf rois. Chaque génération est d'environ trente ans, chaque règne est d'environ vingt, l'un portant l'autre. Prenez les trente rois d'Angleterre depuis Guillaume le conquérant jusqu'à George I, ils ont régné six cent quarante-huit ans; ce qui, réparti sur les trente rois, donne à chacun vingt-un ans & demi de règne. Soixante-trois rois de France ont régné, l'un portant l'autre, chacun à-peu-près vingt ans. Voilà le cours ordinaire de la nature. Donc les anciens se sont trompés, quand ils ont égalé en général la durée des règnes à la durée des générations; donc ils ont trop compté, donc il est à propos de retrancher un peu de leur calcul.

Les observations astronomiques semblent prêter encore un plus grand secours à notre philosophe. Il paraît plus

fort en combattant sur son terrain. Vous savez que la terre, outre son mouvement annuel, qui l'emporte autour du soleil d'occident en orient dans l'espace d'une année, a encore une révolution singulière tout-à-fait inconnue jusqu'à ces derniers tems. Ses poles ont un mouvement très-lent de rétrogradation d'orient en occident, qui fait que chaque jour leur position ne répond pas précisément au même point du ciel. Cette différence, insensible en une année, devient assez forte avec le tems; & au bout de soixante & douze ans on trouve que la différence est d'un degré, c'est-à-dire, de la trois cent soixantième partie de tout le ciel. Ainsi après soixante & douze années le colure de l'équinoxe du printems, qui passait par un fixe, répond à un autre fixe. Delà vient que soleil, au-lieu d'être dans la partie du ciel où était le belier du tems d'Hipparque, se trouve répondre à cette partie du ciel où sont les poissons; & que les gemeaux sont à la place où le taureau était alors. Tous les signes ont changé de place; cependant nous retenons toujours la manière de parler des anciens. Nous disons, que le soleil est dans le belier au printems, par la même condescendance, que nous disons, que le soleil tourne.

Hipparque fut le premier chez les Grecs, qui s'apperçut de quelque changement dans les constellations par rapport aux équinoxes, ou plutôt qui l'apprit des Egyptiens. Les philosophes attribuèrent ce mouvement aux étoiles; car alors on était bien loin d'imaginer une telle révolution dans la terre. On la croyait en tous sens immobile. Ils créèrent donc un ciel où ils attachèrent toutes les étoiles, & donnèrent à ce ciel un mouvement particulier, qui le faisait avancer vers l'orient, pendant que toutes les étoiles semblaient faire leur route journalière d'orient en occident. A cette erreur ils en ajoutèrent une seconde bien plus essentielle. Ils crurent, que le ciel prétendu des étoiles fixes avançait d'un degré vers l'orient en cent années. Ainsi ils se trompèrent dans leur calcul

aſtronomique, auſſi-bien que dans leur ſyſtême phyſique. Par exemple, un aſtronome aurait dit alors : L'équinoxe du printems a été du tems d'un tel obſervateur dans un tel ſigne, à une telle étoile ; il a fait deux degrés de chemin depuis cet obſervateur juſqu'à nous : or deux degrés valent deux cents ans ; donc cet obſervateur vivait deux cents ans avant moi. Il eſt certain, qu'un aſtronome, qui aurait raiſonné ainſi, ſe ſerait trompé environ de cinquante ans. Voilà pourquoi les anciens, doublement trompés, composèrent leur grande année du monde, c'eſt-à-dire, de la révolution de tout le ciel, d'environ trente-ſix mille ans. Mais les modernes ſavent, que cette révolution imaginaire du ciel des étoiles, n'eſt autre choſe que la révolution des poles de la terre, qui ſe fait en vingt-cinq mille neuf cents ans. Il eſt bon de remarquer ici en paſſant, que Mr. Newton, en déterminant la figure de la terre, a très-heureuſement expliqué la raiſon de cette révolution.

Tout ceci poſé, il reſte pour fixer la chronologie, de voir par quelle étoile le colure des équinoxes coupe aujourd'hui l'écliptique au printems, & de ſavoir s'il ne ſe trouve point quelque ancien, qui nous ait dit en quel point l'écliptique était coupée de ſon tems par le même colure des équinoxes. Clément Alexandrin rapporte, que Chiron, qui était de l'expédition des argonautes, obſerva les conſtellations au tems de cette fameuſe expédition, & fixa l'équinoxe du printems au milieu du belier, l'équinoxe d'automne au milieu de la balance, le ſolſtice de notre été au milieu du cancre, & le ſolſtice d'hiver au milieu du capricorne.

Long-tems après l'expéditton des argonautes, & un an avant la guerre du Péloponèſe, Meton obſerva, que le point du ſolſtice d'été paſſait par le ſixième degré du cancre.

Or chaque ſigne du zodiaque eſt de trente degrés. Du tems de Chiron, le ſolſtice était à la moitié du ſigne,

c'eſt-à-dire, au quinzième degré ; un an avant la guerre du Péloponèſe, il était au huitième ; donc il avait rétrogradé de ſept degrés (un degré vaut ſoixante & douze ans) ; donc du commencement de la guerre du Péloponèſe, à l'entrepriſe des argonautes, il n'y a que ſept fois ſoixante & douze ans, qui ſont cinq cent quatre ans, & non pas ſept cents années, comme le diſaient les Grecs. Ainſi en comparant l'état du ciel d'aujourd'hui à l'état où il était alors, nous voyons, que l'expédition des argonautes doit être placée neuf cents ans avant JESUS-CHRIST, & non pas environ quatorze cents ans ; & que par conſéquent le monde eſt moins vieux d'environ cinq cents ans qu'on ne penſait. Par-là toutes les époques ſont rapprochées, & tout eſt fait plus tard qu'on ne le dit. Ce ſyſtême paraît vrai, je ne ſais s'il fera fortune, & ſi l'on voudra ſe réſoudre ſur ces idées à reformer la chronologie du monde. Peut-être les ſavans trouveraient-ils, que c'en ſerait trop, d'accorder à un même homme l'honneur d'avoir perfectionné à la fois la phyſique, la géométrie & l'hiſtoire ; ce ſerait une eſpèce de monarchie univerſelle, dont l'amour-propre s'accommode mal-aiſément. Auſſi dans le tems que les partiſans des tourbillons & de la matière cannelée attaquaient la gravitaton démontrée, le révérend père Souciet & Mr. Fréret écrivaient contre la chronologie de Newton avant qu'elle fût imprimée.

# DE LA TRAGÉDIE ANGLAISE.

LES Anglais avaient déjà un théatre, auſſi-bien que les Eſpagnols, quand les Français n'avaient encore que des tréteaux. Shakeſpear, que les Anglais prennent pour un Sophocle, fleuriſſait à-peu-près dans le tems de Lopez de Véga ; il créa le théatre ; il avait un génie plein de force & de fécondité, de naturel & de ſublime, ſans la moindre étincelle de bon goût, & ſans la moindre connaiſſance des règles. Je vais vous dire une choſe haſardée, mais vraie, c'eſt que le mérite de cet auteur a perdu le théatre anglais ; il y a de ſi belles ſcènes, des morceaux ſi grands & ſi terribles répandus dans ſes farces monſtrueuſes qu'on appelle tragédies, que ces pièces ont toujours été jouées avec un grand ſuccès. Le tems, qui fait ſeul la réputation des hommes, rend à la fin leurs défauts reſpectables. La plupart des idées bizarres & giganteſques de cet auteur ont acquis, au bout de cent cinquante ans, le droit de paſſer pour ſublimes. Les auteurs modernes l'ont preſque tous copié. Mais ce qui réuſſiſſait dans Shakeſpear, eſt ſifflé chez eux ; & vous croyez bien, que la vénération qu'on a pour cet auteur, augmente à meſure que l'on mépriſe les modernes. On ne fait pas réflexion, qu'il ne faudrait pas l'imiter ; & le mauvais ſuccès des copiſtes fait ſeulement qu'on le croit inimitable.

Vous ſavez que dans la tragédie du *Maure de Veniſe*, piéce très-touchante, un mari étrangle ſa femme ſur le théatre, & que quand la pauvre femme eſt étranglée, elle s'écrie, qu'elle meurt très-injuſtement. Vous n'ignorez pas, que dans Hamlet, des foſſoyeurs creuſent une foſſe en buvant, en chantant des vaudevilles, & en faiſant ſur les têtes des morts qu'ils rencontrent, des plai-

ſanteries convenables à des gens de leur métier ; mais ce qui vous ſurprendra, c'eſt qu'on a imité ces ſottiſes.

Sous le règne de Charles II qui était celui de la politeſſe, & l'âge des beaux arts, Otway dans ſa *Veniſe ſauvée*, introduit le ſénateur Antonio, & ſa courtiſanne Naki, au milieu des horreurs de la conſpiration du marquis de Bedmar. Le vieux ſénateur Antonio fait auprès de ſa courtiſanne toutes les ſingeries d'un vieux débauché impuiſſant & hors du bon ſens. Il contrefait le taureau & le chien ; il mord les jambes de ſa maîtreſſe, qui lui donne des coups de pied & des coups de fouet. On a retranché de la piéce d'Otway ces bouffonneries faites pour la plus vile canaille ; mais on a laiſſé dans le *Jules Céſar* de Shakeſpear les plaiſanteries des cordonniers & des ſavetiers romains, introduits ſur la ſcène avec Caſſius & Brutus. Vous vous plaindrez ſans doute, que ceux qui juſqu'à préſent vous ont parlé du théatre anglais, & ſurtout de ce fameux Shakeſpear, ne vous aient encore fait voir que ſes erreurs, & que perſonne n'ait traduit aucun de ces endroits frappans, qui demandent grace pour toutes ſes fautes. Je vous répondrai, qu'il eſt bien aiſé de rapporter en proſe les ſottiſes d'un poëte, mais très-difficile de traduire ſes beaux vers. Tous ceux qui s'érigent en critiques des écrivains célèbres, compilent des volumes. J'aimerais mieux deux pages, qui nous fiſſent connaître quelques beautés ; car je maintiendrai toujours, avec tous les gens du bon goût, qu'il y a plus à profiter dans nos vers d'Homère & de Virgile, que dans toutes les critiques qu'on a faites de ces deux grands-hommes.

J'ai haſardé de traduire quelques morceaux des meilleurs poëtes anglais ; en voici un de Shakeſpear. Faites grace à la copie en faveur de l'original ; & ſouvenez-vous toujours, quand vous voyez une traduction, que vous ne voyez qu'une faible eſtampe d'un beau tableau. J'ai choiſi le monologue de la tragédie de Hamlet, qui eſt

ſu de tout le monde, & qui commence par ces vers :

*To be, or not to be! that is the Queſtion! &c.*

C'eſt Hamlet, prince de Dannemarck qui parle.

Demeure, il faut choiſir, & paſſer à l'inſtant
De la vie à la mort, ou de l'être au néant.
Dieux juſtes, s'il en eſt, éclairez mon courage.
Faut-il vieillir courbé ſous la main qui m'outrage,
Supporter, ou finir mon malheur & mon ſort?
Que ſuis-je? qui m'arrête? & qu'eſt-ce que la mort?
C'eſt la fin de nos maux, c'eſt mon unique aſyle;
Après de longs tranſports, c'eſt un ſommeil tranquille.
On s'endort, & tout meurt. Mais un affreux réveil
Doit ſuccéder peut-être aux douceurs du ſommeil.
On nous menace; on dit que cette courte vie
De tourmens éternels eſt auſſi-tôt ſuivie.
O mort! moment fatal! affreuſe éternité!
Tout cœur à ton ſeul nom ſe glace épouvanté.
Eh! qui pourrait ſans toi ſupporter cette vie?
De nos prêtres menteurs bénir l'hypocriſie?
D'une indigne maîtreſſe encenſer les erreurs?
Ramper ſous un miniſtre, adorer ſes hauteurs?
Et montrer les langueurs de ſon ame abattue,
A des amis ingrats qui détournent la vue?
La mort ſerait trop douce en ces extrémités.
Mais le ſcrupule parle, & nous crie, arrêtez.
Il défend à nos mains cet heureux homicide,
Et d'un héros guerrier, fait un chrétien timide, &c.

Ne croyez pas que j'aie rendu ici l'anglais mot pour mot; malheur aux faiſeurs de traductions littérales, qui

traduisant chaque parole énervent le sens ! C'est bien là qu'on peut dire, que la lettre tue, & que l'esprit vivifie.

Voici encore un passage d'un fameux tragique anglais ; c'est *Dryden*, poëte du tems de *Charles II*, auteur plus fécond que judicieux, qui aurait une réputation sans mêlange, s'il n'avait fait que la dixième partie de ses ouvrages.

Ce morceau commence ainsi ;

*When I consider Life tis all a Cheat,*
*Yet fool'd by Hope Men favour the Deceit*, &c.

De desseins en regrets, & d'erreurs en desirs,
Les mortels insensés promènent leur folie,
Dans des malheurs présens, dans l'espoir des plaisirs.
Nous ne vivons jamais, nous attendons la vie.
Demain, demain, dit-on, va combler tous nos vœux.
Demain vient, & nous laisse encore plus malheureux.
Quelle est l'erreur, hélas ! du soin qui nous dévore ?
Nul de nous ne voudrait recommencer son cours.
De nos premiers momens nous maudissons l'aurore,
Et de la nuit qui vient, nous attendons encore
Ce qu'ont en vain promis les plus beaux de nos jours, &c.

C'est dans ces morceaux détachés, que les tragiques Anglais ont jusqu'ici excellé. Leurs piéces, presque toutes barbares, dépourvues de bienséance, d'ordre & de vraisemblance, ont des lueurs étonnantes au milieu de cette nuit. Le style est trop ampoulé, trop hors de la nature, trop copié des écrivains hébreux, si remplis de l'enflure asiatique ; mais aussi les échasses du style figuré, sur lesquelles la langle anglaise est guindée, élèvent l'esprit bien haut, quoique par une marche irrégulière.

Il semble quelquefois que la nature ne soit pas faite en

Angleterre comme ailleurs. Ce même Dryden, dans ſa farce de Dom Sébaſtien roi de Portugal, qu'il appelle *tragédie*, fait parler ainſi un officier à ce monarque :

LE ROI SÉBASTIEN.

Ne me connais-tu pas, traître, inſolent !

ALONZE.

Qui ? moi ?

Je te connais fort bien, mais non pas pour mon roi.
Tu n'es plus dans Lisbonne, où ta cour mépriſable
Nourriſſait de ton cœur l'orgueil inſupportable.
Un tas d'illuſtres ſots & de fripons titrés,
Et de gueux du bel air & d'eſclaves dorés,
Chatouillait ton oreille & faſcinait ta vue,
On t'entourait en cercle ainſi qu'une ſtatue.
Quand tu diſais un mot, chacun le cou tendu
S'empreſſait d'applaudir ſans t'avoir entendu ;
Et ce troupeau ſervile admirait en ſilence
Ta royale ſottiſe & ta noble arrogance :
Mais te voilà réduit à ta juſte valeur. . . .

Ce diſcours eſt un peu anglais ; la piéce d'ailleurs eſt bouffonne. Comment concilier, diſent nos critiques, tant de ridicule & de raiſon, tant de baſſeſſe & de ſublime ? Rien n'eſt plus aiſé à concevoir ; il faut ſonger que ce ſont des hommes qui ont écrit. La ſcène eſpagnole a tous les défauts de l'anglaiſe, & n'en a peut-être pas les beautés. Et de bonne foi qu'étaient donc les Grecs ? qu'était donc Euripide, qui dans la même piéce fait un tableau ſi touchant, ſi noble d'Alceſte s'immolant à ſon époux, & met dans la bouche d'Admète & de ſon père des puérilités ſi groſſières, que les commentateurs mêmes en ſont embarraſſés ? Ne faut-il pas être bien intrépide pour ne pas trouver le ſommeil d'Homère quelquefois un

peu long, & les rêves de ce ſommeil aſſez inſipides? Il faut bien des ſiècles pour que le bon goût s'épure. Virgile chez les Romains, Racine chez les Français, furent les premiers dont le goût fut toujours pur dans les grands ouvrages.

Monſieur Adiſſon eſt le premier Anglais, qui ait fait une tragédie raiſonnable. Je le plaindrais, s'il n'y avait mis que de la raiſon. Sa tragédie de Caton eſt écrite d'un bout à l'autre avec cette élégance mâle & énergique dont Corneille le premier donna chez nous de ſi beaux exemples dans ſon ſtyle inégal. Il me ſemble que cette piéce eſt faite pour un auditoire un peu philoſophe & très-républicain. Je doute que nos jeunes dames & nos petits-maîtres euſſent aimé Caton en robe de chambre, liſant les dialogues de Platon & faiſant ſes réflexions ſur l'immortalité de l'ame. Mais ceux qui s'élèvent au-deſſus des uſages, des préjugés, des faibleſſes de leur nation, ceux qui ſont de tous les tems & de tous les pays, ceux qui préférent la grandeur philoſophique à des déclarations d'amour, ſeront bien aiſes de trouver ici une copie quoiqu'imparfaite de ce morceau ſublime. Il ſemble qu'Adiſſon, dans ce beau monologue de Caton, ait voulu lutter contre Shakeſpear. Je traduirai l'un comme l'autre, c'eſt-à-dire avec cette liberté ſans laquelle on s'écarterait trop de ſon original à force de vouloir reſſembler. Le fonds eſt très-fidèle; j'y ajoute peu de détails. Il m'a fallu enchérir ſur lui, ne pouvant l'égaler.

Oui, Platon, tu dis vrai, notre ame eſt immortelle.
C'eſt un Dieu qui lui parle, un Dieu qui vit en elle.
Eh! d'où viendrait ſans lui ce grand preſſentiment,
Ce dégoût des faux biens, cette horreur du néant?
Vers des ſiècles ſans fin je ſens que tu m'entraînes.
Du monde & de mes ſens je vais briſer les chaînes,

Et

Et m'ouvrir loin d'un corps dans la fange arrêté,
Les portes de la vie & de l'éternité.
L'éternité ! quel mot consolant & terrible !
O lumière ! ô nuage ! ô profondeur horrible !
Que suis-je, où suis-je ? où vais-je ? & d'où suis-je tiré ?
Dans quels climats nouveaux, dans quel monde ignoré,
Le moment du trépas va-t-il plonger mon être ?
Où sera cet esprit qui ne peut se connaître ?
Que me préparez-vous, abymes ténébreux ?
Allons, s'il est un DIEU, Caton doit être heureux.
Il en est un sans doute, & je suis son ouvrage.
Lui-même au cœur du juste il empreint son image.
Il doit venger sa cause & punir les pervers.
Mais comment ? dans quel tems ? & dans quel univers ?
Ici la vertu pleure, & l'audace l'opprime ;
L'innocence à genoux y tend la gorge au crime ;
La fortune y domine, & tout y suit son char.
Ce globe infortuné fut formé pour César.
Hâtons-nous de sortir d'une prison funeste.
Je te verrai sans ombre, ô vérité céleste !
Tu te caches de nous dans nos jours de sommeil.
Cette vie est un songe, & la mort un réveil.

Dans cette tragédie d'un patriote & d'un philosophe, le rôle de Caton me paraît surtout un des plus beaux personnages qui soient sur aucun théatre. Le Caton d'Adisson est, je crois, fort au-dessus de la Cornélie de Pierre Corneille ; car il est continuellement grand sans enflure ; & le rôle de Cornélie, qui d'ailleurs n'est pas un personnage nécessaire, sent trop la déclamation en quelques endroits. Elle veut toujours être héroïne, & Caton ne s'apperçoit jamais qu'il est un héros.

Il eſt bien triſte que quelque choſe de ſi beau ne ſoit pas une belle tragédie ; des ſcènes découſues qui laiſſent ſouvent le théatre vuide, des *à parte* trop longs & ſans art, des amours froids & inſipides, une conſpiration inutile à la piéce, un certain *Sempronius* déguiſé & tué ſur le théatre ; tout cela fait de la fameuſe tragédie de Caton, une piéce que nos comédiens n'oſeraient jamais jouer, quand même nous penſerions à la romaine ou à l'angl aiſe. La barbarie & l'irrégularité du théatre de Londres ont percé juſques dans la ſageſſe d'Adiſſon. Il me ſemble que je vois le czar Pierre, qui en réformant les Ruſſes, tenait encore quelque choſe de ſon éducation & des mœurs de ſon pays.

La coutume d'introduire de l'amour, à tort & à travers, dans les ouvrages dragmatiques, paſſa de Paris à Londres vers l'an 1660 avec nos rubans & nos perruques. Les femmes, qui y parent les ſpectacles, comme ici, ne veulent plus ſouffrir qu'on leur parle d'autres choſes que d'amour. Le ſage Adiſſon eut la molle complaiſance de plier la ſévérité de ſon caractère aux mœurs de ſon tems, & gâta un chef-d'œuvre pour avoir voulu plaire.

Depuis lui les piéces ſont devenues plus régulières, le peuple plus difficile, les auteurs plus correcťs & moins hardis. J'ai vu des pièces nouvelles fort ſages, mais froides. Il ſemble que les Anglais n'aient été fait juſqu'ici que pour produire des beautés irrégulières. Les monſtres brillans de Shakeſpear plaiſent mille fois plus que la ſageſſe moderne. Le génie poétique des Anglais reſſemble juſqu'à préſent à un arbre touffu, planté par la nature, jetant au haſard mille rameaux, & croiſſant inégalement avec force. Il meurt, ſi vous voulez forcer ſa nature, & le tailler en arbre des jardins de Marly.

*

## SUR LA COMÉDIE ANGLAISE.

SI dans la plupart des tragédies anglaiſes les héros ſont ampoulés & les héroïnes extravagantes, en récompenſe le ſtyle eſt plus naturel dans la comédie. Mais ce naturel nous paraîtrait ſouvent celui de la débauche, plutôt que celui de l'honnêteté. On y appelle chaque choſe par ſon nom. Une femme fâchée contre ſon amant lui ſouhaite la vérole. Un ivrogne, dans une piéce qu'on joue tous les jours, ſe maſque en prêtre, fait du tapage, eſt arrêté par le guet. Il ſe dit curé; on lui demande s'il a une cure; il répond qu'il en a une excellente pour la chaude..... Une des comédies les plus décentes, intitulée *Le mari négligent*, repréſente d'abord ce mari, qui ſe fait gratter la tête par une ſervante aſſiſe à côté de lui; ſa femme ſurvient & s'écrie: A quelle autorité ne parvient-on pas par être putain! Quelques cyniques prennent le parti de ces expreſſions groſſières; ils s'appuient ſur l'exemple d'Horace, qui nomme par leur nom toutes les parties du corps humain & tous les plaiſirs qu'elles donnent. Ce ſont des images qui gagnent chez nous à être voilées. Mais Horace, qui ſemble fait pour les mauvais lieux, ainſi que pour la cour, & qui entend parfaitement les uſages de ces deux empires, parle auſſi franchement de ce qu'un honnête homme dans ſes beſoins peut faire à une jeune fille, que s'il parlait d'une promenade ou d'un ſoupé. On ajoute que les Romains du tems d'Auguſte étaient auſſi polis que les Pariſiens, & que ce même Horace, qui loue l'empereur Auguſte d'avoir reformé les mœurs, ſe conformait ſans honte à l'uſage de ſon ſiècle, qui permettait les filles, les garçons, & les noms propres. Choſe étrange (ſi quelque choſe pouvait l'être) qu'Horace en parlant le

langage de la débauche fût le favori d'un réformateur, & qu'Ovide pour avoir parlé le langage de la galanterie, fût exilé par un débauché, un fourbe, un assassin nommé Octave, parvenu à l'empire par des crimes qui méritaient le dernier supplice! (*a*)

Quoi qu'il en soit, Bayle prétend, que les expressions sont indifférentes; en quoi lui, les cyniques & les stoïciens semblent se tromper; car chaque chose a des noms différens, qui la peignent sous divers aspects, & qui donnent d'elle des idées fort différentes. Les mots de *magistrat* & de *robin*, de *gentilhomme* & de *gentillâtre*, d'*officier* & d'*aigrefin*, de *religieux* & de *moine*, ne signifient pas la même chose. La consommation du mariage, & tout ce qui sert à ce grand œuvre, sera différemment exprimé par le curé, par le mari, par le médecin & par un jeune homme amoureux. Le mot dont celui-ci se servira réveillera l'image du plaisir; les termes du médecin ne présenteront que des figures anatomiques; le mari fera entendre avec décence ce que le jeune indiscret aura dit avec audace; & le curé tâchera de donner l'idée d'un sacrement. Les mots ne sont donc pas indifférens, puis qu'il n'y a point de synonymes.

Il faut encore considérer, que si les Romains permettaient des expressions grossières dans des satyres qui n'étaient lues que de peu de personnes, ils ne souffriraient pas des mots déshonnêtes sur le théatre. *Car*, comme dit La Fontaine, *chastes sont les oreilles*, *encore que les yeux soient fripons.* En un mot, il ne faut pas qu'on prononce en public un mot qu'une honnête femme ne puisse répéter.

Les Anglais ont pris, ont déguisé, on gâté la plupart des piéces de Molière. Ils ont voulu faire un *Tartuffe;* il était impossible que ce sujet réussît à Londres: la raison

(*a*) Voyez les causes de la persécution faite par Octave à Ovide, dans les *Questions sur l'Encyclopédie.*

en eſt, qu'on ne ſe plaît guère aux portraits de gens qu'on ne connaît pas. Un des grands avantages de la nation anglaiſe, c'eſt qu'il n'y a point de *Tartuffe* chez elle. Pour qu'il y eût de faux dévots, il faudrait qu'il y en eût de véritables. On n'y connaît preſque pas le nom de *dévot*, mais beaucoup celui d'honnête homme. On n'y voit point d'imbécilles qui mettent leurs ames en d'autres mains, ni de ces petits ambitieux qui s'établiſſent dans un quartier de la ville un empire deſpotique ſur quelques femmelettes autrefois galantes & toujours faibles, & ſur quelques hommes plus faibles & plus mépriſables qu'elles. La philoſophie, la liberté & le climat conduiſent à la miſantropie. Londres qui n'a point de *Tartuffes* eſt plein de *Timons*. Auſſi le *Miſantrope* ou l'*Homme au franc procédé*, eſt une des bonnes comédies qu'on ait à Londres : elle fut faite du tems que Charles II & ſa cour brillante tâchaient de défaire la nation de ſon humeur noire. Wicherley, auteur de cet ouvrage, était l'amant déclaré de la ducheſſe de Cheveland, maîtreſſe du roi. Cette homme, qui paſſait ſa vie dans le plus grand monde, en peignait les ridicules & les faibleſſes avec les couleurs les plus fortes. Les traits de la piéce de Wicherley ſont plus hardis que ceux de Molière, mais auſſi ils ont moins de fineſſe & de bienſéance. L'auteur anglais a corrigé le ſeul défaut qui ſoit dans la piéce de Molière ; ce défaut eſt le manque d'intrigue & d'intérêts. La piéce anglaiſe eſt intéreſſante, & l'intrigue en eſt ingénieuſe, mais trop hardie pour nos mœurs.

C'eſt un capitaine de vaiſſeau, plein de valeur, de franchiſe & de mépris pour le genre humain. Il a un ami ſage & ſincère dont il ſe défie, & une maîtreſſe dont il eſt tendrement aimé, ſur laquelle il ne daigne pas jeter les yeux ; au contraire, il a mis toute ſa confiance dans un faux ami, qui eſt le plus indigne homme qui reſpire, & il a donné ſon cœur à la plus coquette & à la plus perfide de toutes les femmes. Il eſt bien aſſuré, que

cette femme eſt une Pénélope, & ce faux ami un Caton. Il part pour s'aller battre contre les Hollandais, & laiſſe tout ſon argent, ſes pierreries, & tout ce qu'il a au monde à cette femme de bien, & recommande cette femme elle-même à cet ami fidèle, ſur lequel il compte ſi fort. Cependant le véritable honnête homme, dont il ſe défie tant, s'embarque avec lui ; & la maîtreſſe, qu'il n'a pas ſeulement daigné regarder, ſe déguiſe en page, & fait le voyage, ſans que le capitaine s'apperçoive de ſon ſexe, de toute la campagne.

Le capitaine ayant fait ſauter ſon vaiſſeau dans un combat, revient à Londres ſans ſecours, ſans vaiſſeau & ſans argent, avec ſon page & ſon ami, ne connaiſſant ni l'amitié de l'un ni l'amour de l'autre. Il va droit chez la perle des femmes, qu'il compte retrouver avec ſa caſſette & ſa fidélité. Il la retrouve mariée avec l'honnête fripon à qui il s'était confié, & on ne lui a pas plus gardé ſon dépôt que le reſte. Mon homme a toutes les peines du monde à croire, qu'une femme de bien puiſſe faire de pareils tours ; mais pour l'en convaincre mieux, cette honnête dame devient amoureuſe du petit page, & veut le prendre à force ; mais comme il faut que juſtice ſe faſſe, & que dans une piéce de théatre la vice ſoit puni, & la vertu récompenſée, il ſe trouve à la fin du compte, que le capitaine ſe met à la place du page, couche avec ſon infidelle, fait cocu ſon traître ami, lui donne un bon coup d'épée au travers du corps, reprend ſa caſſette, & épouſe ſon page. Vous remarquerez qu'on a encore lardé cette piéce d'une comteſſe de Pimbeſche, vieille plaideuſe, parente du capitaine, laquelle eſt bien la plus plaiſante créature, & le meilleur caractère, qui ſoit au théatre.

Wicherley a encore tiré de Molière une piéce non moins ſingulière, & non moins hardie, c'eſt une eſpèce d'*Ecole des femmes*. Le principal perſonnage de la piéce eſt un drôle à bonnes fortunes, la terreur des maris de

Londres, qui pour être plus sûr de son fait, s'avise de faire courir le bruit que dans sa dernière maladie les chirurgiens ont trouvé à propos de le faire eunuque. Avec cette belle réputation tous les maris lui amènent leurs femmes, & le pauvre homme n'est plus embarrassé que du choix. Il donne surtout la préférence à une petite campagnarde, qui a beaucoup d'innocence & de tempérament, & qui fait son mari cocu avec une bonne foi qui vaut mieux que la malice des dames les plus expertes. Cette piéce n'est pas, si vous voulez, l'école des bonnes mœurs; mais en vérité c'est l'école de l'esprit & du bon comique.

Un chevalier van Brugh a fait des comédies encore plus plaisantes, mais moins ingénieuses. Ce chevalier était un homme de plaisir, & par-dessus cela poëte & architecte. On prétend, qu'il écrivait avec autant de délicatesse & d'élégance, qu'il bâtissait grossièrement. C'est lui qui a bâti le fameux château de Blenheim, pesant & durable monument de notre malheureuse bataille d'Hochstet. Si les appartemens étaient seulement aussi larges que les murailles sont épaisses, ce château serait assez commode. On a mis dans l'épitaphe de van Brugh, qu'on souhaitait que la terre ne lui fût point légère, attendu que de son vivant il l'avait si inhumainement chargée. Ce chevalier ayant fait un tour en France avant la belle guerre de 1701, fut mis à la Bastille, & y resta quelque tems, sans avoir jamais pu savoir ce qui lui avait attiré cette distinction de la part de notre ministère. Il fit une comédie à la Bastille; & ce qui est à mon sens fort étrange, c'est qu'il n'y a dans cette piéce aucun trait contre le pays dans lequel il essuya cette violence.

Celui de tous les Anglais qui a porté le plus loin la gloire du théatre comique, est feu Mr. Congrève. Il n'a fait que peu de piéces, mais toutes sont excellentes dans leur genre. Les règles du théatre y sont rigoureusement

obſervées. Elle ſont pleines de caractères nuancés avec une extrême fineſſe : on n'y eſſuie pas la moindre mauvaiſe plaiſanterie : vous y voyez partout le langage des honnêtes gens, avec des actions de fripon ; ce qui prouve qu'il connaiſſait bien ſon monde, & qu'il vivait dans ce qu'on appelle *la bonne compagnie.* Ses piéces ſont les plus ſpirituelles & les plus exactes, celles de van Brugh les plus gaies, & celles de Wicherley les plus fortes. Il eſt à remarquer, qu'aucun de ces beaux eſprits n'a mal parlé de Molière ; il n'y a que les mauvais auteurs Anglais qui aient dit du mal de ce grand-homme.

Au reſte, ne me demandez pas que j'entre ici dans le moindre détail de ces piéces anglaiſes dont je ſuis ſi grand partiſan, ni que je vous rapporte un bon mot ou une plaiſanterie des Wicherleys & des Congrèves : on ne rit point dans une traduction. Si vous voulez connaître la comédie anglaiſe, il n'y a d'autre moyen pour cela que d'aller à Londres, d'y reſter trois ans, d'apprendre bien l'anglais, & de voir la comédie tous les jours. Je n'ai pas grand plaiſir en liſant Plaute & Ariſtophane, pourquoi ? C'eſt que je ne ſuis ni Grec ni Romain. La fineſſe des bons mots, l'alluſion, l'à-propos, tout cela eſt perdu pour un étranger.

Il n'en eſt pas de même dans la tragédie. Il n'eſt queſtion chez elle que de grandes paſſions, & de ſottiſes héroïques, conſacrées par de vieilles erreurs de fables ou d'hiſtoire. Œdipe, Electre appartiennent aux Eſpagnols, aux Anglais, & à nous comme aux Grecs. Mais la bonne comédie eſt la peinture parlante des ridicules d'une nation ; & ſi vous ne connaiſſez pas la nation à fond, vous ne pouvez guère juger de la peinture.

On reproche aux Anglais leur ſcène ſouvent enſanglantée & ornée de corps morts, on leur reproche leurs gladiateurs, qui combattent à moitié nuds devant de jeunes filles, & qui s'en retournent quelquefois avec un nez ou une joue de moins. Ils diſent pour leurs raiſons,

qu'ils imitent les Grecs dans l'art de la tragédie, & les Romains dans l'art de couper des nez. Mais leur théatre est un peu loin de celui des Sophocles & des Euripides, & à l'égard des Romains, il faut avouer qu'un nez & une joue sont bien peu de chose en comparaison de cette multitude de victimes qui s'égorgeaient mutuellement dans le cirque pour le plaisir des dames romaines.

Ils ont eu quelquefois des danses dans leurs comédies, & ces danses ont été des allégories d'un goût singulier. Le pouvoir despotique & l'état républicain furent représentés en 1709 par une danse tout-à-fait galante. On voyait d'abord un roi qui après un entrechat donnait un grand coup de pied dans le derrière à son premier ministre; celui-ci le rendait à un second, le second à un troisième; & enfin celui qui recevait le dernier coup figurait le gros de la nation, qui ne se vengeait sur personne; le tout se faisait en cadence. Le gouvernement républicain était figuré par un danse ronde, où chacun donnait & recevait également. C'est pourtant là le pays qui a produit des Adissons, des Popes, des Lockes & des Newtons.

## *SUR LES COURTISANS QUI CULTIVENT LES LETTRES.*

IL a été un tems en France où les beaux-arts étaient cultivés par les premiers de l'état. Les courtisans surtout s'en mêlaient malgré la dissipation, le goût des riens, la passion pour l'intrigue, toutes divinités du pays. Il me paraît qu'on est actuellement à la cour dans tout un autre goût que celui des lettres; peut-être dans peu de tems la mode de penser reviendra-t-elle. Un roi n'a qu'à vouloir; on fait de cette nation-ci tout ce qu'on veut. En Angleterre communément on pense, & les lettres y sont plus

en honneur qu'ici. Cet avantage eſt une ſuite néceſſaire de la forme de leur gouvernement. Il y a à Londres environ huit cents perſonnes, qui ont le droit de parler en public, & de ſoutenir les intérêts de la nation. Environ cinq ou ſix mille prétendent au même bonheur à leur tour. Tout le reſte s'érige en juge de tous ceux-ci, & chacun peut faire imprimer ce qu'il penſe ſur les affaires publiques ; ainſi toute la nation eſt dans la néceſſité de s'inſtruire. On n'entend parler que des gouvernemens d'Athènes & de Rome. Il faut bien, malgré qu'on en ait, lire les auteurs qui en ont traité. Cette étude conduit naturellement aux belles-lettres. En général les hommes ont l'eſprit de leur état. Pourquoi d'ordinaire nos magiſtrats, nos avocats, nos médecins, & beaucoup d'eccléſiaſtiques, ont-ils plus de lettres, de goût & d'eſprit, que l'on n'en trouve dans toutes les autres profeſſions ? C'eſt que réellement leur état eſt d'avoir l'eſprit cultivé, comme celui d'un marchand eſt de connaître ſon négoce.

Il n'y a pas long-tems qu'un ſeigneur Anglais fort jeune, me vint voir à Paris, en revenant d'Italie. Il avait fait en vers une deſcription de ce pays-là, auſſi poliment écrite, que tout ce qu'ont fait le comte de Rocheſter, & nos Chaulieux, nos Sarraſins & nos Chapelles. La traduction que j'en ai faite eſt ſi loin d'atteindre à la force & à la bonne plaiſanterie de l'original, que je ſuis obligé d'en demander ſérieuſement pardon à l'auteur, & à ceux qui entendent l'anglais. Cependant comme je n'ai pas d'autre moyen de faire connaître les vers de mylord Harvey, les voici dans ma langue.

Qu'ai-je donc vu dans l'Italie ?
Orgueil, aſtuce, & pauvreté ;
Grands complimens, peu de bonté,
Et beaucoup de cérémonie.

L'extravagante comédie,
Que ſouvent l'inquiſition (*a*)
Veut qu'on nomme religion,
Mais qu'ici nous nommons folie.
La nature en vain bienfaiſante
Veut enrichir ces lieux charmans ;
Des prêtres la main déſolante
Etouffe ſes plus beaux préſens.
Les monſignor, ſoi-diſant grands,
Seuls dans leurs palais magnifiques,
Y ſont d'illuſtres fainéans,
Sans argent & ſans domeſtiques.
Pour les petits, ſans liberté,
Martyrs du joug qui les domine,
Ils ont fait vœu de pauvreté,
Priant DIEU par oiſiveté,
Et toujours jeûnans par famine.
Ces beaux lieux du pape bénis
Semblent habités par les diables ;
Et les habitans miſérables
Sont damnés dans le paradis.

Je ne ſuis pas de l'avis de mylord Harvey. Il y a des pays en Italie qui ſont très-malheureux, parce que des étrangers s'y battent depuis long-tems à qui les gouvernera : mais il y en a d'autres où l'on n'eſt ni ſi gueux ni ſi ſot qu'il le dit.

(*a*) Il entend ſans doute les farces que certains prédicateurs jouent dans les places publiques.

# SUR LE COMTE DE ROCHESTER ET Mr. WALLER.

Tout le monde connaît la réputation du comte de Rochester. Mr. de St. Evremont en a beaucoup parlé ; mais il ne nous a fait connaître du fameux Rochester, que l'homme de plaisir, l'homme à bonnes fortunes. Je voudrais faire connaître en lui l'homme de génie, & le grand poëte. Entr'autres ouvrages, qui brillaient de cette imagination ardente, qui n'appartenait qu'à lui, il a fait quelques satyres sur les mêmes sujets que notre célèbre Despréaux avait choisis. Je ne sais rien de plus utile pour se perfectionner le goût, que la comparaison des grands génies, qui se sont exercés sur les mêmes matières. Voici comme Mr. Despréaux parle contre la raison humaine dans la *Satyre sur l'homme.*

Cependant à le voir, plein de vapeurs légères,
Soi-même se bercer de ses propres chimères,
Lui seul de la nature est la base & l'appui,
Et le dixième ciel ne tourne que pour lui.
De tous les animaux il est ici le maître ;
Qui pourrait le nier ? poursuis-tu : Moi peut-être.
Ce maître prétendu, qui leur donne des loix,
Ce roi des animaux, combien a-t-il de rois ?

Voici à-peu-près comme s'exprime le comte de Rochester dans sa *Satyre sur l'homme.* Mais il faut que le lecteur se ressouvienne toujours, que ce sont ici des traductions libres des poëtes Anglais, & que la gêne de notre versification, & les bienséances délicates de notre langue, ne

peuvent donner l'équivalent de la licence impétueuse du ſtyle anglais.

Cet eſprit que je hais, cet eſprit plein d'erreur,
Ce n'eſt pas ma raiſon, c'eſt la tienne, docteur,
C'eſt la raiſon frivole, inquiète, orgueilleuſe,
Des ſages animaux rivale dédaigneuſe,
Qui croit entr'eux & l'ange occuper le milieu,
Et penſe être ici-bas l'image de ſon DIEU.
Vil atôme imparfait, qui croit, doute, diſpute,
Rampe, s'élève, tombe, & nie encor ſa chûte,
Qui nous dit, je ſuis libre, en nous montrant ſes fers,
Et dont l'œil trouble & faux croit percer l'univers.
Allez, révérends fous, bienheureux fanatiques,
Compilez bien l'amas de vos riens ſcholaſtiques.
Pères de viſions, & d'énigmes ſacrès,
Auteurs du labyrinthe où vous vous égarez,
Allez obſcurément éclaicir vos myſtères,
Et courez dans l'école adorer vos chimères.
Il eſt d'autres erreurs, il eſt de ces dévots
Condamnés par eux-mêmes à l'ennui du repos.
Ce myſtique encloîtré, fier de ſon indolence,
Tranquille au ſein de DIEU, qu'y peut-il faire? Il penſe.
Non, tu ne penſes point, tu végètes, tu dors;
Inutile à la terre, & mis au rang des morts,
Ton eſprit énervé croupit dans la molleſſe.
Réveille-toi, ſois homme, & ſors de ton ivreſſe.
L'homme eſt né pour agir, & tu prétends penſer!

Que ces idées ſoient vraies ou fauſſes, il eſt toujours certain qu'elles ſont exprimées avec une énergie qui fait

le poëte. Je me garderai bien d'examiner la chofe en philofophe, & de quitter ici le pinceau pour le compas: mon unique but dans cette lettre eft de faire connaître le génie des poëtes Anglais, & je vais continuer fur ce ton.

On a beaucoup entendu parler du célèbre Waller en France. La Fontaine, St. Evremont & Bayle ont fait fon éloge; mais on ne connaît de lui que fon nom. Il eut à-peu-près à Londres la même réputation que Voiture eut à Paris, & je crois qu'il la méritait mieux. Voiture vint dans un tems, où l'on fortait de la barbarie, & où l'on était encore dans l'ignorance. On voulait avoir de l'efprit, & on n'en avait point encore. On cherchait des tours au-lieu de penfées. Les faux-brillans fe trouvent plus aifément que les pierres précieufes. Voiture, né avec un génie frivole & facile, fut le premier qui brilla dans cette aurore de la littérature françaife. S'il était venu après les grands hommes qui ont illuftré le fiècle de Louis XIV, il aurait été obligé d'avoir plus que de l'efprit. C'en était affez pour l'*hôtel de Rambouillet*, & non pour la poftérité. Defpréaux le loue; mais c'eft dans fes premières fatyres, c'eft dans le tems que le goût de Defpréaux n'était pas encore formé; il était jeune, & dans l'âge où l'on juge des hommes par la réputation, & non pas par eux-mêmes. D'ailleurs, Defpréaux était fouvent bien injufte dans fes louanges & dans fes cenfures. Il louait Ségrais, que perfonne ne lit, il infultait Quinault, que tout le monde fait par cœur; & il ne dit rien de La Fontaine.

Waller, meilleur que Voiture, n'était pas encore parfait. Ses ouvrages galans refpirent la grace; mais la négligence les fait languir, & fouvent les penfées fauffes les défigurent. Les Anglais n'étaient pas encore parvenus de fon tems à écrire avec correction. Ses ouvrages férieux font pleins d'une vigueur, qu'on n'attendrait pas de la molleffe de fes autres piéces. Il a fait un éloge funèbre

de Cromwell, qui avec ſes défauts paſſe pour un chef-d'œuvre. Pour entendre cet ouvrage, il faut ſavoir, que Cromwell mourut le jour d'une tempête extraordinaire. La pièce commence ainſi :

Il n'eſt plus, c'en eſt fait, ſoumettons-nous au ſort.
Le ciel a ſignalé ce jour par des tempêtes,
Et la voix du tonnerre éclatant ſur nos têtes,
Vient d'annoncer ſa mort.

Par ſes derniers ſoupirs il ébranle cette iſle,
Cette iſle, que ſon bras fit trembler tant de fois,
Quand dans le cours de ſes exploits
Il briſait la tête des rois,
Et ſoumettait un peuple, à ſon joug ſeul docile.

Mer, tu t'en es troublée; ô mer! tes flots émus
Semblent dire en grondant aux plus lointains rivages,
Que l'effroi de la terre & ton maître n'eſt plus.
Tel au ciel autrefois s'envola Romulus,
Tel il quitta la terre au milieu des orages,
Tel d'un peuple guerrier il reçut les hommages;
Obéi dans ſa vie, à ſa mort adoré,
Son palais fut un temple, &c.

C'eſt à propos de cet éloge de Cromwell, que Waller fit au roi Charles II cette réponſe, qu'on trouve dans le dictionnaire de Bayle. Le roi, à qui Waller venait, ſelon l'uſage des rois & des poëtes, de préſenter une piéce farcie de louanges, lui reprocha, qu'il avait fait mieux pour Cromwell. Waller répondit, *Sire, nous autres poëtes, nous réuſſiſſons mieux dans les fictions que dans les vérités.* Cette réponſe n'était pas ſi ſincère que celle de l'ambaſſadeur Hollandais, qui lorſque le même roi ſe plai-

gnait, que l'on avait moins d'égards pour lui que pour Cromwell, répondit : *Ah ! ſire, ce Cromwell était tout autre choſe.* Il y a des courtiſans même en Angleterre, & Waller l'était ; mais je ne conſidère les gens après leur mort, que par leurs ouvrages ; tout le reſte eſt pour moi anéanti. Je remarque ſeulement, que Waller, né à la cour avec ſoixante mille livres de rente, n'eut jamais ni le ſot orgueil, ni la nonchalance d'abandonner ſon talent. Les comtes de Dorſet & de Roſcomon, les deux ducs de Buckingham, mylord Hallifax, & tant d'autres, n'ont pas cru déroger en devenant de très-grands poëtes & d'illuſtres écrivains. Leurs ouvrages leur font plus d'honneur que leurs noms. Ils ont cultivé les lettres comme s'ils en euſſent attendu leurs fortunes. Ils ont de plus rendu les arts reſpectables aux yeux du peuple, qui en tout a beſoin d'être mené par les grands, & qui pourtant ſe règle moins ſur eux en Angleterre, qu'en aucun lieu du monde.

## *DE PRIOR, DU POËME SINGULIER D'HUDIBRAS, ET DU DOYEN SWIFT.*

ON n'imaginait pas en France que Prior, qui vint de la part de la reine Anne donner la paix à Louis XIV avant que le baron Bolingbroke vînt la ſigner ; on ne devinait pas, dis-je, que ce plénipotentiaire fût un poëte. La France paya depuis l'Angleterre en même monnoie ; car le cardinal Dubois envoya notre Deſtouches à Londres, & il ne paſſa pas plus pour poëte parmi les Anglais que Prior parmi les Français. Le plénipotentiaire Prior était originairement un garçon cabaretier, que le comte de Dorſet, bon poëte lui-même, & un peu ivrogne, rencontra un jour liſant *Horace* ſur le banc de la taverne,

de

de même que mylord Aïla trouva ſon garçon jardinier liſant Newton. Aïla fit du jardinier un grand philoſophe, & Dorſet fit un très-agréable poëte du cabaretier.

C'eſt de Prior qu'eſt l'*Hiſtoire de l'ame* : cette hiſtoire eſt la plus naturelle qu'on ait faite juſqu'à préſent de cet être ſi bien ſenti & ſi mal connu. L'ame eſt d'abord aux extrêmités du corps, dans les pieds & dans les mains des enfans; & delà elle ſe place inſenſiblement au milieu du corps dans l'âge de puberté; enſuite elle monte au cœur, & là elle produit les ſentimens de l'amour & de l'héroïſme : elle s'élève juſqu'à la tête dans un âge plus mûr, elle y raiſonne comme elle peut, & dans la vieilleſſe on ne ſait plus ce qu'elle devient : c'eſt la sêve d'un vieil arbre qui s'évapore, & qui ne ſe répare plus. Peut-être cet ouvrage eſt-il trop long : toute plaiſanterie doit être courte, & même le ſérieux devrait bien être court auſſi.

Ce même Prior fit un petit poëme ſur la fameuſe bataille d'Hochſtet. Cela ne vaut pas ſon *hiſtoire de l'ame*; il n'y a de bon que cette apoſtrophe à Boileau;

Satyrique flatteur, toi qui pris tant de peine
Pour chanter que Louis n'a point paſſé le Rhin.

Notre plénipotentiaire finit par paraphraſer en quinze cents vers ces mots attribués à Salomon, que *tout eſt vanité.* On en pourrait faire quinze mille ſur ce ſujet Mais malheur à qui dit tout ce qu'il peut dire.

Enfin la reine Anne étant morte, le miniſtère ayant changé, la paix que Prior avait entamée étant en horreur, Prior n'eut de reſſource qu'une édition de ſes œuvres par une ſouſcription de ſon parti; après quoi il mourut en philoſophe, comme meurt ou croit mourir tout honnête Anglais.

Je voudrais vous donner auſſi quelques idées des poéſies de mylord Roſcomon, de mylord Dorſet; mais je ſens

qu'il me faudrait faire un gros livre, & qu'après bien de la peine je ne vous donnerais qu'une idée fort imparfaite de tous ces ouvrages. La poésie est une espèce de musique, il faut l'entendre pour en juger. Quand je vous traduis quelques morceaux de ces poésies étrangères, je vous note imparfaitement leur musique; mais je ne puis exprimer le goût de leur chant.

Il y a surtout un poëme anglais, difficile à vous faire connaître; il s'appelle Hudibras. C'est un ouvrage tout comique, & cependant le sujet est la guerre civile du tems de Cromwell. Ce qui a fait verser tant de sang & tant de larmes, a produit un poëme qui force le lecteur le plus sérieux à rire. On trouve un exemple de ce contraste dans notre *Satyre Ménippée.* Certainement les Romains n'auraient point fait un poëme burlesque sur les guerres de César & de Pompée, & sur les proscriptions d'Octave & d'Antoine. Pourquoi donc les malheurs affreux que causa la ligue en France, & ceux que les guerres du roi & du parlement étalèrent en Angleterre, ont-ils pu fournir des plaisanteries? C'est qu'au fond il y avait un ridicule caché dans ces querelles funestes. Les bourgeois de Paris à la tête de la faction des seize, mêlaient l'impertinence aux horreurs de la faction. Les intrigues des femmes, du légat & des moines, avaient un côté comique, malgré les calamités qu'elles apportèrent. Les disputes théologiques, & l'enthousiasme des puritains en Angleterre étaient très-susceptibles de railleries; & ce fonds de ridicule bien développé pouvait devenir plaisant en écartant les horreurs tragiques qui le couvraient. Si la bulle *unigenitus* faisait répandre du sang, le petit poëme de *Philotanus* n'en serait pas moins convenable au sujet, & on ne pourrait même lui reprocher que de n'être pas aussi gai, aussi plaisant, aussi varié qu'il pouvait l'être, & de ne pas tenir dans le corps de l'ouvrage ce que promet le commencement.

Le poëme d'*Hudibras*, dont je vous parle, semble

être un composé de la *Satyre Ménippée* & de *Dom Quichotte* : il a ſur eux l'avantage des vers, il a celui de l'eſprit : La *Satyre Ménippée* n'en approche pas; elle n'eſt qu'un ouvrage très-médiocre. Mais à force d'eſprit l'auteur d'*Hudibras* a trouvé le ſecret d'être fort au-deſſous de *Dom Quichotte*. Le goût, la naïveté, l'art de narrer, celui de bien entremêler les aventures, celui de ne rien prodiguer, valent bien mieux que de l'eſprit : auſſi *Dom Quichotte* eſt lu de toutes les nations, & *Hudibras* n'eſt lu que des Anglais.

L'auteur de ce poëme ſi extraordinaire s'appellait Butler : il était comtemporain de Milton, & eut infiniment plus de réputation que lui, parce qu'il était plaiſant, & que le poëme de Milton était fort triſte. Butler tournait les ennemis du roi Charles II en ridicule; & toute la récompenſe qu'il en eut, fut que le roi citait ſouvent ſes vers. Les combats du chevalier Hudibras furent plus connus que les combats des anges & des diables du *Paradis perdu*. Mais la cour d'Angleterre ne traita pas mieux le plaiſant Butler, que la cour céleſte ne traita le ſérieux Milton; & tous deux moururent de faim, ou à-peu-près.

Le héros du poëme de Butler n'était pas un perſonnage feint, comme le *Dom Quichotte* de Michel Cervantes : c'était un chevalier baronet très-réel, qui avait été un des enthouſiaſtes de Cromwell, & un de ſes colonels. Il s'appellait Sir Samuel Luke. Pour faire connaître l'eſprit de ce poëme unique en ſon genre, il faut retrancher les trois quarts de tout paſſage qu'on veut traduire; car ce Butler ne finit jamais. J'ai donc réduit à environ quatre-vingts vers, les quatre cents premiers vers d'*Hudibras*, pour éviter la prolixité.

Quand les profanes & les ſaints
Dans l'Angleterre étaient aux priſes,
Qu'on ſe battait pour des égliſes,

Auſſi fort que pour des catins ;
Lorſqu'anglicans & puritains
Faiſaient une ſi rude guerre,
Et qu'au ſortir du cabaret
Les orateurs de Nazareth
Allaient battre la caiſſe en chaire ;
Que partout ſans ſavoir pourquoi,
Au nom du ciel, au nom du roi,
Les gens-d'armes couvraient la terre ;
Alors monſieur le chevalier,
Long-tems oiſif ainſi qu'Achile,
Tout rempli d'une ſainte bile,
Suivi de ſon grand écuyer,
S'échappa de ſon poulailler,
Avec ſon ſabre & l'évangile.
Et s'aviſa de guerroyer.

Sire Hudibras, cet homme rare,
Etait, dit-on, rempli d'honneur,
Avait de l'eſprit & du cœur,
Mais il en était fort avare.
D'ailleurs par un talent nouveau,
Il était tout propre au barreau,
Ainſi qu'à la guerre cruelle ;
Grand ſur les bancs, grand ſur la ſelle,
Dans les camps & dans un bureau ;
Semblable à ces rats amphibies,
Qui paraiſſant avoir deux vies,
Sont rats de campagne & rats d'eau.
Mais malgré ſa grande éloquence,
Et ſon mérite & ſa prudence,

Il paſſa chez quelques ſavans
Pour être un de ces inſtrumens,
Dont les fripons avec adreſſe
Savent uſer ſans dire mot,
Et qu'ils tournent avec ſoupleſſe;
Cet inſtrument s'appelle un *ſot.*
Ce n'eſt pas qu'en théologie,
En logique, en aſtrologie,
Il ne fût un docteur ſubtil;
En quatre il ſéparait un fil,
Diſputant ſans jamais ſe rendre,
Changeant de thèſe tout-à-coup,
Toujours prêt à parler beaucoup,
Quand il fallait ne point s'étendre.

D'Hudibras la religion
Etait tout comme ſa raiſon,
Vuide de ſens & fort profonde.
Le puritaniſme divin,
La meilleure ſecte du monde,
Et qui certes n'a rien d'humain;
La vraie égliſe militante,
Qui prêche un piſtolet en main,
Pour mieux convertir ſon prochain,
A grands coups de ſabre argumente,
Qui promet les céleſtes biens
Par le gibet & par la corde,
Et damne ſans miſéricorde
Les péchés des autres chrétiens,
Pour ſe mieux pardonner les ſiens;

Secte qui toujours détruisante
Se détruit elle-même enfin :
Tel Samson de sa main puissante
Brisa le temple philistin,
Mais il périt par sa vengeance
Et lui-même il s'ensevelit,
Ecrasé sur la chûte immense
De ce temple qu'il démolit.
Au nez du chevalier antique
Deux grandes moustaches pendaient,
A qui les parques attachaient
Le destin de la république.
Il les garde soigneusement,
Et si jamais on les arrache,
C'est la chûte du parlement ;
L'état entier en ce moment
Doit tomber avec sa moustache.
Ainsi Taliacotius,
Grand Esculape d'Etrurie,
Répara tous les nez perdus
Par une nouvelle industrie :
Il vous prenait adroitement
Un morceau du cu d'un pauvre homme,
L'appliquait au nez proprement ;
Enfin il arrivait qu'en somme,
Tout juste à la mort du prêteur
Tombait le nez de l'emprunteur ;
Et souvent dans la même bière,
Par justice & par un bon accord,
On remettait au gré du mort

Le nez auprès de ſon derrière.
Notre grand héros d'Albion,
Grimpé deſſus ſa haridelle,
Pour venger la religion,
Avait à l'arçon de ſa ſelle
Deux piſtolets & du jambon :
Mais il n'avait qu'un éperon.
C'était de tout tems ſa manière ;
Sachant que ſi ſa talonnière
Pique une moitié du cheval,
L'autre moitié de l'animal
Ne reſterait point en arrière.
Voilà donc Hudibras parti ;
Que DIEU béniſſe ſon voyage,
Ses argumens & ſon parti,
Sa barbe rouſſe & ſon courage.

Un homme qui aurait dans l'imagination la dixième partie de l'eſprit comique bon ou mauvais qui règne dans cet ouvrage, ſerait encore très-plaiſant : mais il ſe donnerait bien de garde de traduire *Hudibras*. Le moyen de faire rire des lecteurs étrangers des ridicules déjà oubliés chez la nation même où ils ont été célèbres ! On ne lit plus le Dante dans l'Europe, parce que tout eſt alluſion à des faits ignorés. Il en eſt de même d'*Hudibras*. La plupart des railleries de ce livre tombent ſur la théologie & les théologiens du tems. Il faudrait à tout moment un commentaire. La plaiſanterie expliquée, ceſſe d'être plaiſanterie ; & un commentateur de bons mots n'eſt guère capable d'en dire.

Voilà pourquoi on n'entendra jamais bien en France les livres de l'ingénieux docteur Swift, qu'on appelle le

Rabelais d'Angleterre. Il a l'honneur d'être prêtre, & de se moquer de tout comme lui. Mais Rabelais n'était pas au-dessus de son siècle, & Swift est fort au-dessus de Rabelais.

Notre curé de Meudon, dans son extravagant & inintelligible livre, a répandu une extrême gaieté & une plus grande impertinence. Il a prodigué l'érudition, les ordures, & l'ennui. Un bon conte de deux pages est acheté par des volumes de sottises. Il n'y a que quelques personnes d'un goût bizarre, qui se piquent d'entendre & d'estimer tout cet ouvrage. Le reste de la nation rit des plaisanteries de Rabelais, & méprise le livre ; on le regarde comme le premier des bouffons. On est fâché, qu'un homme, qui avait tant d'esprit, en ait fait un si misérable usage. C'est un philosophe ivre, qui n'a écrit que dans le tems de son ivresse.

Mr. Swift est Rabelais dans son bon sens, & vivant en bonne compagnie. Il n'a pas à la vérité la gaieté du premier, mais il a toute la finesse, la raison, le choix, le bon goût, qui manque à notre curé de Meudon. Ses vers sont d'un goût singulier & presqu'inimitable. La bonne plaisanterie est son partage en vers & en prose, mais pour le bien entendre, il faut faire un petit voyage dans son pays.

Dans ce pays qui paraît si étrange à une partie de l'Europe, on n'a point trouvé trop étrange que le révérend Swift, doyen d'une cathédrale, se soit moqué dans son *Conte du tonneau*, du catholicisme, du luthérianisme : & du calvinisme : il dit pour ses raisons qu'il n'a pas touché au christianisme. Il prétend avoir respecté le père en donnant cent coups de fouet aux trois enfans. Des gens difficiles ont cru que les verges étaient si longues qu'elles allaient jusqu'au père.

Ce fameux *conte du tonneau* est une imitation de l'ancien conte des trois anneaux indiscernables qu'un père légua à ses trois enfans. Ces trois anneaux étaient

la religion juive, la chrétienne, & la mahométane. C'eſt encore une imitation de l'hiſtoire de Méro & d'Enégu par Fontenelle. Méro était l'anagramme de Rome, & Enégu celle de Genève. Ce ſont deux ſœurs qui prétendent à la ſucceſſion du royaume de leur père. Méro règne la première. Fontenelle la repréſente comme une ſorcière qui eſcamotait le pain, & qui faiſait des conjurations avec des cadavres. C'eſt-là préciſément le mylord Pierre de Swift, qui préſente un morceau de pain à ſes deux frères, & qui leur dit : *Voilà d'exellent vin de Bourgogne, mes amis ; voilà des perdrix d'un fumet admirable.* Le même mylord Pierre dans Swift, joue en tout le rôle que Méro joue dans Fontenelle.

Ainſi preſque tout eſt imitation. L'idée des *Lettres Perſannes* eſt priſe de celle de l'*Eſpion Turc.* Le Boiardo a imité le Pulci ; l'Arioſte a imité le Boiardo. Les eſprits les plus originaux empruntent les uns des autres. Michel Cervantes fait un fou de ſon *Dom Quichotte* ; mais Roland eſt-il autre choſe qu'un fou ? Il ſerait difficile de décider ſi la chevalerie errante eſt plus tournée en ridicule par les peintures groteſques de Cervantes que par la féconde imagination de l'Arioſte. Métaſtaſe a pris la plupart de ſes opéra dans nos tragédies françaiſes. Pluſieurs auteurs anglais nous ont copiés, & n'en ont rien dit. Il en eſt des livres comme du feu dans nos foyers ; on va prendre ce feu chez ſon voiſin, on l'allume chez ſoi, on le communique à d'autres, & il appartient à tous.

Et vous Monsieur, ne copiés vous pas quelquefois, sans en dire mot

## DE POPE.

Vous pouvez plus aisément vous former quelque idée de Mr. Pope. C'eſt, je crois, le poëte le plus élégant, le plus correct, & ce qui eſt encore beaucoup, le plus harmonieux, qu'ait eu l'Angleterre. Il a réduit les ſifflemens aigres de la trompette angiaiſe aux ſons doux de la flûte. On peut le traduire, parce qu'il eſt extrêmement clair, & que ſes ſujets pour la plupart ſont généraux & du reſſort de toutes les nations. On connaîtra bien en France ſon *Eſſai ſur la critique*, par la traduction en vers, qu'en a fait Mr. l'abbé du Renel.

Voici un morceau de ſon poëme de la *Boucle de cheveux*, que je viens de traduire avec ma liberté ordinaire; car encore une fois, je ne ſais rien de pis que de traduire un poëme mot pour mot.

Umbriel à l'inſtant, vieux gnome rechigné,
Va, d'une aile peſante, & d'un air renfrogné,
Chercher en murmurant la caverne profonde,
Où loin des doux rayons, que répand l'œil du monde,
La déeſſe aux vapeurs a choiſi ſon ſéjour;
Les triſtes aquilons y ſifflent à l'entour,
Et le ſouffle mal-ſain de leur aride haleine
Y porte aux environs la fièvre & la migraine.
Sur un riche ſofa, derrière un paravent,
Loin des flambeaux, du bruit, des parleurs & du vent,
La quinteuſe déeſſe inceſſamment repoſe,
Le cœur gros de chagrin, ſans en ſavoir la cauſe,
N'ayant jamais penſé, l'eſprit toujours troublé,
L'œil chargé, le teint pâle, & l'hypocondre enflé.

La médiſante envie eſt aſſiſe auprès d'elle,
Vieux ſpectre féminin, décrépite pucelle,
Avec un air dévot déchirant ſon prochain,
Et chanſonnant les gens, l'évangile à la main.
Sur un lit plein de fleurs, négligemment penchée,
Une jeune beauté non loin d'elle eſt couchée;
C'eſt l'affectation, qui graſſeye en parlant,
Ecoute ſans entendre, & lorgne en regardant,
Qui rougit ſans pudeur, & rit de tout ſans joie,
De cent maux différens prétend qu'elle eſt la proie;
Et pleine de ſanté, ſous le rouge & le fard,
Se plaint avec molleſſe, & ſe pâme avec art.

L'*Eſſai ſur l'homme* de Pope me paraît le plus beau poëme didactique, le plus utile, le plus ſublime qu'on ait jamais fait dans aucune langue. Il eſt vrai que le fonds s'en trouve tout entier dans les *caractériſtiques* du lord Shaftersbury, & je ne ſais pourquoi Mr. Pope en fait uniquement honneur à Mr. de Bolingbroke, ſans dire un mot du célèbre Shaftersbury élève de Locke.

Comme tout ce qui tient à la métaphyſique a été penſé de tous les tems & chez tous les peuples qui cultivent leur eſprit, ce ſyſtême tient beaucoup de celui de Leibnitz, qui prétend que de tous les mondes poſſibles DIEU a dû choiſir le meilleur, & que dans ce meilleur il fallait bien que les irrégularités de notre globe & les ſottiſes de ſes habitans tinſſent leur place. Il reſſemble encore à cette idée de Platon, que dans la chaîne infinie des êtres, notre terre, notre corps, notre ame ſont au nombre des chaînons néceſſaires. Mais ni Leibnitz ni Pope n'admettent les changemens que Platon imagine être arrivés à ces chaînons, à nos ames, & à nos corps. Platon parlait en poëte dans ſa proſe peu intelligible; & Pope

parle en philoſophe dans ſes admirables vers. Il dit que tout a été dès le commencement comme il a dû être, & comme il eſt.

J'ai été flatté, je l'avoue, de voir qu'il s'eſt rencontré avec moi dans une choſe que j'avais dite il y a pluſieurs années.

*Vous vous étonnez que* DIEU *ait fait l'homme ſi borné, ſi ignorant, ſi peu heureux. Que ne vous étonnez-vous qu'il ne l'ait pas fait plus borné, plus ignorant, & plus malheureux* ? Quand un Français & un Anglais penſent de même, il faut bien qu'ils aient raiſon.

Le fils du célèbre Racine a fait imprimer une lettre de Pope, à lui adreſſée, dans laquelle Pope ſe rétracte. Cette lettre eſt écrite dans le goût & dans le ſtyle de Mr. de Fénélon : elle lui fut remiſe, par Ramſay l'éditeur du Télémaque; Ramſay l'imitateur du Télémaque, comme Boyer l'était de Corneille; Ramſay l'Ecoſſais, qui voulait l'être de l'académie françaiſe ; Ramſay, qui regrettait de n'être pas docteur de ſorbonne. Ce que je ſais, ainſi que tous les gens de lettres d'Angleterre, c'eſt que Pope, avec qui j'ai beaucoup vécu, pouvait à peine lire le français, qu'il ne parlait pas un mot de notre langne, qu'il n'a jamais écrit une lettre en français, qu'il en était incapable ; & que s'il a écrit cette lettre au fils de notre Racine, il faut que DIEU ſur la fin de ſa vie lui ait donné ſubitement le don des langues, pour le récompenſer d'avoir fait un auſſi admirable ouvrage que ſon ESSAI SUR L'HOMME.

## *SUR LA SOCIÉTÉ ROYALE, ET SUR LES ACADEMIES.*

LES grands-hommes ſe ſont tous formés ou avant les académies, ou indépendemment d'elles. Homère & Phidias, Sophocle & Apelle, Virgile & Vitruve, l'Arioſte & Michel Ange, n'étaient d'aucunes académies; le Taſſe n'eut que des critiques injuſtes de la Cruſca, & Newton ne dut point à la ſociété royale de Londres ſes découvertes ſur l'optique, ſur la gravitation, ſur le calcul intégral, & ſur la chronologie. A quoi peuvent donc ſervir les académies? A entretenir le feu que les grands génies ont allumé.

La ſociété royale de Londres fut formée en 1660, ſix ans avant notre académie des ſciences. Elle n'a point de récompenſes comme la nôtre; mais auſſi elle eſt libre; point de ces diſtinctions déſagréables, inventées par l'abbé Bignon, qui diſtribua l'académie des ſciences en ſavans qu'on payait, & en honoraires qui n'étaient pas ſavans. La ſociété de Londres indépendante, & n'étant encouragée que par elle-même, a été compoſée de ſujets, qui ont trouvé, comme je l'ai dit, le calcul de l'infini, les loix de la lumière, celles de la peſanteur, l'aberration des étoiles, le téleſcope de réflexion, la pompe à feu, le microſcope ſolaire, & beaucoup d'autres inventions auſſi utiles qu'admirables. Qu'auraient fait de plus ces grands-hommes, s'ils avaient été penſionnaires ou honoraires?

Le fameux docteur Swift forma le deſſein dans les dernières années du règne de la reine Anne, d'établir une académie pour la langue, à l'exemple de l'académie françaiſe. Ce projet était appuyé par le comte d'Oxford, grand tréſorier, & encore plus par le vicomte Bolingbroke ſecretaire d'état, qui avait le don de parler ſur le champ

dans le parlement avec autant de pureté que Swift écrivait dans son cabinet, & qui aurait été le protecteur & l'ornement de cette académie. Les membres qui la devaient composer, étaient des hommes dont les ouvrages dureront autant que la langue anglaise. C'était ce docteur Swift, Mr. Prior, que nous avons vu ici ministre public, & qui en Angleterre a la même réputation que la Fontaine a parmi nous : c'était Mr. Pope, le Boileau d'Angleterre; Mr. Congrève, qu'on peut en appeller le Molière, plusieurs autres, dont les noms m'échappent ici, auraient tous fait fleurir cette compagnie dans sa naissance. Mais la reine mourut subitement; les Whigs se mirent dans la tête de faire pendre les protecteurs de l'académie; ce qui, comme vous voyez bien, fut mortel aux belles-letres. Les membres de ce corps auraient eu un grand avantage sur les premiers, qui composèrent l'académie française. Swift, Prior, Congrève, Dryden, Pope, Adisson, &c. avaient fixé la langue anglaise par leurs écrits, au-lieu que Chapelain, Colletet, Cassaigne, Faret, Cotin, nos premiers académiciens, étaient l'opprobre de notre nation, & que leurs noms sont devenus si ridicules, que si quelque auteur avait le malheur de s'appeller aujourd'hui Chapelain ou Cotin, il serait obligé de changer de nom.

Il aurait fallu surtout que l'académie anglaise se fût proposé des occupations toutes différentes de la nôtre. Un jour un bel-esprit de ce pays-là me demanda les mémoires de l'académie française. Elle n'écrit point de mémoires, lui répondis-je; mais elle a fait imprimer soixante ou quatre-vingts volumes de complimens. Il en a parcouru un ou deux. Il ne put jamais entendre ce style, quoiqu'il entendît fort bien tous nos bons auteurs. Tout ce que j'entrevois, me dit-il, dans ces beaux discours, c'est que le récipiendiaire ayant assuré que son prédécesseur était un grand-homme, que le cardinal de Richelieu était un très-grand-homme, le chancelier Seguier un assez grand-homme;

le directeur lui répond la même chose, & ajoute, que le récipiendiaire pourrait bien aussi être une espèce de grand-homme, & que pour lui directeur il n'en quitte pas sa part. Il est aisé de voir, par quelle fatalité presque tous ces discours académiques ont fait si peu d'honneur à ce corps. *Vitium est temporis potius quàm hominis.* L'usage est insensiblement établi, que tout académicien répéterait ces éloges à sa réception : ç'a été une espèce de loi d'ennuyer le public. Si l'on cherche ensuite, pourquoi les plus grands génies, qui sont entrés dans ce corps, ont fait quelquefois les plus mauvaises harangues, la raison en est encore bien aisée ; c'est qu'ils ont voulu briller, c'est qu'ils ont voulu traiter nouvellement une matière toute usée. La nécessité de parler, l'embarras de n'avoir rien à dire, & l'envie d'avoir de l'esprit, sont trois choses capables de rendre ridicule même le plus grand-homme. Ne pouvant trouver de pensées nouvelles ; ils ont cherché des tours nouveaux, & ont parlé sans penser, comme des gens qui mâcheraient à vuide, & feraient semblant de manger en périssant d'inanition. Au-lieu que c'est une loi dans l'académie française, de faire imprimer tous ces discours par lesquels seuls elle est connue, ce devrait être une loi de ne les imprimer pas.

L'académie des belles-lettres s'est proposé un but plus sage & plus utile, c'est de présenter au public un recueil de mémoires rempli de recherches & de critiques curieuses. Ces mémoires sont déjà estimés chez les étrangers. On souhaiterait seulement, que quelques matières y fussent plus approfondies, & qu'on n'en eût point traité d'autres. On se serait, par exemple, fort bien passé de je ne sais quelle dissertation sur les prérogatives de la main droite sur la main gauche, & de quelques autres recherches, qui, sous un titre moins ridicule, n'en sont guère moins frivoles. L'académie des sciences dans ses recherches plus difficiles & d'une utilité plus sensible, embrasse la connaissance de la nature & la perfection des arts. Il est à

croire, que des études ſi profondes & ſi ſuivies, des calculs ſi exacts, des découvertes ſi fines, des vues ſi grandes, produiront enfin quelque choſe, qui ſervira au bien de l'univers.

C'eſt dans les ſiècles les plus barbares, que ſe ſont faites les plus utiles découvertes. Il ſemble que le partage des tems les plus éclairés, & des compagnies les plus ſavantes, ſoit de raiſonner ſur ce que des ignorans ont inventé. On ſait aujourd'hui, après les longues diſputes de Mr. Huyghens & Mr. Renaud, la détermination de l'angle le plus avantageux d'un gouvernail de vaiſſeau avec la quille; mais Chriſtophe Colomb avait découvert l'Amérique ſans rien ſoupçonner de cet angle. Je ſuis bien loin d'inférer delà, qu'il faille s'en tenir ſeulement à une pratique aveugle; mais il ſerait heureux, que les phyſiciens & les géomètres joigniſſent autant qu'il eſt poſſible la pratique à la ſpéculation. Faut-il que ce qui fait le plus d'honneur à l'eſprit humain, ſoit ſouvent ce qui eſt le moins utile? Un homme avec les quatre règles d'arithmétique & du bon ſens, devient grand négociant, un jacques Cœur, un Delmet, un Bernard; tandis qu'un pauvre algébriſte paſſe ſa vie à chercher dans les nombres des rapports & des propriétés étonnantes, mais ſans uſage, & qui ne lui apprendront pas ce que c'eſt que le change. Tous les arts ſont à-peu-près dans ce cas. Il y a un point, paſſé lequel les recherches ne ſont plus que pour la curioſité. Ces vérités ingénieuſes & inutiles reſſemblent à des étoiles, qui placées trop loin de nous, ne nous donnent point de clarté.

Pour l'académie françaiſe, quel ſervice ne rendrait-elle pas aux lettres, à la langue, & à la nation, ſi au-lieu de faire imprimer tous les ans des complimens, elle faiſait imprimer les bons ouvrages du ſiècle de *Louis XIV* épurés de toutes les fautes de langage qui s'y ſont gliſſées? Corneille & Molière en ſont pleins. La Fontaine en fourmille. Celles qu'on ne pourrait pas corriger, ſeraient au

moins

moins marquées. L'Europe qui lit ces auteurs, apprendrait par eux notre langue avec sûreté. Sa pureté serait à jamais fixée. Les bons livres français, imprimés avec soin aux dépens du roi, seraient un des plus glorieux monumens de la nation. J'ai oui dire que Mr. Despréaux avait fait autrefois cette proposition, & qu'elle a été renouvellée par un homme, dont l'esprit, la sagesse, & la saine critique sont connus; mais cette idée a eu le sort de beaucoup d'autres projets utiles, d'être approuvée & d'être négligée.

Une chose assez singulière, c'est que Corneille qui écrivit avec assez de pureté & beaucoup de noblesse les premières de ses bonnes tragédies lorsque la langue commençait à se former, écrivit toutes les autres très-incorrectement & d'un style très-bas, dans le tems que Racine donnait à la langue française tant de pureté, de vraie noblesse & de graces, dans le tems que Despréaux la fixait par l'exactitude la plus correcte, par la précision, la force & l'harmonie. Que l'on compare la *Bérénice* de Racine avec celle de Corneille, on croirait que celle-ci est du tems de Tristan. Il semblait que Corneille négligeât son style à mesure qu'il avait plus besoin de le soutenir, qu'il n'eût que l'émulation d'écrire, au-lieu de l'émulation de bien écrire. Non-seulement ses douze ou treize dernières tragédies sont mauvaises, mais le style est très-mauvais. Ce qui est encore plus étrange, c'est que de notre tems même nous avons eu des piéces de théatre, des ouvrages de prose & de poésie, composés par des académiciens qui ont négligé leur langue au point qu'on ne trouve pas chez eux dix vers ou dix lignes de suite sans quelque barbarisme. On peut être un très-bon auteur avec quelques fautes, mais non pas avec beaucoup de fautes. Un jour une société de gens d'esprit éclairés compta plus de six cents solécismes intolérables dans une tragédie qui avait eu le plus grand succès à Paris & la plus grande faveur à la cour. Deux ou trois succès pareils suf-

firaient pour corrompre la langue ſans retour, & pour la faire retomber dans ſon ancienne barbarie dont les ſoins aſſidus de tant de grands-hommes l'ont tirée.

## DE CROMWELL.

ON peint Cromwell comme un homme qui a été fourbe toute ſa vie. J'ai de la peine à le croire. Je penſe qu'il fut d'abord enthouſiaſte, & qu'enſuite il fit ſervir ſon fanatiſme même à ſa grandeur. Un novice fervent à vingt ans devient ſouvent un fripon habile à quarante. On commence par être dupe, & on finit par être fripon, dans le grand jeu de la vie humaine. Un homme d'état prend pour aumônier un moine tout pêtri des petiteſſes de ſon couvent, dévot, crédule, gauche, tout neuf pour le monde : le moine s'inſtruit, ſe forme, s'intrigue & ſupplante ſon maître.

Cromwell ne ſavait d'abord s'il ſe ferait eccléſiaſtique ou ſoldat. Il fut l'un & l'autre. Il fit en 1622 une campagne dans l'armée du prince d'Orange Frédéric-Henri, grand-homme, frère de deux grands-hommes, & quand il revint en Angleterre, il ſe mit au ſervice de l'évêque Williams, & fut le théologien de monſeigneur, tandis que monſeigneur paſſait pour l'amant de ſa femme. Ses principes étaient ceux des puritains ; ainſi il devait haïr de tout ſon cœur un évêque, & ne pas aimer les rois. On le chaſſa de la maiſon de l'évêque Williams, parce qu'il était puritain ; & voilà l'origine de ſa fortune. Le parlement d'Angleterre ſe déclarait contre la royauté & contre l'épiſcopat ; quelques amis qu'il avait dans ce parlement lui procurèrent la nomination d'un village. Il ne commença à exiſter que dans ce tems-là, & il avait plus de quarante ans ſans qu'il eût jamais fait parler de

lui. Il avait beau posséder l'écriture sainte, disputer sur les droits des prêtres & des diacres, faire quelques mauvais sermons & quelques libelles, il était ignoré. J'ai vu de lui un sermon qui est fort insipide, & qui ressemble assez aux prédications des quakers ; on n'y découvre assurément aucune trace de cette éloquence persuasive avec laquelle il entraîna depuis les parlemens. C'est qu'en effet il était beaucoup plus propre aux affaires qu'à l'église. C'était surtout dans son ton & dans son air que consistait son éloquence ; un geste de cette main qui avait gagné tant de batailles, & tué tant de royalistes, persuadait plus que les périodes de Ciceron. Il faut avouer, que ce fut sa valeur incomparable qui le fit connaître & qui le mena par degrés au faîte de la grandeur.

Il commença par se jeter en volontaire qui voulait faire fortune, dans la ville de Hull assiégée par le roi. Il y fit de belles & d'heureuses actions, pour lesquelles il reçut une gratification d'environ six mille francs du parlement. Ce présent fait par le parlement à un aventurier, fait voir que le parti rebelle devait prévaloir. Le roi n'était pas en état de donner à ses officiers généraux ce que le parlement donnait à des volontaires. Avec de l'argent & du fanatisme on doit à la longue être maître de tout. On fit Cromwell colonel. Alors ses grands talens pour la guerre se développèrent au point, que lorsque le parlement créa le comte de Manchester général de ses armées, il fit Cromwell lieutenant général, sans qu'il eût passé par les autres grades. Jamais homme ne parut plus digne de commander ; jamais on ne vit plus d'activité & de prudence, plus d'audace & plus de ressources que dans Cromwell. Il est blessé à la bataille d'Yorck ; & tandis que l'on met le premier appareil à sa plaie, il apprend, que son général Manchester se retire, & que la bataille est perdue. Il court à Manchester ; il le trouve fuyant avec quelques officiers ; il le prend par le bras, & lui dit avec un air de confiance & de grandeur, *Vous*

*vous méprenez, mylord, ce n'eſt pas de ce côté-ci que ſont les ennemis.* Il le ramène près du champ de bataille, rallie pendant la nuit plus de douze mille hommes, leur parle au nom de DIEU, cite Moïſe, Gédéon & Joſué, recommence la bataille au point du jour contre l'armée royale victorieuſe, & la défait entiérement. Il fallait qu'un tel homme pérît ou fût le maître. Preſque tous les officiers de ſon armée étaient des enthouſiaſtes, qui portaient le nouveau teſtament à l'arçon de leur ſelle : on ne parlait à l'armée, comme dans le parlement, que de perdre Babylone, d'établir le culte dans Jéruſalem, de briſer le coloſſe. Cromwell parmi tant de fous ceſſa de l'être, & penſa qu'il valait mieux les gouverner, que d'être gouverné pas eux. L'habitude de prêcher en inſpiré lui reſtait. Figurez-vous un faquir, qui s'eſt mis aux reins une ceinture de fer par pénitence, & qui enſuite détache ſa ceinture, pour en donner ſur les oreilles aux autres faquirs. Voilà Cromwell. Il devient auſſi intrigant qu'il était intrépide ; il s'aſſocie avec tous les colonels de l'armée, & forme ainſi dans les troupes une république, qui force le généraliſſime à ſe démettre. Un autre généraliſſime eſt nommé, & il le dégoûte. Il gouverne l'armée, & par elle il gouverne le parlement ; il met ce parlement dans la néceſſité de le faire enfin généraliſſime. Tout cela eſt beaucoup ; mais ce qui eſt eſſentiel, c'eſt qu'il gagne toutes les batailles qu'il donne en Angleterre, en Ecoſſe, en Irlande ; & il les gagne, non en voyant combattre, & en ſe ménageant, mais toujours en chargeant l'ennemi, ralliant ſes troupes, courant partout, ſouvent bleſſé, tuant de ſa main pluſieurs officiers royaliſtes, comme un grenadier furieux & acharné.

Au milieu de cette guerre affreuſe Cromwell faiſait l'amour ; il allait la bible ſous le bras coucher avec la femme de ſon major général Lambert. Elle aimait le comte de Holland, qui ſervait dans l'armée du roi. Crom-

well le prend prifonnier dans une bataille, & jouit du plaifir de faire trancher la tête à fon rival. Sa maxime était de verfer le fang de tout ennemi important, ou dans le champ de bataille, ou par la main des bourreaux. Il augmenta toujours fon pouvoir, en ofant toujours en abufer; les profondeurs de fes deffeins n'ôtaient rien à fon impétuofité féroce. Il entre dans la chambre du parlement, & prenant fa montre, qu'il jette à terre, & qu'il brife en morceaux; Je vous cafferai, dit-il, comme cette montre. Il y revient quelques tems après, chaffe tous les membres l'un après l'autre, en les faifant défiler devant lui. Chacun d'eux eft obligé en paffant de lui faire une profonde révérence: un d'eux paffe le chapeau fur la tête; Cromwell lui prend fon chapeau, & le jette par terre: Apprenez, dit-il, à me refpecter.

Quand il eut outragé tous les rois en faifant couper la tête à fon roi légitime, & qu'il commença lui-même à régner, il envoya fon portrait à une tête couronnée, c'était à la reine de Suède Chriftine. Marvel, fameux poëte anglais, qui faifait fort bien des vers latins, accompagna ce portrait de fix vers, où il fait parler Cromwell lui-même; Cromwell corrigea les deux derniers, que voici:

*At tibi fubmittit frontem reverentior umbra,*
*Non funt hi vultus regibus ufque truces.*

Le fens hardi des fix vers peut fe rendre ainfi.

Les armes à la main j'ai défendu les loix;
D'un peuple audacieux j'ai vengé la querelle.
Regardez fans frémir cette image fidelle;
Mon front n'eft pas toujours l'epouvante des rois.

Cette reine fut la première à le reconnaître dès qu'il fut protecteur des trois royaumes. Prefque tous les fouverains de l'Europe envoyèrent des ambaffadeurs *à leur*

*fière Cromwell*, à ce domeſtique d'un évêque, qui venait de faire périr par les mains du bourreau un ſouverain leur parent. Ils briguèrent à l'envi ſon alliance. Le cardinal Mazarin pour lui plaire chaſſa de France les deux fils de Charles I, les deux petits-fils de Henri IV, les deux couſins germains de Louis XIV. La France conquit Dunkerque pour lui, & on lui en remit les clefs. Après ſa mort Louis XIV & toute ſa cour portèrent le deuil, excepté Mademoiſelle, qui eut le courage de venir au cercle en habit de couleur, & ſoutint ſeule l'honneur de ſa race.

Jamais roi ne fut plus abſolu que lui. Il diſait, qu'il avait mieux aimé gouverner ſous le nom de *protecteur* que ſous celui du *roi*, parce que les Anglais ſavaient juſqu'où s'étend la prérogative d'un roi d'Angleterre, & ne ſavaient pas juſqu'où celle d'un protecteur pouvait aller. C'était connaître les hommes, que l'opinion gouverne, & dont l'opinion dépend d'un nom. Il avait conçu un profond mépris pour la religion, qui avait ſervi à ſa fortune. Il y a une anecdocte certaine conſervée dans la maiſon de St. Jean, qui prouve aſſez le peu de cas que que Cromwell faiſait de cet inſtrument, qui avait opéré de ſi grands effets dans ſes mains. Il buvait un jour avec Ireton, Fletwood & St. Jean, biſaïeul du célèbre mylord Bolingbroke; on voulut déboucher une bouteille, & le tirebouchon tomba ſous la table; ils le cherchaient tous, & ne le trouvaient pas. Cependant une députation des égliſes presbytériennes attendait dans l'antichambre, & un huiſſier vint les annoncer. Qu'on leur diſe que je ſuis retiré, dit Cromwell, & *que je cherche le Seigneur*. C'était l'expreſſion dont ſe ſervaient les fanatiques, quand ils faiſaient leurs prières. Lorſqu'il eut ainſi congédié la bande des miniſtres, il dit à ſes confidens ces propres paroles: *Ces faquins-là croient que nous cherchons le Seigneur, & nous ne cherchons que le tirebouchon.*

Il n'y a guère d'exemple en Europe d'aucun homme,

qui venu de ſi bas, ſe ſoit élevé ſi haut. Mais que lui fallait-il abſolument avec tous ſes grands talens ? La fortune. Il l'eut cette fortune ; mais fut-il heureux ? Il vécut pauvre & inquiet juſqu'à quarante-trois ans ; il ſe baigna depuis dans le ſang, paſſa ſa vie dans le trouble, & mourut avant le tems âgé de cinquante-ſept ans. Que l'on compare à cette vie celle de Newton, qui a vécu quatre-vingt-quatre années, toujours tranquille, toujours honoré, toujours la lumière de tous les êtres penſans, voyant augmenter chaque jour ſa renommée, ſa réputation, ſa fortune, ſans avoir jamais ni ſoins ni remords ; & qu'on juge lequel a été le mieux partagé.

*O curas hominum, ô quantum eſt in rebus inane !*

## *DU FANATISME.*

LA géométrie ne rend donc pas toujours l'eſprit juſte. Dans quel précipice ne tombe-t-on pas encore avec ces liſières de la raiſon ? Un fameux proteſtant, que l'on comptait entre les premiers mathématiciens de nos jours, & qui marchait ſur les traces des Newton, des Leibnitz, des Bernoulli, s'aviſa il y a quelques années de tirer des corollaires aſſez ſinguliers. Il eſt dit qu'avec un gain de foi on tranſportera des montagnes ; & lui, par une analyſe toute géométrique, ſe dit à lui-même : J'ai beaucoup de grains de foi, donc je ferai plus que tranſporter des montagnes. Ce fut lui qu'on vit à Londres en l'année 1707 accompagné de quelques ſavans, & même de ſavans qui avaient de l'eſprit, annoncer publiquement qu'ils reſſuſciteraient un mort dans tel cimetière que l'on voudrait. Leurs raiſonnemens étaient toujours conduits par la ſynthèſe. Ils diſaient : Les vrais diſciples doivent faire des miracles ; nous ſommes les

vrais difciples, nous ferons donc tout ce qu'il nous plaira. De fimples faints de l'églife romaine, qui n'étaient point géomètres, ont reffufcité beaucoup d'honnêtes gens; donc à plus forte raifon, nous qui avons réformé les réformés, nous reffufciterons qui nous voudrons.

Il n'y a rien à repliquer à ces argumens; ils font dans la meilleure forme du monde. Voilà ce qui a inondé l'antiquité de prodiges; voilà pourquoi les temples d'*Efculape* à Epidaure, & dans d'autres villes, étaient pleins d'*ex voto;* les voûtes étaient ornées de cuiffes redreffées, de bras remis, de petits enfans d'argent; tout était miracle.

Enfin le fameux proteftant géomètre dont je parle était de fi bonne foi, il affura fi pofitivement qu'il reffufciterait les morts, & cette propofition plaufible fit tant d'impreffion fur le peuple, que la reine Anne fut obligée de lui donner un jour, une heure & un cimetière à fon choix pour faire fon miracle loyalement & en préfence de la juftice. Le faint géomètre choifit l'églife cathédrale de St. Paul pour faire fa démonftration: le peuple fe rangea en haie; des foldats furent placés pour contenir les vivans & les morts dans le refpect; les magiftrats prirent leurs places; le greffier écrivit tout fur les regiftres publics; on ne peut trop conftater les nouveaux miracles. On déterra un corps au choix du faint; il pria, il fe jeta à genoux, il fit de très-pieufes contorfions; fes compagnons l'imitèrent; le mort ne donna aucun figne de vie; on le rapporta dans fon trou, & on punit légèrement le reffufciteur & fes adhérens. J'ai vu depuis un de ces pauvres gens; il m'a avoué qu'un d'eux était en péché véniel, & que le mort en pâtit, fans quoi la réfurrection était infaillible.

S'il était permis de révéler la turpitude de gens à qui l'on doit le plus fincère refpect, je dirais ici que Newton, le grand Newton, a trouvé dans l'apocalypfe, que le pape eft l'antechrift, & bien d'autres chofes de cette na-

ture ; je dirais qu'il était arien très-férieufement. Je fais que cet écart de Newton eft à celui de mon autre géomètre, comme l'unité eft à l'infini : il n'y a point de comparaifon à faire. Mais quelle pauvre efpèce que le genre-humain, fi le grand Newton a cru trouver dans l'apocalypfe l'hiftoire préfente de l'Europe !

Il femble que la fuperftition foit une maladie épidémique, dont les ames les plus fortes ne font pas toujours exemptes. Il y a en Turquie des gens de très-bon fens, qui fe feraient empâler pour certains fentimens d'Aboubeker. Ces principes une fois admis, ils raifonnent très-conféquemment : les navariciens, les radariftes, les jabariftes fe damnent chez eux réciproquement avec des argumens très-fubtils ; ils tirent tous des conféquences plaufibles ; mais ils n'ofent jamais examiner les principes.

Quelqu'un répand dans le monde qu'il y a un géant haut de foixante & dix pieds ; bientôt après tous les docteurs examinent de quelle couleur doivent être fes cheveux, de quelle grandeur eft fon pouce, quelles dimenfions ont fes ongles : on crie, on cabale, on fe bat ; ceux qui foutiennent que le petit doigt du géant n'a que quinze lignes de diamètre, font brûler ceux qui affirment que le petit doigt a un pied d'épaiffeur. Mais, meffieurs, votre géant exifte-t-il ? dit modeftement un paffant. Quel doute horrible ! s'écrient tous ces difputans : quel blafphême ! quelle abfurdité ! Alors ils font tous une petite tréve pour lapider le paffant, & après l'avoir affaffiné en cérémonie, de la manière la plus édifiante, ils fe battent entr'eux comme de coutume, au fujet du petit doigt & des ongles.

## SUR LE THÉISME.

LE théiſme eſt une religion répandue dans toutes les religions ; c'eſt un métal qui s'allie avec tous les autres, & dont les veines s'étendent ſous terre aux quatre coins du monde. Cette mine eſt plus à découvert, plus travaillée à la Chine ; partout ailleurs elle eſt cachée, & le ſecret n'eſt que dans les mains des adeptes.

Il n'y a point de pays où il y ait plus de ces adeptes qu'en Angleterre. Il y avait au dernier ſiècle beaucoup d'athées en ce pays-là, comme en France & en Italie. Ce que le chancelier Bacon avait dit ſe trouve vrai à la lettre, qu'un peu de philoſophie rend un homme athée, & que beaucoup de philoſophie mène à la connaiſſance d'un DIEU. Lorſqu'on croyait avec Epicure que le haſard fait tout, ou avec Ariſtote, & même avec pluſieurs anciens théologiens, que rien ne naît que par corruption, & qu'avec de la matière & du mouvement le monde va tout ſeul, alors on pouvait ne pas croire à la providence. Mais depuis qu'on entrevoit la nature que les anciens ne voyaient point du tout ; depuis qu'on s'eſt apperçu que tout eſt organiſé, que tout a ſon germe ; depuis qu'on a bien ſu qu'un champignon eſt l'ouvrage d'une ſageſſe infinie, auſſi-bien que tous les mondes ; alors ceux qui penſent ont adoré, là où leurs devanciers avaient blaſphémé. Les phyſiciens ſont devenus les hérauts de la providence : un catéchiſte annonce DIEU à des enfans, & un Newton le démontre aux ſages.

Bien des gens demandent ſi le théiſme, conſidéré à part, & ſans aucune autre cérémonie religieuſe, eſt en effet une religion ? La réponſe eſt aiſée ; celui qui ne reconnaît qu'un DIEU créateur, Celui qui ne conſidère en DIEU qu'un être infiniment puiſſant, & qui ne voit dans ſes créatures que des machines admirables, n'eſt

pas plus religieux envers lui, qu'un Européan qui admirerait le roi de la Chine, n'est pour cela sujet de ce prince. Mais celui qui pense que DIEU a daigné mettre un rapport entre lui & les hommes, qu'il les a fait libres, capables du bien & du mal, & qu'il leur a donné à tous ce bon sens, qui est l'instinct de l'homme, & sur lequel est fondée la loi naturelle, celui-là sans doute a une religion, & une religion beaucoup meilleure que toutes les sectes qui sont hors de notre église; car toutes ces sectes sont fausses, & la loi naturelle est vraie. Notre religion révélée n'est même, & ne pouvait être que cette loi naturelle perfectionnée. Ainsi le théisme est le bon sens qui n'est pas encore instruit de la révélation, & les autres religions sont le bon sens perverti par la superstition.

Toutes les sectes sont différentes, parce qu'elles viennent des hommes; la morale est partout la même, parce qu'elle vient de DIEU.

On demande pourquoi de cinq ou six cents sectes il n'y en a guère eu qui n'ait fait répandre du sang, & que les théistes, qui sont partout si nombreux, n'ont jamais causé le moindre tumulte; c'est que ce sont des philosophes. Or des philosophes peuvent faire de mauvais raisonnemens, mais ils ne font jamais d'intrigues. Aussi ceux qui persécutent un philosophe, sous prétexte que ses opinions peuvent être dangereuses au public, sont aussi absurdes que ceux qui craindraient que l'étude de l'algèbre ne fît enchérir le pain au marché; il faut plaindre un être pensant qui s'égare; le persécuteur est insensé & horrible. Nous sommes tous frères; si quelqu'un de mes frères plein du respect & de l'amour filial, animé de la charité la plus fraternelle, ne salue pas notre père commun avec les mêmes cérémonies que moi, dois-je l'égorger & lui arracher le cœur?

Qu'est-ce qu'un vrai théiste? C'est celui qui dit à DIEU; *Je vous adore & je vous sers*: c'est celui qui dit au Turc,

au Chinois, à l'Indien, & au Russe; *Je vous aime.*

Il doute peut-être que Mahomet ait voyagé dans la lune, & en ait mis la moitié dans sa manche; il ne veut pas qu'après sa mort, sa femme se brûle par dévotion; il est quelquefois tenté de ne pas croire à l'histoire des onze mille vierges, & à celle de *St. Amable*, dont le chapeau & les gants furent portés par un rayon du soleil, d'Auvergne jusqu'à Rome. Mais à cela près c'est un homme juste. Noé l'aurait mis dans son arche, Numa Pompilius dans ses conseils; il aurait monté sur le char de Zoroastre; il aurait philosophé avec les Platons, les Aristippes, les Cicerons, les Atticus: mais n'aurait-il point bu de la cigue avec Socrate?

## *SUR LES CONTRADICTIONS DE CE MONDE.*

PLUS on voit ce monde, & plus on le voit plein de contradictions & d'inconséquences. A commencer par le grand Turc, il faut couper toutes les têtes qui lui déplaisent, & peut rarement conserver la sienne.

Si du grand Turc nous passons au St. Père, il confirme l'élection des empereurs, il a des rois pour vassaux, mais il n'est pas si puissant qu'un duc de Savoie. Il expédie des ordres pour l'Amérique & pour l'Afrique, & il ne pourrait pas ôter un privilège à la république de Luques. L'empereur est roi des Romains; mais le droit de leur roi consiste à tenir l'étrier du pape & à lui donner à laver à la messe.

Les Anglais servent leur monarque à genoux; mais ils le déposent, ils l'emprisonnent, ils le font périr sur l'échaffaut.

Des hommes qui font vœu de pauvreté, obtiennent,

en vertu de ce vœu, jufqu'à deux cent mille écus de rente ; & en conféquence de leur vœu d'humilité, font des fouverains defpotiques. On condamne hautement à Rome la pluralité des bénéfices avec charge d'ames ; & on donne tous les jours des bulles à un Allemand pour cinq ou fix évêchés à la fois. C'eft, dit-on, que les évêques Allemands n'ont point charge d'ames. Le chancelier de France eft la première perfonne de l'état ; il ne peut manger avec le roi, du moins jufqu'à préfent, & un colonel à peine gentilhomme a cet honneur. Une intendante eft reine en province, & bourgeoife à la cour.

On cuit en place publique ceux qui font convaincus du péché de non-conformité, & on explique gravement dans tous les collèges la feconde églogue de *Virgile*, avec la déclaration d'amour de *Corydon* au bel *Alexis*; *Formofum paftor Corydon ardebat Alexin* ; & on fait remarquer aux enfans, que quoiqu'Alexis foit blond & qu'Amyntas foit brun, cependant Amyntas pourrait bien avoir la préférence.

Si un pauvre philofophe, qui ne penfe point à mal, s'avife de vouloir faire tourner la terre, ou d'imaginer que la lumière vient du foleil ou de fuppofer que la matière pourrait bien avoir quelques autres propriétés que celles que nous connaiffons, on crie à l'impie, au perturbateur du repos public ; & on traduit *ad ufum Delphini*, les *Tufculanes* de *Ciceron* & *Lucrèce*, qui font deux cours complets d'irréligion.

Les tribunaux ne croient plus aux poffédés ; on fe moque des forciers ; mais on a brûlé Gauffrédi & Grandier pour fortilège ; & en dernier lieu la moitié d'un parlement voulait condamner au feu un religieux, accufé d'avoir enforcelé une fille de dix-huit ans, en foufflant fur elle. (*a*)

(*a*) C'eft le procès du père Girard & de la Cadière. Rien n'a tant déshonoré l'humanité.

Le ſceptique philoſophe Bayle a été perſécuté même en Hollande. La Motte le Vayer, plus ſceptique & moins philoſophe, a été précepteur du roi Louis XIV, & du frère du roi. Gourville était à la fois pendu en effigie à Paris, & miniſtre de France en Allemagne.

Le fameux athée Spinoſa vécut & mourut tranquille. Vanini, qui n'avait écrit que contre Ariſtote, fut brûlé comme athée : il a l'honneur en cette qualité de remplir un article dans les hiſtoires des gens de lettres & dans tous les dictionnaires, immenſes archives de menſonges & d'un peu de vérité ; ouvrez ces livres, vous y verrez que non-ſeulement Vanini enſeignait publiquement l'athéiſme dans ſes écrits, mais encore que douze profeſſeurs de ſa ſecte étaient partis de Naples avec lui dans le deſſein de faire partout des proſélytes ; ouvrez enſuite les livres de Vanini, vous ſerez bien ſurpris de ne voir que des preuves de l'exiſtence de DIEU. Voici ce qu'on lit dans ſon *Amphitheatrum*, ouvrage également condamné & ignoré. « DIEU eſt ſon principe & ſon terme, ſans fin » & ſans commencement, n'ayant beſoin ni de l'un ni » de l'autre, & père de tout commencement & de toute » fin ; il exiſte toujours, mais dans aucun tems ; pour » lui le paſſé ne fut point, & l'avenir ne viendra point ; » il règne partout ſans être dans un lieu, immobile ſans » s'arrêter, rapide ſans mouvement ; il eſt tout, & hors » de tout ; il eſt dans tout, mais ſans être enfermé ; hors » de tout, mais ſans être exclus d'aucunes choſes ; bon, » mais ſans qualité ; entier, mais ſans parties ; immuable » en variant tout l'univers ; ſa volonté eſt ſa puiſſance ; » ſimple ; il n'y a rien en lui de purement poſſible, tout » y eſt réel ; il eſt le premier, le moyen, le dernier acte ; » enfin étant tout, il eſt au-deſſus de tous les êtres, hors » d'eux, dans eux, au-delà d'eux, à jamais devant & » après eux. » C'eſt après une telle profeſſion de foi que Vanini fut déclaré athée. Sur quoi fut-il condamné ? Sur la ſimple dépoſition d'un nommé Françon. En vain ſes

livres dépoſaient pour lui. Un ſeul ennêmi lui a coûté la vie, & l'a flétri dans l'Europe.

Le petit livre de *Cymbalum mundi*, qui n'eſt qu'une imitation froide de Lucien, & qui n'a pas le plus léger, le plus éloigné rapport au chriſtianiſme, a été auſſi condamné aux flammes. Mais Rabelais a été imprimé avec privilège, & on a très-tranquillement laiſſé un libre cours à l'*Eſpion Turc*, & même aux *Lettres Perſannes*, à ce livre léger, ingénieux & hardi, dans lequel il y a une lettre toute entière en faveur du ſuicide; une autre où l'on trouve ces propres mots, *ſi l'on ſuppoſe une religion*; une autre où il eſt dit expreſſément, que les évêques n'ont *d'autres fonctions*, *que de diſpenſer d'accomplir la loi*; une autre enfin, où il eſt dit que le pape eſt un magicien qui fait accroire que trois ne ſont qu'un, que le pain qu'on mange n'eſt pas du pain, &c.

L'abbé de St. Pierre, homme qui a pu ſe tromper ſouvent, mais qui n'a jamais écrit qu'en vue du bien public, & dont les ouvrages étaient appellés par le cardinal Dubois, *les rêves d'un bon citoyen*; l'abbé de St. Pierre, dis-je, a été exclus de l'académie françaiſe d'une voix unanime, pour avoir dans un ouvrage de politique préféré l'établiſſement des conſeils à l'établiſſement des ſecretaires d'état, & pour avoir dit, que les finances avaient été malheureuſement adminiſtrées ſur la fin de ce glorieux règne. L'auteur des *Lettres Perſannes* n'avait parlé de Louis XIV dans ſon livre, que pour dire que ce roi était *un magicien*, *qui faiſait accroire à ſes ſujets*, *que du papier était de l'argent*, *qu'il n'aimait que le gouvernement Turc*; *qu'il préférait un homme qui lui donnait la ſerviette*, *à un homme qui lui avait gagné des batailles*; *qu'il avait donné une penſion à un homme qui avait fui deux lieues*, *& un gouvernement à un homme qui en avait fui quatre*; *qu'il était accablé de pauvreté*; quoiqu'il ſoit dit dans la même lettre, que ſes finances ſont inépuiſables. Voilà encore une fois tout ce que cet

auteur, dans ſon ſeul livre alors connu, avait dit de Louis XIV, protecteur de l'académie françaiſe; & ce livre eſt le ſeul titre ſur lequel l'auteur a été effectivement reçu dans l'académie françaiſe. On peut ajouter encore, pour comble de contradiction, que cette compagnie le reçut pour en avoir été tournée en ridicule. Car de tous les livres où on s'eſt réjoui aux dépens de cette académie, il n'y en a guère où elle ſoit traitée plus mal que dans les *Lettres Perſannes.* Voyez la lettre où il eſt dit: *Ceux qui compoſent ce corps n'ont d'autres fonctions que de jaſer ſans ceſſe. L'éloge vient ſe placer comme de lui-même dans leur babil éternel, &c.* Après avoir ainſi traité cette compagnie, il fut loué par elle à ſa réception du talent de faire des portraits reſſemblans.

Si je voulais continuer à examiner les contrariétés qu'on trouve dans l'empire des lettres, il faudrait écrire l'hiſtoire de tous les ſavans & de tous les beaux eſprits; de même que ſi je voulais détailler les contrariétés dans la ſociété, il faudrait écrire l'hiſtoire du genre humain. Un aſiatique qui voyagerait en Europe pourrait bien nous prendre pour des payens. Nos jours de la ſemaine portent les noms de Mars, de Mercure, de Jupiter, de Vénus; les noces de Cupidon & de Pſyché ſont peintes dans la maiſon des papes: mais ſurtout ſi cet aſiatique voyait notre opéra, il ne douterait pas que ce ne fût une fête à l'honneur des dieux du paganiſme. S'il s'informait un peu plus exactement de nos mœurs, il ſerait bien plus étonné; il verrait en Eſpagne qu'une loi ſévère défend qu'aucun étranger ait la moindre part indirecte au commerce de l'Amérique, & que cependant les étrangers y font, par les facteurs eſpagnols, un commerce de cinquante millions par an, de ſorte que l'Eſpagne ne peut s'enrichir que par la violation de la loi, toujours ſubſiſtante & toujours mépriſée. Il verrait qu'en un autre pays le gouvernement fait fleurir une compagnie des Indes, & que les théologiens ont déclaré le

dividende des actions criminel devant DIEU. Il verrait qu'on achète le droit de juger les hommes, celui de commander à la guerre, celui d'entrer au conseil ; il ne pourrait comprendre pourquoi il est dit dans les patentes qui donnent ces places, qu'elles ont été accordées gratis & sans brigue, tandis que la quittance de finance est attachée aux lettres de provision. Notre Asiatique ne serait-il pas surpris de voir des comédiens gagés par les souverains & excommuniés par les curés ? Il demanderait pourquoi un lieutenant général roturier, qui aura gagné des batailles, (*a*) sera mis à la taille comme un paysan, & qu'un échevin sera noble comme les Montmorencis ? Pourquoi, tandis qu'on interdit les spectacles réguliers, dans une semaine consacrée à l'édification, on permet des bateleurs qui offensent les oreilles les moins délicates ? Il verrait presque toujours nos usages en contradiction avec nos loix ; & si nous voyagions en Asie, nous y trouverions à-peu-près les mêmes incompatibilités.

Les hommes sont partout également fous ; ils ont fait des loix à mesure, comme on répare des breches de murailles. Ici les fils aînés ont ôté tout ce qu'ils ont pu aux cadets, là des cadets partagent également. Tantôt l'église a ordonné le duel, tantôt elle l'a anathématisé. On a excommunié tour-à-tour les partisans & les ennemis d'Aristote, & ceux qui portaient des cheveux longs & ceux qui les portaient courts. Nous n'avons dans le monde de loi parfaite que pour régler une espèce de folie, qui est le jeu. Les règles du jeu sont les seules qui n'admettent ni exception, ni relâchement, ni variété, ni tyrannie. Un homme qui a été laquais, s'il joue au lansquenet avec des rois, est payé sans difficulté quand il gagne ; partout ailleurs, la loi est un glaive dont le plus fort coupe par morceaux le plus faible.

(*a*) Cette ridicule coutume a été enfin abolie en 1751. Les lieutenans-généraux des armées ont été déclarés nobles comme les échevins.

Cependant ce monde ſubſiſte comme ſi tout était bien ordonné ; l'irrégularité tient à notre nature ; notre monde politique eſt comme notre globe, quelque choſe d'informe qui ſe conſerve toujours. Il y aurait de la folie à vouloir que les montagnes, les mers, les rivières fuſſent tracées en belles figures régulières ; il y aurait encore plus de folie de demander aux hommes une ſageſſe parfaite ; ce ſerait vouloir donner des ailes à des chiens ou des cornes à des aigles

## *SUR CE QU'ON NE FAIT PAS, ET SUR CE QU'ON POURRAIT FAIRE.*

LAISSER aller le monde comme il va, faire ſon devoir tellement quellement, & dire toujours du bien de Mr. le prieur, eſt une ancienne maxime de moine ; mais elle peut laiſſer le couvent dans la médiocrité, dans le relâchement & dans le mépris. Quand l'émulation n'excite point les hommes, ce ſont des ânes qui vont leur chemin lentement, qui s'arrêtent au premier obſtacle, & qui mangent tranquillement leurs chardons, à la vue des difficultés dont ils ſe rebutent ; mais aux cris d'une voix qui les encourage, aux piquures d'un aiguillon qui les réveille, ce ſont des courſiers qui volent & qui ſautent au-delà de la barrière. Sans les avertiſſemens de l'abbé de St. Pierre, les barbaries de la taille arbitraire ne feraient peut-être jamais abolies en France. Sans les avis de Locke, le déſordre public dans les monnoies n'eût point été réparé à Londres. Il y a ſouvent des hommes, qui, ſans avoir acheté le droit de juger leurs ſemblables, aiment le bien public, autant qu'il eſt négligé quelquefois par ceux qui acquièrent comme une métairie le pouvoir de faire du bien & du mal.

Un jour à Rome, dans les premiers tems de la république, un citoyen dont la passion dominante était le desir de rendre son pays florissant, demanda à parler au premier consul; on lui dit que le magistrat était à table avec le préteur, l'édile, quelques sénateurs, leurs maîtresses & leurs bouffons; il laissa entre les mains d'un des esclaves insolens qui servaient à table, un mémoire dont voici à-peu-près la teneur. « Puisque les tyrans ont fait « par toute la terre le mal qu'ils ont pu, ô vous qui vous » piquez d'être bons, pourquoi ne faites-vous pas tout » le bien que vous pouvez faire? D'où vient que les pau- » vres assiégent vos temples & vos carrefours, & qu'ils » étalent une misère inutile à l'état & honteuse pour » vous, dans le tems que leurs mains pourraient être » employées aux travaux publics? Que font pendant la » paix ces légions oisives qui peuvent réparer les grands » chemins & les citadelles? Ces marais, si on les dessé- » chait, n'infecteraient plus une province & devien- » draient des terres fertiles. Ces carrefours irréguliers » & dignes d'une ville de barbares, peuvent se changer » en places magnifiques: ces marbres entassés sur le rivage » du Tibre peuvent être taillés en statues, & devenir la » récompense des grands hommes & la leçon de la vertu; » vos marchés publics devraient être à la fois commodes » & magnifiques, ils ne sont que mal-propres & dégoû- » tans; vos maisons manquent d'eau, & vos fontaines » publiques n'ont ni goût ni propreté. Votre principal » temple est d'une architecture barbare; l'entrée de vos » spectacles ressemble à celle d'un lieu infame; les salles, » où le peuple se rassemble pour entendre ce que l'univers » doit admirer, n'ont ni proportion, ni grandeur, ni » magnificence, ni commodité. La palais de votre capi- » tale menace ruine, la façade en est cachée par des ma- » sures, & Moletus y a sa maison au milieu de la cour. » En vain votre paresse me répondra qu'il faudrait trop » d'argent pour remédier à tant d'abus; de grace donne-

» rez-vous cet argent aux Maſſagètes & aux Cimbres ?
» Ne ſera-t-il pas gagné par des Romains, par vos architèctes, par vos ſculpteurs, par vos peintres, par tous
» vos artiſtes ? Ces artiſtes récompenſés rendront cet argent à l'état, par les nouvelles dépenſes qu'ils feront en
» état de faire ; les beaux-arts feront en honneur, ils
» feront à la fois votre gloire & votre richeſſe ; car le
» peuple le plus riche eſt toujours celui qui travaille le
» plus. Ecoutez donc une noble émulation, & que les
» Grecs, qui commencent à eſtimer votre valeur & votre
» conduite, ne vous reprochent plus votre groſſièreté. »

On lut à table le mémoire du citoyen ; le conſul ne dit mot, & demanda à boire ; l'édile dit qu'il y avait du bon dans cet écrit, & on n'en parla plus ; la converſation roula ſur la sève du vin de Falerne, ſur le montant du vin de Cécube ; on fit l'éloge d'un fameux cuiſinier ; on approfondit l'invention d'une nouvelle ſauſſe pour l'eſturgeon ; on porta des ſantés ; on fit deux ou trois contes inſipides, & on s'endormit. Cependant le ſénateur Appius, qui avait été touché en ſecret de la lecture du mémoire, conſtruiſit quelque tems après la voie appienne ; Flaminius fit la voie flamienne ; un autre embellit le capitole ; un autre bâtit un emphithéatre, un autre des marchés publics. L'écrit du citoyen obſcur fut une ſemence qui germa peu à peu dans la tête des grands-hommes.

## *SUR MESSIEURS JEAN LAW, MELON, ET DUTOT, SUR LE COMMERCE ET SUR LE LUXE.*

On entend mieux le commerce en France depuis vingt ans, qu'on ne l'a connu depuis Pharamond jusqu'à Louis XIV. C'était auparavant un art caché, une espèce de chymie entre les mains de trois ou quatre hommes, qui faisaient en effet de l'or, & qui ne disaient pas leur secret. Le gros de la nation était d'une ignorance si profonde sur ce secret important, qu'il n'y avait guère de ministre ni de juge qui sût ce que c'était que des *actions*, des *primes*, le *change*, un *dividende*. Il a fallu qu'un Ecossais, nommé Jean Law, soit venu en France, & ait boulversé toute l'économie de notre gouvernement pour nous instruire. Il osa, dans le plus horrible dérangement de nos finances, dans la disette la plus genérale, établir une banque & une compagnie des Indes. C'était l'émétique à des malades ; nous en prîmes trop, & nous eûmes des convulsions. Mais enfin, des débris de son systême, il nous resta une compagnie des Indes avec cinquante millons de fonds. Qu'eût-ce été, si nous n'avions pris de la drogue que la chose qu'il fallait ? Le corps de l'état serait, je crois, le plus robuste & le plus puissant de l'univers.

Il régnait encore un préjugé si grossier parmi nous, quand la présente compagnie des Indes fut établie, que la sorbonne déclara usuraire le dividende des actions. C'est ainsi qu'on accusa de sortilège en 1470 les imprimeurs Allemands qui vinrent exercer leur profession en France.

Nous autres Français, il le faut avouer, nous sommes venus bien tard en tout genre ; nos premiers pas dans les arts ont été de nous opposer à l'introduction des vérités

qui nous venaient d'ailleurs ; nous avons ſoutenu des thèſes contre la circulation du ſang, démontrée en Angleterre ; contre le mouvement de la terre, prouvé en Allemagne ; on a proſcrit par arrêt juſqu'à des remèdes ſalutaires. Annoncer des vérités, propoſer quelque choſe d'utile aux hommes, c'eſt une recette sûre pour être perſécuté. Jean Law, cet Ecoſſais à qui nous devons notre compagnie des Indes & l'intelligence du commerce, a été chaſſé de France, & eſt mort dans la misère à Veniſe ; & cependant, nous qui avions à peine trois cents vaiſſeaux marchands quand il propoſa ſon ſyſtême, (*a*) nous en avons aujourd'hui dix-huit cents. Nous les lui devons, & nous ſommes loin de la reconnaiſſance.

Les principes du commerce ſont à préſent connus de tout le monde ; nous commençons à avoir de bons livres ſur cette matière. L'*Eſſai ſur le commerce* de Mr. Melon eſt l'ouvrage d'un homme d'eſprit, d'un citoyen, d'un philoſophe ; il ſe ſent de l'eſprit du ſiècle ; & je ne crois pas que du tems même de Mr. Colbert, il y eût en France deux hommes capables de compoſer un tel livre. Cependant il y a bien des erreurs dans ce bon ouvrage, tant le chemin vers la vérité eſt difficile. Il eſt bon de révéler les mépriſes qui ſe trouvent dans un livre utile : ce n'eſt même que là qu'il les faut chercher. C'eſt reſpecter un bon ouvrage que de le contredire ; les autres ne méritent pas cet honneur.

Voici quelques propoſitions qui ne m'ont point paru vraies.

I. Il dit que les pays où il y a le plus de mendians, ſont les plus barbares. Je penſe qu'il n'y a point de ville moins barbare que Paris, & pourtant où il y ait plus de mendians. C'eſt une vermine qui s'attache à la richeſſe ; les fainéans accourent du bout du royaume à Paris, pour y mettre à contribution l'opulence & la bonté. C'eſt un

(*a*) Ceci était écrit en 1738.

abus difficile à déraciner, mais qui prouve ſeulement qu'il y a des hommes lâches, qui aiment mieux demander l'aumône que de gagner leur vie. C'eſt une preuve de richeſſe & de négligence, & non point de barbarie.

II. Il répète dans pluſieurs endroits, que l'Eſpagne ſerait plus puiſſante ſans l'Amérique. Il ſe fonde ſur la dépopulation de l'Eſpagne, & ſur la faibleſſe où ce royaume a langui long-tems. Cette idée que l'Amérique affaiblit l'Eſpagne, ſe voit de près de cent auteurs. Mais s'ils avaient voulu conſidérer que les tréſors du nouveau monde ont été le ciment de la puiſſance de Charles-Quint, & que par eux Philippe II aurait été le maître de l'Europe, ſi Henri le grand, Elizabeth, & les princes d'Orange n'euſſent été des héros, ces auteurs auraient changé de ſentiment. On a cru que la monarchie Eſpagnole était anéantie, parce que les rois Philippe III, Philippe IV & Charles II ont été malheureux, ou faibles. Mais que l'on voie comme cette monarchie a repris tout-d'un-coup une nouvelle vie ſous le cardinal Albéroni; que l'on jette les yeux ſur l'Afrique & ſur l'Italie, théâtres des conquêtes du préſent gouvernement Eſpagnol; il faudra bien convenir alors que les peuples ſont ce que les rois ou les miniſtres les font être. Le courage, la force, l'induſtrie, tous les talens reſtent enſevelis, juſqu'à ce qu'il paraiſſe un génie qui les reſſuſcite. Le capitole eſt habité aujourd'hui par des recollets, & on diſtribue des chapelets au même endroit où des rois vaincus ſuivaient le char de Paul Emile. Qu'un empereur ſiége à Rome, & que cet empereur ſoit un Jules-Céſar, tous les Romains redeviendront des Céſars eux-mêmes.

Quant à la dépopulation de l'Eſpagne, elle eſt moindre qu'on ne le dit; & après tout, ce royaume & les états de l'Amérique qui en dépendent, ſont aujourd'hui des provinces d'un même empire, diviſées par un eſpace qu'on franchit en deux mois; enfin leurs tréſors devien-

nent les nôtres, par une circulation néceſſaire ; la cochenille, l'indigo, le quinquina, les mines du Mexique & du Pérou ſont à nous, & par là nos manufactures ſont eſpagnoles. Si l'Amérique leur était à charge, perſiſteraient-ils ſi long-tems à défendre aux étrangers l'entrée de ce pays ? Garde-t-on avec tant de ſoin le principe de ſa ruine, quand on a eu deux cents ans pour faire ſes réflexions ?

III. Il dit que la perte des ſoldats n'eſt point ce qu'il y a de plus funeſte dans les guerres ; que cent mille hommes tués ſont une bien petite portion ſur vingt millions : mais que les augmentations des impoſitions rendent vingt millions d'hommes malheureux. Je lui paſſe qu'il y ait vingt millions d'ames en France ; mais je ne lui paſſe point qu'il vaille mieux égorger cent mille hommes, que de faire payer quelques impôts au reſte de la nation. Ce n'eſt pas tout ; il y a ici un étrange & funeſte mécompte. *Louis XIV* a eu, en comptant tout le corps de la marine, quatre cent quarante mille hommes à ſa ſolde pendant la guerre de 1701. Jamais l'empire Romain n'en a eu tant. On a obſervé que le cinquième d'une armée périt au bout d'une campagne, ſoit par les maladies, ſoit par les accidens, ſoit par le fer & le feu. Voilà quatre-vingt-huit mille hommes robuſtes que la guerre détruiſait chaque année : donc au bout de dix ans l'état perdit huit cent quatre-vingt mille hommes, & avec eux les enfans qu'ils auraient produits. Maintenant ſi la France contient environ dix-huit millions d'ames, ôtez-en près d'une moitié pour les femmes, retranchez les vieillards, les enfans, le clergé, les religieux, les magiſtrats & les laboureurs, que reſte-t-il pour défendre la nation ? Sur dix-huit millions à peine trouverez-vous dix-huit cent mille hommes, & la guerre en dix ans en détruit près de neuf cent mille ; elle fait périr dans une nation la moitié de ceux qui peuvent combattre pour elle, & vous dites qu'un impôt eſt plus funeſte que leur mort ?

Après avoir relevé ces inadvertences, que l'auteur eût relevées lui-même, souffrez que je me livre au plaisir d'estimer tout ce qu'il dit sur la liberté du commerce, sur les denrées, sur le change, & surtout sur le luxe. Cette sage apologie du luxe est d'autant plus estimable dans cet auteur, & a d'autant plus de poids dans sa bouche, qu'il vivait en philosophe.

Qu'est-ce en effet que le luxe? C'est un mot sans idée précise, à-peu-près comme lorsque nous disons, les climats d'orient & d'occident : il n'y a en effet ni orient ni occident; il n'y a pas de point où la terre se lève & se couche; ou, si vous voulez, chaque point est orient & occident. Il en est de même du luxe; ou il n'y en a point, ou il est partout. Transportons-nous au tems où nos pères ne portaient point de chemises. Si quelqu'un leur eût dit : Il faut que vous portiez sur la peau des étoffes plus fines & plus légères que le plus fin drap, blanche comme de la neige, & que vous en changiez tous les jours, il faut même, quand elles seront un peu salies, qu'une composition faite avec art leur rende leur première blancheur; tout le monde se serait écrié : Ah! quel luxe! quelle mollesse! une telle magnificence est à peine faite pour les rois! Vous voulez corrompre nos mœurs & perdre l'état. Entend-on par le luxe, la dépense d'un homme opulent? Mais faudrait-il donc qu'il vécût comme un pauvre, lui dont le luxe seul fait vivre les pauvres? La dépense doit être le thermomètre de la fortune d'un particulier, & le luxe général est la marque infaillible d'un empire puissant & respectable. C'est sous Charlemagne, sous François I, sous le ministère du grand Colbert, & sous celui-ci, que les dépenses ont été les plus grandes, c'est-à-dire, que les arts ont été le plus cultivés.

Que prétendait l'amer, le satyrique *La Bruyère*? Que voulait dire ce misantrope forcé, en s'écriant; *nos ancêtres ne savaient point préférer le faste aux choses utiles; on ne les voyait point s'éclairer avec des*

*bougies ; la cire était pour l'autel & pour le louvre. Ils ne disaient point : qu'on mette les chevaux à mon carrosse ; l'etain brillait sur les tables & sur les buffets , l'argent était dans les coffres , &c ?* Ne voilà-t-il pas un plaisant éloge à donner à nos pères , de ce qu'ils n'avaient ni abondance , ni industrie , ni goût , ni propreté ? L'argent était dans les coffres. Si cela était, c'était une très-grande sottise. L'argent est fait pour circuler , pour faire éclorre tous les arts, pour acheter l'industrie des hommes. Qui le garde est mauvais citoyen , & même est mauvais ménager. C'est en ne le gardant pas, qu'on se rend utile à la patrie & à soi-même. Ne se lassera-t-on jamais de louer les defauts du tems passé , pour insulter aux avantages du nôtre ?

Ce livre de Mr. Melon en a produit un de Mr. Dutot, qui l'emporte de beaucoup pour la profondeur & pour la justesse ; & l'ouvrage de Mr. Dutot en va produire un autre, par l'illustre Mr. du Vernay , lequel probablement vaudra beaucoup mieux que les deux autres , parce qu'il sera fait par un homme d'état. Jamais les belles-letrres n'ont été si liées avec la finance , & c'est encore un des mérites de notre siècle.

## *DES MONNOIES, ET DU REVENU DES ROIS.*

ON sait que toute mutation de monnoie a été onéreuse au peuple & au roi sous le dernier règne. Mais n'y a-t-il point de cas où une augmentation de monnoie devienne nécessaire ?

Dans un état , par exemple , qui a peu d'argent & peu de commerce , ( & c'est ainsi que la France a été long-tems ) un seigneur a cent marcs de rente. Il em-

prunte pour marier ſes filles, ou pour aller à la guerre, mille marcs, dont il paie cinquante marcs annuellement. Voilà ſa maiſon réduite à la dépenſe annuelle de cinquante marcs, pour fournir à tous ſes beſoins. Cependant la nation ſe rend plus induſtrieuſe, elle fait un commerce, l'argent devient plus abondant. Alors, comme il arrive toujours, la main-d'œuvre devient plus chère, les dépenſe du luxe convenable à la dignité de cette maiſon doublent, triplent, quadruplent, pendant que le blé, qui fait la reſſource de la terre, n'augmente pas dans cette proportion, parce qu'on ne mange pas plus de pain qu'auparavant, mais on conſomme plus en magnificence : ce qu'on achetait cinquante marcs en coûtera deux cents : & le poſſeſſeur de la terre, obligé de payer cinquante marcs de rente, ſera réduit à vendre ſa terre. Ce que je dis du ſeigneur, je le dis du magiſtrat, de l'homme de lettres, &c. comme du laboureur, qui achète plus cher ſa vaiſſelle d'étain, ſa taſſe d'argent, ſon lit, ſon linge. Enfin le chef de la nation eſt dans ce cas, lorſqu'il n'a qu'un certain fonds réglé, & certains droits qu'il n'oſe trop augmenter de peur d'exciter des mumures. Dans cette ſituation preſſante, il n'y a certainement qu'un parti à prendre, c'eſt de ſoulager le débiteur. On peut le favoriſer en aboliſſant les dettes : c'eſt ainſi qu'on en uſait chez les Egyptiens, & chez pluſieurs peuples de l'Orient, au bout de cinquante ou de trente années. Cette coutume n'était point ſi dure qu'on le penſe ; car les créanciers avaient pris leurs meſures ſuivant cette loi, & une perte prévue de loin n'eſt plus une perte. Quoique cette loi ne ſoit point en vigueur chez nous, il a bien fallu y revenir pourtant en effet, quelque détour que l'on ait pris : car trouver le moyen de ne payer que le quart de ce que je devais, n'eſt-ce pas une eſpèce de jubilé ? Or on a trouvé ce moyen très-aiſément, en donnant aux eſpèces une valeur idéale, & en diſant : Cette piéce d'or qui valait ſix francs, en vaudra aujourd'hui vingt-quatre ; & quiconque

devait quatre de ces piéces d'or, sous le nom de six francs chacune, s'acquittera en payant une seule piéce d'or qu'on appellera *vingt-quatre francs.* Comme ces opérations se sont faites petit-à-petit, ce changement n'a point effrayé. Tel qui était à la fois débiteur & créancier, gagnait d'un côté ce qu'il perdait de l'autre. Tel autre faisait le commerce, tel autre enfin en souffrait & se réduisait à épargner.

C'est ainsi que toutes les nations européanes en ont usé avant d'avoir établi un commerce réglé & puissant. Examinons les Romains, nous verrons que l'As, la livre de cuivre de douze onces, fut réduit à six liards de notre monnoie d'aujourd'hui. Chez les Anglais, la livre sterling de seize onces d'argent, est réduite à vingt-deux francs de notre monnoie. La livre de gros des Hollandais n'est plus qu'environ douze francs, ou douze de nos livres numéraires. Mais c'est notre livre qui a souffert les plus grands changemens.

Nous appellions, du tems de Charlemagne, une monnoie courante, faisant la vingtième partie d'une livre, un *solide*, du nom romain *solidum* : c'est ce *solide* que nous nommons un *sou*, comme nous appellons le mois d'*Auguste*, barbarement *Août*, que nous prononçons *ou*, à force de politesse de façon que dans notre langue si polie, *hodieque manent vestigia ruris.* Enfin ce *solide*, ce *sou*, qui était la vingtième partie d'une livre, & la dixième partie d'un marc d'argent, est aujourd'hui une chétive monnoie de cuivre, qui représente la dix-neuf cent-soixantième partie d'une livre, l'argent supposé à quarante-neuf francs le marc. Ce calcul est presque incroyable ; & il se trouve par ce calcul, qu'une famille qui aurait eu autrefois cent *solides* de rente, & qui aurait très-bien vécu, n'aurait aujourd'hui que cinq sixièmes d'un écu de six francs à dépenser par an.

Qu'est-ce que cela prouve? Que de toutes les nations nous avons long-tems été la plus changeante, & non la

plus heureuse ; que nous avons poussé à un excès intolérable l'abus d'une loi naturelle, qui ordonne à la longue le soulagement des débiteurs opprimés. Or puisque Mr. Dutot a si bien fait voir les dangers de ces promptes secousses que donnent aux états les changemens des valeurs numéraires dans les monnoies, il est à croire que dans un tems aussi éclairé que le nôtre, nous n'aurons plus à essuyer de pareils orages.

Ce qui m'a le plus étonné dans le livre de Mr. Dutot, c'est d'y voir que Louis XII, François I, Henri II, Henri III étaient plus riches que Louis XV. Qui eût cru que Henri III, à compter comme aujourd'hui, avait cent soixante-trois millions au-delà du revenu de notre roi ? J'avoue que je ne sors point de surprise. Car comment avec ces richesses immenses Henri III pouvait-il à peine résister aux Espagnols ? Comment était-il opprimé par les Guises ? Comment la France était-elle dénuée d'arts & de manufactures ? Pourquoi nulle belle maison dans Paris, nul beau palais bâti par les rois, aucune magnificence, aucun goût, qui sont la suite de la richesse ? Aujourd'hui, au contraire, trois cents forteresses, toujours bien réparées, bordent nos frontières, deux cent mille hommes au moins les défendent. Les troupes qui composent la maison du roi, sont comparables à ces dix mille hommes couverts d'or qui accompagnaient les chars de Xerxès & de Darius. Paris est deux fois plus peuplé, & cent fois plus opulent que sous Henri III. Le commerce qui languissait, qui n'était rien alors, fleurit aujourd'hui à notre avantage.

Depuis la dernière refonte des espèces, on trouve qu'il a passé à la monnoie plus de douze cents millions en or & en argent. On voit par la ferme du marc, qu'il y a en France pour environ autant de ces métaux orfévris. Il est vrai que ces immenses richesses n'empêchent pas que le peuple ne soit prêt quelquefois à mourir de faim dans les années stériles. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit :

la queſtion eſt de ſavoir comment la nation, étant incomparablement plus riche que dans les ſiècles précédens, le roi le ſerait beaucoup moins.

Comparons d'abord les richeſſes de Louis XV à celles de François I. Les revenus de l'état étaient alors de ſeize millions numéraires de livres, & la livre numéraire de ce tems-là était à celle de ce tems-ci, comme un eſt à quatre & demi. Donc ſeize millions en valaient ſoixante & douze des nôtres : donc avec ſoixante & douze de nos millions ſeulement, on ſerait auſſi riche qu'alors. Mais les revenus de l'état ſont ſuppoſés (*a*) de deux cents millions : donc de ce chef, Louis XV eſt plus riche de cent vingt-huit de nos millions que François I : donc le roi eſt environ trois fois auſſi riche que François I : donc il tire de ſes peuples trois fois autant que François I en tirait. Cela eſt déjà bien éloigné du compte de Mr. Dutot.

Il prétend, pour prouver ſon ſyſtême, que les denrées ſont quinze fois plus chères qu'au ſeizème ſiècle. Examinons ces prix des denrées. Il faut s'en tenir au prix du blé dans les capitales, année commune. Je trouve beaucoup d'années au ſeizème ſiècle, dans leſquelles le blé eſt à cinquante ſous, à vingt-cinq, à vingt, à dix-huit ſous, à quatre francs, & j'en forme une année commune de trente ſous. Le froment vaut aujourd'hui environ douze livres. Les denrées n'ont donc augmenté que huit fois en valeur numéraire ; & c'eſt la proportion dans laquelle elles ont augmenté en Angleterre & en Allemagne. Mais ces trente ſous du ſeizème ſiècle valaient cinq livres quinze ſous des nôtres. Or cinq livres quinze ſous, font, à cinq ſous près, la moitié de douze livres : donc en effet Louis XV trois fois plus riche que François I, n'achète les choſes en poids de marc que le double de ce qu'on les achetait alors. Or un homme qui a neuf cents

(*a*) C'eſt la ſuppoſition que fait Mr. Dutot. Mais en 1750 les revenus du roi montent à près de trois cent millions, à quarante-neuf livres dix ſols le marc.

francs, & qui achète une denrée ſix cents francs, reſte certainement plus riche de cent écus, que celui qui n'ayant que trois cents livres, achète cette même denrée trois cents livres : donc Louis XV reſte plus riche d'un tiers que François I.

Mais ce n'eſt pas tout : au-lieu d'acheter toutes les denrées le double, il achète les ſoldats, la plus néceſſaire denrée des rois, à beaucoup meilleur marché que tous ſes prédéceſſeurs. Sous François I & ſous Henri II, les forces des armées conſiſtaient en une gendarmerie nationale, & en fantaſſins étrangers, que nous ne pouvons plus comparer à nos troupes. Mais l'infanterie ſous Louis XV eſt payée à-peu-près ſur le même pied, au même prix numéraire que ſous Henri IV. Le ſoldat vend ſa vie ſix ſous par jour, en comptant ſon habit : ces ſix ſous en valaient douze pareils du tems de Henri IV. Ainſi avec le même revenu que Henri le grand, on peut entretenir le double de ſoldats ; & avec le double d'argent on peut en ſoudoyer le quadruple. Ce que je dis ici ſuffit pour faire voir que malgré les calculs de Mr. Dutot, les rois, auſſi-bien que l'état, ſont plus riches qu'ils n'étaient. Je ne nie pas qu'ils ne ſoient plus endettés.

Louis XIV a laiſſé à ſa mort plus de deux fois dix centaines de millions de dettes à trente francs le marc, parce qu'il voulut à la fois avoir cinq cents mille hommes ſous les armes, deux cents vaiſſeaux, & bâtir Verſailles ; & parce que dans la guerre de la ſuceeſſion d'Eſpagne, ſes armes furent long-tems malheureuſes. Mais les reſſources de la France ſont beaucoup au deſſus de ſes dettes. Un état qui ne doit qu'à lui-même ne peut s'appauvrir, & ces dettes mêmes ſont un nouvel encouragement de l'induſtrie.

# LETTRE (*a*)

## A MONSIEUR T**.

*Sur l'ouvrage de Mr.* Dutot, *& ſur celui de Mr.* Melon. 1738.

JE vous remercie, monſieur, de m'avoir fait connaître le livre de Mr. Dutot ſur les finances. C'eſt un *Euclide* pour la vérité & l'exactitude. Il me ſemble qu'il fait à l'égard de cette ſcience, qui eſt le fondement des bons gouvernemens, ce que Lemery a fait en chymie. Il a rendu très-intelligible un art ſur lequel avant lui les artiſtes jaloux de leurs connaiſſances, ſouvent erronées, n'avaient point écrit, ou n'avaient donné que des énigmes.

Je viens de relire auſſi le petit livre de feu Mr. Melon, qui a été l'occaſion de l'ouvrage beaucoup plus détaillé & plus approfondi qu'a donné Mr. Dutot.

*Nardi parvus onix eliciet cadum.*

L'eſſai de Mr. Melon me paraît toujours digne d'un miniſtre & d'un citoyen, même avec ſes erreurs. Il me ſemble, toute prévention à part, qu'il y a beaucoup à profiter dans ces lectures; car je veux croire pour l'amour du genre humain, que ces livres & quelques-uns de ceux de Mr. l'abbé de St. Pierre, pourront dans des tems difficiles, ſervir de conſeils aux miniſtres à venir, comme l'hiſtoire eſt la leçon des rois.

Parmi

(*a*) On ne ſera pas fâché de trouver ici la première façon de cette lettre, telle qu'elle a été compoſée d'abord; c'eſt le canevas des deux précédentes Les variantes ſont conſidérables.

Parmi les chofes que je remarque fur l'*effai* de Mr. Melon, il me fera bien permis, en qualité d'homme de lettres & d'amateur de la langue françaife, de me plaindre qu'il en ait trop négligé la pureté. L'importance des matières ne doit point faire oublier le ftyle. Je me fouviens que lorfque l'auteur me fit l'honneur de me donner fa feconde édition, il me dit qu'il était bien difficile d'écrire en français, & qu'on lui avait corrigé plus de trente fautes dans fon livre. Je lui en montrai cent dans les vingt premières pages de cette feconde édition corrigée.

Paffons à des inadvertences plus importantes. Il me femble que dans ces écrits que l'intérêt public a dictés, il ne faut fouffrir aucune erreur. Voici quelques propofitions qui ne m'ont point paru vraies.

1°. Il dit que les pays où il y a le plus de mendians, font les plus barbares. Je penfe qu'il n'y a point de ville moins barbare que Paris, & pourtant où il y ait plus de mendians. C'eft une vermine qui s'attache à la richeffe. Les fainéans accourent du bout du royaume à Paris, pour y mettre à contribution l'opulence & la bonté. C'eft un abus difficile à déraciner, mais qui prouve feulement qu'il y a des hommes lâches qui aiment mieux demander l'aumône que de gagner leur vie. C'eft une preuve de richeffe & de négligence, & non point de barbarie.

2°. Il répète dans plufieurs endroits que l'Efpagne ferait plus puiffante fans l'Amérique. Il fe fonde fur la dépopulation de l'Efpagne, & fur la faibleffe où ce royaume a langui long-tems. Cette idée que l'Amérique affaiblit l'Efpagne, fe voit dans cent auteurs. Ils auraient dû confidérer que les tréfors du nouveau monde ont été le ciment de la puiffance de Charles-Quint, & que par eux Philippe II eût été le maître de l'Europe, fi Henri le grand, Elizabeth, & le prince d'Orange n'euffent été des héros. Ces auteurs alors auraient changé de fentiment. Ils ont cru que la monarchie efpagnole était

anéantie, parce que les rois Philippe III, Philippe IV & Charles II, ont été malheureux ou faibles : mais que l'on voie comme cette monarchie a repris tout-d'un-coup une nouvelle vie ſous le cardinal Albéroni ; que l'on jette les yeux ſur l'Afrique & ſur les autres théatres des conquêtes du préſent gouvernement eſpagnol ; il faudra bien convenir alors que les peuples ſont ce que les rois ou leurs miniſtres les font être. Le courage, la force, l'induſtrie, tous les talens reſtent enſevelis, juſqu'à ce qu'il paraiſſe un génie qui les reſſuſcite. Le capitole eſt habité aujourd'hui par les récollets, & l'on diſtribue des chapelets, où des rois vaincus ſuivaient le char de Paul Emile. Qu'un empereur ſiége à Rome, & que cet empereur ſoit un Jules-Céſar, tous les Romains deviendront des *Céſars* eux-mêmes. Quant à la dépopulation de l'Eſpagne, elle eſt moindre qu'on ne le dit ; & après tout, ce royaume & les états de l'Amérique qui en dépendent ſont des provinces d'un même empire, diviſées par un eſpace qu'on franchit en deux mois. Enfin leurs tréſors deviennent les nôtres par une circulation néceſſaire. La cochenille, l'indigo, le quinquina, les mines du Mexique & du Pérou ſont à nous, & par-là nos manufactures ſont aux Eſpagnols. Si l'Amérique leur était à charge, perſiſteraient-ils ſi long-tems à défendre aux étrangers l'entrée de ce pays ? Garde-t-on avec tant de ſoin le principe de ſa ruine, quand on a deux cents ans pour faire ſes réflexions ?

3°. Monſieur Melon dit : « Que la perte des ſoldats » n'eſt point ce qu'il y a de plus funeſte dans les » guerres ; que cent mille hommes tués ſont une bien » petite portion ſur vingt millions ; mais que les augmentations ſur des impoſitions rendent vingt millions » d'hommes malheureux. »

Je lui paſſe qu'il y ait vingt millions d'ames en France ; mais je ne lui paſſe point qu'il vaille mieux égorger cent mille hommes que de faire payer double

impôt au reste de la nation. Ce n'est pas tout ; il y a ici un étrange & funeste mécompte.

Louis XIV a eu, en comptant tout le corps de la marine, quatre cent quarante mille hommes à sa solde pendant la dernière guerre. Jamais l'empire romain n'en a eu tant. On a observé que la cinquième partie d'une armée périt au bout d'une campagne, soit par les maladies, soit par les accidens, soit par le fer & le feu. Voilà quatre-vingt-huit mille hommes robustes que la guerre détruisait chaque année ; donc au bout de dix ans l'état perdit huit cent quatre-vingt mille hommes, & avec eux les enfans qu'ils auraient produits. Maintenant, si la France contient environ dix-huit millions d'ames, retranchez les vieillards, les enfans, le clergé, les religieux, les magistrats, & que reste-t-il pour défendre la nation ? Sur dix-huit millions, à peine trouverez-vous dix-huit cent mille hommes, & la guerre en dix années en détruit plus de neuf cent mille. Elle fait périr dans une nation la moitié de ceux qui peuvent combattre pour elle ; & vous dites qu'un impôt est plus funeste que leur mort ?

Après avoir relevé ces inadvertences, que l'auteur eût relevées lui-même, souffrez que je me donne le plaisir d'estimer tout ce qu'il dit sur la liberté du commerce, sur les denrées, sur le change, & surtout sur le luxe. Cette sage apologie du luxe est d'autant plus estimable dans cet auteur, & a d'autant plus de poids dans sa bouche, qu'il vivait en philosophe.

Qu'est-ce en effet que le luxe ? C'est un mot sans idée précise, à-peu-près comme lorsque nous disons, les climats d'orient & d'occident. Il n'y a pas de point où le soleil se lève & se couche ; ou, si vous voulez, chaque point est orient ou occident. Il en de même du luxe. Il n'y en a point, ou il est partout. Transportons-nous au tems où nos pères ne portaient point de chemises. Si quelqu'un leur eût dit : Il faut que vous portiez sur la

peau des étoffes plus fines & plus légères que le plus fin drap, blanches comme de la neige, & que vous en changiez tous les jours; il faut même qu'une composition faite avec un art infini leur rende leur blancheur : tout le monde se serait écrié : Ah quel luxe ! ah quelle mollesse ! Une telle magnificence est à peine faite pour les rois. Vous voulez corrompre nos mœurs & perdre l'état.

Entend-on par le luxe la dépense d'un homme opulent ? Mais faudrait-il donc qu'il vécût comme un pauvre, lui dont le luxe seul fait vivre les pauvres ? La dépense doit être le thermomètre de la fortune, & le luxe en général est la marque infaillible d'un empire puissant. C'est sous Charlemagne, sous François I, sous le ministère du grand Colbert, & sous celui-ci, que les dépenses ont été les plus grandes, c'est-à-dire, que les arts ont été le plus cultivés.

Que prétendait La Bruyère en s'écriant : « Nos ancê-
» tres ne savaient pas préférer le faste aux choses utiles?
» On ne les voyait point s'éclairer avec des bougies. La
» cire était pour l'autel & pour le louvre. Ils ne disaient
» point : qu'on mette les chevaux à mon carrosse. L'ai-
» rain brillait sur les tables & sur les buffets. L'argent
» était dans les coffres. »

Ne voilà-t-il pas un plaisant éloge à donner à nos pères, de ce qu'ils n'avaient ni abondance, ni industrie, ni goût, ni propreté? L'argent était donc dans les coffres? Si cela était, c'était une très-grande sottise ; l'argent est fait pour circuler, pour faire éclorre tous les arts, pour acheter l'industrie des hommes. Qui le garde est mauvais citoyen, & même mauvais ménager. C'est en ne le gardant pas qu'on se rend utile à la patrie & à soi-même. Ne se lassera-t-on jamais de louer les défauts du tems passé, pour insulter aux avantages du nôtre ?

Mais n'opposons point ici déclamation à déclamation. Je me hâte d'arriver aux points importans qui font l'objet de cet excellent livre de Mr. Dutot. Les augmentations

de monnoie si fréquentes avant notre heureux ministère, sont-elles utiles à l'état, ou préjudiciables ?

Monsieur Dutot démontre que toute mutation de monnoie a été onéreuse au peuple & au roi sous le dernier règne. Mais n'y a-t-il point de cas où une augmentation de monnoie devienne nécessaire ?

Dans un état, par exemple, qui a peu d'argent & peu de commerce, (& c'est ainsi que la France a été long-tems) un seigneur a cent marcs de rente : il emprunte, pour marier ses filles, ou pour aller à la guerre, mille marcs, donc il paie annuellement cinquante marcs ; voilà sa maison réduite à la dépense annuelle de cinquante marcs pour fournir à tous ses besoins. Cependant la nation se rend plus industrieuse, elle fait un commerce, l'argent devient plus abondant. Il arrive alors ce qui arrive toujours, que la main-d'œuvre devient plus chère. Les dépenses du luxe convenables à la dignité de cette maison, doublent, triplent, pendant que le blé qui fait la ressource de la terre, n'augmente pas dans cette proportion, parce qu'on ne mange pas plus de pain qu'auparavant ; mais on consomme davantage en magnificence. Ce qu'on achetait cinquante marcs, en coûtera deux cents, & le possesseur de la terre obligé de payer cinquante marcs de rente, sera réduit à vendre sa terre. Ce que je dis du seigneur, je le dis du magistrat, du laboureur, même de l'homme de lettres, &c. Le laboureur achète alors plus cher sa vaisselle d'étain, sa tasse d'argent, son lit, son linge ; enfin le chef même de la nation est dans ce cas, lorsqu'il n'a qu'un certain fonds réglé, & certains droits qu'il n'ose trop augmenter de peur d'exciter des murmures.

Dans cette situation pressante il n'y a certainement qu'un parti à prendre ; c'est de soulager le débiteur. On peut le favoriser en abolissant les dettes. C'est ainsi qu'on en usait chez les Egyptiens & chez plusieurs autres peuples de l'Orient, au bout de cinquante ou trente

années. Cette coutume n'était pas si dure qu'on le pense ; car les créanciers avaient pris leurs mesures suivant cette loi, & une perte prévue de loin n'est plus une perte. Quoique cette loi ne soit plus en vigueur parmi nous, il a bien fallu y revenir en effet, quelque détour que l'on ait pris : car trouver le moyen de ne payer que le quart de ce que je devais, n'est-ce pas une espèce de jubilé ? Or on trouve ce moyen très-aisément en donnant aux espèces une valeur idéale, & en disant : Cette piéce qui valait six francs, en vaudra aujourd'hui vingt-quatre ; & quiconque devait quatre de ces piéces d'or, sous le nom de six francs chacune, s'acquittera en payant une seule piéce d'or qu'on appellera *ving-quatre livres.* Comme ces opérations se sont faites peu à peu, ce changement n'a point effrayé. Tel qui était à la fois débiteur & créancier, gagnait d'un côté ce qu'il perdait de l'autre ; tel autre faisait le commerce, tel autre enfin en souffrait, & se réduisait à épargner.

C'est ainsi que toutes les nations Européanes en ont usé avant que d'avoir établi un commerce réglé & puissant. Examinons les Romains : nous verrons que la livre de cuivre de douze onces fut réduite à six liards de notre monnoie d'aujourd'hui. Chez les Anglais la livre sterling de seize onces d'argent est réduite à vingt-deux francs de notre monnoie. La livre de gros des Hollandais n'est plus qu'environ quatre francs. Mais c'est notre livre qui a souffert les plus grands changemens.

Nous appellions, sous Charlemagne, une monnoie courante, faisant la vingtième partie d'une livre, un *solide*, du nom romain *solidum*. C'est ce *solide*, que nous nommons *sou*, comme nous appellons le mois d'*Auguste* barbarement *Août*, que nous prononçons *ou*, a force de politesse : de façon que dans notre langue aujourd'hui si polie.

*Hodièque manent vestigia ruris.*

Enfin ce *solide*, ce *sou*, qui était la vingtième partie d'une livre, la dixième partie d'un marc d'argent, est aujourd'hui une chétive monnoie de cuivre qui représente la vingtième partie de la centième partie d'une livre d'argent de seize onces. Ce calcul est presque incroyable ; & il se trouve, par ce calcul, qu'une famille qui aurait eu autrefois cent vingt *solides*, de rente, & qui aurait très-bien vécu, n'aurait aujourd'hui qu'un écu de six francs à dépenser par an.

Qu'est-ce que cela prouve ? Que de toutes les nations nous avons long-tems été la plus changeante, mais non pas la plus riche & la plus heureuse ; que nous avons poussé à une excès intolérable l'abus d'une loi naturelle qui ordonne à la longue le soulagement des débiteurs opprimés. Or, puisque Mr. Dutot a si bien fait voir les dangers de ces promptes secousses que donnent aux états les changemens des valeurs numéraires dans les monnoies, il est à croire que dans un tems si éclairé nous n'avons plus à essuyer de pareils orages.

Ce qui m'a le plus étonné & le plus instruit dans le livre de Mr. Dutot, c'est de voir qu'en effet Louis XII, François I, Henri II, Henri III, étaient plus riches que Louis XV. Qui eût cru que Henri III, à compter comme aujourd'hui, avait cent soixante-trois millions au-delà du revenu de notre roi ? J'avoue que je ne sors point de surprise ; car comment avec ces richesses immenses, Henri III pouvait-il à peine résister aux Espagnols ? Comment était-il opprimé par les *Guises* ? Comment la France était-elle dénuée d'arts & de manufactures ? Pourquoi nulle belle maison dans Paris, nul beau palais bâti par les rois, aucune magnificence, aucun goût, qui sont la suite de la richesse ? Aujourd'hui, au contraire, trois cents forteresses, toujours bien réparées, bornent nos frontières, deux cent mille hommes les défendent. Les troupes qui composent la maison du roi sont comparables à ces dix mille hommes couverts d'or, qui accompagnaient les

chars de Xercès & de Darius. Paris eſt deux fois plus peuplé, & cent fois plus opulent & plus magnifique que ſous Henri III. Le commerce qui languiſſait, qui n'était rien alors, fleurit aujourd'hui à notre avantage. En un mot, la nation eſt plus riche. Pourquoi le roi l'eſt-il moins? C'eſt que Louis XIV a laiſſé en mourant plus de vingt fois cent millions de dettes, & que ces dettes ne ſont point encore acquittées.

Je coucluai mes remarques ſur cet ouvrage, en avouant, avec l'auteur, qu'il vaut mille fois mieux pour une nation payer perdant la guerre, ou dans des cas urgens, de très-forts impôts proportionnellement répartis, que d'être livrés aux traitans & aux mutations de monnoie; car ces *mutations* ruinent le commerce & ces traitans oppriment le peuple.

Pourquoi donc les miniſtres éclairés de Louis XIV, & ſurtout ce grand Colbert lui-même, ont-ils mieux aimé recourir aux traitans qu'à la dixme proportionnelle du maréchal de Vauban, à laquelle il a fallu avoir recours en partie? C'eſt que les peuples ſont très-ignorans & que l'intérêt les aveugle; c'eſt que ce mot d'*impôt* les effarouche. On avait fait la guerre de la fronde, pour je ne ſais quel édit du tarif, qui ne devait pas être regardé comme un objet. Ce préjugé ſubſiſta dans ſa force ſous Louis XIV, malgré l'obéiſſance la plus profonde. Un payſan, ou un bourgeois, quand il paie une taxe, s'imagine qu'on le vole, comme ſi cet argent était deſtiné à enrichir nos ennemis. On ne ſonge pas que pour payer des taxes au roi, c'eſt les payer à ſoi-même, c'eſt contribuer à la défenſe du royaume, à la police des villes, à la ſûreté des maiſons & des chemins. ; c'eſt mettre en effet une partie de ſon bien à entretenir l'autre. Il eſt honteux que les Pariſiens ne ſe taxent pas eux-mêmes pour embellir leur ville, pour avoir de l'eau dans les maiſons, des théâtres publics dignes de ce qu'on y repréſente, des places, des fontaines. L'amour du bien public eſt une chi-

mère chez nous. Nous ne ſommes pas des citoyens, nous ne ſommes que des bourgeois.

Le grand point eſt que les taxes ſoient proportionnellement réparties. On peut aiſément reconnaître la juſteſſe de la proportion, quand la culture des terres, le commerce & l'induſtrie ſont encouragés. S'ils languiſſent, c'eſt la faute du gouvernement; s'ils proſpèrent, c'eſt à lui qu'on en eſt redevable.

Au reſte, que Louis XIV ſoit mort avec deux millards de dettes, qu'il y ait eu depuis un ſyſtême, un *viſa*; que quelques familles aient été ruinées, qu'il y ait eu des banqueroutes, qu'on ait mis de trop forts impôts, j'appelle tout cela *les malheurs d'un peuple heureux*, c'était du tems de la fronde, du tems des *Guiſes*, du tems des Anglais, que les peuples étaient malheureux en effet: mais cela ménerait trop loin; & un écrit trop long eſt un impôt très-rude qu'on met ſur la pénitence du lecteur.

## *DES MENSONGES IMPRIMÉS.*

ON peut aujourd'hui diviſer les habitans de l'Europe en lecteurs & en auteurs, comme ils ont été diviſés pendant ſept ou huit ſiècles en petits tyrans barbares qui portaient un oiſeau ſur le poing, & en eſclaves qui manquaient de tout.

Il y a environ deux cent cinquante ans que les hommes ſe ſont reſſouvenus petit-à-petit qu'ils avaient une ame; chacun veut lire, ou pour fortifier cette ame, ou pour l'orner, ou pour ſe vanter d'avoir lu. Lorſque les Hollandais s'apperçurent de ce nouveau beſoin de l'eſpèce humaine, ils devinrent les facteurs de nos penſées, comme ils l'étaient de nos vins & de nos ſels. Et tel

libraire d'Amſterdam qui ne ſavait pas lire, gagna un million, parce qu'il y avait quelques Français qui ſe mêlaient d'écrire. Ces marchands s'informaient par leurs correſpondans, des denrées qui avaient le plus de cours ; & ſelon le beſoin, ils commandaient à leurs ouvriers des hiſtoires ou des romans, mais principalement des hiſtoires, parce qu'après tout on ne laiſſe pas de croire qu'il y a toujours un peu plus de vérité dans ce qu'on appelle *hiſtoire nouvelle*, *memoires hiſtoriques*, *anecdotes*, que dans ce qui eſt intitulé *roman*. C'eſt ainſi que ſur des ordres de marchands de papier & d'encre, leurs metteurs en œuvre composèrent les *mémoires d'Artagnan*, *de Pontis*, *de Vordac*, *de Rochefort*, & tant d'autres, dans leſquels on trouve au long tout ce qu'ont penſé les rois ou les miniſtres quand ils étaient ſeuls, & cent mille actions publiques dont on n'avait jamais entendu parler. Les jeunes barons Allemands, les palatins Polonais, les dames de Stockholm & de Copenhague, liſent ces livres, & croient y apprendre ce qui s'eſt paſſé de plus ſecret à la cour de France.

Varillas était fort au-deſſus des nobles auteurs dont je parle, mais il ſe donnait d'aſſez grandes libertés. Il dit un jour à un homme qui le voyait embarraſſé : J'ai trois rois à faire parler enſemble ; ils ne ſe ſont jamais vus, & je ne ſais comment m'y prendre. Quoi donc, lui dit l'autre, eſt-ce que vous faites une tragédie ?

Tout le monde n'a pas le don de l'invention. On fait imprimer *in*-12 les fables de l'hiſtoire ancienne, qui étaient ci-devant *in-folio*. Je crois que l'on peut retrouver dans plus de deux cents auteurs les mêmes prodiges opérés, & les mêmes prédictions faites du tems que l'aſtrologie était une ſcience. On nous redira peut-être encore que deux Juifs, qui ſans doute ne ſavaient que vendre de vieux habits & rogner de vieilles eſpèces, promirent l'empire à Léon l'Iſaurien, & exigèrent de lui qu'il abattît les images des chrétiens quand il ſerait ſur le trône ;

comme ſi un Juif ſe ſouciait beaucoup que nous euſſions ou non des images. Je ne déſeſpère pas qu'on ne réimprime que Mahomet II, ſurnommé le grand, le prince le plus éclairé de ſon tems, & le rémunérateur le plus magnifique des arts, mit tout à feu & à ſang dans Conſtantinople, (qu'il préſerva pourtant du pillage) abattit toutes les égliſes, (dont en effet il conſerva la moitié) fit empâler le patriarche, lui qui rendit à ce même patriarche plus d'honneurs qu'il n'en avait reçu des empereurs Grecs : qu'il fit éventrer quatorze pages, pour ſavoir qui d'eux avait mangé un melon ; & qu'il coupa la tête à ſa maîtreſſe pour réjouir ſes janiſſaires. Ces hiſtoires, dignes de *Robert-le-diable* & de *Barbebleue*, ſont vendues tous les jours avec approbation & privilège.

Des eſprits plus profonds ont imaginé une autre manière de mentir. Ils ſe ſont établis héritiers de tous les grands miniſtres, & ſe ſont emparés de tous les teſtamens. Nous avons vu les teſtamens des Colbert & des Louvois, donnés comme des piéces authentiques, par des politiques raffinés, qui n'étaient jamais entrés ſeulement dans l'antichambre d'un bureau de la guerre ni des finances. Le teſtament du cardinal Richelieu, fait par une main un peu moins habile, a eu plus de fortune, & l'impoſture a duré très-long-tems. C'eſt un plaiſir, ſurtout, de voir dans des recueils de harangue, quels éloges on a prodigués à l'*admirable* teſtament de cet *incomparable* cardinal : on y trouvait toute la profondeur de ſon génie ; & un imbécile, qui l'avait bien lu, & qui en avait même fait quelques extraits, ſe croyait capable de gouverner le monde. On n'a pas été moins trompé au teſtament de Charles V duc de Lorraine : on a cru y reconnaître l'eſprit de ce prince ; mais ceux qui étaient au fait y reconnurent l'eſprit de Mr. de Chevremont qui le compoſa.

Après ces faiſeurs de teſtamens, viennent les auteurs d'anecdotes. Nous avons une petite hiſtoire imprimée en

1700, de la façon d'une mademoiselle Durand, personne fort instruite, qui porte pour titre : *Histoire des amours de Grégoire VII, du cardinal de Richelieu, de la princesse de Condé, & de la marquise d'Urfé.* J'ai lu, il y a quelques années, *les amours du révérend père de la Chaise* confesseur de Louis XIV.

Une très-honorable dame (*a*) refugiée à la Haye, composa au commencement de ce siècle six gros volumes de lettres, d'une dame de qualité de province, & d'une dame de qualité de Paris, qui se mandaient familièrement les nouvelles du tems. Or, dans ces nouvelles du tems, je puis assurer qu'il n'y en a pas une de véritable. Toute les prétendues aventures du chevalier de Bouillon, connu depuis sous le nom du prince d'Auvergne, y sont rapportées avec toutes leurs circonstances. J'eus la curiosité de demander un jour à Mr. le chevalier de Bouillon, s'il y avait quelque fondement dans ce que madame du Noyer avait écritt sur son compte. Il me jura que tout était un tissu de faussetés. Cette dame avait ramassé les sottises du peuple, & dans les pays étrangers elles passaient pour l'histoire de la cour.

Quelquefois les auteurs de pareils ouvrages font plus de mal qu'ils ne pensent. Il y a quelques années qu'un homme de ma connaissance, ne sachant que faire, imprima un petit livre, dans lequel il disait qu'une personne célèbre avait péri par le plus horrible des assassinats ; j'avais été témoin du contraire. Je représentai à l'auteur combien les loix divines & humaines l'obligeaient de se rétracter ; il me le promit : mais l'effet de son livre dure encore, & j'ai vu cette calomnie répétée dans de prétendues histoires du siècle.

Il vient de paraître un ouvrage politique à Londres, la ville de l'univers où l'on débite les plus mauvaises nouvelles, & les plus mauvais raisonnemens sur les nouvelles

(*a*) C'est la du Noyer.

les plus fausses. *Tout le monde sait*, dit l'auteur, (page 17) *que l'empereur* Charles VI *est mort empoisonné dans de l'*aqua tuffana ; *on sait que c'est un Espagnol qui était son page favori, & auquel il a fait un legs par son testament, qui lui donna le poison. Les magistrats de Milan, qui ont reçu les dépositions de ce page quelque tems avant sa mort, & qui les ont envoyées à Vienne, peuvent nous apprendre quels ont été ses instigateurs & ses complices, & je souhaite que la cour de Vienne nous instruise bientôt des circonstances de cet horrible crime.* Je crois que la cour de Vienne fera attendre long-tems les instructions qu'on lui demande sur cette chimère. Ces calomnies, toujours renouvellées, me font souvenir de ces vers :

Les oisifs courtisans, que leurs chagrins dévorent,
S'efforcent d'obscurcir les astres qu'ils adorent ;
Si l'on croit de leurs yeux le regard pénétrant,
Tout ministre est un traître, & tout prince un tyran ;
L'hymen n'est entouré que de feux adultères ;
Le frère à ses rivaux est vendu par ses frères ;
Et si-tôt qu'un grand roi penche vers son déclin,
Ou son fils ou sa femme ont hâté son destin....
Qui croit toujours le crime en paraît trop capable.

Voilà comment sont écrites les histoires prétendues du siècle.

La guerre de 1702 & celle de 1741, ont produit autant de mensonges dans les livres, qu'elles ont fait périr de soldats dans les campagnes ; on a redit cent fois, & on redit encore, que le ministère de Versailles avait fabriqué le testament de Charle II roi d'Espagne. Des anecdotes nous apprennent que le dernier maréchal de la Feuillade manqua exprès Turin, & perdit sa réputation,

sa fortune & son armée, par un grand trait de courtisan ; d'autres nous certifient qu'un ministre fit perdre un bataille par politique. On vient de réimprimer dans les *transactions de l'Europe*, qu'à la bataille de Fontenoy nous chargions nos canons avec de gros morceaux de verre, & des métaux vénimeux : que le général Campbell ayant été tué d'une de ces volées empoisonnées, le duc de Cumberland envoya au roi de France dans un coffre, le verre & les métaux qu'on avait trouvés dans sa plaie ; qu'il mit dans ce coffre une lettre, dans laquelle il disait au roi, *que les nations les plus barbares ne s'étaient jamais servies de pareilles armes*, & que le roi frémit à la lecture de cette lettre. Il n'y a ni ombre de vérité ni de vraisemblance à tout cela. On ajoute à ces absurdes mensonges, que nous avons massacré de sang-froid les Anglais blessés qui restèrent sur le champ de bataille, tandis qu'il est prouvé par les registres de nos hôpitaux, que nous eûmes soin d'eux comme de nos propres soldats. Ces indignes impostures prennent crédit dans plusieurs provinces de l'Europe, & servent d'aliment à la haine des nations.

Combien de mémoires secrets, d'histoires de campagnes, de journaux de toutes les façons, dont les préfaces annoncent l'impartialité la plus équitable, & les connaissances les plus parfaites ? On dirait que ces ouvrages sont faits par des plénipotentiaires à qui les ministres de tous les états, & les généraux de toutes les armées, ont remis leurs mémoires. Entrez chez un de ces grands plénipotentiaires, vous trouverez un pauvre scribe en robe de chambre & en bonnet de nuit, sans meubles & sans feu, qui compile & qui altère des gazettes. Quelquefois ces messieurs prennent une puissance sous leur protection ; on fait le conte qu'on a fait d'un de ces écrivains, qui à la fin d'une guerre demanda une récompense à l'empereur Léopold, pour lui avoir entretenu sur le Rhin une armée complette de cinquante

mille hommes pendant cinq ans. Ils déclarent la guerre, & font des actes d'hostilité; mais ils risquent d'être traités en ennemis. Un d'eux nommé Dubourg, qui tenait son bureau dans Francfort, y fut malheureusement arrêté par un officier de notre armée en 1748, & conduit au mont St. Michel, dans une cage. Mais cet exemple n'a point refroidi le magnanime courage de ses confrères.

Une des plus nobles supercheries & des plus ordinaires, est celle des écrivains qui se transforment en ministres d'état & en seigneurs de la cour du pays dont ils parlent. On nous a donné une grande histoire de Louis XIV, écrite sur les mémoires d'un ministre d'état. Ce ministre était un jésuite chassé de son ordre, qui s'était refugié en Hollande, sous le nom de la Hode, qui s'est fait ensuite secretaire d'état de France en Hollande, pour avoir du pain.

Comme il faut toujours imiter les bons modèles, & que le chancelier Clarendon & le cardinal de Retz ont fait des portraits des principaux personnages avec lesquels ils avaient traité, on ne doit pas s'étonner que les écrivains d'aujourd'hui, quand ils se mettent aux gages d'un libraire, commencent par donner tout au long des portraits fidèles des princes de l'Europe, des ministres, & des généraux, dont ils n'ont jamais vu passer la livrée. Un auteur Anglais, dans les *annales de l'Europe*, imprimées & réimprimées, nous assure que *Louis XV n'a pas cet air de grandeur qui annonce un roi.* Cet homme assurément est difficile en physionomies. Mais en récompense il dit que le cardinal de Fleuri avait l'air d'une noble confiance. Et il est aussi exact sur les caractères & sur les faits que sur les figures : il instruit l'Europe que le cardinal de Fleuri donna son titre de premier ministre (qu'il n'a jamais eu) à Mr. le comte de Toulouse. Il nous apprend que l'on n'envoya l'armée du maréchal de Maillebois en Bohême, que parce qu'une demoiselle de la cour avait laissé une lettre sur la table, & que cette lettre fit

connaître la ſituation des affaires ; il dit que le comte d'Argenſon ſuccéda dans le miniſtère de la guerre à Mr. Amelot. Je crois que ſi on voulait raſſembler tous les livres écrits dans ce goût, pour ſe mettre un peu au fait des anecdotes de l'Europe, on ferait une bibliothèque immenſe, dans laquelle il n'y aurait pas dix pages de vérité.

Une autre partie conſidérable du commerce du papier imprimé, eſt celle des livres qu'on a appellé *polémiques*, par excellence ; c'eſt-à-dire, de ceux dans leſquels on dit des injures à ſon prochain pour gagner de l'argent. Je ne parle pas des factums des avocats, qui ont le noble droit de décrier tant qu'ils peuvent la partie adverſe, & de diffamer loyalement des familles ; je parle de ceux qui en Angleterre, par exemple, excités par un amour ardent de la patrie, écrivent contre le miniſtère des philippiques de Démoſthène dans leurs greniers. Ces piéces ſe vendent deux ſous la feuille ; on en tire quelquefois quatre mille exemplaires, & cela fait toujours vivre un citoyen éloquent un mois ou deux. J'ai oui conter à Mr. le chevalier Walpole, qu'un jour un de ces Démoſthènes à deux ſous par feuille, n'ayant point encore pris de parti dans les différends du parlement, vint lui offrir ſa plume pour écraſer tous ſes ennemis ; le miniſtre le remercia poliment de ſon zèle, & n'accepta point ſes ſervices. *Vous trouverez donc bon*, lui dit l'écrivain, *que j'aille offrir mon ſecours à votre antagoniſte*, *Mr. Pultney*. Il y alla auſſi-tôt, & fut éconduit de même. Alors il ſe déclara contre l'un & l'autre ; il écrivait le lundi contre Mr. Walpole, & le mercredi contre Mr. Pultney. Mais après avoir ſubſiſté honorablement les premières ſemaines, il finit par demander l'aumône à leurs portes.

Le célèbre Pope fut traité de ſon tems comme un miniſtre ; ſa réputation fit juger à beaucoup de gens de lettres, qu'il y aurait quelque choſe à gagner avec lui. On imprima à ſon ſujet, pour l'honneur de la littérature & pour

pour avancer les progrès de l'eſprit humain, plus de cent libelles, dans leſquels on lui prouvait qu'il était athée, & (ce qui eſt plus fort en Angleterre) on lui reprocha d'être catholique. On aſſura, quand il donna ſa traduction d'Homère, qu'il n'entendait point le grec, parce qu'il était puant & boſſu. Il eſt vrai qu'il était boſſu; mais cela n'empêchait pas qu'il ne sût très-bien le grec, & que ſa traduction d'Homère ne fût fort bonne. On calomnia ſes mœurs, ſon éducation, ſa naiſſance; on s'attaqua à ſon père & à ſa mère. Ces libelles n'avaient point de fin. Pope eut quelquefois la faibleſſe de répondre; cela groſſit la nuée des libelles. Enfin il prit le parti de faire imprimer lui-même un petit abrégé de toutes ces belles piéces. Ce fut un coup mortel pour les écrivains, qui juſques-là avaient vécu aſſez honnêtement des injures qu'ils lui diſaient, on ceſſa de les lire, & on s'en tint à l'abrégé ils ne s'en relevèrent pas.

J'ai été tenté d'avoir beaucoup de vanité, quand j'ai vu que nos grands écrivains en uſaient avec moi comme on en avait agi avec Pope. Je puis dire que j'ai valu des honoraires aſſez paſſables à plus d'un auteur. J'avais, je ne ſais comment, rendu à l'illuſtre abbé Desfontaines un léger ſervice. Mais comme ce ſervice ne lui donnait pas de quoi vivre, il ſe mit d'abord un peu à ſon aiſe, au ſortir de la maiſon dont je l'avais tiré, par une douzaine de libelles contre moi, qu'il ne fit à la vérité que pour l'honneur des lettres & par un excès de zèle pour le bon goût. Il fit imprimer la Henriade, dans laquelle il inſéra des vers de ſa façon, & enſuite il critiqua ces mêmes vers qu'il avait faits. J'ai ſoigneuſement conſervé une lettre que m'écrivit un jour un auteur de cette trempe. *Monſieur, j'ai fait imprimer un libelle contre vous; il y en a quatre cents exemplaires; ſi vous voulez m'envoyer quatre cents livres, je vous remettrai tous les exemplaires fidèlement.* Je lui mandai que je me donnerais bien de garde d'abuſer de ſa bonté, que ce ſerait un marché trop

déſavantageux pour lui, & que le débit de ſon livre lui vaudrait beaucoup davantage ; je n'eus pas lieu de me repentir de ma généroſité.

Il eſt bon d'encourager les gens de lettres inconnus, qui ne ſavent où donner de la tête. Une des plus charitables actions qu'on puiſſe faire en leur faveur, eſt de donner une tragédie au public. Tout auſſi-tôt vous voyez éclore des *Lettres à des dames de qualité* ; *Critique impartiale de la piéce nouvelle ; Lettre d'un ami à un ami ; Examen réfléchi ; Examen par ſcène ;* & tout cela ne laiſſe pas de ſe vendre.

Mais le plus sûr ſecret pour un honnête libraire, c'eſt d'avoir ſoin de mettre à la fin des ouvrages qu'il imprime, toutes les horreurs & toutes les bêtiſes qu'on a imprimées contre l'auteur. Rien n'eſt plus propre à piquer la curioſité du lecteur & à favoriſer le débit. Je me ſouviens que parmi les déteſtables éditions qu'on a faites en Hollande de mes prétendus ouvrages, un éditeur habile d'Amſterdam voulant faire tomber une édition de la Haye, s'aviſa d'ajouter un recueil de tout ce qu'il avait pu ramaſſer contre moi. Les premiers mots de ce recueil diſaient *que j'étais un chien rogneux*. Je trouvai ce livre à Magdebourg entre les mains du maître de la poſte, qui ne ceſſait de me dire combien il trouvait ce petit morceau éloquent. En dernier lieu, deux libraires d'Amſterdam, pleins de probité, aprés avoir défiguré tant qu'ils avaient pu *la Henriade* & mes autres piéces, me firent l'honneur de m'écrire, que ſi je permettais qu'on fît à Dreſde une meilleure édition de mes ouvrages, qu'on avait entrepriſe alors, ils ſeraient obligés en conſcience d'imprimer contre moi un volume d'injures atroces, avec le plus beau papier, la plus grande marge & le meilleur caractère qu'ils pourraient. Ils m'ont tenu fidèlement parole. C'eſt bien dommage que de ſi beaux recueils ſoit anéantis dans l'oubli : autrefois, quand il y avait huit ou neuf cent mille volumes de moins dans l'Europe, des injures

portaient coup. On lifait avidement dans Scaliger, *Le cardinal Bellarmin eft athée, le révérend père Clavius eft ivrogne, le révérend père Coton s'eft donné au diable.* Les favans illuftres fe traitaient réciproquement de *chien*, de *veau*, de *menteur*, & de *fodomifte.* Tout cela s'exprimait avec la permiffion des fupérieurs. C'était le bon tems. Mais tout dégénère.

## SUITE DES MENSONGES IMPRIMÉS.

ON n'a dit que peu de chofes fur les menfonges imprimés dont la terre eft inondée : il ferait facile de faire fur ce fujet un gros volume ; mais on fait qu'il ne faut pas faire tout ce qui eft facile. On donnera ici feulement quelques règles générales, pour précautionner les hommes contre cette multitude de livres qui ont tranfmis les erreurs de fiècle en fiècle.

On s'effraie à la vue d'une bibliothèque nombreufe : on fe dit, *Il eft trifte d'être condamné à ignorer prefque tout ce qu'elle contient.* Confolez-vous, il y a peu à regretter. Voyez ces quatre ou cinq mille volumes de la phyfique ancienne ; tout en eft faux, jufqu'au tems de Galilée : voyez les hiftoires de tant de peuples ; leurs premiers fiècles font des fables abfurdes. Après les tems fabuleux, viennent ce qu'on appelle *les tems héroïques* : les premiers reffemblent aux *Mille & une nuits*, où rien n'eft vrai ; les fecondes aux romans de chevalerie, où il n'y a de vrai que quelques noms & quelques époques.

Voilà déjà bien des milliers d'années & de livres à ignorer, & de quoi mettre l'efprit à l'aife. Viennent enfin les tems hiftoriques, où le fonds des chofes eft vrai, & où la plupart des circonftances font des menfonges. Mais parmi ces menfonges n'y a-t-il pas quelques vérités ?

Oui, comme il ſe trouve un peu de poudre d'or dans les ſables que les fleuves roulent. On demandera ici le moyen de recueillir cet or, le voici : tout ce qui n'eſt conforme ni à la phyſique, ni à la raiſon, ni à la trempe du cœur humain, n'eſt que du ſable ; le reſte, qui ſera atteſté par des contemporains ſages, c'eſt la poudre d'or que vous cherchez.

Hérodote raconte à la Grèce aſſemblée l'hiſtoire des peuples voiſins : les gens ſenſés rient quand il parle des prédictions d'Apollon & des fables de l'Egypte & de l'Aſſyrie ; il ne les croyait pas lui-même : tout ce qu'il tient des prêtres de l'Egypte eſt faux ; tout ce qu'il a vu a été confirmé. Il faut ſans doute s'en rapporter à lui, quand il dit aux Grecs qui l'écoutent : *Il y a dans les tréſors des Corinthiens un lion d'or du poids de trois cent ſoixante livres, qui eſt un préſent de* Créſus : *on voit encore la cuve d'or & celle d'argent qu'il donna au temple de Delphes ; celle d'or pèſe environ cinq cents livres, celle d'argent contient environ deux mille quatre cents pintes.* Quelle que ſoit une telle magnificence, quelque ſupérieure qu'elle ſoit à celle que nous connaiſſons, on ne peut la révoquer en doute. Hérodote parlait d'un fait dont il y avait plus de cent mille témoins ; ce fait d'ailleurs eſt très-important, parce qu'il prouve que dans l'Aſie mineure, du tems de Créſus, il y avait plus de magnificence qu'on n'en voit aujourd'hui ; & cette magnificence, qui ne peut être que le fruit d'un grand nombre de ſiècles, prouve une haute antiquité, dont il ne reſte nulle connaiſſance. Les prodigieux monumens qu'Hérodote avait vus en Egypte à Babylone, ſont encore des choſes inconteſtables.

Il n'en eſt pas ainſi des ſolemnités établies pour célébrer un événement ; la plupart des mauvais raiſonneurs diſent : Voilà une cérémonie qui eſt obſervée de tems immémorial, donc l'aventure qu'elle célèbre, eſt vraie ;

mais les philoſophes diſent donc ſouvent, *donc l'aventure eſt fauſſe.*

Les Grecs célébraient les jeux pythiens, en mémoire du ſerpent Python, que jamais Apollon n'avait tué; les Egyptiens célébraient l'admiſſion d'Hercule au rang des douze grands dieux; mais il n'y a guère d'apparence que cet Hercule d'Egypte ait exiſté dix-ſept mille ans avant le règne d'Ataſis, ainſi qu'il était dit dans les hymnes qu'on lui chantait. La Grèce aſſigna neuf étoiles dans le ciel au marſoin qui porta Arion ſur ſon dos: les Romains célébraient en Février cette belle aventure. Les prêtres Saliens portaient en cérémonie le premier de Mars les boucliers ſacrés qui étaient tombés du ciel, quand Numa, ayant enchaîné Faunus & Picus, eut appris d'eux le ſecret de détourner la foudre. En un mot, il n'y a jamais eu de peuple qui n'ait ſolemniſé par des cérémonies les plus abſurdes imaginations.

Quant aux mœurs des peuples barbares, tout ce qu'un témoin oculaire & ſage me rapportera de plus bizarre, de plus infame, de plus ſuperſtitieux, de plus abominable, je ſerai très-porté à le croire de la nature humaine. Horodote affirme devant toute la Grèce, que dans ces pays immenſes qui ſont au-delà du Danube, les hommes faiſaient conſiſter leur gloire à boire dans des cranes humains le ſang de leurs ennemis, & à ſe vêtir de leur peau. Les Grecs qui trafiquaient avec ces barbares auraient démenti Hérodote, s'il avait exagéré. Il eſt conſtant que plus des trois quarts des habitans de la terre ont vécu très-long-tems comme des bêtes féroces: ils ſont nés tels. Ce ſont des ſinges que l'éducation fait danſer, & des ours qu'elle enchaîne. Ce que le czar Pierre le grand a trouvé enéore à faire de nos jours dans une partie de ſes états, eſt une preuve de ce que j'avance, & rend croyable ce qu'Hérodote a rapporté.

Après Hérodote, le fonds des hiſtoires eſt beaucoup plus vrai; les faits ſont plus détaillés; mais autant de dé-

tails, souvent autant de mensonges. Ajouterai-je foi à l'historien Joseph, quand il me dit que le moindre bourg de la Galilée renfermait quinze mille habitans? Non, je dirai qu'il a exagéré; il a cru faire honneur à sa patrie, il l'a avilie. Quelle honte pour ce nombre prodigieux de Juifs, d'avoir été si aisément subjugués par une petite armée Romaine!

La plupart des historiens sont comme Homère : ils chantent des combats, mais dans ce nombre horrible de batailles, il n'y a guère que la retraite des dix mille de Xénophon, la bataille de Scipion contre Annibal à Zama, décrite par Polybe, celle de Pharsale racontée par le vainqueur, où le lecteur puisse s'éclairer & s'instruire; partout ailleurs je vois que des hommes se sont mutuellement égorgés, & rien de plus.

On peut croire toutes les horreurs où l'ambition a porté les princes, & toutes les sottises où la superstition a plongé les peuples. Mais comment les historiens ont-ils été assez peuple pour admettre comme des prodiges surnaturels les fourberies que des conquérans ont imaginées & que les nations ont adoptées?

Les Algériens croient fermement qu'Alger fut sauvée par un miracle lorsque Charles-Quint vint l'assiéger. Ils disent qu'un de leurs saints frappa la mer & excita la tempête, qui fit périr la moitié de la flotte de l'empereur.

Que d'historiens parmi nous ont écrit en Algériens! Que de miracles ils ont prodigués & contre les Turcs & contre les hérétiques! ils ont souvent traité l'histoire comme Homère traite le siége de Troye. Il intéresse toutes les puissances du ciel à la conservation ou à la perte d'une ville. Mais des hommes, qui font profession de dire la vérité, peuvent-ils imaginer que DIEU prenne parti pour un petit peuple qui combat contre un autre petit peuple dans un coin de notre hémisphère?

Personne ne respecte plus que moi St. François Xa-

vier ; c'était un Espagnol animé d'un zèle intrépide. C'était le Fernand Cortez de la religion. Mais on aurait dû peut-être ne pas assurer dans l'histoire de sa vie que ce grand homme existait à la fois en deux endroits différens.

Si quelqu'un peut prétendre au don de faire des miracles, ce sont ceux qui vont au bout du monde porter leur charité & leur doctrine. Mais je voudrais que leurs miracles fussent un peu moins fréquens, qu'ils eussent ressuscité moins de morts, qu'ils eussent moins souvent converti & baptisé des milliers d'orientaux en un jour. Il est beau de prêcher la vérité dans un pays étranger, dès qu'on y est arrivé. Il est beau de parler avec éloquence & de toucher le cœur dans une langue qu'on ne peut apprendre qu'en beaucoup d'années, & qu'on ne peut jamais prononcer que d'une manière ridicule : mais ces prodiges doivent être ménagés, & le merveilleux, quand il est prodigué, trouve trop d'incrédules.

C'est surtout dans les voyageurs qu'on trouve le plus de mensonges imprimés. Je ne parle pas de Paul Lucas, qui a vu le démon Asmodée dans la haute Egypte ; je ne parle que de ceux qui nous trompent en disant vrai, qui ont vu une chose extraordinaire dans une nation, & qui le donnent pour une loi. Ils ressemblent à cet Allemand, qui ayant eu une petite difficulté à Blois avec son hotesse, laquelle avait les cheveux un peu trop blonds, mit sur son *album* ; *Nota bene*, que toutes les dames de Blois sont rousses & acariâtres.

Ce qu'il y a de pis, c'est que la plupart de ceux qui écrivent sur le gouvernement, tirent souvent de ces voyageurs trompés, des exemples pour tromper encore les hommes. L'empereur Turc se sera emparé des trésors de quelques pachas nés esclaves dans son serrail, & il aura fait à la famille du mort la part qu'il aura voulu ; donc la loi de Turquie porte que le grand Turc hérite des biens de tous ses sujets : il est monarque, donc il est des-

potique, dans le ſens le plus horrible & le plus humiliant pour l'humanité. Ce gouvernement Turc, dans lequel il n'eſt pas permis à l'empereur de s'éloigner long-tems de la capitale, de changer les loix, de toucher à la monnoire, &c. ſera repréſenté comme un établiſſement dans lequel le chef de l'état peut du matin au ſoir tuer & voler loyalement tout ce qu'il veut. L'alcoran dit qu'il eſt permis d'épouſer quatre femmes à la fois, donc tous les merciers & tous les drapiers de Conſtantinople ont chacun quatre femmes, comme s'il était ſi aiſé de les avoir & de les garder. Quelques perſonnages conſidérables ont des ſerrails; de-là on conclut que tous les muſulmans ſont autant de *Sardanapales*; c'eſt ainſi qu'on juge de tout. Un Turc qui aurait paſſé dans une certaine capitale, & qui aurait vu un *Auto-da-fé*, ne laiſſerait pas de ſe tromper s'il diſait : Il y a un pays policé où l'on brûle quelquefois en cérémonie une vingtaine d'hommes, de femmes & de petits garçons, pour le divertiſſement de leurs gracieuſes majeſtés. La plupart des relations ſont faites dans ce goût-là; c'eſt bien pis quand elles ſont pleines de prodiges : il faut être en garde contre les livres, plus que les juges ne le ſont contre les avocats.

Il y a encore une grande ſource d'erreurs publiques parmi nous, & qui eſt particulière à notre nation; c'eſt le goût des vaudevilles : on en fait ſur les hommes les plus reſpectables & on entend tous les jours calomnier les vivans & les morts, ſur ces beaux fondemens; *Ce fait*, dit-on, *eſt vrai*, *c'eſt une chanſon qui l'atteſte.*

N'oublions pas au nombre des menſonges, la fureur des allégories. Quand on eut trouvé les fragmens de Pétrone, auxquels Nodot a depuis joint hardiment les ſiens, tous les ſavans prirent le conſul Pétrone pour l'auteur de ce livre. Ils voient clairement Néron & toute ſa cour dans une troupe de jeunes écoliers fripons, qui ſont les héros de cet ouvrage. On fut trompé, & on l'eſt encore par le nom. Il faut abſolument que

le débauché obſcur & bas qui écrive cette ſatyre, plus infame qu'ingénieuſe, ait été le conſul Titus Pétronius; il faut que Trimalcion, ce vieillard abſurde, ce financier au-deſſous de Turcaret, ſoit le jeune empereur Néron: il faut que ſa dégoûtante & mépriſable épouſe ſoit la belle Acté; que le pédant, le groſſier Agamemnon ſoit le philoſophe Sénèque: c'eſt chercher à trouver toute la cour de Louis XIV dans Guſman d'Alfarache ou dans Gil-Blas. Mais, me dira-t-on, que gagnerez-vous à détromper les hommes ſur ces bagatelles? Je ne gagnerai rien, ſans doute: mais il faut s'accoutumer à chercher le vrai dans les plus petites choſes; ſans cela on eſt bien trompé dans les grandes.

## *SECONDE SUITE DES MENSONGES IMPRIMÉS.*

*Raiſons de croire que le livre intitulé :* Teſtament politique du cardinal de Richelieu, *eſt un ouvrage ſuppoſé.*

MON zèle pour la vérité, mon emploi d'hiſtoriographe de France, qui m'oblige à des recherches hiſtoriques, mes ſentimens de citoyen, mon reſpect pour la mémoire du fondateur d'un corps dont je ſuis membre, mon attachement aux héritiers de ſon nom & de ſon mérite: voilà mes motifs pour chercher à détromper ceux qui attribuent au cardinal de Richelieu un livre qui m'a paru n'être ni pouvoir être de ce miniſtre.

I. Le titre même eſt très-ſuſpect; un homme qui parle à ſon maître, n'intitule guère ſes conſeils reſpectueux du nom faſtueux de *Teſtament politique.* A peine le cardinal de Richelieu fut-il mort, qu'il courut cent

manuſcrits pour & contre ſa mémoire : j'en ai deux ſous le titre de *Teſtamentum chriſtianum*, & deux ſous celui de *Teſtamentum politicum* : voilà probablement l'origine de tous les teſtamens politiques qu'on a fabriqués depuis.

II. Si un ouvrage, dans lequel un des plus grands hommes d'état qu'ait jamais eu l'Europe eſt ſuppoſé rendre compte de ſon adminiſtration à ſon maître, & lui donner des conſeils pour le préſent & pour l'avenir, eût été en effet compoſé par ce miniſtre, il eût prit probablement toutes les meſures poſſibles pour qu'un tel monument ne fût pas négligé ; il l'eût revêtu de la forme la plus authentique ; il en eût parlé dans ſon vrai teſtament, qui contient ſes dernières volontés ; il l'eût légué au roi, comme un préſent beaucoup plus précieux que le palais-cardinal : il eût chargé l'exécuteur de ſon teſtament de remettre à Louis XIII cet ouvrage important ; le roi en eût parlé ; tous les mémoires de ce tems-là auraient fait mention d'une anecdote ſi intéreſſante : rien de tout cela n'eſt arrivé. Le ſilence univerſel dans une affaire auſſi grave, doit donner à tout homme de bon ſens les plus violens ſoupçons. Pourquoi ni le manuſcrit original, ni aucune copie, n'auraient-ils jamais paru pendant un ſi grand nombre d'années ? On ſavait à la mort de Céſar qu'il avait fait des commentaires ; on ſavait que Ciceron avait écrit ſur l'éloquence ; un manuſcrit de Raphaël ſur la peinture n'eût pas été ignoré.

III. Cet ouvrage n'eſt point un projet informe, il eſt entièrement terminé ; la concluſion finit par une peroraiſon pleine de morale : *Je ſupplie votre majeſté de penſer dès à cette heure ce que* Philippe II *ne penſa peut-être qu'à l'heure de ſa mort ; & pour l'y convier, par l'exemple autant que par la raiſon, je lui promets qu'il ne ſera jour de ma vie, que je ne tâche de me mettre en l'eſprit ce que je devrais avoir à l'heur de ma*

*mort sur le sujet des affaires publiques.* Rien ne manque à l'ouvrage pour le rendre complet ; on y trouve jusqu'à l'épître dédicatoire, qu'on a eu l'impudence de signer en Hollande, *Armand du Plessis*, quoique le cardinal n'ait jamais signé ainsi ; on y trouve jusqu'à la table des matières que l'éditeur ose encore dire rédigée par le cardinal même ; dans cette épître dédicatoire on le fait parler ainsi au roi : *Cette piéce verra le jour sous le titre de mon testament politique, pour servir après ma mort, &c.* Donc en effet cette piéce devait voir le jour après la mort du cardinal ; donc elle devait être présentée au roi d'une manière solemnelle ; donc l'original eût dû être signé, être connu ; donc le jour où la famille eût présenté au roi ce legs si important eût été un jour mémorable.

IV. Si après la mort de Louis XIII ce manuscrit eût passé entre les mains de quelque ministre, & de-là dans celles qui l'ont rendu public, on en aurait dû savoir quelques circonstances ; l'éditeur aurait dit par quelle voie il aurait été mis en possession de ce manuscrit ; il l'aurait dit d'autant plus hardiment, qu'il imprimait le livre dans un pays libre, environ quarante ans après la mort du cardinal, & lorsque le souvenir des inimitiés entre ce ministre & plusieurs grandes maisons était éteint. L'éditeur, comme je l'ai déjà remarqué ailleurs, était tenu surtout de constater l'authenticité de ce manuscrit, sans quoi il se déclarait indigne de toute croyance. Aucune de ces conditions, absolument nécessaires à l'authenticité d'un tel livre, n'a été remplie ; & même pendant vingt-quatre années entières, depuis la prétendue date du manuscrit, ni la cour, ni la ville, ni aucun livre, ni aucun journal ne fit la moindre mention que le cardinal eût laissé au roi un testament politique.

V. Comment, en effet, le cardinal de Richelieu qui, comme on sait, avait plus de peine à gouverner le roi

ſon maître qu'à tenir le timon de la France, aurait-il eu le deſſein & le loiſir de faire un tel ouvrage pour l'uſage de Louis XIII ? L'auteur d'un nouvel *abrégé chronologique* de l'*hiſtoire de France*, qui peint ſi bien les ſiècles & les hommes, avoue dans ce livre ſi utile, que le cardinal de Richelieu avait *autant à craindre du roi*, *pour qui il riſquait tout*, *que du reſſentiment de ceux qu'il forcait d'obéir* : les aigreurs, les défiances, les mécontentemens réciproques allaient tous les jours ſi loin entre le roi & le miniſtre, que le grand Cinq-Mars propoſa au roi d'aſſaſſiner le cardinal de Richelieu comme le maréchal d'Ancre, & s'offrit pour l'exécution ; c'eſt ce que Louis XIII dit lui-même dans une lettre au chancelier Séguier, après la conſpiration de Cinq-Mars. Le roi avait donc mis ſon favori à portée de lui faire cette propoſition étrange. Eſt-ce dans une telle ſituation qu'on ſe donne la peine de faire pour un roi d'un âge mûr, qu'on redoute & dont on eſt redouté, un recueil de préceptes qu'un père oiſif pourrait tout au plus laiſſer à ſon fils encore dans l'enfance ? Il me ſemble que le cœur humain n'eſt point fait ainſi. Cette raiſon ne ſera pas d'un grand poids auprès d'un ſavant, mais elle fait impreſſion ſur ceux qui connaiſſent les hommes.

VI. Suppoſons pourtant qu'un homme, tel que le cardinal de Richelieu, eût voulu donner en effet au roi ſon maître des conſeils pour gouverner après ſa mort, comme il lui en avait donné pendant ſa vie : quel eſt l'homme qui en ouvrant ce livre ne s'attendra pas à voir tous les ſecrets du cardinal de Richelieu développés, & la grandeur & la hardieſſe de ſon génie reſpirant dans ſon teſtament ? Qui ne ſe flattera pas de lire des conſeils fins & hardis, convenables à l'état préſent de l'Europe, à celui de la France, de la cour, & ſurtout du monarque ? Par le premier chapitre, il eſt évident que l'auteur feint d'écrire en 1640 ; car il fait dire au cardinal de Richelieu

dans un jargon barbare, en parlant de la guerre avec l'Efpagne : *Ce n'eft pas que dans cette guerre, qui a duré cinq ans, il ne vous eft arrivé aucun accident, &c.* Or cette guerre avait commencé en 1635, & le dauphin était né en 1638. Comment dans un écrit politique, qui entre dans les détails des cas privilégiés, des appels comme d'abus, du droit d'indult, & des vents qui régnent fur la Méditerranée, oublie-t-on l'éducation de l'héritier de la monarchie? Certes le fauffaire eft bien mal-adroit. La véritable caufe de cette faute d'omiffion, c'eft que dans plufieurs autres endroits du livre, l'auteur oubliant qu'il a feint d'écrire en 1639, & en 1640, s'avife enfuite d'écrire en 1635. Il donne à Louis XIII vingt-cinq ans de règne, au-lieu de lui en donner trente ; contradiction palpable, & démonftration évidente d'une fuppofition que rien ne peut pallier.

VII. Quoi ! Louis XIII eft engagé dans une guerre ruineufe contre la maifon d'Autriche les ennemis font aux frontières de la Champagne & de la Picardie ; & fon premier miniftre, qui lui a promis des confeils, ne lui dit rien, ni de la manière dont il faut foutenir cette guerre dangéreufe, ni de celle dont on peut faire la paix, ni des généraux, ni des négociateurs qu'on peut employer? Quoi ! pas un mot de la conduite qu'on doit tenir avec le chancelier Oxenftiern, avec l'armée du duc de Veimar, avec la Savoie, avec le Portugal & la Catalogne? On ne trouve rien fur les révolutions que le cardinal lui-même fomentait en Angleterre ; rien fur le parti huguenot, qui refpirait encore la faction & la vengeance. Il me femble voir un médecin qui vient pour prefcrire un régime à fon malade, & qui lui parle de toute autre chofe que de fa fanté.

VIII. Celui qui a débité ces idées, fous le nom du cardinal de Richelieu, commence par fe fervir des fuccès mêmes que ce grand homme avait eus dans fon miniftère, pour lui faire avancer qu'il avait promis fes fuccès au

roi ſon maître. Le cardinal avait abaiſſé les grands du royaume qui étaient dangereux, les huguenots qui l'étaient davantage, & la maiſon d'Autriche qui avait été encore plus à craindre ; de-là il infère que le cardinal avait promis ces révolutions au roi dès qu'il était entré dans le conſeil. Voici les paroles qu'il prête au cardinal : *Lorſque votre majeſté ſe réſolut de me donner en même tems, & l'entrée de ſes conſeils, & grande part en ſa confiance, je lui promis d'employer toute l'autorité qu'il lui plairait me donner pour ruiner le parti huguenot, rabaiſſer l'orgueil des grands, remettre tous les ſujets dans leur devoir, & relever ſon nom dans les nations étrangères au point où il devrait l'être, &c.* Or il eſt de notoriété publique, que quand Louis XIII conſentit à mettre le cardinal de Richelieu dans le conſeil, il était bien éloigné de connaître le bien qu'il procurait à la France & à lui-même. Il eſt public que le roi, qui alors avait de l'éloignement pour ce grand homme, ne fit que cèder aux inſtances de la reine ſa mère, qui triompha enfin de la répugnance de ſon fils, après s'être donné les plus grands mouvemens pour introduire dans le conſeil celui qu'elle avait fait au cardinal, qu'elle regardait comme ſa créature, & par qui elle eſpérait gouverner. On eut même beſoin de gagner le marquis la Vieuville, ſurintendant des finances, qui conſentit avec beaucoup de peine à voir entrer le cardinal au conſeil en 1624. Il n'y eut ni la première place, ni premier crédit. Toute cette année ſe paſſa en jalouſies, en cabales, en factions ſecrètes ; le cardinal ne prit que peu à peu l'aſcendant.

Quelques lecteurs apprendront peut-être ici avec plaiſir que le cardinal de Richelieu n'eut les proviſions de premier miniſtre qu'en 1629 le 21 Novembre ; Louis XIII les ſigna ſeul de ſa main. Ces lettres-patentes ſont adreſſées par le roi au cardinal même ; & ce qu'il y a de très-remarquable, c'eſt que les appointemens attachés à cette nouvelle dignité y ſont en blanc, le roi laiſſant à la ma-

gnificence & à la discrétion de son ministre le soin de prendre au trésor public de quoi soutenir la grandeur de cette place.

Je viens, & je dis, qu'il n'est pas vraisemblable que le cardinal ait tenu en 1624 les discours qu'on lui prête. Il est beau de faire tant de grandes choses, mais il est téméraire de les promettre : & c'eût été le comble du ridicule & de l'indécence, de dire au roi son maître en entrant dans ses conseils, *Je releverai votre nom.* On lui fait raconter sans bienséance & avec infidélité ce qu'il a fait : il ne dit rien du tout de ce qu'il faut faire. Pourquoi ? c'est que l'un était fort aisé, & l'autre très-difficile.

IX. Par le peu qu'on vient de dire, il paraît déjà que que l'ouvrage prétendu ne peut convenir, ni au caractère du ministre à qui on le donne, ni au roi auquel on l'adresse, ni au tems où on le suppose écrit ; j'ajouterai encore, ni au style du cardinal. Il n'y a qu'à voir cinq ou six de ses lettres, pour juger que ce n'est point du tout la même main ; & cette preuve suffirait pour quiconque a le moindre goût & le moindre discernement. D'ailleurs le cardinal de Richelieu, obligé de faire quelquefois des actions violentes, ne laissait point échapper dans ses écrits de paroles dures & indécentes. S'il agissait avec hardiesse, il écrivait de la manière la plus circonspecte. Il n'eût certainement pas appellé dans un ouvrage politique la marquise du Fargis, dame d'atour de la reine régnante, la Fargis. C'est manquer aux premières loix du respect & de la bienséance, en parlant au roi & à la postérité. Cette indigne expression est tirée d'un mauvais livre imprimé en 1649, intitulé : *Histoire du ministère du du cardinal de Richelieu.* L'auteur du testament a copié cet ouvrage de ténèbres, plus flétri, sans doute, par le mépris public que par l'arrêt qui le condamne.

Qui pourra se persuader qu'un premier ministre, qui suppose la paix faite avec l'Espagne, parle des Espagnols en ces termes : *Cette nation avide & insatiable*, *ennemie*

*du repos de la chrétienté* ? C'eſt ainſi qu'on aurait pu parler de Mahomet II. Serait-il poſſible qu'un prêtre, un cardinal, un premier miniſtre, un homme ſage, écrivant à un roi ſage, & écrivant un teſtament qui devait être exempt de paſſion, ſe fût emporté (dans le tems de cette paix ſuppoſée) à des expreſſions qu'il n'avait pas employées dans la déclaration de la guerre ?

X. Eſt-il vraiſemblable qu'un homme d'état, qui ſe propoſe un ouvrage auſſi ſolide, diſe *que le roi d'Eſpagne, en ſecourant les huguenots, avait rendu les Indes tributaires de l'enfer ; que les gens de palais meſurent la couronne du roi par ſa forme, qui étant ronde n'a point de fin ; que les élémens n'ont de peſanteur, que lorſqu'ils ſont en leur lieu ; que le feu, l'air, ni l'eau ne peuvent ſoutenir un corps terreſtre, parce qu'il eſt peſant hors de ſon lieu* ; & cent autres abſurdités pareilles, dignes d'un profeſſeur de rhétorique de province dans le ſeizième ſiècle, ou d'un répétiteur Irlandais qui diſpute ſur les bans.

XI. Y a-t-il encore une grande vraiſemblance, que le cardinal de Richelieu, ſi connu par ſes galanteries, & même par la témérité de ſes deſirs, ait recommandé la chaſteté à Louis XIII, prince chaſte par tempérament, par ſcrupule, & par ſes maladies ?

XII. Après de ſi fortes préſomptions, quel homme de bon ſens peut réſiſter à cette preuve évidente de faux qui ſe trouve dans le premier chapitre, je veux dire à cette ſuppoſition que la paix eſt faite ? *Vous êtes parvenu*, dit-on, *à la concluſion de la paix.... Votre majeſté n'eſt entrée dans la guerre.... &c. & n'en eſt ſortie.... &c.* Un impoſteur, dans la chaleur de la compoſition, oubliant le tems dont il parle, peut tomber dans cette abſurdité énorme ; mais un premier miniſtre, quand il fait la guerre, ne peut pas aſſurément dire que la paix eſt concluе. Jamais la guerre ne fut plus vive contre la maiſon d'Autriche, quoique toutes les puiſſances négociaſſent :

ſent, ou plutôt parce qu'elles négociaient. Il eſt vrai qu'en 1641 on jeta quelques fondemens des traités de Munſter, qui ne furent conſommés qu'en 1648, & l'auteur du teſtament fait parler le cardinal de Richelieu tantôt en 1640, tantôt 1635. Le cardinal ne pouvait ni ſuppoſer la paix faite au milieu de la guerre, ni dire des injures atroces aux Eſpagnols, avec leſquels il voulait traiter.

XIII. Faudra-t-il à cette preuve palpable de l'impoſture, ajouter une bévue moins forte, à la vérité, mais qui ne décèle pas moins un menteur ignorant ? Il fait dire à un premier miniſtre tel que le cardinal, dans ce même premier chapitre, que *le roi a refuſé le ſecours des armes Ottomanes contre la maiſon d'Autriche.* S'il s'agit d'un ſecours que le Turc voulait envoyer aux armées Françaiſes, le fait eſt faux, & l'idée en eſt ridicule : s'il s'agit d'une diverſion des Turcs en Hongrie, ou ailleurs, quiconque connaît le monde, quiconque a la moindre idée du cardinal de Richelieu ſait aſſez que de telles offres ne ſe refuſent pas.

XIV. Comme il paraît par le premier chapitre, que l'impoſteur écrivait après la paix des Pyrénées, dont il avait l'imagination remplie, il paraît par le ſecond qu'il écrivait après la réforme que fit Louis XIV dans toutes les parties de l'adminiſtration. *Je me ſouviens que j'ai vu dans ma jeuneſſe*, dit-il, *les gentilshommes & autres perſonnes laïques, poſſéder par confidence, non-ſeulement la plus grande partie des prieurés & abbayes, mais auſſi des cures & évêchés. Maintenant les confidences.... ſont plus rares que les légitimes poſſeſſions ne l'étaient en ce tems-là.* Or il eſt certain que dans les derniers tems de l'adminiſtration du cardinal, rien n'était plus commun que de voir des laïques poſſéder des bénéfices. Lui-même avait fait donner cinq abbayes au comte de Soiſſons, qui fut tué à la Marfée; Mr. de Guiſe en poſſédait onze; le duc de Verneuil avait l'évêché de Metz; le prince de

Conti eut l'abbaye de St. Denis en 1641 ; le duc de Nemours eut l'abbaye de St. Remi de Rheims ; le marquis de Treville, celle de Moutier-Ender, ſous le nom de ſon fils ; enfin le garde-des-ſceaux Châteauneuf conſerva pluſieurs abbayes jusqu'à ſa mort, arrivée en 1643 ; & on peut juger ſi cet exemple était ſuivi. Le nombre des laïques qui jouiſſaient de ces revenus de l'état, eſt innombrable. Il n'y a qu'à voir les mémoires du comte de Grammont, pour ſe faire une idée de la manière dont on obtenait alors des bénéfices. Je n'examine pas ſi c'était un mal ou un bien de donner les revenus de l'égliſe à des ſéculiers ; mais je dis qu'un impoſteur habile n'eût jamais fait parler le cardinal de Richelieu d'une réforme qui n'exiſtait pas.

XV. Dans ce même ſecond chapitre, le faiſeur de projets, qui eſt indubitablement un homme d'égliſe, trop prévenu en faveur des prétentions du clergé, & trop peu jaloux des droits de la couronne, déclame contre le droit de régale. Il oubliait qu'en 1637 & en 1638 le cardinal de Richelieu avait fait rendre des arrêts du conſeil, par leſquels tout évêque qui ſe croirait exempt de ce droit, était tenu d'envoyer au greffe les titres de ſa prétention. Cet écrivain ne ſavait pas qu'un évêque miniſtre d'état s'intéreſſe plus aux droits du trône qu'aux prétentions eccléſiaſtiques. Il fallait connaître le caractère d'un premier miniſtre pour le faire parler. C'eſt l'âne qui ſe couvre de la peau du lion, & qu'on reconnaît bientôt à ſes oreilles.

XVI. Le fauſſaire ignorant, dans ce même chapitre ſecond, où il entretient le roi des univerſités & des colléges, au-lieu de lui parler de ſes vrais intérêts, dit dans ſon ſtyle groſſier : ( *Section X.* ) « L'hiſtoire de » Benoît XI, contre lequel les cordeliers, piqués ſur le » ſujet de la perfection de la pauvreté, ſavoir, du re- » venu de St. François, s'animèrent jusqu'à tel point, » que non-ſeulement ils lui firent ouvertement la guerre

» par leurs livres, mais de plus par les armes de l'empe-
» reur, à l'ombre desquels un antipape s'éleva, au grand
» préjudice de l'église, est un exemple trop puissant pour
» qu'il soit besoin d'en dire davantage. » Certainement le cardinal de Richelieu, qui était très-savant, n'ignorait pas que cette aventure, dont parle le faussaire, était arrivée au pape Jean XXII & non pas au pape Benoît XI. Il n'y a guère de fait dans l'histoire ecclésiastique plus connu que celui-là ; son ridicule l'a rendu célèbre ; il n'était pas possible que le cardinal s'y fût mépris. D'ailleurs, pour apprendre à un roi combien les querelles de religion sont dangereuses, on avait à citer cent exemples plus frappans.

XVII. Dans cette même section X du chapitre II, où il est question des jésuites : *Cette compagnie*, dit-il, *qui est soumise par un vœu d'obéissance aveugle à un chef perpétuel*, *ne peut*, *suivant les loix d'une bonne politique*, *être beaucoup autorisée dans un état auquel une communauté puissante doit être redoutable.* Je sais bien que ce trait est adouci quelques lignes après ; mais, de bonne foi, le cardinal de Richelieu pouvait-il croire les jésuites redoutables, lui qui ne savait que les rendre utiles, & les punir souvent ? lui qui ne craignait ni la reine, ni les princes, ni la maison d'Autriche, aurait-il craint quelques religieux ? Il avait exilé plusieurs jésuites, aussi-bien que quelques pères de l'oratoire, & d'autres religieux qui étaient entrés dans des cabales ; mais ni lui ni l'état n'avaient rien à craindre de ces compagnies. Il serait assurément bien étrange que le vainqueur de la Rochelle se fût plus défié dans son testament politique, des jésuites, que des huguenots. Cette réflexion n'est pas une preuve convaincante ; mais jointe aux autres, elle sert à faire voir que l'auteur, en prenant le nom d'un premier ministre, n'en a pu prendre l'esprit.

XVIII. S'il fallait relever tous les mécomptes dont cet ouvrage fourmille, je ferais un livre aussi gros que

le *testament politique*, que la fourberie a composé, que l'ignorance, la prévention, le respect d'un grand nom ont fait admirer, que la patience du lecteur peut à peine achever de lire, & qui serait ignoré, s'il avait paru sous le vrai nom de l'auteur. J'ai déjà, dans un petit ouvrage qui ne comportait pas d'étendue, indiqué quelques-unes de ces preuves, qui décèlent l'imposture aux yeux de quiconque a du jugement & du goût. En voici une qui est sans replique. L'auteur qui étale, & encore mal-à-propos, une vaine & fausse érudition sur l'histoire de l'église, sur le commerce, sur la marine, s'avise au chapitre IX, section VI, de dire, à propos d'établissemens dans les Indes : *Quant à l'Occident, il y a peu de commerce à faire : Dracke, Thomas Cavendish, Herberg, l'Hermite, Lemaire, & feu Mr. le comte Maurice, qui y envoya douze navires à dessein d'y faire commerce, ou d'amitié ou de force, n'ayant pu trouver lieu d'y faire aucun établissement.* Remarquez dans quel tems l'imposteur fait parler le cardinal de Richelieu, c'est en 1640, c'est dans le tems même que le feu comte Maurice, qui était plein de vie, gouvernait le Brésil au nom des Provinces-Unies, c'est après que la compagnie hollandaise des Indes occidentales avait fait des progrès considérables depuis 1622 sans interruption : remarquez encore qu'au commencement de cette même section VI, l'auteur avoue que *les Hollandais ne donnent pas peu d'affaires aux Espagnols dans les Indes occidentales, où ils occupent la plus grande partie du Brésil.* En vérité, peut-on mettre sur le compte d'un homme d'état un tel fatras d'erreurs & de contradictions ? L'Angleterre, dont il parle, avait déjà des pays immenses dans l'Amérique. Quant à Dracke & à Thomas Cavendish, leurs exemples sont cités très-mal-à-propos : ils ne furent pas envoyés pour faire des établissemens, mais pour ruiner ceux des Espagnols, pour troubler leur commerce, pour faire des prises ; & c'est à quoi ils réussirent.

XIX. Si on voulait ſe donner la peine de lire le teſtament politique avec attention, on ſerait bien ſurpris de voir qu'en effet ce livre eſt plutôt une critique de l'adminiſtration du cardinal, qu'une expoſition de ſa conduite, & une ſuite de ſes principes : tout y roule ſur deux points, dont le premier eſt indigne de lui, & dont le ſecond eſt un outrage à ſa mémoire.

Le premier objet eſt un lieu commun, puérile, vague, un catéchiſme pour un prince de dix ans, & bien étrangement déplacé à l'égard d'un roi âgé de quarante années; tels ſont ces chapitres : *Que le fondement du bonheur d'un état eſt le règne de* DIEU; *que la raiſon doit être la règle de la conduite*; *que les intérêts publics doivent être préférés aux particuliers*; *que la prévoyance eſt néceſſaire*; *qu'il faut deſtiner un chacun à l'emploi qui lui eſt propre*; *qu'il eſt important d'éloigner les flatteurs, médiſans, faiſeurs d'intrigues*; & vingt autres découvertes de cette fineſſe & de cette profondeur, accompagnées d'avis qui auraient été une inſulte à Louis XIII, prince éclairé, & qui eût été en droit de répondre à ſon miniſtre, à ſon ſerviteur; Parlez ainſi à mon fils, & reſpectez plus votre maître.

Le ſecond point, qui eſt ſurtout renfermé dans le neuvième chapitre, roule ſur les projets d'adminiſtration imaginés par l'auteur; & de tous ces projets il n'y en a pas un ſeul qui ne ſoit préciſément le contrepied de l'adminiſtration du cardinal. L'auteur ſe met en tête d'abolir les comptans, ou de les réduire par grace à un million d'or. Les comptans ſont des ordonnances ſecrètes, pour des affaires ſecrètes, dont on ne rend point compte. C'eſt le privilège le plus cher de la place d'un premier miniſtre. Son ennemi ſeul en pourrait demander l'abolition.

XX. Ce chapitre neuvième du teſtament politique porte à chaque page les preuves les plus évidentes de la ſuppoſition la plus mal-adroite : c'eſt-là que tout eſt faux, réflexions, faits & calculs; c'eſt-là que l'auteur avance,

que quand on établit un impôt, on est obligé de donner une plus grande solde au soldat; ce qui n'est pourtant arrivé sous Louis XIII ni sous Louis XIV; c'est-là qu'en soulageant le peuple de dix-sept millions de taille, il porte tout-d'un-coup à cinquante-sept millions les revenus du roi, qu'il suppose n'aller d'ordinaire qu'à trente-cinq: & il le suppose encore avec ignorance, car les tailles allaient seules d'ordinaire à trente-cinq millions; les fermes à onze, &c. c'est-là qu'il se propose de rembourser les rentes établies par le cardinal, dont plusieurs étaient au denier vingt, qu'il appelle *le denier cinq*; d'ôter aux trésoriers de France les deux tiers de leurs gages; de faire payer la taille aux parlemens, aux chambres des comptes, au grand-conseil, à toutes les cours, qu'il appelle *souveraines*, dans le tems même qu'il les met au rang des paysans. N'était-il pas bienséant au cardinal de Richelieu de proposer cette extravagance, pour avilir un corps, dont il avait l'honneur d'être membre par sa qualité de pair de France, dignité dont il faisait autant de cas que de celle de cardinal?

XXI. A l'égard de la guerre, on a déjà remarqué qu'il ne parle point de celle dans laquelle on était engagé. Mais dans ses réflexions vagues, générales & chimériques, il recommande de taxer tous les fiefs des gentilshommes, pour enrôler & soudoyer la noblesse: il veut que tout gentilhomme soit forcé de servir à l'âge de vingt ans; qu'on ne prenne les roturiers, dans la cavalerie, qu'à l'âge de vingt-cinq; que les vivres ne soient confiés qu'à gens de qualité; qu'on lève cent hommes quand on en veut avoir cinquante, & cela apparemment pour qu'il en coûte le double en engagemens & en habits. Quel projet pour un ministre! En vérité l'idée d'enrôler la noblesse de force, & de faire payer la taille au parlement, peut-elle partir d'une autre tête que de celle d'un de ces faiseurs de projets, qui dans leur oisiveté se mettent à gouverner l'Europe? Dans le même chapitre neuvième il

traite de la marine ; il parle doctement des grands périls de la navigation d'Eſpagne en Italie, & d'Italie en Eſpagne, leſquels n'exiſtent pas plus que ceux de Carybde & de Sylla : il prétend que *la ſeule Provence a beaucoup plus de ports grands & aſſurés, que l'Eſpagne & l'Italie tout enſemble* ; hyperbole qui ferait ſoupçonner que le livre ſerait d'un Provençal, qui ne connaîtrait que Toulon & Marſeille, plutôt que d'un homme d'état qui connaiſſait l'Europe.

Voilà une partie des chimères qu'un politique clandeſtin a miſes ſous le nom d'un grand miniſtre, avec cent fois moins de diſcrétion que l'abbé de St. Pierre n'en a montré, quand il a voulu attribuer une partie de ſes *idées politiques* au duc de Bourgogne.

Le projet de finances, qui remplit preſque tout le dernier chapitre, eſt tiré d'un manuſcrit qui exiſte encore : je l'ai vu ; il eſt de 1640. Il porte les revenus du roi juſqu'à cinquante-neuf millions de ce tems-là, par l'arrangement qu'il propoſe. L'auteur du teſtament en retranche deux, tout le reſte eſt conforme. Rien n'eſt ſi commun que des projets de cette eſpèce ; les miniſtres en reçoivent, & les liſent rarement. Le fauſſaire, en copiant ces idées, fait bien voir qu'il ne s'était pas donné la peine de connaître par lui-même les finances de Louis XIII. Il avance hardiment que chacune des cinq années de la guerre n'avait coûté que ſoixante millions, cela n'eſt pas vrai ; j'ai en main l'état de l'année 1639, il ſe monte à ſoixante dix-huit millions neuf cent mille livres. Il eſt encore faux qu'on ait payé ces charges ſans moyens extraordinaires : il y eut beaucoup de taxations, beaucoup d'augmentations de gages, dont la finance fut fournie : on augmenta les droits dans les provinces, on mit une taxe d'un écu ſur chaque tonneau de vin ; on porta la taille de trente-ſix millions deux cent mille livres, juſqu'à trente-huit millions neuf cent mille livres. En un mot, la plupart des choſes rapportées dans ce livre ſont auſſi al-

térées, que les propositions qu'on y fait sont étranges.

XXII On demandera, sans doute, comment on a pu faire à la mémoire du cardinal de Richelieu l'affront d'imaginer qu'un tel livre était digne de lui ? Je répondrai que les hommes réfléchissent peu ; qu'ils lisent avec négligence ; qu'ils jugent avec précipitation ; & qu'ils reçoivent les opinions comme on reçoit la monnoie, parce qu'elle est courante.

XXIII. Si on m'objecte que le père le Long, & d'autres, ont cru le livre en effet l'ouvrage du cardinal, j'avouerai que le père le Long a très-bien compilé environ trente mille titres de livres, & j'ajouterai que par cette raison là même il n'a pas eu le tems de les examiner ; mais, surtout, je répondrai que quand on aurait autant d'autorités que le père le Long a copié des titres, elles ne pourraient balancer une raison convaincante. Si pourtant la faiblesse des hommes a besoin d'autorités, j'opposerai au père le Long, & aux autres, Aubery, qui a écrit la vie du cardinal Mazarin ; Ancillon, Richard, l'écrivain qui a pris le nom de Vigneul de Marville, & enfin la Monnoie, l'un des critiques les plus éclairés du dernier siècle ; tous ont cru le testament politique supposé.

XXIV. Mais, dit-on, en 1664 l'abbé des Roches, ancien domestique du cardinal de Richelieu, donna sa bibliothèque à la sorbonne, à l'exemple de son maître ; & dans cette bibliothèque on trouve un manuscrit du testament conforme à l'imprimé, avec la même épître dédicatoire, & la même table des matières. C'est ce manuscrit même, remis à la sorbonne, qui achève de prouver l'imposture. Il est remis vingt-deux ans après la mort du cardinal, sans aucun enseignement, sans la moindre indication de la part de l'abbé des Roches. Ce domestique du cardinal, & la sorbonne elle-même, négligèrent cet ouvrage, & ce n'est que depuis deux ans qu'on lui a donné place sur des tablettes. Si le manuscrit avait été copié sur l'original, on l'aurait plus respecté, on trouverait quel-

ques marques de ſon authenticité, on verrait à la fin de la lettre au roi la ſouſcription du cardinal de Richelieu. Elle n'y eſt point. On n'a pas oſé pouſſer l'effronterie juſqu'à ſigner ce nom. Pour peu que le cardinal eût laiſſé ſeulement quelques mémoires qui euſſent eu quelque rapport (même éloigné) avec le teſtament, on les eût rapportés, on eût donné quelque crédit à la hardieſſe de celui qui imputait tout l'ouvrage à ce miniſtre. Mais non : il n'y a pas un mot à la fin ni à la tête du manuſcrit, dont on puiſſe tirer la plus légère induction. Donc l'abbé des Roches regardait lui-même ce manuſcrit avec la même indifférence qu'on l'a regardé très-long-tems dans la ſorbonne.

Imaginons un moment que le teſtament ſoit l'ouvrage du cardinal; ce ſeul mot, *teſtament*, impoſe un devoir indiſpenſable à ſon domeſtique de légaliſer la copie, de la déclarer juridiquement collationnée avec l'original. S'il manque à ce devoir, il eſt coupable; il donne à tout le monde le droit de s'inſcrire en faux contre lui : mais l'abbé des Roches poſſédait ce manuſcrit au même titre que d'autres curieux. Il fallait bien que cet ouvrage fût écrit à la main avant d'être imprimé; il fallait même, pour le deſſein de l'impoſteur, qu'il en courût pluſieurs copies manuſcrites, & qu'on ſe les prêtât avec myſtère, comme un monument ſingulier. Le ſilence du domeſtique, encore une fois, prouve que le maître n'eſt point l'auteur du teſtament : & toutes les autres raiſons prouvent qu'il n'a pu l'être.

XXV. Mais on dit qu'on diſait il y a ſoixante & dix ans, que madame la ducheſſe d'Aiguillon avait dit, il y a quatre-vingts ans, qu'elle avait eu une copie manuſcrite de cet ouvrage. On a trouvé une note marginale de Mr. Huet, & cette note dit qu'on avait vu le manuſcrit chez madame d'Aiguillon, nièce du cardinal. Ne voilà-t-il pas de belles preuves ? Oui, je crois ſans peine que tous ceux qui s'intéreſſaient à la mémoire du cardinal, voulaient

avoir un manuſcrit, qui portait ſon nom, & que l'auteur voulait accréditer par ce nom même; & delà je conclus que ce manuſcrit était manifeſtement ſuppoſé, puiſque de tous les parens, de tous les domeſtiques, de tous les amis de ce miniſtre, aucun n'a jamais pris la moindre précaution pour établir l'authenticité du livre.

XXVI. Que la curioſité humaine ſe fatigue maintenant à chercher le nom du fauſſaire, je ne perdrai pas mon tems dans ce travail. Qu'importe le nom du fourbe, pourvu que la fourberie ſoit découverte? Qu'importe que Courtils, ou un autre, ait forgé le teſtament de Mazarin, de Colbert & de Louvois? Qu'importe que Stratman, ou Chevremont, ait pris inſolemment le nom de Charles V duc de Lorraine? Mérite-t-on d'être connu pour avoir fait un mauvais livre? Que gagnerait-on à connaître les auteurs de toutes les plates calomnies, de toutes les critiques impertinentes dont le public eſt inondé? Il faut laiſſer dans l'oubli les auteurs qui ſe cachent ſous un grand nom, comme ceux qui attaquent tous les jours ce que nous avons de meilleur, qui louent ce que nous avons de plus mauvais, & qui font de la noble profeſſion des lettres un métier auſſi lâche & auſſi mépriſable qu'eux-mêmes.

# *DOUTES NOUVEAUX SUR LE TESTAMENT ATTRIBUÉ AU CARDINAL DE RICHELIEU.*

LORSQUE monſieur de Foncemagne, en 1750, écrivit pour ſoutenir l'authenticité du *teſtament politique*, voici ce qu'on lui répondit, & ce qui ne fut pas imprimé, parce que l'auteur de cette réponſe voyagea hors de ſa patrie.

---

Un académicien connu de ſes amis par la douceur de ſes mœurs, & du public par ſes lumières, a écrit contre mon ſentiment.

Son ouvrage eſt plein de cette ſageſſe & de cette politeſſe que ſon titre annonce. Tout homme doit ſe défier de ſon opinion, lorſqu'il eſt repris par un tel critique.

Mon illuſtre adverſaire emploie toute la ſagacité de ſon eſprit à prouver que ce teſtament politique attribué au cardinal de Richelieu, eſt en effet de ce grand miniſtre. On voit (ce qui eſt aſſez commun) qu'il tâche de croire, & qu'il doute. Il a trop d'eſprit & trop de raiſon pour ne pas appercevoir les contradictions, les erreurs, les anacroniſmes, dont ce livre eſt rempli : il ſait ſans doute mieux que moi que les grands-hommes ne diſent jamais d'inepties. Voilà pourquoi il avoue, après s'être tourné de tous côtés, que le cardinal de Richelieu n'a dicté ni écrit tout l'ouvrage, & qu'il en a confié la rédaction à des ouvriers ſubalternes. Je n'en veux pas davantage. Avouer qu'un teſtament politique deſtiné par un premier miniſtre à un roi, un ouvrage qui devait être ſi ſecret, eſt cependant de pluſieurs mains, c'eſt avouer qu'il n'eſt pas du premier miniſtre.

Si j'avais l'honneur d'entretenir ce ſage adverſaire qui fait douter, je lui dirais : Avouez qu'au fond vous ne croyez pas qu'il y ait un mot du cardinal dans ce teſtament ; penſez-vous de bonne foi que le chevalier Walpole ſe fût aviſé d'écrire un catéchiſme de politique pour le roi George I ? l'idée ſeule vous en paraît ridicule. Examinez la ſituation où était le cardinal de Richelieu avec Louis XIII, & vous conviendrez peut-être que la ſeule penſée de faire un pareil livre pour l'uſage de ce monarque était cent fois plus déplacée.

Songez que Louis XIII toujours malade était menacé d'une mort prochaine ; ſongez que le cardinal de Richelieu penſait à faire exclure de la régence le frère unique du roi ; ſongez au caractère d'un ambitieux ; & voyez s'il eſt dans ſon cœur de s'occuper de principes d'éducation, de parler des vitres de la ſainte chapelle de Paris, des trois ſentences requiſes pour punir les clercs ; d'intituler un chapitre, *du règne de Dieu* ; de recommander la chaſteté, & à qui ? à un monarque infirme âgé de quarante ans, auquel on eſpère ſurvivre : ( car en 1639, & au commencement de 1640, le cardinal de Richelieu ſe portait bien encore, & vous ſavez juſqu'où il pouſſa ſes eſpérances. )

Je ne veux que cette ſeule raiſon. Le teſtament fut-il auſſi bien fait qu'il l'eſt mal ; fut-il en effet ce qu'il n'eſt point du tout, ( un vrai teſtament politique ; ) fut-il un développement ſage & profond de la conduite que Louis XIII devait tenir avec toutes les puiſſances de l'Europe, avec ſes alliés & ſes ennemis, dans la criſe la plus violente, avec ſa femme, avec ſon frère, avec les princes de ſon ſang, & ſes généraux & ſes miniſtres ; en un mot l'ouvrage fut-il digne du cardinal de Richelieu ; j'oſerai croire encore qu'il n'en eſt point l'auteur. Je vous dirais qu'il n'eſt pas dans la vraiſemblance qu'Agrippa faſſe un tel teſtament politique pour Auguſte, ni Séjan pour Tibère, ni la Trimouille pour Charles VII, ni

George d'Amboiſe pour Louis XII, ni Volſey pour Henri VIII, ni Buckingham pour Jacques I, ni Olivarès pour Philippe IV, ni enfin Richelieu pour Louis XIII. Un miniſtre dit à ſon maître de vive voix tout ce qu'il croit important, & ſurtout il ne fait point de teſtament pour lui dire des choſes vagues, inutiles & fauſſes.

*Scilicet is magnis labor eſt, ea cura potentes ſollicitat.*

Ces ſortes de livres ſont d'ordinaire le partage des politiques oiſifs. Quand le duc de Sulli dans ſa retraite fit compoſer ſes mémoires par ſes ſecretaires, il ne donna point de leçons d'enfant à Louis XIII.

Vous avez beau employer toutes les reſſources de votre eſprit, vous avez beau recueillir quelques maximes éparſes dans le teſtament politique pour tâcher de le faire regarder comme des émanations de l'ame du cardinal de Richelieu.

Eh monſieur, vous ſavez mieux que moi, que Balzac, Sirmond, Chapelain, Silhon, Sériſi en ont débité dix fois davantage. Depuis quand les lieux communs ſont-ils un ſi grand mérite? ne trouve-t-on pas des maximes partout? J'ouvre le prétendu teſtament de Louvois dont Courtils eſt l'auteur; j'y vois :

*L'exemple tient très-ſouvent lieu de raiſon. Il eſt de la prudence de faire place au torrent, il perd ſa rapidité dans ſa courſe. Qui veut s'élever trop haut attire l'envie de ſes égaux & la haine de ſes ſupérieurs.* Il y en a cent de cette eſpèce. On en trouve dans le teſtament ridicule du cardinal Albéroni, & dans celui du maréchal de Belle-Iſle. Je ſuppoſe que quelques-unes des maximes & des anecdotes qui ſont dans le livre attribué au cardinal aient été en effet recueillies de ſa bouche; s'enſuivra-t-il qu'on doive lui attribuer l'ouvrage? faut-il d'ailleurs de ſi grands efforts de génie pour rappeller quelques petites anecdotes, quelques circonſtances de la

vie privée d'un prince, d'un miniſtre, pour ſavoir les appliquer ? n'eſt-ce pas un artifice commun pratiqué non-ſeulement par tous ceux qui ſe ſont aviſés de forger des teſtamens politiques, mais par les auteurs de tous les faux mémoires dont nous ſommes inondés ?

Vous avez déterré comme moi un miſérable manuſcrit plein d'antithèſes & d'hyperboles, digne du pédant Granger, intitulé *Teſtamentum politicum.* Il paraît que cette rapſodie pouvait annoncer à toute force un ouvrage plus étendu, & delà vous inférez que le cardinal de Richelieu pourrait bien avoir part à cet ouvrage plus étendu, & que c'eſt ſon teſtament politique ! A quoi eſt-on réduit en tout genre, quand on veut prouver ce qui eſt improbable ?

Nous pouvons, monſieur, mettre au rang des menſonges imprimés, le petit traité du capucin Joſeph, *de l'unité du miniſtre*, préſentée à Louis XIII.

De bonne foi penſez-vous qu'un capucin ait donné un mémoire au roi, par lequel il lui enſeignait qu'il fallait qu'un roi *crût en tout ſon premier miniſtre, qu'il ne crût rien contre ſon premier miniſtre, qu'il révélât à ſon premier miniſtre tout ce qu'on lui dirait contre lui, qu'il comblât d'honneurs & de biens ſon premier miniſtre, qu'il donnât une autorité ſans bornes à ſon premier miniſtre ?* Eſt-il bien vraiſemblable qu'un grand-homme ſe ſoit ſervi auprès d'un maître très-défiant d'un artifice ſi groſſier ? Si un capucin ami de votre maître-d'hôtel venait vous préſenter un pareil mémoire, vous renverriez le capucin dans ſon couvent, & vous pourriez bien vous défaire de votre maître-d'hôtel.

Souffrez qu'après avoir fait avec vous ces petites réflexions & avoir juſqu'ici écrit en critique ſur cette matière, j'oſe vous parler à préſent en citoyen.

Parmi les maximes très-triviales dont le teſtament politique eſt plein, il y en a de fort dures. Parmi les conſeils qu'on oſe y donner, il y en a de bien violens. L'au-

teur du testament a cru qu'en faisant parler le cardinal de Richelieu il fallait le faire parler en homme d'une sévérité outrée, comme Corneille en mettant les anciens Romains sur le théatre leur a donné quelquefois plus d'orgueil & de férocité qu'ils n'en avaient, ou plutôt comme un domestique parle souvent avec fierté au nom de son maître.

Mais, monsieur, quel service rendrait-on aux hommes en voulant mettre sous le nom d'un prêtre, d'un évêque, d'un grand ministre des maximes impitoyables? Nous vivons sous un roi doux, bienfaisant, indulgent mais il se peut faire que dans la suite des siècles la nation ait des souverains moins remplis d'humanité. Ne seront-ils pas encouragés à la dureté, à l'abus de la suprême puissance, quand ils croiront que le plus grand ministre de l'Europe a conseillé à son maître de ne point pardonner, de dépouiller tous les magistrats qui consument leur vie à étudier & à maintenir les loix, qui exercent une des plus nobles fonctions de la royauté, & qui n'ont d'autre récompense de leurs travaux que leurs travaux mêmes; de les dépouiller, dis-je, de leurs droits & de leurs privilèges, enfin de faire payer la taille aux parlemens, aux chambres des comptes, au grand conseil &c. & d'enrôler la noblesse comme des paysans? Ces deux propositions, aussi tyranniques qu'extravagantes, n'auraient-elles pas dû suffire pour déciller les yeux?

Non-seulement je vous soumets, monsieur, toutes les raisons que j'ai alléguées, mais j'en appelle à toutes celles que votre bon esprit vous fournit; je réclame l'intérêt du genre humain. Remercions à jamais le juste, le modéré, l'élégant précepteur du duc de Bourgogne, d'avoir écrit le *Télémaque*; & souhaitons que le cardinal de Richelieu n'ait point écrit ce testament.

Vous avez un cœur digne de votre génie: que l'un & l'autre s'unisse pour daigner m'éclairer si je me trompe.

Monsieur de Foncemagne a travaillé depuis à m'éclairer ; il a cherché partout des copies du testament politique ; il a fait réimprimer ce célèbre ouvrage, & l'a rendu encore plus célèbre par ses remarques. Je prends la liberté de lui demander de nouvelles instructions ; & j'entre en matière.

## *NOUVEAUX DOUTES SUR L'AUTHENTICITÉ DU TESTAMENT POLITIQUE ATTRIBUÉ AU CARDINAL DE RICHELIEU, ET SUR LES REMARQUES DE MONSIEUR DE FONCEMAGNE.*

### OBJECTION.

Il est dit dans la préface du *testament politique* du cardinal de Richelieu nouvellement imprimé à Paris chez le Breton 1764.

« Mr. de Voltaire attaqua le testament politique en » 1749 dans une courte dissertation intitulée, *Des mensonges imprimés, &c.* Le paradoxe qu'il voulait établir » trouva des contradicteurs. Entre les écrits qui furent » publiés, on distingua celui qui portait le titre de *Lettre sur le testament politique*; lettre polie & solide, » dans laquelle Mr. de Voltaire ne put avoir à se plaindre » que de la force des preuves qu'on lui opposait ».

### RÉPONSE.

L'opinion de Mr. de Voltaire bien loin d'être un paradoxe, est l'opinion d'Aubery, historiographe du cardinal de Richelieu, & pensionné de la duchesse d'Aiguillon sa niéce. C'est l'opinion de Gui Patin, de Richard, de Le

Vassor ;

Vaſſor; C'eſt le ſentiment d'Ancillon, de l'auteur très-inſtruit déguiſé ſous le nom de Vigneul, du père d'Avrigny auteur des excellens mémoires pour ſervir à l'hiſtoire du 17e. ſiècle, du judicieux & profond Le Clerc, & enfin du ſage & ſavant la Monnoie.

Quelle autorité plus forte que celle d'Aubery, qui écrivait ſous les yeux de la niéce du cardinal, de ſa niéce chérie, dépoſitaire de tous ſes ſentimens & de tous ſes papiers? Serait-il poſſible que l'écrivain de la vie du cardinal eût ſupprimé un fait auſſi eſſentiel que celui du teſtament politique qui devait avoir été préſenté à Louis XIII par la famille du cardinal, & dont une copie authentique devait être entre les mains de cette ducheſſe? Ne lui aurait-elle pas fait voir ce fameux teſtament? Ne lui aurait-elle pas dit, Comment oubliez-vous un ouvrage ſi intéreſſant, ſi public, & qu'on croit ſi glorieux pour mon oncle? Monſieur de Foncemagne ſait aſſez du moins que c'eſt ainſi qu'en aurait uſé une troiſième ducheſſe d'Aiguillon, non moins célèbre que les deux autres par tout ce qui peut mériter l'eſtime & les hommages du public.

Non-ſeulement Aubery ne parle point de ce teſtament dans cette hiſtoire, mais voici comme il s'exprime dans celle du cardinal Mazarin. (*a*)

« On a imprimé ces derniers jours (c'eſt-à-dire en » 1688) un teſtament politique du cardinal de Richelieu, » contre lequel il n'y a point de lecteurs, pour peu de » lumière ou de connaiſſance qu'ils aient de l'hiſtoire du » tems, qui ne réclament & ne ſe récrient. Il ne faut » pour le détruire que les mêmes raiſons dont l'impri- » meur ſe ſert pour eſſayer de l'établir.

» Ce n'eſt en effet qu'un ouvrage de doctrine, qui » traite particuliérement des appels comme d'abus, des

(*a*) Auberi hiſt. du cardinal Mazarin tom. IV. pag. 337 & 338, édition de 1718, à Amſterdam chez le Cène.

» cas privilégiés, de la régale prétendue par la sainte » chapelle ſur tous les évêchés de France, des exemptions du patronage eccléſiaſtique & laïc, du droit d'indult, & d'autres matières ſemblables : de ſorte que » c'eſt tacitement reprocher à un ſi fameux miniſtre, » l'ambition & la honte d'avoir voulu s'ériger en auteur, » & faire à-peu-près des recherches comme celles de » Paſquier.

» D'ailleurs étant un ouvrage aſſez gros, & rempli » d'obſervations fort communes, on ne ſaurait s'imaginer auquel de ſes ſecretaires il l'aurait dicté, & » encore moins comment il l'aurait écrit lui-même. Il » eſt conſtant que le cardinal de Richelieu a toujours » dicté, & n'a jamais guère écrit.

» Mais il y a plus : on y remarque force impertinences, bévues & ſuppoſitions. Ce prétendu teſtament « commence par une lettre du teſtateur au feu roi, » avec la ſouſcription, Armand Dupleſſis : cependant » il n'a jamais ſouſcrit ſes lettres à Louis XIII que » de deux manières, ou comme évêque, ou comme » cardinal. La première des deux était, l'évêque de Luçon ; & l'autre, le cardinal de Richelieu. Il n'y en » doit point avoir de troiſième ; & s'il s'en trouve, » ce ne peut être qu'une piéce ſuppoſée.

» On opine à-peu-près de même du reproche qu'on » lui fait faire aux ennemis de marquer l'année 1638 » pour leur avoir été favorable, ſur ce que la priſe de » Briſac devait avoir effacé toutes nos diſgraces. Ce » lui aurait été une eſpèce de crime que d'ometre » notre plus ſignalé bonheur de cette année-là, qui » fut la naiſſance de monſeigneur le dauphin.

» Cette omiſſion donc n'était guère moins remarquable que la contradiction qui ſe voyait au même » teſtament, où il eſt dit, tantôt que la paix était » faite, & tantôt qu'elle ne l'était pas. D'où il ſe peut

» infailliblement conclure que cette piéce eſt d'autant
» plus fauſſe, qu'elle était tout-à-fait inutile.

Quand il n'y aurait que cette preuve elle ſuffirait, à mon avis, à conſtater que le teſtament politique ne peut être du cardinal de Richelieu.

Le dernier critique qui a fait voir évidemment la ſuppoſition, eſt le ſavant la Monnoie; on veut recuſer aujourd'hui ſon témoignage, parce qu'il eſt trop déciſif, & on ſe contente de dire *que ce ſavant homme n'avait pas tourné ſes études du côté de ces recherches.*

C'eſt préciſément à ces recherches qu'il s'appliqua ſes vingt dernières années; voyez ſa *Vie de Ménage*, ſes additions au *Ménagiana*, ſa diſſertation ſur le livre des *trois impoſteurs*, c'était dans cette partie qu'il excellait.

Dans une diſcuſſion de cette nature, le lecteur doit, ce me ſemble, agir comme un juge équitable, qui n'adjugera jamais à perſonne un bien conteſté, que ſur des preuves évidentes.

Vous aſſurez, malgré la diſpoſition formelle de l'hiſtoriographe du cardinal de Richelieu, payé pour faire ſon panégyrique que le teſtament politique eſt de ce miniſtre. On vous y montre des mépriſes groſſières, indignes de tout homme en place & de tout écrivain. Montrez-nous donc quelques preuves convaincantes que le cardinal de Richelieu eſt en effet l'auteur de ces bévues.

Vous êtes tenu de faire voir au moins l'ouvrage ſigné de ſa main; vous n'avez que cette unique reſſource & encore nous examinerons ſi cette preuve ſerait déciſive.

## OBJECTION.

*Il ne paraît pas facile*, dit-on dans la préface de l'éditeur du nouveau teſtament politique, *de concilier l'opinion où l'on était à l'hôtel de Richelieu que le teſ-*

*tament politique était du cardinal de Richelieu, avec ce qu'avance Mr. de V. qu'ayant fait demander chez tous les héritiers du cardinal, si on avait quelque notion que le manuscrit du testament ait jamais été dans leur maison, on répondit unanimement que personne n'en avait eu la moindre connaissance avant l'impression.*

### RÉPONSE.

Rien n'est plus aisé à concilier. Monsieur de V. chercha ce manuscrit dans l'hôtel Richelieu, il ne l'y trouva pas & les dépositaires des archives lui dirent qu'ils ne l'avaient jamais vu. En effet le seul exemplaire manuscrit qui avait été chez madame la duchesse d'Aiguillon seconde du nom, comme il était dans trente autres bibliothéques de paris, fut transféré en 1705 avec d'autres papiers du cardinal, au dépôt des affaires étrangères. Nous verrons en son lieu de quelle autorité est ce manuscrit.

### RÉFLEXION.

D'où venait l'édition du prétendu testament politique imprimé en 1688? pourquoi l'éditeur ne cite-t-il pas ses garants, ses autorités? d'où a-t-il reçu ce manuscrit? C'est une piéce si importante par le nom du respectable auteur à qui on l'attribue, par le monarque auquel elle est adressée, par le sujet qu'elle annonce, que l'éditeur est indispensablement obligé de dire & de prouver comment un écrit de cette nature était tombé entre ses mains; il ne l'a pas fait; on ne lui doit donc nulle croyance, comme on l'a déjà dit.

Il n'en est pas de même, ce me semble, des mémoires du cardinal de Retz, de Talon, de Montchal, de la Porte. Personne n'a douté des auteurs de ces mémoires, au-lieu qu'une foule de savans critiques a

toujours nié que le teſtament politique fût de l'illuſtre cardinal de Richelieu. Ce teſtament eſt bien autrement important que tous les mémoires dont nous parlons.

Ces mémoires portent tous un caractère de vérité qui ne permet aucun doute ſur leurs auteurs. Au contraire les anachroniſmes, les erreurs de toute eſpèce qui fourmillent dans le teſtament du cardinal, font naître des doutes dans l'eſprit de tous ceux qui refléchiſſent.

### OBJECTION.

Mr. de Foncemagne dit, *que dans le catalogue des livres de Mr. l'abbé de* Rothelin, *on trouva un teſtament politique du cardinal de* Richelieu *relié en maroquin rouge.*

### RÉPONSE.

Il ſait bien que ce maroquin rouge n'eſt pas une preuve que ce teſtament fut préſenté à Louis XIII. Un Romain qui aurait eu dans ſa bibliothèque un Pétrone en maroquin rouge, aurait-il dû conclure que cet ouvrage lincencieux d'un jeune débauché ſortant des écoles, était l'ouvrage du conſul Pétronius? On aurait beau relier les fauſſes décrétales en maroquin rouge, elles n'en feraient pas moins fauſſes.

Ainſi le judicieux Mr. de Foncemagne ne fait pas grand fond ſur cette preuve qu'il allégue.

### OBJECTION TRÈS-FORTE DE MR. DE FONCEMAGNE.

Ce ſage & ſavant critique me fait une objection bien plus importante & qui peut faire une très-grande impreſſion ſur les eſprits; c'eſt qu'il ſe trouve au dépôt des affaires étrangères, une copie du teſtament du cardinal de Richelieu. Je ne ſuis pas à portée de la voir

dans le fond de mes déserts. & quand je ferais au Louvre, je ne pourrais m'en rapporter à mes yeux, à qui la lumière est presque entièrement refusée. Je me fais lire la lettre de Mr. de Foncemagne, je dicte mes doutes & je lui demande des éclaircissemens.

Le nouveau testament qu'il a fait imprimer porte, dit-il, des corrections en marge de la main du cardinal de Richelieu; ces corrections d'une demi-ligne, sont dans le discours préliminaire intitulé *Maximes d'état* ou *testament politique*, succinte narration des grandes actions du roi.

A la fin de cette succinte narration on prétend que le cardinal de Richelieu a écrit de sa main,

Monaco
Si vous reperdez
Aire
Galères d'Espagne
perdues par la tempête
distribution de
bénéfices.

RÉPONSE.

Je supplie d'abord Mr. de Foncemagne de vouloir bien instruire le public si on a confronté l'écriture reconnue du cardinal de Richelieu, avec ces notes marginales; cet éclaircissement est d'une nécessité indispensable; je ne cherche comme lui que la vérité. Le cardinal faisait souvent mettre de pareilles notes par Bois-Robert & par son médecin Citois, comme le rapporte Pélisson dans son histoire de l'académie, au sujet de la critique du Cid. Je m'en rapporte entiérement à Mr. de Foncemagne, comme je le dois.

En second lieu, oserais-je dire que *cette narration*

*succinte* qui eſt au-devant du teſtament politique me paraît une preuve évidente de la ſuppoſition du teſtament ?

Je prie le lecteur attentif de faire avec moi ſes réflexions qui vaudront mieux que les miennes.

Madame la ducheſſe d'Aiguillon, ſeconde du nom, avait, dit-on, entre les mains ce dépôt précieux : l'authenticité du teſtament politique était combattue hautement par pluſieurs écrivains.

Comment ne ſe trouva-t-il perſonne dans ſa maiſon qui opposât cette piéce victorieuſe à l'incrédulité des ſavans ? comment ſurtout la ſeconde ducheſſe d'Aiguillon ne s'éleva-t-elle pas contre l'avocat Aubery penſionnaire de ſa maiſon, auteur de l'hiſtoire de ſon grand oncle ? il oſait s'inſcrire en faux contre le teſtament, dont elle avait, dit-on, l'original marginé de la main du cardinal ; n'y a-t-il pas la plus grande vraiſemblance qu'elle ne pouvait confondre Aubery, puiſqu'elle ne le confondit pas, & que cet avocat était comme ceux d'aujourd'hui qui préfèrent la vérité à tout ? enfin ſi tout le teſtament était du cardinal, pourquoi n'était-il pas ſigné de ſa main ?

Accordons que la petite note, *ſi vous reperdez Aire*, eſt du cardinal, qu'en pouvez-vous conclure ? qu'il eſt phyſiquement impoſſible que le cardinal ait ni fait ni dicté depuis le prétendu teſtament politique. Aire avait été priſe par le maréchal de la Meilleraie le 27 Juillet 1641 elle fut repriſe par les Eſpagnols la même année, le vingt-ſix Auguſte (que nous appellons le mois d'Août, par corruption) ; donc ce ne fut que depuis la fin de Juillet 1641 que le cardinal put écrire ou faire écrire le prétendu teſtament à la ſuite de la narration ſuccinte. Et cependant on le fait parler dans ſon prétendu teſtament tantôt en 1640 tantôt en 1638.

Il avait ce deſſein, je le veux ; il dit à Mr. de Montchal archevêque de Toulouſe, ſon ennemi, en le trom-

pant & en répandant des larmes, (*a*) qu'il voulait ressembler à l'empereur Auguste. A la bonne heure. Auguste avait fait rédiger un état des forces de l'empire, des finances, des légions, des frontières, des voisins de l'Empire, comme les Germains septentrionaux, les Daces, les Parthes &c. Il n'est point de prince d'Allemagne qui n'ait un pareil mémoire raisonné dans son cabinet : c'est ce que le cardinal voulait & devait faire, & c'est assurément ce qu'on ne trouve pas dans le testament politique : il ne peut en avoir le tems depuis le mois d'Août 1641 ; ce fut alors que la conspiration du grand-écuyer Cinq-Mars commença à se tramer contre lui : il n'eut dès-lors aucun moment de repos ; sa santé s'altéra, & ce ministre au bord de son tombeau, faisant couler le sang sur les échaffauts, n'eut pas sans doute le loisir d'imiter Auguste.

Mais que devient donc cette note qu'on croit écrite de sa main à la fin de la narration succinte, qui est suivie des projets de l'abbé de Bourzey, pour ôter le droit de régale au roi de France, pour faire payer la taille aux parlemens, & pour enrôler la noblesse par force ? Cette note s'explique d'elle-même, & en voici le sens naturel.

J'ai eu à peine le tems, Mr. l'abbé, de parcourir la narration succinte que vous avez faite en mon nom pour me flatter ; vous ne deviez pas dire que *dès que j'entrai au conseil* en 1624, par la faveur de la reine-mère, *je promis au roi d'employer toute mon industrie & toute mon autorité pour ruiner le parti huguenot, rabaisser l'orgueil des grands, & relever son nom* : premièrement, parce qu'un tel discours est rempli d'un orgueil insupportable : secondement, parce qu'il est entiérement faux. Toute le France sait que dans l'année 1624 j'entrai au conseil malgré la répugnance extrême du roi. Après avoir long-tems sollicité le marquis de la Vieu-

(*a*) Mém. de Montchal pag. 202 & 216.

ville, à qui je jurai ſur l'euchariſtie une amitié inviolable, & que je fis enſuite exiler, je n'eus d'abord aucun crédit, aucun département, le roi ne connaiſſait pas alors tout mon zèle, & je n'avais rendu aucun ſervice ſignalé.

Vous parlez avec trop d'emphaſe, *de la victoire que les armées de S. M. remportèrent à Caſtelnaudari.* Tout le monde ſait aſſez que cette grande victoire fut à peine une aſcarmouche. Le duc de Montmorenci étant allé reconnaître un poſte à la tête de ſoixante maîtres, un corps avancé qui ſe trouva vis-à-vis ſur le bord d'un foſſé, tira quelques coups; Montmorenci emporté d'une ardeur téméraire franchit le foſſé, & n'étant ſuivi que de ſix perſonnes ſeulement, il fut percé de coups & fait priſonnier: il eſt vrai que je l'ai fait mourir ſur un échaffaut, mais vous pourriez m'épargner cet éloge.

Vous me louez beaucoup, des juſtes éloges encouragent; mais certains menſonges imprimés ou manuſcrits diminueraient ma gloire, au-lieu de l'accroître. Gardez-vous ſurtout dans votre narration de me faire parler d'une manière indécente, de me prêter des injures atroces contre la brave & fidelle nation Eſpagnole, avec laquelle je ſuis déjà en négociation; ne me faites pas dire, *qu'elle a rendu les Indes tributaires de l'enfer;* ces invectives ſont d'un mauvais rhéteur, & non d'un miniſtre.

Quand vous me faites parler d'un héros tel que le duc Henri de Rohan, ne me faites pas dire *que ſa terreur panique nous a fait perdre la Valteline.* Nul guerrier n'a n'a été moins ſujet aux terreurs panniques que lui; & vous reſſembleriez à ce poëte Italien qui dans un opéra introduit Céſar criant aux ſiens dès la première ſcène, *alla fuga, allo ſcampo, ſignori.* Corrigez toutes les indécences pareilles dont vous parſemez votre narration ſuccinte, & mettez des vérités à la place des injures.

Ajoutez à votre narration la conquête d'Aire, que je

crains bien qui nous ſoit enlevé. Parlez de la dernière diſtribution des bénéfices, ſi vous voulez ; corrigez toutes les fautes de votre ouvrage, & je le reverrai quand j'en aurai le tems.

Si jamais vous avez la fantaiſie de coudre vos idées chimériqnes à votre narration, n'allez pas me faire dire que je veux abolir le droit de régale, vous me feriez paſſer pour un homme qui abandonne lés intérêts du roi & de la patrie, vous me rendriez odieux à tous les parlemens. J'ai ſigné deux arrêts du conſeil pour forcer les évêques qui ſe prétendent exempts de la régale, à montrer leurs titres ; ce n'eſt pas là vouloir abolir la plus ancienne prérogative de la couronne : c'eſt Mr. de Montchal archevêque de Toulouſe qui fait courir ces bruits injurieux : il m'appelle dans ſes manuſcrits, qu'on m'a montrés, *cruel & timide* (*a*) ; il me compare au tyran Phocas ; il dit à tout le monde que j'abrège les jours du roi, que je le ferai bientôt mourir. (*b*).

Il dit que je me déclare contre la régale, parce que je n'ai pas payé la mienne de la Ste. Chapelle. (*c*)

Il dit qu'on me déplaît en me refuſant le titre de *chef de l'égliſe gallicane.* (*d*)

Il dit que je mourrai dans l'année pour avoir perſécuté l'égliſe de DIEU. (*e*).

Gardez-vous bien encore une fois de parler de régale. Voulez-vous, qu'ayant été aſſez mal avec Rome pendant mon miniſtère, je lui faſſe ma cour après ma mort ?

Si le cardinal de Richelieu n'a pas tenu ce langage, il a dû le tenir ; & cette narration ſuccinte eſt ſi mal faite, ſi odieuſe en quelques endroits, ſi remplie de fauſſetés évidentes, ſi inſultante pour les familles les plus

(*a*) Mém. de Montchal pag. 9.
(*b*) pag. 7.
(*c*) pag. 216.
(*d*) Mém. de Montchal pag. 180.
(*e*) pag. 188.

considérables, qu'il n'est pas étonnant que la duchesse d'Aiguillon ne la fît pas voir au public qu'elle aurait révolté.

Ainsi cette note qu'on assure être de la main du cardinal de Richelieu au bas de la narration succinte, me paraît une preuve évidente qu'il n'a jamais vu le testament politique; s'il l'avait vu, il y aurait mis quelques notes selon sa coutume. Ce testament rempli d'erreurs en tout genre méritait bien quelques remarques; & si malheureusement il l'avait approuvé, il y aurait mis son nom : il n'a fait ni l'un ni l'autre, donc il est bien probable que le testamant n'est point de lui.

### OBJECTION NON MOINS IMPORTANTE.

Monsieur le marquis de Torci en 1705, *fit retirer*, dit-on, *des effets de la succession de Mde. la duchesse d'*Aiguillon, *les papiers du ministère du cardinal de* Richelieu; *le testament politique fut remis avec tous ces papiers, dans le dépôt des affaires étrangères, lorsqu'en* 1 10 *il forma ce dépôt avec la permission de* Louis XIV *dans le donjon, au-dessus de la chapelle du Louvre.* C'est Mr. le Dran, chargé du dépôt, qui a donné cette note.

### RÉPONSE.

J'avoue que je n'ai pas consulté Mr. le Dran; il n'était pas alors chargé de ce dépôt, lequel n'était pas, ce me semble, encore en règle; & aujourd'hui je ne puis consulter personne : je m'en rapporte toujours à ceux qui vivent à Paris, & qui ont des yeux; & voici sur quoi je les prie de vouloir bien m'instruire.

La *succinte narration* ne me paraît avoir aucun rapport avec la suite du testament. Mr. de Foncemagne dit lui-même : « Ce sont deux parties distinctes du même » tout, *Voilà, sire*, dit le cardinal en finissant la pre-

» mière, *ce que vous avez fait pour votre gloire*; & il » me femble lui entendre dire en commençant la feconde, » qui eft le teftament proprement dit, *Voilà, fire, ce* » *que vous devez faire pour vos fujets.* »

Delà, je conclus ce que Mr. de Foncemagne, devrait, ce me femble, néceffairement conclure, que le teftament politique proprement dit, ne peut être du cardinal de Richelieu.

Si le cardinal dans la narration fuccinte a parlé de la conduite qu'ont tenue les généraux d'armée contre l'Allemagne & l'Efpagne, il va parler fans doute de la conduite qu'ils doivent tenir. S'il a fait mention des négociations avec toutes les puiffances voifines, il va expliquer comment il faut négocier, dans la fituation préfente qui eft très-épineufe, avec l'Italie, la Hollande, la Suède, le Dannemarck, l'Angleterre. S'il s'eft étendu fur l'invafion du Piémont, il va enfeigner la manière de le conferver. S'il a dit quelque chofe des révolutions de la Catalogne & du Portugal, il va montrer par quels refforts on peut profiter de ces grands événemens. Lifez; il parle de cas privilégiés, & du droit de préfenter aux cures.

Je fuis jufqu'à préfent du premier avis de Mr. de Foncemagne, que le cardinal de Richelieu pouvait avoir projetté de faire ce qu'on appelle *un teftament vraiment politique*; qu'il avait donné à l'abbé de Bourzey la commiffion de rédiger la narration fuccinte; qu'il avait fait quelques notes de fa main, comme il en fit *au jugement de l'académie fur le Cid.* Mais de ce qu'il écrit deux ou trois notes fur cet ouvrage de l'académie, s'enfuit-il qu'il en fût l'auteur? non fans doute; un miniftre qui avait à combattre la maifon d'Autriche, les proteftans, la moitié de la France, la cour, & le caractère de fon maître, n'avait pas plus le tems de faire la critique raifonnée du Cid, que de travailler lui-même à toutes les piéces des cinq auteurs dont il donnait quelquefois l'idée rapide-

ment, à Rotrou, à Scudéri, à Colletet, &c. & dont il se contentait de faire quelques vers.

Quand je fis l'histoire de la guerre de 1741 à Versailles chez Mr. le comte d'Argenson, ce ministre en margina quelques pages. S'est-on jamais avisé d'attribuer à Mr. d'Argenson cet ouvrage, dont on m'a volé plusieurs cayers informes ridiculement imprimés ?

Je présume surtout que depuis 1738, depuis le 28 Juillet 1641, le cardinal qui écrivait très-peu, ne put jamais, ni avoir assez de loisir, ni en abuser assez pour s'étendre dans un long ouvrage, sur toute autre chose que sur les affaires de son maître, pendant que la guerre contre la maison d'Autriche mettait la France en alarmes, que Picolomini battait les Français, que la province de Normandie était révoltée, que les révolutions du Portugal & de la Catalogne exigeaient toute l'attention du ministre, pendant que le comte de Soissons, le duc de Guise & le duc de Bouillon, ligués avec l'Espagne, faisaient la guerre civile; pendant qu'ils gagnaient contre les troupes du roi, ou plutôt contre le cardinal la bataille de la Marfée ; pendant que la conspiration de Cinq-Mars se tramait ; enfin , pendant que tous ces orages conduisaient le cardinal au tombeau.

Etait-ce alors le tems de parler des vitres de la Ste. Chapelle, & de recommander la chasteté à Louis XIII moribond ?

Et qui fait-on prêcher la chasteté si mal-à-propos ? Il faut le répéter encore, c'est l'amant public de Marion de Lorme, c'est celui de la Béjar, qui disait qu'elle ne regrettait que deux hommes dans le monde, le cardinal de Richelieu, & Gros-René. C'est celui qui jouit le premier de la fameuse Ninon, si j'en crois l'abbé de Châteauneuf, intime ami de cette personne si célèbre, à qui je l'ai oui dire plusieurs fois dans mon enfance, & à qui je dois d'avoir été placé dans le testament de Ninon ; testament beaucoup plus sûr que celui dont il

eſt queſtion. C'eſt enfin celui dont les amours ſont décrits avec tant de naïveté par le cardinal de Retz, ſon rival auprès de madame de la Meilleraie, & ſon rival heureux.

Ce n'eſt pas aſſurément que je prétende reprocher à un miniſtre ſes galanteries ; je ſais combien il eſt permis à un grand homme, qui a pris une ville réputée imprenable, & qui a rendu des ſervices à la patrie, de joindre les plaiſirs aux travaux ; mais combien eût-il été ridicule au cardinal, combien même dangereux, de parler de chaſteté à Louis XIII, qui devait être très-inſtruit du tour que lui avait joué madame de Fargis, dame d'atour de la reine ? Conſultez ſur cette aventure & ſur tant d'autres, les mémoires du cardinal de Retz, dans les premières pages du premier livre de ces mémoires. Ne dites point que les amours du cardinal avec Marion de Lorme, *ne ſont connus que par les mémoires intitulés : Galanteries depuis le commencement de la monarchie, & par le dictionnaire de Bayle.* Voyez ce que cardinal de Retz en dit à l'endroit déjà cité, & ce qu'il ajoute ſur madame de Fruge.

Le cardinal de Retz, archevêque de Paris, parle de ſes amours avec autant de vérité que de ceux du cardinal de Richelieu ; mais il ne donne de leçon de chaſteté à perſonne.

*Qui tulerit Cracchos de ſeditione querentes ?*

N'eſt-il donc pas de la plus extrême vraiſemblance que l'abbé de Bourzey ayant fait la narration ſuccinte, que le cardinal corrigea très-ſuccintement, s'aviſa depuis de travailler de lui-même, & de joindre ſes rêveries à la narration dont il était l'auteur ? Il était le Colletet de la politique.

C'eſt le premier ſentiment de Mr. Foncemagne, c'eſt le mien, & je m'en rapporte au lecteur dont le jugement eſt ſans prévention.

## RÉFLECTION.

J'aurais ſouhaité que Mr. de Foncemagne, en me réfutant, ou plutôt en m'inſtruiſant, s'en fût rapporté ſeulement à ce qui eſt publié dans le tome IV de mes faibles ouvrages, imprimés à Genève en 1757, & non à des éditions antérieures, imprimées ſans mon aveu : j'aurais deſiré qu'il eût conſulté à la page 298 de ce IVe tome, le chapitre 48, intitulé : *Raiſons de croire que le livre intitulé* Teſtament politique, &c. *eſt un ouvrage ſuppoſé.*

Il aurait vu que dans cette édition il n'eſt point queſtion des millions d'or dont il parle. Ne mêlons point ces bagatelles à l'eſſentiel de la cauſe : des diſcuſſions inutiles détournent des grands objets; allons toujours au fait principal dans toute affaire.

## OBJECTION.

J'avais dit qu'il n'eſt pas naturel qu'un premier miniſtre demande l'abolition des comptans; j'avais dit que l'affaire des comptans ne fit du bruit qu'au tems de la diſgrace de Fouquet. Mr. de Foncemagne me répond, *que l'affaire des comptans avait fait du bruit long-tems avant la diſgrace du ſurintendant*, *le cardinal ne l'ignorait pas. Le grand Henri*, dit-il, *connaiſſait le mal établi du tems de ſon prédéceſſeur*, *& ne l'a pu ôter. L'exemple de Mr. de* Sulli, *&c.*

## RÉPONSE.

Je m'en tiens à ces propres paroles, pour être fondé à croire que le teſtament politique ne peut être du cardinal de Richelieu. Les mémoires de Sulli ne parurent que long-tems après la mort du cardinal; ce ne peut donc être lui qui les cite, ce ne peut être que l'abbé de Bourzey. L'affaire des comptans n'avait donc point fait de bruit avant la diſgrace de Fouquet.

Mais il y a bien plus. Voici comme l'auteur fait parler le cardinal. « Entre les voies par lesquelles on peut tirer » illicitement les deniers des coffres du roi, il n'y en a » point de si dangereuses que celles des comptans, dont » l'abus est venu à un tel point, que n'y remédier pas, » & perdre l'état, c'est la même chose, &c. »

Qui disposait alors des comptans, je vous prie? qui les signait? c'était le cardinal lui-même. On lui fait donc dire, qu'il tire *illicitement* les deniers des coffres du roi; on met dans sa bouche une accusation de péculat contre sa personne; on lui fait dire nettem nt qu'il est criminel de lèze-majesté. Une pareille absurdité est-elle possible? est-elle concevable? Et après cette preuve de supposition, en faut-il d'autres encore?

L'abbé de Bourzey aura donc mis ses idées vers l'an 1660, à la suite de la narration succinte : ce manuscrit sera tombé entre les mains de madame la duchesse d'Aiguillon, seconde du nom; on l'aura enlevé chez elle après sa mort, avec toutes les négociations du cardinal; voilà tout le mystère; rien n'est plus naturel, plus simple, plus aisé à concilier.

## RÉFLEXION.

Je ne répéterai pas ici ce que j'ai déjà dit de la fausseté des faits, des réflexions & des calculs. L'auteur du prétendu testament prétend *que quand on établit un nouvel impôt, on est obligé de donner une plus grande paye aux soldats.* Cela est faux dans tous les états de l'Europe; donc le cardinal de Richelieu ne peut l'avoir dit. Mr. de Foncemagne laisse cette objection accablante sans replique.

Il est parlé dans le prétendu testament des grands périls de la navigation d'Espagne en Italie, & d'Italie en Espagne. Il est impossible que le cardinal de Richelieu, surintendant des mers, ait parlé avec tant d'ignorance : aussi

aussi Mr. de Foncemagne se garde bien de justifier l'abbé de Bourzey sur cet article.

Ce même abbé de Bourzey, dans ce même prétendu testament, ose dire que la seule Provence a plus de beaux ports que la monarchie d'Espagne. Encore une fois, comment le surintendant des mers aurait-il pu avancer une fausseté si publique ?

## PREUVES DE LA SUPPOSITION DU TESTAMENT. AFFAIRES DE FINANCES.

A toutes ces vraisemblances qui me paraissent des certitudes, j'ajouterai toujours que si le cardinal a voulu donner des leçons à son maître, il a donné des leçons bien étranges : s'il entre dans quelques détails, il se trompe toujours : s'il parle de finances chap. IX, il fait des fautes qu'un écolier qui apprendrait l'arithmétique ne commettrait pas.

*De trente millions à supprimer, il y en a près de sept dont le remboursement ne devant être fait qu'au denier cinq, la suppression se fera en sept années & demie par la seule jouissance.*

Premièrement, l'auteur met le denier cinq pour le denier vingt.

Secondement comment imaginer que dans sept années & demie un fonds est absorbé par la jouissance à cinq pour cent ? ces cinq pour cent en sept années & demie font trente-sept & demi : or je demande à Barrême si trente-sept & demi font cent ?

Je prie tous les calculateurs & tous les hommes versés dans la finance, de lire ce chapitre, & de dire s'ils ont jamais vu de pareils comptes, & de pareils projets de ministre ?

## AUTRES PREUVES.

Vous voyez que sur terre & sur mer le rédacteur du

testament politique s'éloigne assez des idées ordinaires. Il soutient qu'il n'y a point d'établissemens à faire dans l'Occident ; les Anglais & les Hollandais nous ont bien prouvé le contraire ; & il est très-certain que le feu comte Maurice, qui était plein de vie en 1642, gouvernait le Brésil que les Hollandais avaient conquis sur les Portugais.

Mr. de Foncemagne me dit que j'ai confondu ce comte Maurice avec le Maurice prince d'Orange. Non, c'est l'abbé de Bourzey qui les confond, & c'est une de ses moindres méprises.

Il n'y a sans doute que cet abbé de Bourzey, qui ait pu avancer (chap. IX.) que Gènes était la plus riche ville d'Italie, tandis que le pape jouissait de quinze millions de nos livres de rente, tandis que Livourne faisait un plus grand commerce que Gènes, tandis que Venise trouva des fonds assez considérables pour résister aux forces de l'empire ottoman.

## RÉFLEXION.

Je crains que tant de fautes accumulées ne fatiguent le lecteur ainsi que moi. Je finis par cette grande difficulté à laquelle on n'a jamais pu répondre, & que j'ai indiquée dans mes premières réflexions. Y a-t-il quelqu'un qui puisse croire qu'un premier ministre parle à son roi de tant de petits détails qui n'appartiennent qu'à des commis subalternes, & surtout de tant de calculs erronés & de projets chimériques de finances qui n'appartiennent qu'à ces écrivains, qu'on appelle en Angleterre *projetteurs* ? qu'il propose aux Français de ne s'habiller que d'un bon drap de Seau, aux parlemens de payer la taille, aux gentilshommes d'être enrôlés, aux chefs des armées de lever toujours par ménage cent mille soldats, quand il en faut cinquante mille; qu'il ne donne d'ailleurs que des conseils vagues sur la grande administration ; qu'il s'appesantisse

dans la moitié de ſon livre ſur des lieux communs de morale, & en faſſe un ſermon inſipide, ſans dire un ſeul mot de la manière dont il fallait ſoutenir alors l'état chancelant ?

J'avoue que j'ai toujours été ſi frappé d'une inconvenance ſi marquée, que ſi l'abbé de Bourzey me montrait aujourd'hui ſon livre ſigné de la main du cardinal de Richelieu, je lui dirais ; Non, il n'eſt pas de lui, c'eſt vous qui lui avez fait ſigner votre propre ouvrage, il vous avait demandé peut-être quelques obſervations politiques dont il pût faire uſage ; il a pu les ſigner, comme tant de grands ſeigneurs ſignent les comptes de leurs intendans ſans les avoir preſque lus.

### OBJECTION.

Mr. de Foncemagne me dit qu'il n'eſt pas étonnant que le cardinal de Richelieu ait préſenté à Louis XIII *ces lieux communs, puérils, vagues, ce catéchiſme pour un prince de dix ans, ſi déplacé à l'égard d'un roi âgé de quarante années, puiſque le grand Boſſuet compoſa autrefois pour l'inſtruction du dauphin* la politique tirée de l'écriture ſainte.

### RÉPONSE.

Je réponds à Mr. de Foncemagne. Il eſt pardonnable au grand Boſſuet d'avoir fait pour un enfant ce livre peu digne de lui, intitulé *Politique tirée de l'écriture ſainte* ; mais ce ſublime écrivain aurait bien négligé toute décence, s'il avait fait un tel ouvrage pour l'uſage de Louis XIV. Vous ſavez mieux qu'un autre, monſieur, comment il faut parler aux jeunes princes & aux princes d'un âge mûr ; & dans le fond de votre cœur, vous ſentez encore mieux que moi les prodigieuſes diſparates que j'ai obſervées, & l'extrême inconvenance de dire à un prince qui règne depuis trente-ſix ans, ce qu'on dirait à

peine à un enfant qu'on éleve, & furtout ce qu'il ne faudrait pas lui dire dans un ftyle prolixe & rebutant.

## QUESTION IMPORTANTE.

Imaginons que Louis XIV, après les batailles d'Hochftet, de Ramillies, d'Oudenarde, de Turin, manquant d'argent, ayant peine à recruter fes armées, demanda au maréchal de Villars un plan qui pût remédier aux maux préfens de la France. Croyez-vous de bonne foi qu'alors le maréchal de Villars prêt à partir pour entrer en campagne, eût dit au roi, « Sire, il faut commencer par » reftraindre les appels comme d'abus; toute contravention à la pragmatique a été eftimée cas privilégié; vous » avez tort de prétendre le droit de régale dans certains » diocèfes; il faut annexer à la fainte chapelle une » abbaye; il ne faut pas croire les gens de palais, qui » jugent de la puiffance du roi par la forme de leur » couronne, qui étant ronde n'a point de fin, les uni- » verfités prétendent qu'on leur fait un tort extrême de » ne leur laiffer pas privativement à tout autre la faculté » d'enfeigner la jeuneffe.

» L'hiftoire de Benoît XI contre les cordeliers piqués » fur le fujet de la perfection de la pauvreté, fource » des revenus de St. François, s'animèrent à tel point » qu'ils lui firent ouvertement la guerre par livres, &c.

» Je vous apprends que les meilleurs princes ont befoin » d'un bon confeil : je vous apprends qu'un prince capa- » ble eft un grand tréfor dans un état, & que beaucoup » de qualités font requifes pour faire un confeiller d'état » parfait. Je vous apprends qu'un confeiller d'état doit » être honnête homme; & voici fept grands paragraphes » où je parle des grands confeillers d'état, fans dire un » feul mot du fait dont il s'agit. (*a*)

(*a*) L'abbé de Bourzey avait le titre de confeiller d'état.

» Il eſt queſtion, ſire, d'empêcher les ennemis de » venir à Paris; mais n'en parlons point. Apprenez à » votre âge que le règne de DIEU eſt le principe du gou- » vernement des états, & que la pureté d'un prince » chaſte bannira plus d'impureté du royaume que toutes » les ordonnances qu'on pourrait faire à cette fin.

» Ecoutez, ſire, cette vérité ſi peu connue; la raiſon » doit être la règle & la conduite d'un état; la lumière » naturelle fait connaître à un chacun que l'homme » ayant été fait raiſonnable, il ne doit rien faire que par » raiſon. »

( Cette maxime eſt nouvelle, je l'avoue, mais elle n'en eſt pas moins curieuſe, & elle prouve qu'il ne faut pas croire le père Canaye qui loue tant le maréchal d'Hocquincourt de n'avoir point de raiſon. )

« Je vous apprends que la prévoyance eſt néceſſaire » au gouvernement d'un état.

» Je me donnerai bien de garde de vous dire quels » négociateurs ſecrets il faudrait employer pour déta- » cher l'Angleterre de l'Allemagne & de la Hollande; & » pour oppoſer le comte d'Oxford au duc de Marlbo- » rough; mais liſez, ſi vous pouvez, mon chapitre VII, » où je parle des négociations; je vous y apprends que » la faveur peut innocemment avoir lieu dans quelques » choſes, lorſque le trône de cette fauſſe déeſſe eſt élevé » au-deſſus de la raiſon : liſez le chapitre VII, où un » abbé que j'ai conſulté, dit, que les Français étant deſ- » titués de flegme ſont des viandes ſervies ſans ſauſſe. »

Si le maréchal de Villars avait parlé ainſi, n'eſt-il pas vrai que Louis XIV l'aurait cru un peu affaibli du cerveau, & ne l'eût certainement pas envoyé commander ſur la frontière.

Voilà pourtant très-préciſément ce qu'on impute au cardinal de Richelieu.

Maintenant je ſuppoſe que le cardinal eût donné à lire ſon teſtament à Louis XIII qui ne liſait jamais, je ſup-

poſe même que le roi eût fait l'effort difficile de parcourir cet ouvrage; dans quel excès de ſurpriſe ne ſerait-il pas tombé ? n'aurait-il pas été en droit de dire à ſon miniſtre : « J'attendais de vous des conſeils un peu plus » précis : vous ſavez de quelle importance il eſt d'attacher » à mon ſervice les troupes Veimariennes, & que c'eſt » l'unique moyen d'incorporer l'Alſace à la France.

» La Savoie va nous échapper : le chancelier Oxenſtiern » peut faire une paix avantageuſe avec l'Allemagne, » & nous abandonner. De grands troubles ſe préparent » en Angleterre, dont il me ſemble que nous pouvons » profiter.

» Quel avantage tirerons-nous de la révolte de la Cata- » logne contre le roi d'Eſpagne, & de la priſe de Turin » par le comte de Harcourt de Lorraine ?

» Quels négociateurs emploierons-nous pour atta- » cher le landgrave Heſſe aux intérêts de la France ? » Avons-nous aſſez d'argent pour lui payer des ſubſides ?

» Quel ſecours pouvons-nous donner au Portugal ?

» Par quel moyen pourrons-nous diſſiper les conſpira- » tions qui ſe trament en ſecret en France ?

» Quelles propoſitions faudra-t-il faire au duc de » Bouillon, pour l'engager à céder ſa principauté de » Sédan, & à n'avoir déſormais d'autre intérêt que » celui de me ſervir ?

» Que dois-je faire ſurtout pour écarter de mon frère » les conſeillers pernicieux qui ſont prêts de l'engager à » prendre les armes ?

» Parlez-moi de tant d'intérêts importans de qui dé- » pend le deſtin de l'Europe & de la France : ces ſeuls » objets ſont dignes de vous & de moi ; laiſſez-là vos » viandes ſervies ſans ſauſſe, & vos ſept paragraphes » des devoirs d'un conſeiller d'état. Je veux bien que » l'abbé de Bourzey, & Sirmon, & Salomon, &c... » aient le brevet de conſeiller d'état pour faire votre » panégyrique, mais je ne veux pas qu'ils m'ennuient.

» Votre abbé de Bourzey m'a déjà fait perdre mon » tems à lire une narration ſuccinte & erronée de ce » qui s'eſt paſſé publiquement depuis quelques années » & de ce que je ſavais mieux que lui. Tachez donc de » me procurer un mémoire ſuccint de ce que je dois » faire ; que l'un ſoit la ſuite de l'autre ; & ſi Bourzey » n'eſt pas capable d'un tel ouvrage, donnez-le à faire » à Colletet ou à Chapelain.

Je demande à Mr. de Foncemagne & à tous les lecteurs, ſi un tel diſcours dans la bouche de Louis XIII n'aurait pas été d'autant plus raiſonnable, que le teſtateur politique emploie une ſection entière à prouver qu'il faut être gouverné par la raiſon ?

## SUITE DE CETTE QUESTION.

Trouvez bon, monſieur, que je me ſerve encore d'une de vos allégations pour me prouver invinciblement à moi-même que ce célèbre miniſtre n'a point fait le teſtament qu'on lui reproche.

Vous le reconnaiſſez, dites-vous, au conſeil qu'il donne à Louis XIII en ces termes : « Conjurant » votre majeſté, d'appliquer ſon eſprit aux grandes » choſes importantes à ſon état & de mépriſer les » petites. »

Voilà préciſément le défaut dans lequel on fait tomber le cardinal ; rien n'était plus important que l'éducation du dauphin : quel gouverneur lui donnera-t-on ? qui mettra-t-on auprès de ſa perſonne ? Il n'en eſt pas dit un mot dans le teſtament ; & cependant la narration ſuccinte ne peut être que du mois d'Août 1641, trois ans après la naiſſance du dauphin. Ainſi dans cette longue déclamation adreſſée à Louis XIII, dans ces conſeils donnés à ſon ſouverain d'un ton de maître, il n'eſt queſtion, ni de l'héritier de la couronne, ni des grands intérêts du roi, ni de ceux du royaume.

## QUESTION INTÉRESSANTE.

Souffrez que je vous propose un de mes doutes, qui me paraît mériter l'attention du public.

Je ne fais s'il est bien vraisemblable qu'un grand ministre ait conseillé de perpétuer l'abus de la vénalité des charges ; la France est le seul pays souillé de cet opprobre.

Je ne fais s'il est bien vrai que ce qu'on appelle *basse naissance, produit rarement les qualités nécessaires à un magistrat & que de deux personnes dont le mérite est égal, celle qui est plus aisée en ses affaires est préférable à l'autre.* Le testament ajoute : *il est certain qu'il faut qu'un pauvre magistrat ait l'ame d'une trempe bien forte, si elle ne se laisse amollir quelquefois par la considération de ses intérêts.*

Le cardinal pouvait-il penser ainsi, lui qui avait vu les magistrats les plus pauvres du parlement, Barillon, Sallo, l'Ainé, Bitaut & le père de Scarron, résister à sa violence avec le plus de courage.

Peut-être les hommes d'une fortune médiocre sont en tout pays les meilleurs citoyens, puisqu'ils sont au-dessus d'une extrême pauvreté qui peut conduire à des bassesses & au-dessous de la grande opulence qui nourrit presque toujours l'ambition.

A l'égard de ce qu'il appelle *basse naissance*, les avocats dont on tire les magistrats dans tout le reste de l'Europe, sont tous des citoyens de familles honnêtes & précisément dans cet état également éloigné de la misère & de la fortune, état convenable à l'intégrité de la magistrature ; tous ont reçu une bonne éducation, tous ont étudié les loix : la dissipation & les plaisirs, suite ordinaire de la richesse, ne les ont point corrompus : ils enseignent les magistrats & sont par conséquent digne de l'être.

Avouons que la vénalité des charges est un très-

grand mal, qui n'a eu sa source que dans les malheurs de François I & dans la très-mauvaise administration de ses finances.

Ce serait une chose monstrueuse en Angleterre, en Allemagne, en Espagne & même dans presque toute l'Italie que d'acheter le droit de juger les hommes, comme on achète un pré & un champ. Cet abus n'est connu ni en Turquie, ni en Perse, ni à la Chine.

Enfin, je ne puis imaginer qu'un ministre ait pu conseiller le maintien de ce trafic honteux contre le quel l'univers entier réclame. Tous ceux qui exercent aujourd'hui la magistrature en France avec tant de dignité & de justice, aimeraient mieux avoir été élus à la pluralité des voix, comme ils l'auraient été sans doute, que d'avoir tous acheté leur office à prix d'argent. Ainsi cette magistrature elle-même s'élève, avec le reste de la terre, contre l'abus qu'on suppose approuvé par le cardinal de Richelieu.

## CONCLUSION.

Je persiste toujours, monsieur, dans mon sentiment, qui a été le vôtre & qui semble encore l'être, c'est-à-dire, que le cardinal de Richelieu pût jeter un coup d'œil sur la narration succinte de l'abbé de Bourzey; & j'ajoute que si le cardinal avait vu le reste, il n'aurait pas eu grande opinion de la capacité de ce projetteur.

Le monde est plein de ces donneurs d'avis qui font parler les ministres; mais j'ose croire que toutes les fois qu'on attribue à un ministre des projets visiblement impraticables, des calculs erronés, des assertions évidemment fausses, des erreurs grossières sur les choses les plus communes, des déclamations de réthorique sans objet précis & de vagues réflections sans convenance, qui n'ont rien de commun ni avec l'état pré-

ſent des choſes, ni avec la ſituation du miniſtre, ni avec le caractère du prince à qui s'adreſſent ces diſcours : on peut être aſſuré que l'ouvrage n'eſt point du miniſtre.

Pouvez-vous penſer autrement, monſieur, vous qui ſoupçonnez toujours dans vos remarques que Bourzey & Dageant ont fabriqué le teſtament politique ? vous qui effrayé des bévues dont les chapitres ſur le commerce & la finance fourmillent, dites, page 118. *Ce pourait bien être le fruit du travail de* Dageant ; vous n'avez donc écrit en effet que pour confirmer mon opinion & pour prouver que le teſtament n'eſt pas du cardinal.

Je ne peux imaginer, monſieur, que vous ſouteniez le pour & le contre & que vous vouliez vous contredire parce que le teſtament ſe contredit en cent endroits. Je crois devoir inférer de tout votre ouvrage, que quand vous dites le cardinal de Richelieu, vous entendez toujours Dageant & Bourzey.

Cependant comment ſe peut-il faire qu'étant vous-même perſuadé que le teſtament prétendu n'eſt pas du cardinal de Richelieu, & que la moitié de cet ouvrage eſt un tiſſu de lieux communs & l'autre moitié un amas de projets impraticables, vous penſiez m'éblouir en me diſant qu'il a été loué par la Bruyère ? N'eſt-il jamais arrivé qu'un homme de lettres ſe ſoit laiſſé ſéduire par un grand nom, par l'envie de faire ſa cour à des perſonnes puiſſantes, enfin par l'erreur populaire, qui domine ſouvent les eſprits les mieux faits ? Si l'abbé de Bourzey avait donné ſes *idées politiques* ſous ſon nom, on en aurait ri, comme des projets de Mr. Ormin & de Caritidès.

Il ſentit combien Soſie a raiſon de dire,

> Tous ces diſcours ſont des ſottiſes,
> Partant d'un homme ſans éclat ;

Ce ferait paroles exquifes,
Si c'était un grand qui parlât.

Dès qu'une fois la prévention eft établie, vous favez que la raifon perd tous fes droits. Les noms en tout genre font plus d'impreffion que les chofes.

Vous avez peut-être entendu parler de ce qui fe paffa dans un fouper au Temple chez Mr. le prince de Vendôme, au fujet des fables de La Motte. Elles venaient de paraître, & par conféquent tout le monde affectait d'en dire du mal. Le célèbre abbé de Chaulieu, l'évêque de Luçon, fils du fameux Buffi Rabutin, & beaucoup plus aimable que fon père, un ancien ami de Chapelle, plein d'efprit & de goût, l'abbé Courtin, & d'autres bons juges des ouvrages, s'égayaient aux dépens de La Motte; le prince de Vendôme & le chevalier de Bouillon enchériffaient fur eux tous; on accablait le pauvre auteur, je leur dis, meffieurs, vous avez tous raifon; vous jugez en connaiffance de caufe; quelle différence du ftyle de La Motte à celui de La Fontaine! Avez-vous vu la dernière édition des fables de La Fontaine? Non, dirent-ils; Quoi, vous ne connaiffez pas cette belle fable qu'on a retrouvée parmi les papiers de madame la ducheffe de Bouillon? Je leur récitai la fable, ils la trouvèrent charmante, ils s'extafiaient. Voilà du La Fontaine! difaient-ils; c'eft la nature pure; quelle naïveté! quelle grace! Meffieurs, leur dis-je, la fable eft de La Motte; alors ils me la firent répéter, & la trouvèrent déteftable.

J'ai été fouvent à portée de conter cette hiftoire à propos; & je crois que c'eft ici fa véritable place.

Vous penfez, monfieur, juftifier les bévues du miniftre par les miennes; vous feignez de croire que le cardinal de Richelieu a pu prendre le pape Benoît XI pour le pape Jean XXII, parce que mon imprimeur Allemand a

mis dans l'*Essai sur l'histoire générale*, la *Sardaigne* pour la *Cerdaigne*. Vous concluez de ce que j'ai dit des sottises, que le cardinal de Richelieu a pu aussi en dire. Le cas est bien différent. Il n'est pas permis à un ministre de se tromper quand il donne des leçons à son maître. Je ne donne de leçons à personne ; je suis fait pour en recevoir ; c'est à moi qu'il est permis de se tromper, & c'est à vous de me redresser.

Aussi vous me reprochez, pour justifier le cardinal de Richelieu, ou plutôt Bourzey & Dageant ; vous me reprochez, dis-je, que j'ai dit dans l'*Essai sur l'histoire générale*, que Constance de Naples était fille de Guillaume second ; non, monsieur, je ne l'ai point dit : l'édition que j'ai sous mes yeux, imprimée à Genève en 1761, porte au tome II. page 12 : *Il ne restait de la race légitime des conquérans Normands, que Constance fille du roi Roger premier du nom.* Si on a mis Victor II pour Victor IV, ce n'est pas ma faute, & cela ne prouve rien pour le testament du cardinal. Je ne sais pas de quelle édition vous vous êtes servi. Si je pouvais encore avoir quelque amour-propre dans ma vieillesse, en connaissant comme je fais le néant de la plupart des livres, & surtout des miens, je pourrais me plaindre de la manière dont on défigure à Paris tous mes ouvrages, jusques-là que plusieurs de mes tragédies sont remplies de vers qui ne sont pas de moi ; & que je n'ai reconnu ni Tancrède ni Olympie dans les éditions des libraires de cette ville.

Je me justifie auprès de vous, monsieur, moins par vanité que par mon amour pour la vérité, qui assurément est égal au vôtre ; amour qui ne doit jamais s'affaiblir, qui ne doit céder à aucune complaisance, contre lequel l'envie & la calomnie s'élèvent trop souvent, mais qu'elles sont forcées de respecter en secret.

J'avoue que vous avez très-grande raison quand vous relevez la faute que j'avais faite de prendre un Léopold

d'Autriche pour un autre Léopold d'Autriche, dans l'*Eſſai ſur l'hiſtoire générale.* Que DIEU vous conſerve les yeux, dont la privation preſque entière me fait faire bien des fautes, il m'a juſqu'ici conſervé un peu de mémoire; elle m'a ſervi depuis long-tems à corriger cette bévue; & ſi vous aviez pris la peine de lire mes *Remarques ſur l'hiſtoire générale* imprimées en 1763, vous auriez vu ces paroles à la page 85.

*Je me ſuis trompé ſur un duc d'Autriche qui enchaîna & vendit* Richard ſecond *roi d'Angleterre: ce n'eſt pas ce duc qui fit la guerre aux Suiſſes. Il y a quelques erreurs pareilles dont les lecteurs ſavans s'apperçoivent, & dont les autres doivent être informés.*

Ainſi, monſieur, étant d'accord avec moi ſur une de mes erreurs que vous relevez près de deux ans après moi, ſoyons auſſi d'accord enſemble ſur les fautes innombrables de meſſieurs Dageant & Bourzey. Il y a une petite différence entr'eux & moi; c'eſt qu'on loue le cardinal de Richelieu d'un ouvrage qu'ont fait ces meſſieurs, & qu'on impute à moi tous les jours des ouvrages dont on ne loue perſonne. Jamais on ne parla à Louis XIII du teſtament politique attribué au cardinal de Richelieu, & on parle quelquefois à Louis XV & à ſa cour d'écrits qu'on m'attribue; & auxquels je n'ai pas la moindre part. Ce malheur eſt le partage des gens de lettres, on les calomnie pendant leur vie, on leur rend quelquefois juſtice après leur mort. Je vous prie, monſieur, de me la rendre de mon vivant; cette juſtice ſurtout eſt d'être bien perſuadé de mes ſentimens reſpectueux pour vous, & de ma très-ſincère eſtime;

*Si quid noviſti rectius iſtis,*
*Candidus imperti, ſi non, his utere mecum.*

Vous ſemblez penſer que la narration ſuccinte fut écrite par ordre du cardinal de Richelieu, & que le teſ-

tament politique a été compoſé en partie par Dageant, & en partie par Bourzey, ou quelque autre; ſi vous trouvez des raiſons convaincantes pour vous rétracter, je vous promets de me rétracter auſſi, & de me ſoumettre à votre jugement.

*Aux délices, près de Genève 23. Octobre 1764.*

## LETTRE

### ÉCRITE DEPUIS L'IMPRESSION DES DOUTES.

En vous envoyant, monſieur, la réponſe que j'ai faite à monſieur de Foncemagne, je n'en ſens pas moins l'extrême futilité de la plupart de ſes diſputes. Il n'importe guère de qui ſoit un livre, pourvu qu'il ſoit bon. Notre véritable intérêt eſt d'y puiſer des inſtructions; le nom de l'auteur n'eſt qu'un objet de curioſité. Que gagnerons-nous à ſavoir qui ſont les fauſſaires qui ont fabriqué les teſtamens de Louvois, de Colbert, du duc de Lorraine, du cardinal Albéroni, du maréchal de Belle-Iſle? Les teſtamens politiques ſont devenus ſi fort à la mode, qu'on a fait enfin celui de Mandrin.

Lorſque le teſtament du cardinal Albéroni parut, je crus d'abord qu'il avait été publié par l'abbé de Montgon, parce qu'en effet il y a un chapitre ſur l'Eſpagne beaucoup plus vrai & plus inſtructif que tout ce que j'ai lu dans toutes les rapſodies auxquelles on a donné le nom de *teſtament*. Je ſouhaitai à l'auteur qu'il eût été couché ſur celui du cardinal Albéroni pour quelque bonne penſion: il ſe trouva que cet auteur était un capucin échappé de ſon couvent, à qui perſonne n'avait fait de legs, & qui

n'ayant pas de quoi ſubſiſter, faiſait des teſtamens pour gagner ſa vie.

Mr. de Bois-Guillebert s'aviſa d'abord d'imprimer la *Dixme royale* ſous le nom de *Teſtament politique du maréchal de Vauban*; ce Bois-Guillebert, auteur du *Détail de la France* en deux volumes, n'était pas ſans mérite; il avait une grande connaiſſance des finances du royaume; mais la paſſion de critiquer toutes les opérations du grand Colbert l'emporta trop loin; on jugea que c'était un homme fort inſtruit qui s'égarait toujours, un faiſeur de projets qui exagérait les maux du royaume, & qui propoſait de mauvais remèdes. Le peu de ſuccès de ce livre auprès du miniſtère, lui fit prendre le parti de mettre ſa dixme royale à l'abri d'un nom reſpecté; il prit celui du maréchal de Vauban, & ne pouvait mieux choiſir. Preſque toute la France croit encore que le projet de la dixme royale eſt de ce maréchal, ſi zélé pour le bien public; mais la tromperie eſt aiſée à connaître.

Les louanges que Bois-Guillebert ſe donne à lui-même dans la préface, le trahiſſent; il y loue trop ſon livre du détail de la France; il n'était point vraiſemblable que le maréchal eût donné tant d'éloges à un livre rempli de tant d'erreurs; on voit dans cette préface un père qui loue ſon fils : pour faire bien recevoir un des ſes bâtards.

L'abbé de St. Pierre, d'ailleurs excellent citoyen, s'y prenait d'une autre façon pour faire goûter ſes idées; il les donnait à la vérité ſous ſon nom avec franchiſe; mais il les appuyait du ſouffrage du duc de Bourgogne, & prétendait que ce prince avait toujours été occupé du ſcrutin perfectionné, de la paix perpétuelle, & du ſoin d'établir une ville pour tenir la diète Européane, ou Européenne, ou Europaine. Il reſſemblait aux anciens légiſlateurs qui diſaient avoir reçu leur loix de la bouche des demi-dieux.

Plût-à-Dieu, monſieur, qu'il n'y eût de charlatanerie que dans ces projets chimériques ! mais il y a des charlatans de toute eſpèce, & le nombre de ceux qui ont voulu tromper les hommes peut à peine ſe compter.

Ce qu'il y a de pis, c'eſt qu'on voit quelquefois des hommes du plus rare mérite ſoutenir avec autant d'eſprit que de bonne foi les plus grandes erreurs, uniquement parce qu'elles ſont accreditées. S'ils trouvent une faible lueur qui puiſſe favoriſer la cauſe qu'ils embraſſent, ils ne manquent pas de la faire valoir. Si quelque lumière plus vive éclaire le mauvais côté de leur cauſe, ils ferment le yeux de peur de la voir. Il eſt peut-être plus commun encore de ſe tromper ſoi-même, que de chercher à tromper les autres.

La ſéduction & la charlatanerie entrent même dans les choſes purement de goût, dans le jugement qu'on porte d'une tragédie, d'une comédie, d'un opéra, d'une piéce de vers, d'un diſcours oratoire. Tel qui ſera enchanté de l'Arioſte n'oſera l'avouer, & dira en bâillant que l'Odyſſée eſt divine.

Il y a une foule prodigieuſe de gens d'eſprit ; mais les perſonnes d'un goût épuré, qui penſent juſte, & qui diſent ce qu'elles penſent, ſont bien rares.

Que d'erreurs monſtrueuſes accréditées par la ſcience même, qui aurait dû les détruire ! On commence par une fauſſe charte, par un diplôme ſuppoſé ; on le montre en ſecret à quelques perſonnes intéreſſées à le faire valoir ; ſa réputation s'établit avant même qu'il ſoit connu. Commence-t-il à percer ; les honnêtes gens, les eſprits ſenſés ſe récrient contre l'impoſture ; on les fait taire, on rectifie une erreur ; on déguiſe habilement un menſonge, on corrompt le ſens du texte par des commentaires. Ecoutez Montagne, il dira bien mieux que moi.

« Les premiers qui ſont abreuvés de ce commen-
» cement d'étrangeté, venans à ſemer leur hiſtoire, ſen-

,, tent

» tent par les oppofitions qu'on leur fait, où loge la » difficulté de la perfuafion, & vont calfeutrant cet » endroit de quelque piéce fauffe. Outre ce que, *infitâ* » *hominibus libidine alendi de induftriâ rumores*; nous » faifons naturellement confcience, de rendre ce qu'on » nous a prêté, fans quelque ufure, & acceffion de » notre crû. L'erreur particulière fait premièrement l'er- » reur publique; & à fon tour l'erreur publique fait l'er- » reur particulière. Ainfi va tout ce bâtiment, s'étoffant » & formant de main en main; de manière que le plus » éloigné témoin en eft mieux inftruit que le plus » voifin, & le dernier informé, mieux perfuadé que » le premier. C'eft un progrès naturel. Car quiconque » croit quelque chofe, eftime que c'eft un ouvrage de » charité, de la perfuader à un autre: & pour ce faire, » ne craint point d'ajouter de fon invention, autant qu'il » voit être néceffaire en fon conte, pour fuppléer à la » réfiftance & au défaut qu'il penfe être en la conception » d'autrui.

Qui veut apprendre à douter doit lire ce chapitre entier de Montagne, le moins méthodique des philofophes, mais le plus fage & le plus aimable.

## *ARBITRAGE ENTRE MR. DE V.... ET MR. DE FONCEMAGNE.*

MONSIEUR de Voltaire & Mr. de Foncemagne ont donné au monde littéraire un de ces exemples de politeffe dans la difpute, qui ne font pas toujours imités par les écrivains. Ces égards & cette décence conviennent également aux deux antagoniftes.

Le fujet qui les divife paraît très-important; il s'agit de favoir, non-feulement, fi le plus grand miniftre qu'ait

eu la France, eſt l'auteur du teſtament politique, mais encore s'il eſt digne de lui, & s'il faut ou l'accuſer de l'avoir fait, ou le juſtifier de ne l'avoir point écrit.

Nous vivons heureuſement dans un ſiècle où la recherche de la vérité eſt permiſe dans tous les genres. Nulle conſidération particulière ne doit empêcher d'examiner cette vérité toujours précieuſe aux hommes juſques dans les choſes indifférentes. Un homme public, un grand-homme appartient à la nation entière; il eſt comme un de ces monumens publics expoſés aux yeux & au jugement de tous les hommes.

Je vais donc uſer du droit naturel que nous avons tous, & propoſer mes idées ſur ce fameux teſtament politique.

Je ſuis perſuadé que Mr. de Foncemagne a raiſon d'attribuer au cardinal de Richelieu la *narration ſuccinte des grandes actions du roi Louis XIII*, & de rendre en effet ce miniſtre reſponſable de tout ce qu'on lit dans ce diſcours, ſuppoſé qu'en effet il y ait quelques lignes corrigées de la propre main du cardinal, comme je n'en doute pas. Les mots écrits de ſa main ſont une démonſtration qu'il avait vu l'ouvrage, & laiſſent penſer en même tems que l'ouvrage n'était point de lui, mais qu'il l'approuvait.

Il ſemble ſurtout par ces mots, *Monaco, ſi vous reperdez Aire, galère d'Eſpagne perdues par la tempête &c.* que ce ſont des avis qu'il donne à l'écrivain qu'il fait travailler.

Mr. de Voltaire nous a donné la véritable époque du tems auquel ce diſcours fut écrit; *ce ne peut être*, dit-il, *que ſur la fin de Juillet, ou au mois d'Août* 1641, puiſque la ville d'Aire fut priſe le 27 Juillet 1641, & repriſe un mois après par les Eſpagnols.

Le cardinal avertit donc l'écrivain par cette note de ne pas parler de la conquête d'Aire, que l'on eſt prêt de

perdre; & il l'avertit qu'il pourra parler de (*a*) Monaco, dont en effet on s'empara le 18 Novembre de cette même année : il devient donc responsable de cette piéce, quoiqu'il n'en soit point l'auteur. Ainsi les princes dans leurs manifestes & dans leurs traités, sont censés parler eux-mêmes. Le discours dont il s'agit est visiblement un manifeste écrit par l'ordre du cardinal de Richelieu pour justifier toute sa conduite depuis qu'il était entré dans le ministère.

Mr. de Voltaire demande pourquoi ce manifeste n'est point signé par le cardinal? en voici, je crois, la raison.

Le cardinal voulait & devait examiner bien soigneusement ce mémoire avant de le présenter au roi. L'auteur, dans le dessein de relever toutes les actions du premier ministre, le faisait parler en plusieurs endroits d'une manière un peu contraire à la vérité & à la modestie. Il lui faisait dire des choses dont Louis XIII n'aurait que trop reconnu la fausseté. Il était impossible que le cardinal de Richelieu en entrant dans le conseil, eût promis au roi la ruine des protestans, & l'abaissement des grands. C'était le marquis duc de la Vieuville, qui était alors premier ministre. C'est le titre que le comte de Brienne secretaire d'état lui donne. Le comte de Brienne nous apprend dans ses mémoires que ce fut le duc de la Vieuville qui fit entrer le cardinal au conseil, pour y assister seulement ainsi que le cardinal de la Rochefoucault. (*b*) Le roi ne lui donna point alors le secret des affaires.

Les mémoires de Rohan, le journal de Bassompierre, les mémoires de Vittorio Siri, les manifestes de la reine-mère, les mémoires de Dageant, nous apprennent que le cardinal ne traita même avec aucun ambassadeur dans les six premiers mois qu'il jouit de sa place; il n'était

(*a*) *N. B.* Il paraît pourtant bien difficile à croire que le cardinal de Richelieu ait fait en Juillet une note de Monaco, qui ne fut au pouvoir du roi qu'au mois de Novembre.

(*b*) Mém. de Brienne tom. I. pag. 160.

chargé d'aucun département ; il était très-éloigné d'avoir le premier crédit ; & ce ne fut qu'à l'occasion du mariage de la sœur de Louis XIII avec le roi d'Angleterre, qu'il commença à manifester ses grands talens, & à l'emporter sur tous ses concurrens.

Ainsi quelque dessein qu'il eût de faire valoir ses services auprès du roi, il ne pouvait sans se nuire à lui-même, dire qu'il avait eu d'abord toute autorité, & qu'il promit de s'en servir *pour rabaisser l'orgueil des grands.*

Ce fut depuis le mois d'Août 1641 que le cardinal eut tout à craindre de ces grands, & du roi même. Le roi était si fatigué & si mécontent de lui, que le grand-écuyer Cinq-Mars osa lui proposer d'assassiner ce même ministre qu'il ne pouvait garder & dont il ne pouvait se défaire.

C'est un fait dont on ne peut douter, puisque Louis XIII lui-même l'avoua dans une lettre au chancelier de Châteauneuf.

Les conspirations éclatèrent bientôt après de toutes parts ; on ne voit guère de momens depuis le mois d'Août 1641 jusqu'à la mort du cardinal, où il ait eu le tems de s'occuper de la narration succinte ; & une grande présomption qu'il ne l'a pas revue, c'est qu'il ne l'a point signée.

Il y a très-grande apparence que s'il eût eu le loisir de l'examiner avec attention, il y aurait corrigé bien des choses que le zèle inconsidéré de son écrivain avait laissé échapper, & que la circonspection d'un premier ministre ne pouvait avouer. Il aurait exigé qu'on parlât du cardinal de Bérulle avec plus de modération, il aurait adouci les injures odieuses prodiguées à toute la nation Espagnole, avec laquelle il voulait faire la paix. Il n'aurait pas permis qu'on se servît de son nom pour dire de la duchesse de Savoie, sœur du roi son maître, *que les extravagances ajoutaient une nouvelle honte à sa conduite.*

Il y a tant de traits de cette espèce dans la narration succinte, toutes les grandes maisons du royaume y sont

ſi maltraitées, on y parle de pluſieurs principaux perſonnages avec tant de mépris, que je ne ſuis point étonné que le cardinal de Richelieu n'ait jamais ſigné cette piéce.

Nous accorderons à Mr. de Foncemagne que cet ouvrage eſt authentique, qu'il a été compoſé en 1641, que le cardinal de Richelieu l'a vu, qu'il y a fait des notes, qu'en un mot c'eſt un monument précieux de ces tems-là.

Nous penſons en même tems qu'il ne faut point faire de reproches au cardinal ſur cet ouvrage, puiſqu'il ne lui a pas donné une ſanction légitime en le ſignant. Nous le regarderons comme un projet qui n'a point eu d'exécution, comme une piéce digne d'être conſervée, & qui reçoit ſa principale importance du nom ſous lequel elle a été compoſée.

Il nous paraît extrêmement vraiſemblable que cette narration ſuccinte, ce projet de manifeſte, fait évidemment en 1641, finiſſait à ces mots, *d'un prince dont la préſence n'était pas peu utile à maintenir en ſon obéiſſance les peuples qu'il avait en gouvernement*: car c'eſt au bas de cette page, qui eſt probablement la dernière, qu'on trouve dans un grand eſpace ces mots de la main du cardinal ainſi rangés.

Monaco
Si vous reperdez
Aire
Galères d'Eſpagne
perdues par la tempête
diſtribution de
bénéfices.

Enſuite, à une autre page, l'auteur ajoute ces paroles :

« Voilà, ſire, juſqu'à préſent, quelles ont été les

» actions de V. M. que j'estimerai heureusement terminées, si elles sont suivies d'un repos qui vous donne moyen de combler votre état de toutes sortes d'avantages. Pour ce faire, il faut considérer les divers ordres de votre royaume, l'état qui en est composé, votre personne qui est chargée de sa conduite, & les moyens qu'elle doit tenir pour s'en acquitter dignement ; ce qui ne requiert autre chose en général, que d'avoir un bon & fidèle conseil, faire état de ses avis, & suivre la raison dans les principes qu'elle prescrit pour le gouvernement de ses états : c'est à quoi se réduira le reste de cet ouvrage, traitant distinctement ces matières en divers chapitres subdivisés en diverses sections, pour les éclaircir plus méthodiquement. »

Premièrement, cette addirion ne nous paraît pas tout-à-fait du même style que la narration succinte.

Secondement, elle n'est point annoncée dans le commencement de la narration, elle ne l'est que dans une lettre au roi qui précède cette narration ; & jamais on n'a vu l'original de cette lettre, laquelle n'étant nullement sujette à révision comme la narration succinte, devrait avoir été signée sans aucune difficulté.

S'il nous paraît indubitable que ce manifeste du cardinal de Richelieu auprès du roi son maître, sous le nom de *narration succinte* ; a été vu & corrigé de la main du premier ministre, nous croyons qu'il n'en est pas de même du testament politique. Nous pensons que l'auteur soit l'abbé de Bourzey, soit quelque autre, a voulu lier ces deux ouvrages ensemble, & faire passer ses propres idées, non-seulement sous un nom illustre, mais a la faveur d'une piéce avouée en quelque façon par le cardinal lui-même. Nous sommes portés à penser que l'abbé de Bourzey n'avait aucune part la narration. Le style du testament politique semble être entiérement conforme à celui du dernier paragraphe ajouté après coup à cette narration succinte.

Nous sommes entiérement de l'avis de Mr. de Voltaire, quand il dit que si le testament politique avait été vu du cardinal de Richelieu, il y aurait certainement fait des notes comme il en fit à la narration.

Ce testament, en effet, mérite beaucoup plus de notes qu'aucun autre ouvrage de ce genre ; & il ne nous paraît nullement vraisemblable qu'un homme aussi instruit, & aussi éclairé que le cardinal, n'eût pas indiqué en marge une seule des erreurs dont le testament politique est rempli.

Nous avouons que cette réflexion de Mr. de Voltaire est d'un très-grand poids.

Il convient de faire ici un relevé des erreurs, des faussetés, des incompatibilités, des superfluités, dont Mr. de Voltaire s'est contenté de faire remarquer une partie, & qui n'auraient certainement pas échappé aux yeux d'un ministre tel que le cardinal.

1°. Page 104, le test. pol. dit, *que le désordre des personnes qui autorisait les laïques à posséder des bénéfices est absolument banni.*

Il est certain que cet abus n'a été absolument banni que sous Louis XIV. Mr. de Voltaire a justement remarqué que le cardinal lui-même avait donné cinq abbayes au comte de Soissons tué à la bataille de la Marfée, onze au duc de Guise, l'évêché de Metz au duc de Verneuil, l'abbaye de St. Denis au prince de Conti, celle de St. Remi de Rheims au duc de Nemours, celle de Moutier-Ender au marquis de Treville &c. Cet usage était si commun, & dura si long-tems, que nous lisons dans la vie du célèbre Boileau-Despréaux, qu'il jouit long-tems d'un bénéfice étant laïc.

2°. Dans le chapitre des appels comme d'abus, chapitre entiérement contraire à toutes les loix du royaume, il est dit, page 112. « Il y a très-grand lieu de croire » que le premier fondement de cet usage vient de la » confiance que les ecclésiastiques prirent en l'autorité

» royale, lorsqu'étant maltraités par les antipapes Clé-
» ment VII, Benoît XIII, & Jean XXIII, refugiés en
» Avignon, ils eurent recours au roi ».

Clément VII, qui disputait la papauté avec tant de scandale à Urbain VI, plus scandaleux encore, vint en effet dans Avignon, tandis que son compétiteur Urbain prêchait un croisade contre la France. Après la mort d'Urbain, celui qui s'appellait Boniface IX, disputa la tiare à celui qui se faisait appeller Clément VII, & tous deux à l'envi taxèrent autant qu'ils le purent les églises dont ils étaient reconnus. L'université de Paris résista à Clément VII, l'accusa de simonie par la bouche de Clémengis, & proposa *de le chasser du troupeau de l'église comme un loup dangereux*; mais il ne fut point question d'appels comme d'abus dans cette affaire.

Jean XXIII ne fut jamais *refugié en Avignon*. L'opiniâtre Luna antipape qui lui succéda sous le nom de Benoît XIII, essuya de l'université un appel en 1396; mais ce n'était pas un appel comme d'abus, c'était un appel au futur pape légitime. Il fut suivi d'un autre appel à un concile écuménique.

Ainsi tout cet article du testament politique est entiérement erroné, & l'auteur se trompe évidemment sur l'origine des appels comme d'abus.

3°. (page 127.) *Les personnes qui s'attachent à* DIEU, *&c. sont si absolument exemptes de la jurisdiction temporelle des princes, qu'elles ne peuvent être jugées que par leurs supérieurs ecclésiastiques.*

Mr. de Foncemagne fait à cette occasion la remarque judicieuse, *que cette proposition fausse dans tous ses points est peu digne d'un législateur francais.* Nous ajoutons, que ce qui est si digne d'un ministre, ne doit point être présumé avoir été écrit par ce ministre.

4°. Nous en disons autant de cette assertion si évidemment fausse, (page 128.) *que l'église donna pouvoir aux juges séculiers de prendre connaissance des cas*

*appellés privilégiés.* Il n'eſt certainement ni dans la nature humaine, ni dans la nature eccléſiaſtique, de ſe dépouiller de ſes droits pour en revêtir ceux qu'on croit ſes compétiteurs ; & Mr. de Foncemagne penſe comme nous.

Ce chapitre de cas privilégiés nous paraît compoſé par un eccléſiaſtique, beaucoup plus attaché à ſon état qu'à l'autorité royale, & qui n'avait aucune idée des principes du miniſtre.

5°. Nous dirons la même choſe de l'article ſur la régale, & de celui des trois ſentences conformes, requiſes pour punir les clercs, & de l'article ſur les exemptions. Ce ſont des traités de juriſprudence ultramontaine, dont les maximes ſont preſque en tout l'oppoſé de nos loix. On y propoſe de faire révoquer toutes ces exemptions qui ſont la plupart ſubreptices, & on y ſuppoſe (page 155.) que ce remède ſerait improuvé par les parlemens.

Nous penſons que le cardinal devait être inſtruit combien tous les parlemens du royaume ſont contraires à ces droits abuſifs des moines.

6°. Les ſections ſur le droit des laïcs de préſenter aux cures, & ſur la réforme des monaſtères, nous paraiſſent, comme à Mr. de Voltaire, moins dignes de l'attention d'un grand miniſtre, que les objets intéreſſans qui devaient occuper le roi & le cardinal, comme les négociations avec la Suède, & avec une partie de l'Allemagne ; l'éducation du Dauphin, & tant d'autres matières véritablement politiques, ſur leſquelles le teſtament garde un ſilence abſolu : & nous penſons que la cauſe évidente de ce ſilence ſur des choſes ſi néceſſaires, & de cet appeſantiſſement ſur des choſes inutiles, vient de ce que l'auteur théologien était un peu inſtruit des unes, & n'avait aucune connaiſſance des autres.

7°. Nous ne voyons pas que jamais la ſociété des jéſuites ait donné *tant de jalouſie à l'archiduc Albert* :

comme il eſt dit (page 174.) elle en donna à l'univerſité de Loudun ; mais il nous ſemble qu'il n'eſt rien dit nulle part de cet ombrage donné à l'archiduc par les jéſuites, ſi dévoués en tout tems à la maiſon d'Autriche.

8°. (page 175.) Selon l'auteur du teſtament, *l'ordre de St. Benoît a été autrefois ſi abſolument maître des écoles, qu'on n'enſeignait en aucun autre lieu.*

Le cardinal de Richelieu ſavait ſans doute que Charlemagne inſtitua l'école du palais. Il y eut des écoles attachées à toutes les cathédrales, & il y eut toujours des écoles à Paris juſqu'à Guillaume de Champeau qui illuſtra cette école, érigée bientôt après en univerſité.

9°. (page 176.) L'hiſtoire du pape Benoît XI, *contre lequel les cordeliers piqués au ſujet de la perfection de la pauvreté, &c.*

Nous ne pouvons nous empêcher de relever avec Mr. de Voltaire cette erreur eſſentielle. Ce n'eſt pas ici une ſimple erreur de nom, une ſimple mépriſe en chronologie, un mot mis pour un autre. Benoît XI ou XII, à qui on attribue de grandes querelles avec l'empereur & les cordeliers, ne peut être pris pour le pape Jean XXII, qui fut accuſé d'héréſie ſur la viſion béatifique, & qui long-tems auparavant s'étant déclaré contre l'empereur Louis de Bavière, oſa le dépoſer en idée par une bulle, en 1327. Il fut dépoſé à ſon tour non moins vainement par l'empereur, qui le condamna dans Rome à être brûlé vif le 22 Mai 1328.

L'auteur du teſtament brouille toute cette hiſtoire avec une ignorance étonnante. Il ſuppoſe que les cordeliers engagèrent l'empereur à faire la guerre au pape. Il eſt ſeulement vrai que deux cordeliers pendant cette guerre, offrirent leur plume à Louis de Bavière ; mais il eſt aſſez connu que cette guerre était un intérêt d'état, & non un intérêt de moines, & qu'il s'agiſſait de la domination de

l'empereur en Italie, & non d'une diſpute de cordeliers ſur la forme de leur capuchon.

Nous avouons que dans ce morceau il n'y a pas un mot qui ne ſoit une faute. Nous ne croyons pas le cardinal de Richelieu capable d'avoir laiſſé tant d'erreurs à la poſtérité.

10°. Nous ne dirons rien de le vénalité des charges de judicature, dont l'auteur paraît être le partiſan. Il ſe pourrait qu'un miniſtre ſentant combien il eſt difficile de rembourſer toutes ces charges, eût conclu à laiſſer ſubſiſter un abus qui ne ſe pouvait corriger qu'avec un argent qu'on n'avait pas. Mais en ce cas, il nous ſemble que celui qui fait parler le miniſtre l'aurait fait parler plus dignement, en déplorant la néceſſité de ce trafic honteux, qu'en cherchant à pallier ce vice par quelques avantages, peut-être imaginaires, qu'on prétend en réſulter.

Nous croyons remarquer une contradiction dans cet article. L'auteur dit à la page 205, que les eſprits des magiſtrats qui ſont d'une naiſſance trop médiocre, *ont une auſtérité ſi épineuſe, qu'elle n'eſt pas ſeulement fâcheuſe, mais préjudiciable*; & à la page 206, il eſt dit, *qu'il faut qu'un pauvre magiſtrat ait l'ame d'une trempe bien forte, s'il ne ſe laiſſe fléchir par la conſidération de ſes propres intérêts.*

Nous invitons le lecteur à lire ce que dit Mr. de Voltaire ſur ce ſujet: il nous paraît qu'il s'explique en véritable citoyen.

Nous remarquons ici que le célèbre auteur de l'*Eſprit des loix*, n'a que trop abuſé de ce paſſage du teſtament politique. (*a*) « Si dans le peuple, dit-il, il ſe trouve » quelque malheureux honnête-homme, le cardinal de » Richelieu inſinue qu'un monarque doit ſe garder de s'en

(*a*) Eſp. des loix, chap. V liv. 8. dernières lignes.

» servir, tant il est vrai que la vertu n'est pas le ressort » de ce gouvernement. »

Il met en marge, *que le testament politique a été fait sous les yeux & sur les mémoires du cardinal de Richelieu par Mrs. de Bourzey & de.... qui lui étaient attachés.*

Nous convenons avec Mr. de Montesquieu que l'abbé de Bourzey fit ce testament, mais non pas sous les yeux du cardinal. Nous convenons encore moins que le testament dise ce que Mr. de Montesquieu lui fit dire. Il le cite ainsi en marge; *Il ne faut*, y est-il dit, *se servir de gens de bas lieu, ils sont trop austères & trop difficiles.* Ce n'est pas citer exactement; le testament dit dans cet endroit que les hommes d'une basse naissance sont d'ordinaire difficiles & d'une austérité épineuse; il ne dit point qu'il ne faut pas se servir d'un pauvre honnête-homme; & il se contredit dans le moment d'après, en disant, *qu'un pauvre magistrat est trop exposé à se laisser amolir.*

Ainsi l'auteur du testament tombe dans des contradictions & l'auteur de l'*Esprit des loix* dans une grande erreur, & surtout, dans une erreur très-odieuse, en supposant que la vertu n'entre jamais dans le gouvernement monarchique. Il ne faut point être flatteur, mais il ne faut point être satyrique. C'est encourager au crime que de représenter la vertu comme inutile ou comme impossible.

Rapportons ici le passage qui se trouve dans une note du *Siécle de* Louis XIV. (*a*)

» Il est dit dans l'*Esprit des loix*, qu'il faut plus de » vertu dans une république; c'est en un sens tout le » contraire: il faut beaucoup plus de vertu dans une » cour pour résister à tant de séductions. Le duc de » Montausier, le duc de Beauvilliers, étaient des » hommes d'une vertu très-austère. Le maréchal de

(*a*) *Siécle de Louis XIV.* Tom. I. pag. 381. édit. de 1761.

» Villeroi joignit des mœurs plus douces à une probité non moins incorruptible. Le marquis de Torci a été un des plus honnêtes-hommes de l'Europe, dans une place où la politique permet le relâchement de la morale. Les contrôleurs - généraux *le Pelletier & Chamillart* pafsèrent pour être moins habiles que vertueux. Il faut avouer que Louis XIV, dans cette guerre malheureuſe, ne fut guère entouré que d'hommes irréprochables. C'eſt une obſervation très-vraie & très-importante dans une hiſtoire où les mœurs ont tant de part.

Tout ce paſſage eſt dans la plus exacte vérité; nous croyons qu'on ne peut trop le citer. Il eſt ſi beau qu'il ſe ſoit trouvé dans une cour tant d'hommes vertueux à la fois, cela eſt ſi honorable pour la nation & pour le beau ſiécle de Louis XIV, ſi encourageant pour tous les ſiécles, qu'il y aurait de l'injuſtice & de l'ingratitude à ne ſavoir pas quelque gré à l'auteur, d'avoir ſeul de tous les hiſtoriens démêlé & mis dans ſon jour cette vérité utile au genre humain.

Saiſiſſons avec plaiſir cette occaſion d'obſerver que dans tous ſes ouvrages Mr. de Voltaire a toujours eu pour objet la vérité & la vertu. Sa Henriade, ſes tragédies, ſes hiſtoires reſpirent l'humanité, la bienfaiſance, l'indulgence; il a toujous rendu juſtice au mérite malheureux & à la vérité perſécutée. Nul auteur n'a jamais détruit plus de calomnie; nul en écrivant l'hiſtoire n'a jamais tant confondu les auteurs des libelles. Nous devons faire pour lui ce qu'il a fait pour tant d'autres; nous devons la vérité à celui qui l'a dite.

11°. Nous n'entrerons point ici dans la diſcuſſion des atteintes que le teſtament politique (pag. 217.) donne aux parlemens du royaume. Il n'eſt pas hors de vraiſemblance que le cardinal de Richelieu eût de tels ſentimens; mais auſſi, il eſt très-vraiſemblable, que l'auteur en conſeillant au roi d'envoyer dans les pro-

vinces des conſeillers d'état & des maîtres des requêtes pour rendre la juſtice, écrivait après l'année 1665, lorſque Louis XIV eut fait tenir les grands jours dans quelque provinces par une commiſſion extraordinaire. Il n'eſt guère poſſible qu'alors on eut ſuivi en cela les inſtructions du cardinal de Richelieu, dont le teſtament ne parut qu'en 1688 ; & il eſt aſſez naturel que l'auteur déguiſé ſous le nom du cardinal ait conſeillé ce qu'on venait de faire.

12°. Après avoir lu attentivement le chapitre intitulé *du conſeil du prince*, nous ſommes forcés d'avouer mon extrême étonnement de n'y avoir rien trouvé que de vague ſur la probité néceſſaire à un conſeiller d'état, ſur le cœur & la force d'un conſeiller d'état, ſur l'application que doivent avoir les conſeillers d'état ; & nous préſumons qu'il n'eſt pas vraiſemblable qu'un miniſtre ait perdu ſon tems à compoſer une déclamation ſi vaine & ſi faſtidieuſe, lorſqu'il avait tant de choſes intéreſſantes à dire & tant de grands intérêts à diſcuter.

Telle eſt notre opinion concernant la première partie du teſtament, & tel a été l'avis de ceux qui l'ont lu avec nous & que nous avons conſultés. Venons à la ſeconde partie.

13°. Nous n'avons trouvé rien de rélatif à la France, rien qui la concerne plutôt qu'un autre pays, dans ſes chapitres intitulés : *Fondement du bonheur d'un état. Etabliſſement du règne de* DIEU. *La raiſon doit être la règle & la conduite d'un état. Les intérêts publics doivent être l'unique fin de ceux qui gouvernent un état. La prévoyance eſt néceſſaire au gouvernement d'un état. Les peines & les récompenſes ſont deux points tout-à-fait néceſſaires à la conduite d'un état. Une négociation continuelle ne contribue pas peu au bon ſuccès des affaires*, &c.

Tout cela convient à la Suède, à la Ruffie, à la Chine, auffi-bien qu'à la France.

Rien ne vous paraît porter davantage le caractère d'un déclamateur qui veut fe faire valoir, rien ne reffemble moins à un miniftre qui veut être utile.

14°. Nous remarquerons feulement une maxime bien cruelle : (page 27. IIe. part.) Il eft dit qu'en plufieurs occafions, on peut, fans preuve authentique, *commencer par l'exécution*; c'eft-à-dire, qu'il faut d'abord faire mourir un homme foupçonné de crime d'état, fauf à examiner enfuite s'il eft coupable.

Quelque defpotique qu'ait été le cardinal de Richelieu, il eft difficile de penfer qu'il ait donné des confeils fi abominables. Ce font des barbaries qu'on a le malheur de commettre quelquefois, mais qu'on n'a jamais l'imprudence de dire. Cela eft trop oppofé au chapitre intitulé, *Du règne de* DIEU. C'eft ici que l'auteur affecte de reffembler à Machiavel, pour fe donner le relief d'un politique profond. Il croit qu'en prenant le nom d'un grand miniftre, il doit le faire parler en tyran. Nous refpectons trop la mémoire du cardinal, pour lui imputer des confeils qui rendraient à jamais fa mémoire odieufe à tous les peuples; & nous nous joignons à Mr. de Voltaire, pour bénir le ciel que Fénélon ait fait fon Télémaque & que Richelieu puiffe être lavé du foupçon d'avoir fait ce teftament.

Venons enfin au peu d'articles qui regardent précifément la France.

15°. Il eft dit au chap. V. de la puiffance fur mer, non-feulement, *que la Provence a beaucoup plus de grands ports & de plus affurés que l'Efpagne & l'Italie enfemble*, (ce que Mr. de Voltaire a très-bien relevé;) mais on affure encore, *que la Bretagne contient les plus beaux ports qui foient dans l'Océan*; ce que Mr. de Voltaire ne devait pas moins reprendre.

Nous fommes entiérement de fon avis fur cette exa-

gération insoutenable, dont il n'a pas cru que le surintendant des mers pût être capable ; & tout le reste de ce chapitre nous a paru être d'un homme qui affecte de connaître le mestral & la tramontane & qui n'a aucune connaissance de la mer.

16°. Sur l'article du commerce il nous paraît bien difficile que le cardinal de Richelieu soit entré dans le détail des soies & des cotons filés. Il se serait bien trompé, s'il avait dit (pag. 130.) que les velours rouges, violets & tannés, se fabriquaient à Tours beaucoup plus beaux qu'à Gènes ; ce qui est d'une fausseté reconnue par tous les marchands. On ne peut non-plus soupçonner le cadinal d'avoir dit qu'il n'y avait point d'établissement à faire en Amérique.

17°. La section 7. (page 141.) annonce le projet *de décharger le peuple des trois quarts du faix qui l'accable maintenant.* Ce titre ressemble plutôt, il faut l'avouer, au projet d'un citoyen oisif, effrayé des charges de l'état, qu'aux idées injustes d'un grand ministre qui sentirait l'impossibilité de diminuer les trois quarts de ces charges.

Nous ne pouvons condamner le doute que Mr. de Voltaire a élevé au sujet des comptans : on sent assez qu'il n'est pas naturel qu'un ministre traite d'*illicites* des ordonnances qu'il signait lui seul, & qu'il s'accuse lui-même de péculat.

18°. Nous avons lu attentivement ce projet de finance ; nous avons été bien étonnés de la proposition de retrancher toutes les pensions (page 161.), & de réduire (même page) le comptant du roi à trois cent mille livres, tandis qu'à la page 145, il réduit ce même comptant à un million d'écus d'or. Cette énorme contradiction nous a paru impossible dans un ministre tel que le cardinal.

Il n'y a pas moyen de rien comprendre à la page 172 & suivantes, dans lesquelles on propose de rembourser

trente

trente millions de capitaux de rentes. *La suppression* dit l'auteur, *d'un capital de sept millions, à cinq pour cent, se fera en sept années & demie, par la seule jouissance.*

Mr. de Voltaire a très-bien remarqué qu'il faut vingt années pour rembourser à cinq pour cent un capital par la jouissance. Il aurait dû faire voir aussi quelle serait l'énorme injustice de dépouiller une famille de son capital, sous prétexte qu'elle aurait reçu la valeur de ce capital en plusieurs années. Cette proposition révoltante serait la destruction de la société.

Tous les calculs qui suivent sont également fautifs. *De sept autres millions*, dit l'auteur, *qui ne devront être remboursés qu'au denier six, qui est le prix courant de telles charges, elles pourront être remboursées en huit années & demie.* Cet auteur n'entend pas un mot de la matière, & n'entend pas mieux l'arithmétique la plus simple qu'il ne fait le français. Au-lieu du denier six, il devait dire le denier seize & un quart, parce que six pour cent sont la seizième partie & un quart de cent; & il est bien clair qu'en huit années & demie un capital à six pour cent d'intérêt ne serait pas remboursé par la jouissance. Six fois huit & demi font cinquante-un; de sorte qu'il s'en manquerait presque la moitié. Et que signifie *remboursé qu'au denier six*? Six pour cent sont-ils moins que cinq pour cent? Autant de paroles, autant d'inepties.

Nous ne pouvons assez nous étonner que des absurdités si grossières aient été imputées au cardinal de Richelieu, & nous ne pouvons qu'applaudir à Mr. de Voltaire qui a persévéré constamment à défendre sa mémoire.

19°. Nous avions pensé d'abord qu'il s'était exprimé avec trop peu d'exactitude, & trop d'exagération, quand il a reproché à l'auteur du testament d'avoir voulu imposer les cours souveraines à la taille. Mais il n'est que trop certain que cette proposition se trouve expressément

énoncée ( pag. 175. ) La taille eſt une ancienne impoſition établie par les ſeigneurs des terres ſur leurs vaſſaux roturiers , ſur les villains nommés alors leurs *ſujets*, impôt devenu humiliant , reſte de ſervitude , titre de baſſeſſe auquel chacun cherche à ſe dérober aujourd'hui , dès qu'il s'eſt élevé un peu par ſon induſtrie.

Aſſujettir toute la robe à cette humiliation , ce ſerait avilir la magiſtrature au point qu'aucun citoyen ne voudrait embraſſer cet état. La noble fonction de rendre la juſtice ſerait confondue avec les dernières claſſes des hommes : l'honneur de juger la nation deviendrait un opprobre ? le commis d'un receveur des tailles ferait trembler ſon juge. Une chimère auſſi tyrannique rendrait le nom d'un miniſtre éternellement odieux , s'il avait pu la propoſer.

Il eſt très-vrai encore (pag. 101.) que l'auteur du teſtament propoſe d'ordonner *à tous les gentilshommes qui auront paſſé vingt ans de porter les armes* , & d'ordonner à tous les capitaines de cavalerie *d'enrôler dans leurs compagnies, au moins la moitié de gentils hommes.*

C'eſt dans le même chapitre ( pag. 103.) que l'auteur dit , *que ſi on veut avoir cinquante mille hommes , il en faut lever cent mille.*

Saiſis d'étonnement à la lecture de tant d'étranges propoſitions , nous croirions en effet être coupables envers la nation , comme envers la mémoire d'un grand miniſtre, ſi nous pouvions le ſoupçonner un moment d'avoir eu la moindre part à de tels ſyſtêmes, qui nous paraiſſent enfantés par un écrivain bien indigne du grand nom qu'il uſurpe. Nous penſons que pour peu qu'on ait de juſtice, on doit des remerciemens à celui qui nous a ouvert les yeux.

Il reſte à rechercher comment il s'eſt pu faire qu'on ait ſi long-tems attribué au cardinal de Richelieu ce teſtament politique. Il eſt trop vrai, comme l'a dit Mr. de Voltaire, que bien qu'il y ait une foule immenſe de

livres, on lit peu & on lit mal : l'esprit se repose sur la foi d'un grand nom ; il est plus aisé & plus commun de croire que d'examiner ; le tems donne de l'autorité à l'erreur, ceux qui la combattent trop tard passent pour téméraires, & on emploie quelquefois pour la soutenir toutes les armes dont on ne devrait se servir que pour défendre la vérité.

Enfin, pour résumer tout ce que nous avons dit, nous pensons que Mr. de Foncemagne a saisi le vrai en faisant voir que le cardinal de Richelieu commanda, lut, & margina son manifeste sous le nom de *narration succinte* : & que Mr. de Voltaire a prouvé que le testament politique joint à cette narration, n'est, ni ne peut être l'ouvrage d'un ministre dont le nom sera toujours illustre, & qui nous devient cher de jour en jour par les mérites & les services des héritiers de son nom & de sa gloire.

## SUR LA FABLE.

QUELQUES rigoristes, plus sévères que sages, ont voulu proscrire depuis peu l'ancienne mythologie, comme un recueil de contes puériles indignes de la gravité reconnue de nos mœurs. Il serait triste pourtant de brûler *Ovide*, *Homère*, *Hésiode*, & toutes nos belles tapisseries, & nos tableaux, & nos opera : beaucoup de fables après tout, sont plus philosophiques que ces messieurs ne sont philosophes. S'ils font grace aux contes familiers d'*Esope*, pourquoi faire main-basse sur ces fables sublimes, qui ont été respectées du genre humain dont elles ont fait l'instruction ? Elles sont mêlées de beaucoup d'insipidités, car quelle chose est sans mélange ? Mais tous les siècles adoptèrent la boîte de Pandore, au fond de laquelle se trouve la consolation du genre humain ; les

deux tonneaux de Jupiter, qui verſent ſans ceſſe le bien & le mal; la nue embraſſée par Ixion, emblême & châtiment d'un ambitieux; & la mort de Narciſſe, qui eſt la punition de l'amour - propre. Y a-t-il rien de plus ſublime que Minerve, la divinité de la ſageſſe, formée dans la tête du maître des dieux ? Y a-t-il rien de plus vrai & de plus agréable que la déeſſe de la beauté, obligée de n'être jamais ſans ſes graces ? Les déeſſes des arts, toutes filles de Mémoire, ne nous avertiſſent-elles pas, auſſi - bien que Locke, que nous ne pouvons ſans mémoire avoir le moindre jugement, la moindre étincelle d'eſprit ? Les fléches de l'Amour, ſon bandeau, ſon enfance ; Flore careſſée par Zéphire, &c. ne ſont-ils pas les emblêmes ſenſibles de la nature entière? Ces fables ont ſurvécu aux religions, qui les conſacraient ; les temples des dieux d'Egypte, de la Grèce, de Rome, ne ſont plus, & Ovide ſubſiſte. On peut détruire les objets de la crédulité, mais non ceux du plaiſir ; nous aimerons à jamais ces images vraies & riantes. Lucrèce ne croyait pas à ces dieux de la fable ; mais il célébrait la nature ſous le nom de Vénus.

*Alma Venus cœli ſubter labentia ſigna*
*Quæ mare navigerum, quæ terras frugiferentes*
*Concelebras, per te quoniam genus omne animantum*
*Concipitur : viſitque exortum lumina ſolis* ; &c.

Tendre Vénus, ame de l'univers,
Par qui tout naît, tout reſpire, & tout aime,
Toi, dont les feux brûlent au fond des mers,
Toi qui régis la terre & le ciel même, &c.

Si l'antiquité dans ſes ténèbres s'était bornée à reconnaître la divinité dans ces images, aurait-on beaucoup de reproches à lui faire ? L'ame productrice du monde était

adorée par les ſages ; elle gouvernait les mers ſous le nom de Neptune, les airs ſous l'emblême de Junon, les campagnes ſous celui de Pan. Elle était la divinité des armées ſous le nom de Mars ; on animait tous ces attributs : Jupiter était le ſeul dieu. La chaîne d'or, avec laquelle il enlevait les dieux inférieurs & les hommes, était une image frappante de l'unité d'un être ſouverain. Le peuple s'y trompait ; mais que nous importe le peuple ?

On demande tous les jours, pourquoi les magiſtrats grecs & romains permettaient qu'on tournât en ridicule ſur le théatre ces mêmes divinités, qu'on adorait dans les temples ? On fait là une ſuppoſition fauſſe : on ne ſe moquait point des dieux ſur le théatre, mais des ſottiſes attribuées à ces dieux par ceux qui avaient corrompu l'ancienne mythologie. Les conſuls & les préteurs trouvaient bon qu'on traitât gaiement ſur la ſcène l'aventure des deux Soſies ; mais ils n'auraient pas ſouffert, qu'on eût attaqué devant le peuple le culte de Jupiter & de Mercure. C'eſt ainſi que mille choſes qui paraiſſent contradictoires ne le ſont point. J'ai vu ſur le théatre d'une nation très-ſavante & ſpirituelle des aventures tirées de la *Légende dorée* ; dira-t-on pour cela, que cette nation permet qu'on inſulte aux objets de la religion ? Il n'eſt pas à craindre qu'on devienne payen pour avoir entendu à Paris l'opéra de Proſerpine, ou pour avoir vu à Rome les noces de Pſyché peintes dans un palais du pape par Raphaël. La fable forme le goût, & ne rend perſonne idolâtre.

Les belles fables de l'antiquité ont encore ce grand avantage ſur l'hiſtoire, qu'elles préſentent une morale ſenſible : ce ſont des leçons de vertu, & preſque toute l'hiſtoire eſt le ſuccès des crimes. Jupiter, dans la fable, deſcend ſur la terre pour punir Tantale & Lycaon ; mais dans l'hiſtoire, nos Tantales & nos Lycaons ſont les dieux de la terre. Baucis & Philemon obtiennent que

leur cabane soit changée en un temple : nos Baucis & nos Philemons voient vendre par le collecteur des tailles leurs marmites, que les dieux changent en vases d'or dans *Ovide.*

Je sais combien l'histoire peut nous instruire, je sais combien elle est nécessaire ; mais en vérité il faut lui aider beaucoup pour en tirer des règles de conduite. Que ceux qui ne connaissent la politique que dans les livres, se souviennent toujours de ces vers de Corneille :

Les exemples récens suffiraient pour m'instruire,
Si par l'exemple seul on devait se conduire ;
Mais souvent l'un se perd où l'autre s'est sauvé ;
Et par où l'un périt un autre est conservé.

Henri VIII, tyran de ses parlemens, de ses ministres, de ses femmes, des consciences & des bourses, vit & meurt paisible. Le bon, le brave Charles I périt sur un échaffaut. Notre admirable héroïne, Marguerite d'Anjou, donne en vain douze batailles en personne contre les Anglais, sujets de son mari. Guillaume III chasse Jacques II d'Angleterre sans donner bataille. Nous avons vu de nos jours la famille impériale de Perse égorgée, & des étrangers sur son trône. Pour qui ne regarde qu'aux événemens, l'histoire semble accuser la providence, & les belles fables morales la justifient. Il est clair, qu'on trouve dans elles l'utile & l'agréable. Ceux qui dans ce monde ne sont ni l'un ni l'autre, crient contr'elles. Laissons-les dire, & lisons Homère & Ovide, aussi-bien que Tite-Live & Rapin-Toiras. Le goût donne des préférences ; le fanatisme donne les exclusions.

Tous les arts sont amis, ainsi qu'ils sont divins :
Qui veut les séparer est loin de les connaître.
L'histoire nous apprend ce que sont les humains,
La fable ce qu'ils doivent être.

## *RELATION TOUCHANT UN MAURE blanc, amené d'Afrique à Paris en 1744.*

J'AI vu il n'y a pas long-tems à Paris un petit animal blanc comme du lait, avec un mufle taillé comme celui des Lappons, ayant comme les nègres de la laine frisée sur la tête, mais une laine beaucoup plus fine, & qui est de la blancheur la plus éclatante. Ses cils & ses sourcils sont de cette même laine, mais non frisée; ses paupières d'une longueur, qui ne leur permet pas en s'élevant de découvrir tout l'orbite de l'œil, lequel est un rond parfait. Les yeux de cet animal sont ce qu'il y a de plus singulier : l'iris est d'un rouge tirant sur la couleur de rose : la prunelle, qui est noire chez nous, & chez tout le reste du monde, & chez eux d'une couleur aurore très-brillante. Ainsi, au-lieu d'avoir un trou percé dans l'iris, à la façon des blancs & des nègres, ils ont une membrane jaune transparente, à travers laquelle ils reçoivent la lumière. Il suit delà évidemment qu'ils voient tous les objets tout autrement colorés que nous ne les voyons; & s'il y a parmi eux quelque Newton, il établira des principes d'optique différens des nôtres. Ils regardent, ainsi que marchent les crabes, toujous de côté, & sont tous louches de naissance : par-là ils ont l'avantage de voir à la fois à droite & à gauche, & ont deux *axes* de vision, tandis que les plus beaux yeux de ce pays-ci n'en ont qu'un. Mais ils ne peuvent soutenir la lumière du soleil : ils ne voient bien que dans le crépuscule. La nature les destinait probablement à habiter les cavernes. Ils ont d'ailleurs les oreilles plus longues & plus étroites que nous. Cet animal s'appelle un *homme*, parce qu'il a le don de la parole, de la mé-

moire, un peu de ce qu'on appelle *raiſon*, & une eſpèce de viſage.

La race de ces hommes habite au milieu de l'Afrique : les Eſpagnols les appellent *Albinos* : leur principale habitation eſt près du royaume de Lovango. Je ne ſais pourquoi *Voſſius* prétend que ce ſont des lépreux. Celui que j'ai vu à l'hôtel de Bretagne avait une peau très-unie, très-belle, ſans boutons, ſans taches. Cette eſpèce eſt mépriſée des nègres, plus que les nègres ne le ſont de nous : on ne leur pardonne pas dans ce pays d'avoir des yeux rouges, & une peau qui n'eſt point huileuſe, dont la membrane graiſſeuſe n'eſt point noire. Ils paraiſſent aux nègres une eſpèce inférieure faite pour les ſervir. Quand il arrive à un nègre d'avilir la dignité de ſa nature, juſqu'à faire l'amour à une perſonne de cette eſpèce blafarde, il eſt tourné en ridicule par tous les nègres. Une négreſſe, convaincue de cette méſalliance, eſt l'opprobre de la cour & de la ville. J'ai appris depuis, des voyageurs les plus dignes de foi, & qui ont été chargés dans les grandes Indes des plus importans emplois, qu'on a tranſporté de ces animaux à Madagaſcar, à l'iſle de Bourbon, à Pondichéri. Il n'y a point d'exemple, m'a-t-il dit, qu'aucun d'eux ait vécu plus de vingt-cinq ans. Je ne ſais s'il faut les en féliciter ou les en plaindre.

Il y a quelques années que nous avons connu l'exiſtence de cette eſpèce : on avait tranſporté en Amérique un de ces petits maures blancs. On trouve dans les mémoires de l'académie des ſciences, qu'on en avait donné avis à Mr Helvétius, mais perſonne ne voulait le croire : car ſi on donne une croyance aveugle à tout ce qui eſt abſurde, on ſe défie toujours en récompenſe de ce qui eſt naturel. La première fois qu'on dit aux Européans qu'il y avait une eſpèce d'hommes noire comme des taupes, il y a grande apparence qu'on ſe mit à rire, autant qu'on ſe moqua depuis de ceux qui imaginèrent les Antipodes. Comment ſe peut-il faire, di-

ſait-on, qu'il y ait des femmes qui n'aient pas la peau blanche? On s'eſt familiariſé depuis avec le variété de la nature. On a ſu qu'il a plû à la providence de faire des hommes à membrane noire, & des têtes à laine dans des climats tempérés, d'en mettre de blancs ſous la ligne, de bronzer les hommes aux grandes Indes & au Bréſil, de donner aux Chinois d'autres figures qu'à nous, de mettre des corps de Lappons tout auprès des Suédois.

Voici enfin une nouvelle richeſſe de la nature, une eſpèce qui ne reſſemble pas tant à la nôtre, que les barbets aux lévriers. Il y a encore probablement quelque autre eſpèce vers les terres auſtrales. Voilà le genre humain plus favoriſé qu'on n'a cru d'abord. Il eût été bien triſte qu'il y eût tant d'eſpèces de ſinges, & une ſeule d'hommes. C'eſt ſeulement grand dommage qu'un animal auſſi parfait ſoit ſi peu diverſifié, & que nous ne comptions encore que cinq ou ſix eſpèces abſolument différentes, tandis qu'il y a parmi les chiens une diverſité ſi belle. Il eſt très-vraiſemblable qu'il s'eſt détruit quelques-unes de ces eſpèces d'animaux à deux pieds ſans plumes, comme il s'eſt perdu évidemment beaucoup d'autres eſpèces d'animaux. Celle-ci, que nous appellons *les Maures blancs*, eſt très-peu nombreuſe; il ne faudrait preſque rien pour l'anéantir; & pour peu que nous continuions en Europe à peupler les couvens, & à dépeupler la terre, pour ſavoir qui la gouvernera, je ne donne pas encore beaucoup de ſiècles à notre pauvre eſpèce.

On m'aſſure que la race de ces petits maures blancs eſt fort fière; qu'elle ſe croit privilégiée du ciel; qu'elle a une ſainte horreur pour les hommes qui ſont aſſez malheureux pour avoir des cheveux ou de la laine noire, pour ne point loucher, pour avoir des oreilles courtes. Ils diſent que tout l'univers a été créé pour les maures blanc: que depuis il leur eſt arrivé quelques petits malheurs; mais

que tout doit être réparé, & qu'ils feront les maîtres des nègres & des autres blancs, gens réprouvés du ciel à jamais. Peut-être qu'ils se trompent, mais si nous pensons valoir beaucoup mieux qu'eux, nous nous trompons assez lourdement.

## SUR L'ESPRIT.

On consultait un homme, qui avait quelque connaissance du cœur humain, sur une tragédie qu'on devait représenter : il répondit qu'il y avait tant d'esprit dans cette piéce, qu'il doutait de son succès. Quoi ? dira-t-on, est-ce là un défaut, dans un tems où tout le monde veut avoir de l'esprit, où l'on n'écrit que pour montrer qu'on en a, où le public applaudit même aux pensées les plus fausses, quand elles sont brillantes ? Oui, sans doute, on applaudira le premier jour, & on s'ennuiera le second.

Ce qu'on appelle *esprit*, est tantôt une comparaison nouvelle, tantôt une allusion fine : ici l'abus d'un mot qu'on présente dans un sens, & qu'on laisse entendre dans un autre ; là un rapport délicat entre deux idées peu communes : c'est une métaphore singulière ; c'est une recherche de ce qu'un objet ne présente pas d'abord, mais de ce qui est en effet dans lui ; c'est l'art, ou de réunir deux choses éloignées, ou de diviser deux choses qui paraissent se joindre, ou de les opposer l'une à l'autre ; c'est celui de ne dire qu'à moitié sa pensée pour la laisser deviner. Enfin, je vous parlerais de toutes les différentes façons de montrer de l'esprit, si j'en avais davantage ; mais tous ces brillans ( & je ne parle pas des faux-brillans ) ne conviennent point, ou conviennent fort rarement à un ouvrage sérieux & qui doit intéresser.

La raiſon en eſt, qu'alors c'eſt l'auteur qui paraît, & que le public ne veut voir que le héros. Or ce héros eſt toujours, ou dans la paſſion, ou en danger. Le danger & les paſſions ne cherchent point l'eſprit. Priam & Hécube ne font point d'épigrammes, quand leurs enfans ſont égorgés dans Troye embraſée. Didon ne ſoupire point en madrigaux, en volant au bûcher ſur lequel elle va s'immoler; Démoſthène n'a point de jolies penſées, quand il anime les Athéniens à la guerre; s'il en avait, il ſerait un rhéteur, & il eſt un homme d'état.

L'art de l'admirable Racine eſt bien au-deſſus de ce qu'on appelle *eſprit*; mais ſi Pyrrhus s'exprimait toujours dans ce ſtyle :

Vaincu, chargé de fers, de regrets conſumé;
Brûlé de plus de feux que je n'en allumai.
Hélas! fus-je jamais ſi cruel que vous l'êtes?

ſi Oreſte continuait toujours à dire,

Que les Scythes ſont moins cruels qu'Hermione;

ces deux perſonnages ne toucheraient point du tout : on s'appercevrait que la vraie paſſion s'occupe rarement de pareilles comparaiſons, & qu'il y a peu de proportion entre les feux réels dont Troye fut conſumée, & les feux de l'amour de Pyrrhus; entre les Scythes, qui immolent des hommes, & Hermione, qui n'aima point Oreſte. Cinna dit en parlant de Pompée :

Le ciel choiſit ſa mort, pour ſervir dignement
D'une marque éternelle à ce grand changement;
Et devait cet honneur aux manes d'un tel homme,
D'emporter avec eux la liberté de Rome.

Cette pensée a un très-grand éclat : il y a là beaucoup d'esprit, & même un air de grandeur qui impose. Je suis sûr que ces vers, prononcés avec l'enthousiasme & l'art d'un bon acteur, seront applaudis; mais je suis sûr que la piéce de Cinna, écrite toute dans ce goût, n'aurait jamais été jouée long-tems. En effet, pourquoi le ciel devait-il faire l'honneur à Pompée de rendre les Romains esclaves après sa mort ? Le contraire serait plus vrai : les manes de Pompée devaient plutôt obtenir du ciel le maintien éternel de cette liberté pour laquelle on suppose qu'il combattit & qu'il mourut.

Que serait-ce donc qu'un ouvrage rempli de pensées recherchées & problématiques ? Combien sont supérieurs à toutes ces idées brillantes ces vers simples & naturels ?

Cinna, tu t'en souviens, & veux m'assassiner !
Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie.

Ce n'est pas ce qu'on appelle *esprit ;* c'est le sublime & le simple qui font la vraie beauté.

Que dans Rodogune, Antiochus dise de sa maîtresse qui le quitte, après lui avoir indignement proposé de tuer sa mère :

Elle fuit, mais en Parthe, en nous perçant le cœur.

Antiochus a de l'esprit ; c'est faire une épigramme contre Rodogune : c'est comparer ingénieusement les dernières paroles qu'elle dit en s'en allant, aux flèches que les Parthes lançaient en fuyant. Mais ce n'est pas parce que sa maîtresse s'en va, que la proposition de tuer sa mère est révoltante : qu'elle sorte, ou qu'elle demeure, Antiochus a également le cœur percé. L'épigramme est donc fausse; & si Rodogune ne sortait pas, cette mauvaise épigramme ne pouvait plus trouver place.

Je choiſis exprès ces exemples dans les meilleurs auteurs, afin qu'ils ſoient plus frappans. Je ne relève pas dans eux les pointes & les jeux de mot dont on ſent le faux aiſément : il n'y a perſonne qui ne rie, quand dans la tragédie de la Toiſon d'or Hipſipile dit à Médée, en faiſant alluſion à ſes ſortilèges :

Je n'ai que des attraits & vous avez des charmes.

Corneille trouva le théatre & tous les genres de littérature infectés de ces puérilités, qu'il ſe permit rarement. Je ne veux parler ici que de ces traits d'eſprit, qui ſeraient admis ailleurs, & que le genre ſérieux réprouve. On pourrait appliquer à leurs auteurs ce mot de *Plutarque*, traduit avec cette heureuſe naïveté d'Amiot ; *Tu tiens ſans propos beaucoup de bons propos.*

Il me revient dans la mémoire un de ces traits brillans que j'ai vu citer, comme un modèle, dans beaucoup d'ouvrages de goût, & même dans le *Traité des études* de feu Mr. Rollin. Ce morceau eſt tiré de la belle oraiſon funèbre du grand Turène, compoſée par Fléchier. Il eſt vrai que dans cette oraiſon, Fléchier égala preſque le ſublime Boſſuet, que j'ai appellé & que j'appelle encore *le ſeul homme éloquent* parmi tant d'écrivains élégans ; mais il me ſemble que le trait dont je parle n'eût pas été employé par l'évêque de Meaux. Le voici.

« Puiſſances ennemies de la France, vous vivez, & » l'eſprit de la charité chrétienne m'interdit de faire » aucun ſouhait pour votre mort, &c. mais vous vi- » vez & je plains dans cette chaire un vertueux ca- » pitaine dont les intentions étaient pures, &c.

Une apoſtrophe dans ce goût eût été convenable à Rome dans la guerre civile, après l'aſſaſſinat de Pompée, ou dans Londres après le meurtre de Charles I, parce qu'en effet il s'agiſſait des intérêts de Pompée & de Charles I. Mais eſt-il décent de ſouhaiter adroite-

ment en chaire la mort de l'empereur, du roi d'Espagne & des électeurs & de mettre en balance avec eux le général d'armée d'un roi leur ennemi ? Les intentions d'un capitaine, qui ne peuvent être que de servir son prince, doivent-elles être comparées avec les intérêts politiques des têtes couronnées contre lesquelles il servait ? Que dirait-on d'un Allemand qui eût souhaité la mort au roi de France, à propos de la perte du général Merci dont les intentions étaient pures ? (*a*) Pourquoi donc ce passage a-t-il toujours été loué par tous les rhéteurs ? C'est que la figure est en elle-même belle & pathétique ; mais il n'examinaient point le fonds & la convenance de la pensée. *Plutarque* eût dit à Fléchier : *Tu as tenu sans propos un très-beau propos.*

Je reviens à mon paradoxe, que tous ces brillans, auxquels on donne le nom d'*esprit*, ne doivent point trouver place dans les grands ouvrages, faits pour instruire ou pour toucher : je dirai même qu'ils doivent être bannis de l'opéra. La musique exprime les passions, les sentimens, les images ; mais où sont les accords qui peuvent rendre une épigramme ? Quinault était quelquefois négligé, mais il était toujours naturel.

De tous nos opéra, celui qui est le plus orné, ou plutôt accablé de cet esprit épigrammatique, est le *Ballet du triomphe des arts*, composé par un homme aimable, qui pensa toujours finement & qui s'exprima de même, mais qui par l'abus de ce talent, contribua un peu à la décadence des lettres, après les beaux jours de Louis XIV. Dans ce ballet, où Pygmalion anime sa statue, il lui dit :

Vos premiers mouvemens ont été de m'aimer.

(*a*) Fléchier avait tiré mot pour mot la moitié de cette oraison funèbre du maréchal de Turenne, de celle que l'évêque de Grenoble Lingende avait faite d'un duc de Savoie. Or ce morceau, qui était convenable pour un souverain, ne l'est pas pour un sujet.

Je me souviens d'avoir entendu admirer ces vers dans ma jeunesse par quelques personnes. Qui ne voit que les mouvemens du corps de la statue sont ici confondus avec les mouvemens du cœur & que dans aucun sens la phrase n'est francaise; que c'est en effet une pointe, une plaisanterie? Comment se pouvait-il faire qu'un homme qui avait tant d'esprit, n'en eût pas assez pour retrancher ces fautes éblouissantes? Ce même homme qui méprisa Homère & qui le traduisit, qui en le traduisant crut le coriger & en l'abrégeant crut le faire lire, s'avise de donner de l'esprit à Homère. C'est lui qui en faisant reparaître Achille réconcilié avec les Grecs, prêts à le venger, fait crier à tout le camp,

Que ne vaincra-t-il point? il s'est vaincu lui-même.

Il faut être bien amoureux du bel esprit, pour faire dire une pointe à cinquante mille hommes.

Ces jeux de l'imagination, ces finesses, ces tours, ces traits saillans : ces gaietés, ces petites sentences coupées, ces familiarités ingénieuses qu'on prodigue aujourd'hui, ne conviennent qu'aux petits ouvrages de pur agrément. La façade de Louvre de Perrault est simple & majestueuse. Un cabinet peut recevoir avec grace de petits ornemens. Ayant autant d'esprit que vous voudrez, ou que vous pourrez, dans un madrigal, dans des vers légers, daus une scène de comédie, qui ne sera ni passionnée, ni naïve, dans un compliment, dans un petit roman, dans une lettre, où vous vous égaierez, pour égayer vos amis.

Loin que j'aie reproché à Voiture d'avoir mis de l'esprit dans ses lettres, j'ai trouvé, au-contraire, qu'il n'en avait pas assez, quoiqu'il le cherchât toujours. On dit que les maîtres à danser font mal la révérence,

parce qu'ils la veulent trop bien faire. J'ai cru que Voiture était ſouvent dans ce cas : ſes meilleures lettres ſont étudiées ; on ſent qu'il ſe fatigue, pour trouver ce qui ſe préſente ſi naturellement au comte Antoine Hamilton, à madame de Sévigné & à tant d'autres dames qui écrivent ſans effort ces bagatelles, mieux que Voiture ne les écrivait avec peine. Deſpréaux qui avait oſé comparer Voiture à Horace, dans ſes premières ſatyres, changea d'avis quand ſon goût fut meuri par l'âge. Je ſais qu'il importe très-peu aux affaires de ce monde, que Voiture ſoit ou ne ſoit pas un grand génie, qu'il ait fait ſeulement quelques jolies lettres, ou que toutes ſes plaiſanteries ſoient des modèles. Mais pour nous autres, qui cultivons les arts & qui les aimons, nous portons une vue attentive ſur ce qui eſt aſſez indifférent au reſte du monde. Le bon goût eſt pour nous en littérature, ce qu'il eſt pour les femmes en ajuſtemens ; & pourvu qu'on ne faſſe pas de ſon opinion une affaire de parti, il me ſemble qu'on peut dire hardiment qu'il y a dans Voiture peu de choſes excellentes, & que Marot ſerait aiſément réduit à peu de pages.

Ce n'eſt pas qu'on veuille leur ôter leur reputation ; c'eſt au contraire, qu'on veut ſavoir bien au juſte ce qui leur a valu cette réputation qu'on reſpecte, & quelles ſont les vraies beauté qui ont fait paſſer leurs défauts. Il faut ſavoir ce qu'on doit ſuivre & ce qu'on doit éviter ; c'eſt-là le véritable fruit d'une étude approfondie des belles-lettres ; c'eſt ce que faiſait Horace, quand il examinait Lucius en critique. Horace ſe fit par-là des ennemis ; mais il éclaira ſes ennemis mêmes.

Cette envie de briller & de dire d'une manière nouvelle ce que les autres ont dit, eſt la ſource des expreſſions nouvelles, comme des penſées recherchées. Qui ne peut briller par une penſée veut ſe faire remarquer par un mot. Voilà pourquoi on a voulu en dernier lieu ſubſti-

tuer

tuer *amabilités* au mot d'*agrémens* , *négligemment* à *négligence*, *badiner les amours* à *badiner avec les amours*. On a cent autres affectations de cette espèce. Si on continuait ainsi, la langue des Boffuets, des Racines, des Pascals, des Corneilles, des Boileaux, des Fénélons, deviendrait bientôt furannée. Pourquoi éviter une expression qui eft d'ufage, pour en introduire une qui dit précifément la même chofe ? Un mot nouveau n'eft pardonnable que quand il eft abfolument néceffaire, intelligible & fonore ; on eft obligé d'en créer en phyfique : une nouvelle découverte, une nouvelle machine exigent un nouveau mot. Mais fait-on de nouvelles découvertes dans le cœur humain ? Y a-t-il une autre grandeur que celle de Corneille & de Boffuet ? Y a-t-il d'autres paffions que celles qui ont été maniées par Racine, effleurées par Quinault ? Y a-t-il une autre morale évangélique que celle du père Bourdaloue ?

Ceux qui accufent notre langue de n'être pas affez féconde, doivent en effet trouver de la ftérilité, mais c'eft dans eux-mêmes : *Rem verba fequuntur.* Quand on eft bien pénétré d'une idée, quand un efprit jufte & plein de chaleur pofsède bien fa penfée, elle fort de fon cerveau toute ornée des expreffions convenables, comme Minerve fortit toute armée du cerveau de Jupiter. Je fens que cette comparaifon pourrait être déplacée ailleurs, mais vous la pardonnerez dans une lettre. Enfin la conclufion de tout ceci eft qu'il ne faut rechercher ni les penfées, ni les tours, ni les expreffions ; & que l'art dans tous les grands ouvrages, eft de bien raifonner fans trop faire d'argumens ; de bien peindre, fans vouloir tout peindre ; d'émouvoir, fans vouloir toujours exciter les paffions. Je donne ici de beaux confeils, fans doute. Les ai-je pris pour moi-même ? hélas non !

*Pauci, quos æquus amavit*
*Jupiter, aut ardens evexit ad æthera virtus,*
*Diis geniti potuere.*

## FRAGMENT D'UNE LETTRE SUR UN *ufage très-utile établi en Hollande.*

IL ferait à fouhaiter que ceux qui font à la tête des nations imitaffent les artifans. Dès qu'on fait à Londres qu'on fait une étoffe nouvelle en France, on la contrefait. Pourquoi un homme d'état ne s'empreffera-t-il pas d'établir dans fon pays une loi utile, qui viendra d'ailleurs ? Nous fommes parvenus à faire la même porcelaine qu'à la Chine ; parvenons à faire le bien qu'on fait chez nos voifins, & que nos voifins profitent de ce que nous avons d'excellent.

Il y a tel particulier qui fait croître dans fon jardin des fruits que la nature n'avait deftinés à meurir que fous la ligne. Nous avons à nos portes mille loix, mille coutumes fages ; voilà les fruits qu'il faut faire naître chez foi ; voilà les arbres qu'il faut y tranfplanter ; ceux-là viennent en tous climats, & fe plaifent dans tous les terrains. La meilleure loix, le plus excellent ufage, le plus utile que j'aie jamais vu, c'eft en Hollande. Quand deux hommes veulent plaider l'un contre l'autre, ils font obligés d'aller d'abord au tribunal des conciliateurs, appellés *Faifeurs de paix*. Si les parties arrivent avec un avocat & un procureur, on fait d'abord retirer ces derniers, comme on ôte le bois d'un feu qu'on veut éteindre. Les *faifeurs de paix* difent aux parties : Vous êtes de grands fous de vouloir manger votre argent à vous rendre mutuellement malheureux ; nous allons vous accommoder fans qu'il vous en coûte rien. Si la rage de la chicane eft trop forte dans ces plaideurs, on les remet à un autre jour, afin que le tems adouciffe les fymptomes de leur maladie ; enfuite les juges les envoient chercher une feconde, une troifième fois. Si leur folie eft incurable,

on leur permet de plaider, comme on abandonne au fer des chirurgiens des membres gangrenés; alors la juſtice fait ſa main.

Il n'eſt pas néceſſaire de faire ici de longues déclamations, ni de calculer ce qui en reviendrait au genre humain, ſi cette loi était adoptée. D'ailleurs je ne veux point aller ſur les briſées de Mr. l'abbé de St. Pierre, dont un miniſtre plein d'eſprit appellait les projets, *les rêves d'un homme de bien.* Je ſais que ſouvent un particulier, qui s'aviſe de propoſer quelque choſe pour le bonheur public, ſe fait berner. On dit : De quoi ſe mêle-t-il ? voilà un plaiſant homme, de vouloir que nous ſoyons plus heureux que nous ne ſommes : ne ſait-il pas qu'un abus eſt toujours le patrimoine d'une bonne partie de la nation ? Pourquoi nous ôter un mal où tant de gens trouvent leur bien ? A cela je n'ai rien à répondre.

## *LETTRE SUR LES INCONVENIENS ATTACHÉS A LA LITTERATURE.* (a)

VOTRE vocation, mon cher le Fèvre, eſt trop bien marquée pour y réſiſter. Il faut que l'abeille faſſe de la cire, que le vers à ſoie file, que Mr. de Réaumur les diſsèque, & que vous les chantiez. Vous ſerez poëte & homme de lettres, moins parce que vous le voulez que parce que la nature l'a voulu. Mais vous vous trompez beaucoup, en imaginant que la tranquillité ſera votre partage. La carrière des lettres & ſurtout celle du génie,

(a) Cette lettre paraît écrite en 1732, car en ces tems l'auteur avait pris chez lui ce jeune homme, nommé Mr. le Fèvre, à qui elle eſt adreſſée. On dit qu'il promettait beaucoup, qu'il était très-ſavant, & faiſait bien des vers : il mourut la même année.

eſt plus épineuſe que celle de la fortune. Si vous avez le malheur d'être médiocre, ( ce que je ne crois pas ) voilà des remords pour la vie. Si vous réuſſiſſez, voilà des ennemis ; vous marchez ſur le bord d'un abyme entre le mépris & la haine.

Mais quoi, me direz-vous, me haïr, me perſécuter, parce que j'aurai fait un bon poëme, une piéce de théâtre applaudie, ou écrit une hiſtoire avec ſuccès, ou cherché à m'éclairer & à inſtruire les autres ?

Oui, mon ami, voilà de quoi vous rendre malheureux à jamais. Je ſuppoſe que vous ayez fait un bon ouvrage, imaginez-vous qu'il faudra quitter le repos de votre cabinet pour ſolliciter l'examinateur. Si votre manière de penſer n'eſt pas la ſienne, s'il n'eſt pas l'ami de vos amis, s'il eſt celui de votre rival, s'il eſt votre rival lui-même, il vous eſt plus difficile d'obtenir un privilège, qu'à un homme, qui n'a point la protection des femmes, d'avoir un emploi dans les finances. Enfin après un an de refus & de négociations ; votre ouvrage s'imprime ; c'eſt alors qu'il faut, ou aſſoupir les Cerbères de la littérature, ou les faire aboyer en votre faveur. Il y a toujours trois ou quatre gazettes littéraires en France, & autant en Hollande ; ce ſont des factions différentes. Les libraires de ces journaux ont intérêt qu'ils ſoient ſatyriques ; ceux qui y travaillent ſervent aiſément l'avarice du libraire & la malignité du public. Vous cherchez à faire ſonner ces trompettes de la renommée ; vous courtiſez les écrivains, les protecteurs, les abbés, les docteurs, les colporteurs ; tous vos ſoins n'empêchent pas que quelque journaliſte ne vous déchire. Vous lui répondez ; il replique ; vous avez un procès par écrit devant le public qui condamne les deux parties au ridicule.

C'eſt bien pis ; ſi vous compoſez pour le théâtre, vous commencez par comparaître devant l'aréopage de

vingt comédiens, gens dont la profeſſion, quoiqu'utile & agréable, eſt cependant flétrie par l'injuſte, mais irrévocable cruauté du public. Ce malheureux aviliſſement où ils ſont, les irritent; ils trouvent en vous un client, & ils vous prodiguent tout le mépris dont ils ſont couverts. Vous attendez d'eux votre première ſentence; ils vous jugent; ils ſe chargent enfin de votre piéce. Il ne faut plus qu'un mauvais plaiſant dans le parterre pour la faire tomber. Réuſſit-elle? la farce, qu'on appelle *Italienne*, celle de la foire, vous parodient; vingt libelles vous prouvent que vous n'avez pas dû réuſſir. Des ſavans qui entendent mal le grec, & qui ne liſent point ce qu'on fait en français, vous dédaignent, ou affectent de vous dédaigner.

Vous portez en tremblant votre livre à une dame de la cour: elle le donne à une femme de chambre, qui en fait des papillottes; & le laquais galonné, qui porte la livrée du luxe, inſulte à votre habit, qui eſt la livrée de l'indigence.

Enfin je veux que la réputation de vos ouvrages ait forcé l'envie à dire quelquefois que vous n'êtes pas ſans mérite; voilà tout ce que vous pouvez attendre de votre vivant; mais qu'elle s'en venge bien en vous perſécutant! On vous impute des libelles, que vous n'avez pas même lus, des vers que vous mépriſez, des ſentimens que vous n'avez point. Il faut être d'un parti, ou bien tous les partis ſe réuniſſent contre vous.

Il y a dans Paris un grand nombre de petites ſociétés, où préſide toujours quelque femme, qui dans le déclin de ſa beauté fait briller l'aurore de ſon eſprit. Un ou deux hommes de lettres ſont les premiers miniſtres de ce petit royaume. Si vous négligez d'être au rang des courtiſans, vous êtes dans celui des ennemis, & on vous écraſe. Cependant malgré votre mérite vous vieilliſſez dans l'opprobre & dans la misère. Les places deſtinées aux gens de lettres ſont données à l'intrigue, non au talent.

Ce ſera un précepteur, qui par le moyen de la mère de ſon éleve emportera un poſte que vous n'oſerez pas ſeulement regarder. Le paraſite d'un courtiſan vous enlevera l'emploi auquel vous êtes propre.

Que le haſard vous amène dans une compagnie, où il ſe trouvera quelqu'un de ces auteurs réprouvés du public, ou de ces demi-ſavans, qui n'ont pas même aſſez de mérite pour être de médiocres auteurs, mais qui aura quelque place ou qui ſera intrus dans quelque corps; vous ſentirez, par la ſupériorité qu'il affectera ſur vous, que vous êtes juſtement dans le dernier degré du genre humain.

Au bout de quarante ans de travail, vous vous réſolvez à chercher par les cabales, ce qu'on ne donne jamais au mérite ſeul; vous vous intriguez comme les autres pour entrer dans l'académie françaiſe, & pour aller prononcer d'une voix caſſée à votre réception un compliment qui le lendemain ſera oublié pour jamais. Cette académie françaiſe eſt l'objet ſecret des vœux de tous les gens de lettres; c'eſt une maîtreſſe contre laquelle ils font des chanſons & des épigrammes, juſqu'à ce qu'ils aient obtenu ſes faveurs, & qu'ils négligent dès qu'ils en ont la poſſeſſion.

Il n'eſt pas étonnant qu'ils deſirent d'entrer dans un corps où il y a toujours du mérite, & dont ils eſpèrent, quoiqu'aſſez vainement, d'être protégés. Mais vous me demanderez pourquoi ils en diſent tous tant de mal, juſqu'à ce qu'ils y ſoient admis? & pourquoi le public qui reſpecte aſſez l'académie des ſciences, ménage ſi peu l'académie françaiſe? C'eſt que les travaux de l'académie françaiſe ſont expoſés aux yeux du grand nombre, & les autres ſont voilés. Chaque français croit ſavoir la langue, & ſe pique d'avoir du goût; mais il ne ſe pique pas d'être phyſicien. Les mathématiques ſeront toujours pour la nation en général une eſpèce de myſtère, & par conſéquent quelque choſe de reſpectable. Des équations

algébriques ne donnent de prise ni à l'épigramme, ni à la chanson, ni à l'envie ; mais on juge durement ces énormes recueils de vers médiocres, de complimens, de harangues, & ces éloges, qui sont quelquefois aussi faux que l'éloquence avec laquelle on les débite. On est fâché de voir la devise de l'*Immortalité* à la tête de tant de déclamations, qui n'annoncent rien d'éternel, que l'oubli auquel elles sont condamnées.

Il est très-certain que l'académie française pourrait servir à fixer le goût de la nation. Il n'y a qu'à lire ses remarques sur le *Cid* ; la jalousie du cardinal de Richelieu a produit au moins ce bon effet. Quelques ouvrages dans ce genre seraient d'une utilité sensible. On les demande depuis cent années au seul corps dont ils puissent émaner avec fruit & bienséance. On se plaint que la moitié des académiciens soit composée de seigneurs qui n'assistent jamais aux assemblées, & que dans l'autre moitié il se trouve à peine huit ou neuf gens de lettres qui soient assidus. L'académie est souvent négligée par ses propres membres. Cependant à peine un des quarante a-t-il rendu les derniers soupirs, que dix concurrens se présentent ; un évêché n'est pas plus brigué ; on court en poste à Versailles ; on fait parler toutes les femmes, on fait agir tous les intrigans ; on fait mouvoir tous les ressorts ; des haines violentes sont souvent le fruit de ces démarches ; la principale origine de ces horribles couplets, qui ont perdu à jamais le célèbre & malheureux Rousseau, vient de ce qu'il manqua la place qu'il briguait à l'académie. Obtenez-vous cette préférence sur vos rivaux ? votre bonheur n'est bientôt qu'un fantôme ; essuyez-vous un refus ? votre affliction est réelle. On pourrait mettre sur la tombe de presque tous les gens de lettres :

> Ci gît au bord de l'Hippocrène,
> Un mortel long-tems abusé.

Pour vivre pauvre & méprisé,
Il se donna bien de la peine.

Quel est le but de ce long sermon que je vous fais ? est-ce de vous détourner de la route de littérature ? Non. Je ne m'oppose point ainsi à la destinée ; je vous exhorte seulement à la patience.

## *FRAGMENT SUR LA CORRUPTION DU STYLE.*

ON se plaint généralement que l'éloquence est corrompue, quoique nous ayons des modèles presqu'en tous les genres. Un des grands défauts de ce siècle, qui contribue le plus à cette décadence, c'est le mêlange des styles. Il me semble que nous autres auteurs nous n'imitons pas assez les peintres, qui ne joignent jamais des attitudes de Calot à des figures de Raphaël. Je vois qu'on affecte quelquefois dans des histoires, d'ailleurs bien écrites, dans de bons ouvrages dogmatiques, le ton le plus familier de la conversation. Quelqu'un a dit autrefois, qu'il faut écrire comme on parle ; le sens de cette loi est qu'on écrive naturellement. On tolère dans une lettre l'irrégularité, la licence du style, l'incorrection, les plaisanteries hasardées ; parce que des lettres écrites sans dessein & sans art, sont des entretiens négligés : mais quand on parle, ou qu'on écrit avec respect, on s'astreint alors à la bienséance. Or, je demande à qui on doit plus de respect qu'au public.

Est-il permis de dire dans des ouvrages de mathématique, *qu'un géomètre, qui veut faire son salut, doit monter au ciel en ligne perpendiculaire ; que les quantités qui s'évanouissent donnent du nez en terre*

*pour avoir voulu trop s'élever ; qu'une ſemence qu'on a miſe le germe en-bas s'apperçoit du tour qu'on lui joue, & ſe relève; que ſi* Saturne *périſſait, ce ſerait ſon cinquième ſatellite & non le premier, qui prendrait ſa place, parce que les rois éloignent toujours d'eux leurs héritiers; qu'il n'y a de vuide que dans la bourſe d'un homme ruiné : qu'*Hercule *était un phyſicien & qu'on ne pouvait réſiſter à un philoſophe de cette force.*

Des livres très-eſtimables ſont infectés de cette tache. La ſource d'un défaut ſi commun vient, me ſemble du reproche du pédantiſme qu'on a fait long-tems & juſtement aux auteurs : *In vitium ducit culpæ fuga.* On a tant répété qu'on doit écrire du ton de la bonne compagnie, que les auteurs les plus ſérieux ſont devenus plaiſans, & pour être de *bonne compagnie* avec leurs lecteurs, on dit des choſes de très-mauvaiſe compagnie.

On a voulu parler de ſcience, comme Voiture parlait à mademoiſelle Paulet de galanterie, ſans ſonger que Voiture même n'avait pas ſaiſi le véritable goût de ce petit genre, dans lequel il paſſa pour exceller; car ſouvent il prenait le faux pour le délicat, & le précieux pour le naturel. La plaiſanterie n'eſt jamais bonne dans le genre ſérieux, parce qu'elle ne porte jamais que ſur un côté des objets, qui n'eſt pas celui que l'on conſidère; elle roule preſque toujours ſur des rapports faux, ſur des équivoques; delà vient que les plaiſans de profeſſion ont preſque tous l'eſprit faux autant que ſuperficiel.

Il me ſemble qu'en poéſie on ne doit pas plus mêlanger les ſtyles qu'en proſe. Le ſtyle marotique a depuis quelque tems gâté un peu la poéſie, par cette bigarrure de termes bas & nobles, ſurannés & modernes ; on entend dans quelques piéces de morale les ſons du ſifflet de Rabelais parmi ceux de la flute d'Horace.

Il faut parler français : Boileau n'eut qu'un langage :
Son esprit était juste & son style était sage.
Sers-toi de ses leçons; laisse aux esprits mal-faits,
L'art de moraliser du ton de Rabelais.

J'avoue que je suis révolté de voir dans une épître sérieuse les expressions suivantes.

*Des rimeurs disloqués, à qui le cerveau tinte,*
*Plus amers qu'aloës & jus de coloquinte,*
*Vices portant méchef. Gens de tel acabit,*
*Chifoniers, Ostrogoths, marousles que* DIEU *fit.*

De tous ces termes bas l'entassement facile
Déshonore à la fois le génie & le style.

## *LETTRE A UN PREMIER COMMIS.*

20 *Juin* 1733.

PUISQUE vous êtes, monsieur, à portée de rendre service aux belles-lettres, ne rognez pas de si près les ailes à nos écrivains & ne faites pas des volailles de basse-cour de ceux qui en prenant l'essor pouraient devenir des aigles; une liberté honnête élève l'esprit, & l'esclavage le fait ramper. S'il y avait eu une inquisition littéraire à Rome, nous n'aurions aujourd'hui ni Horace, ni Juvenal, ni les œuvres philosophiques de Ciceron. Si Milton, Dryden, Pope & Locke n'avaient pas été libres, l'Angleterre n'aurait eu ni des poëtes ni des philosophes; il y a je ne sais quoi de turc à proscrire l'imprimerie; & c'est la proscrire, que la trop gêner. Contentez- vous de réprimer sévérement les li-

belles diffamatoires, parce que ce ſont des crimes : mais tandis qu'on débite hardiment des recueils de ces infames calotes & tant d'autres productions qui méritent l'horreur & le mépris, ſouffrez au moins, que Bayle entre en France & que celui qui fait tant d'honneur à ſa patrie n'y ſoit pas de contrebande.

Vous me dites, que les magiſtrats qui régiſſent la douane de la littérature ſe plaignent qu'il y a trop de livres. C'eſt comme ſi le prévôt des marchands ſe plaignait, qu'il y eût à Paris trop de denrées. En achète qui veut. Une immenſe bibliothèque reſſemble à la ville de Paris, dans la quelle il y a près de huit cent mille hommes : Vous ne vivez pas avec tout ce chaos : vous y choiſiſſez quelque ſociété & vous en changez. On traite les livres de même. On prend quelques amis dans la foule. Il y aura ſept ou huit cent mille controverſiſtes, quinze ou ſeize mille romans, que vous ne lirez point, une foule de feuilles périodiques, que vous jetterez au feu après les avoir lues. L'homme de goût ne lit que le bon ; mais l'homme d'état permet le bon & le mauvais.

Les penſées des hommes ſont devenues un objet important du commerce. Les libraires Hollandais gagnent un million par an, parce que les Français on eu de l'eſprit. Un roman médiocre eſt, je le ſais bien, parmi les livres, ce qu'eſt dans le monde un ſot, qui veut avoir de l'imagination. On s'en moque, mais on le ſouffre. Ce roman fait vivre & l'auteur qui l'a compoſé & le libraire qui le débite & le fondeur & l'imprimeur & le papetier & le relieur & le colporteur & le marchand de mauvais vin, à qui tous ceux-là portent leur argent. L'ouvrage amuſe encore deux ou trois heures quelques femmes avec leſquelles il faut de la nouveauté en livres, comme en tout le reſte. Ainſi tout mépriſable qu'il eſt, il a produit deux choſes importantes, du profit & du plaiſir.

Les ſpectacles méritent encore plus d'attention ; je ne les conſidère pas comme une occupation, qui retire les jeunes gens de la débauche ; cette idée ſerait celle d'un curé ignorant. Il y a aſſez de tems avant & après les ſpectacles, pour faire uſage de ce peu de moment qu'on donne à des plaiſirs de paſſage, immédiatement ſuivis du dégoût. D'ailleurs on ne va pas aux ſpectacles tous les jours. Et dans la multitude de nos citoyens il n'y a pas quatre mille hommes qui les fréquentent avec quelque aſſiduité.

Je regarde la tragédie & la comédie comme des leçons de vertu, de raiſon & de bienſéance. Corneille, ancien Romain parmi les Français, a établi une école de grandeur d'ame ; & Molière a fondé celle de la vie civile. Les génies Français formés par eux appellent du fond de l'Europe les étrangers, qui viennent s'inſtruire chez nous & qui contribuent à l'abondance de Paris. Nos pauvres ſont nourris du produit de ces ouvrages, qui nous ſoumettent juſqu'aux nations qui nous haïſſent. Tout bien peſé, il faut être ennemi de la patrie pour condamner nos ſpectacles. Un magiſtrat, qui parce qu'il a acheté cher une office de judicature, oſe penſer qu'il ne lui convient pas de voir Cinna, montre beaucoup de gravité & bien peu de goût.

Il y aura toujours dans notre nation polie de ces ames, qui tiendront du Goth & du Vandale ; je ne connais pour vrais Français que ceux qui aiment les arts & les encouragent. Ce goût commence, il eſt vrai, à languir parmi nous ; nous ſommes des ſibarites, laſſés des faveurs de nos maîtreſſes. Nous jouiſſons des veilles des grands-hommes, qui ont travaillé pour nos plaiſirs & pour ceux des ſiècles à venir, comme nous recevons les productions de la nature on dirait qu'elles nous ſont dûes ; il n'y a que cent ans, que nous mangions du gland ; les Triptolèmes qui nous ont donné le froment le plus pur, nous ſont indifférens ; rien

ne réveille cet eſprit de monchalance pour les grandes choſes, qui ſe mêle toujours avec notre vivacité pour les petites

Nous mettons tous les ans plus d'induſtrie & plus d'invention dans nos tabatières, & dans nos autres colifichets, que les Anglais n'en ont mis à ſe rendre les maîtres des mers, à faire monter l'eau par le moyen du feu, & à calculer l'aberration de la lumière. Les anciens Romains élevaient des prodiges d'architecture pour faire combattre des bêtes ; & nous n'avons pas ſu depuis un ſiècle bâtir ſeulement une ſalle paſſable pour y faire repréſenter les chefs-d'œuvre de l'eſprit humain. Le centième de l'argent des cartes ſuffirait pour avoir des ſalles de ſpectacles plus belles que le théatre de Pompée : mais quel homme dans Paris eſt animé de l'amour du public? On joue, on ſoupe, on médit, on fait des mauvaiſes chanſons, & on s'endort dans la ſtupidité, pour recommencer le lendemain ſon cercle de légéreté & d'indifférence. Vous, monſieur, qui avez au moins une petite place dans laquelle vous êtes à portée de donner de bons conſeils, tâchez de réveiller cette léthargie barbare ; & faites, ſi vous pouvez, du bien aux lettres, qui en ont tant fait à la France.

# ÉLOGE FUNÈBRE DES OFFICIERS *qui ſont morts dans la guerre de 1741.*

UN peuple qui fut l'exemple des nations, qui leur enſeigna tous les arts, & même celui de la guerre, le maître des Romains qui ont été nos maîtres, la Grèce enfin parmi ſes inſtitutions qu'on admire encore, avait établi l'uſage de conſacrer par des éloges funèbres la mémoire des citoyens qui avaient répandu leur ſang pour la patrie. Coutume digne d'Athènes, digne d'une nation valeureuſe & humaine, digne de nous! pourquoi ne la ſuivrions-nous pas? nous long-tems les heureux rivaux en tant de genres de cette nation reſpectable? Pourquoi nous renfermer dans l'uſage de ne célébrer après leur mort que ceux qui ayant été donnés en ſpectacle au monde par leur élévation, ont été fatigués d'encens pendant leur vie?

Il eſt juſte ſans doute; il importe au genre humain, de louer les Titus, les Trajans, les Louis XII, les Henri IV, & ceux qui leur reſſemblent. Mais ne rendra-t-on jamais qu'à la dignité ces devoirs ſi intéreſſans & ſi chers, quand ils ſont rendus à la perſonne; ſi vains quand ils ne ſont qu'une partie néceſſaire d'une pompe funèbre, quand le cœur n'eſt point touché, quand la vanité ſeule de l'orateur parle à la vanité des hommes, & que dans un diſcours compoſé, & dans une diviſion forcée, on s'épuiſe en éloges vagues qui paſſent avec la fumée des flambeaux funéraires? Du moins, s'il faut célébrer toujours ceux qui ont été grands, réveillons quelquefois la cendre de ceux qui ont été utiles. Heureux ſans doute, (ſi la voix des vivans peut percer la nuit des tombeaux) heureux le magiſtrat immortaliſé par le même organe, qui avait fait verſer tant de pleurs ſur la mort de Marie

d'Angleterre, & qui fut digne de célébrer le grand Condé! Mais si la cendre de Michel le Tellier reçut tant d'honneurs, est-il un bon citoyen qui ne demande aujourd'hui, Les a-t-on rendus au grand Colbert, à cet homme qui fit naître tant d'abondance en ranimant tant d'industrie, qui porta ses vues supérieures jusqu'aux extrêmités de la terre, qui rendit la France la dominatrice des mers, & à qui nous devons une grandeur & une félicité long-tems inconnue?

O mémoire! ô noms du petit nombre d'hommes qui ont bien servi l'état! vivez éternellement: mais surtout ne périssez pas tout entiers, vous guerriers qui êtes morts pour nous défendre. C'est votre sang qui nous a valu des victoires; c'est sur vos corps déchirés & palpitans que vos compagnons ont marché à l'ennemi & qu'ils ont montés à tant de remparts; c'est à vous que nous devons une paix glorieuse, achetée par votre perte. Plus la guerre est un fléau épouvantable, rassemblant sous lui toutes les calamités & tous les crimes, plus grande doit être notre reconnaissance envers ces braves compatriotes, qui ont péri pour nous donner cette paix heureuse, qui doit être l'unique but de la guerre & le seul objet de l'ambition d'un vrai monarque.

Faibles & insensés mortels que nous sommes, qui raisonnons tant sur nos devoirs, qui avons tant approfondi notre nature, nos malheurs & nos faiblesses, nous faisons sans cesse retentir nos temples de reproches & de condamnations; nous anathématisons les plus légères irrégularités de la conduite, les plus secrètes complaisances des cœurs; nous tonnons contre des vices, contre des défauts, condamnables il est vrai, mais qui troublent à peine la société. Cependant quelle voix chargée d'annoncer la vertu s'est jamais élevée contre ce crime si grand & si universel; contre cette rage destructive qui change en bêtes féroces des hommes nés pour vivre en frères; contre ces déprédations atroces; contre ces

cruautés qui font de la terre un féjour de brigandage, un horrible & vafte tombeau ?

Des bords du Pô jufqu'à ceux du Danube, on bénit de tous côtés au nom du même DIEU ces drapeaux fous lefquels marchent des milliers de meurtriers mercenaires, à qui l'efprit de débauche, de libertinage & de rapine ont fait quitter leurs campagnes; ils vont, & ils changent de maîtres : ils s'expofent à un fupplice infame pour un léger intérêt; le jour du combat vient, & fouvent le foldat qui s'était rangé naguère fous les enfeignes de fa patrie, répand fans remords le fang de fes propres concitoyens; il attend avec avidité le moment où il pourra dans le champ du carnage arracher aux mourans quelques malheureufes dépouilles qui lui font enlevées par d'autres mains. Tel eft trop fouvent le foldat : telle eft cette multitude aveugle & féroce dont on fe fert pour changer la deftinée des empires, & pour élever les monumens de la gloire. Confidérés tous enfemble, marchant avec ordre fous un grand capitaine, ils forment le fpectacle le plus fier & le plus impofant qui foit dans l'univers. Pris chacun à part dans l'enivrement de leurs frénéfies brutales, (fi on en excepte un petit nombre) c'eft la lie des nations.

Tel n'eft point l'officier, idolâtre de fon honneur & de celui de fon fouverain, bravant de fang-froid la mort avec toutes les raifons d'aimer la vie, quittant gaiement les délices de la fociété pour des fatigues qui font frémir la nature; humain, généreux, compatiffant, tandis que la barbarie étincelle de rage partout autour de lui; né pour les douceurs de la fociété, comme pour les dangers de la guerre; auffi poli que fier, orné fouvent par la culture des lettres, & plus encore par les graces de l'efprit. A ce portrait les nations étrangères reconnaiffent nos officiers; elles avouent furtout que lorfque le premier feu trop ardent de leur jeuneffe eft tempéré par un peu d'expérience, ils fe font aimer même de leurs ennemis. Mais fi leurs graces & leur franchife ont adouci quelquefois les

efprits

esprits les plus barbares, que n'a point fait leur valeur?

Ce sont eux qui ont défendu pendant tant de mois cette capitale de la Bohême, conquise par leurs mains en si peu de momens; eux qui attaquaient, qui assiégeaient leurs assiégeans; eux qui donnaient de longues batailles dans des tranchées; eux qui bravèrent la faim, les ennemis, la mort, la rigueur inouie des saisons dans cette mémorable marche, moins longue que celle des Grecs de Xénophon, mais non moins pénible & non moins hasardeuse. On les a vus, sous un prince aussi vigilant qu'intrépide, précipiter leurs ennemis du haut des Alpes; victorieux à la fois de tous les obstacles que la nature & l'art & la valeur opposaient à leur courage opiniâtre. Champs de Fontenoi, rivages de l'Escaut & de la Meuse teints de leur sang, c'est dans vos campagnes que leurs efforts ont ramené la victoire aux pieds de ce roi, que les nations, conjurées contre lui, auraient dû choisir pour leur arbitre. Que n'ont-ils point exécuté, ces héros, dont la foule est connue à peine?

Qu'avaient donc au-dessus d'eux ces centurions & ces tribuns des légions romaines? en quoi les passaient-ils, si ce n'est, peut-être, dans l'amour invariable de la discipline militaire? Les anciens Romains éclipsèrent, il est vrai, toutes les autres nations de l'Europe, quand la Grèce fut amollie & désunie, & quand les autres peuples étaient encore des barbares destitués de bonnes loix, sachant combattre, & ne sachant pas faire la guerre, incapables de se réunir à propos contre l'ennemi commun, privés du commerce, privés de tous les arts, & de toutes les ressources. Aucun peuple n'égale encore les anciens Romains. Mais l'Europe entière vaut aujourd'hui beaucoup mieux que ce peuple vainqueur & législateur; soit que l'on considère tant de connaissances perfectionnées, tant de nouvelles inventions, ce commerce immense & habile, qui embrasse les deux mondes; tant de villes opulentes, élevées dans des lieux qui n'étaient que

des déserts sous les consuls & sous les Césars ; soit qu'on jette les yeux sur ces armées nombreuses & disciplinées qui défendent vingt royaumes policés ; soit qu'on perce cette politique toujours profonde, toujours agissante, qui tient la balance entre tant de nations. Enfin la jalousie même, qui règne entre les peuples modernes, qui excite leur génie, & qui anime leurs travaux, sert encore à élever l'Europe au-dessus de ce qu'elle admirait stérilement dans l'ancienne Rome, sans avoir ni la force ni même le desir de l'imiter.

Mais de tant de nations en est-il une qui puisse se vanter de renfermer dans son sein un pareil nombre d'officiers tels que les nôtres? Quelquefois ailleurs on sert pour faire sa fortune, & parmi nous on prodigue la sienne pour servir ; ailleurs on trafique de son sang avec des maîtres étrangers, ici on brûle de donner sa vie pour son roi ; là on marche parce qu'on est payé, ici on vole à la mort pour être regardé de son maître ; & l'honneur a toujours fait de plus grandes choses que l'intérêt.

Souvent en parlant de tant de travaux & de tant de belles actions, nous nous dispensions de la reconnaissance en disant que l'ambition a tout fait. C'est la logique des ingrats. Qui nous sert veut s'élever ; je l'avoue : oui on est excité en tout genre par cette noble ambition, sans laquelle il ne serait point de grands hommes. Si on n'avait pas devant les yeux des objets qui redoublent l'amour du devoir, serait-on bien récompensé par ce public si ardent quelquefois & si précipité dans ses éloges, mais toujours plus prompt dans ses censures, passant de l'enthousiasme à la tiédeur, & de la tiédeur à l'oubli ?

Sibarites tranquilles dans le sein de nos cités florissantes, occupés des rafinemens de la mollesse, devenus insensibles à tout, & au plaisir même pour avoir tout épuisé, fatigués de ces spectacles journaliers, dont le moindre eût été une fête pour nos pères, & de ces repas continuels, plus délicats que les festins des rois ; au

milieu de tant de voluptés, ſi accumulées & ſi peu ſenties, de tant d'arts, de tant de chefs-d'œuvre ſi perfectionnés & ſi peu conſidérés ; enivrés & aſſoupis dans la ſécurité & dans le dédain, nous apprenons la nouvelle d'une bataille ; on ſe réveille de ſa douce léthargie, pour demander avec empreſſement des détails dont on parle au haſard, pour cenſurer le général, pour diminuer la perte des ennemis, pour enfler la nôtre : cependant cinq ou ſix cents familles du royaume ſont ou dans les larmes ou dans la crainte. Elles gémiſſent, retirées dans l'intérieur de leurs maiſons, & redemandent au ciel des frères, des époux, des enfans. Les paiſibles habitans de Paris ſe rendent le ſoir aux ſpectacles, où l'habitude les entraîne plus que le goût. Et ſi dans les repas qui ſuccèdent aux ſpectacles, on parle un moment des morts qu'on a connus, c'eſt quelquefois avec indifférence, ou en rappellant leurs défauts, quand on ne devrait ſe ſouvenir que de leurs pertes ; ou même en exerçant contr'eux ce facile & malheureux talent d'une raillerie maligne, comme s'ils vivaient encore.

Mais quand nous apprenons que dans le cours de nos ſuccès, un revers tel qu'en ont éprouvés dans tous les tems les plus grands capitaines, a ſuſpendu le progrès de nos armes, alors tout eſt déſeſpéré ; alors on affecte de craindre, quoiqu'on ne craigne rien en effet. Nos reproches amèrs perſécutent juſques dans le tombeau le général dont les jours ont été tranchés dans une action malheureuſe (*a*). Et ſavons-nous quels étaient ſes deſſeins, ſes reſſources ? & pouvons-nous, de nos lambris dorés, dont nous ne ſommes preſque jamais ſortis, voir d'un coup d'œil juſte le terrain ſur lequel on a combattu ? Celui que vous accuſez a pu ſe tromper : mais il eſt mort en combattant pour vous. Quoi ? nos livres, nos écoles, nos déclamations hiſtoriques, répéteront ſans ceſſe le

(*a*) Le chevalier de Belle-Iſle.

nom d'un Cinégire, qui ayant perdu le bras en saisissant une barque persane, l'arrêtait encore vainement avec les dents ! Et nous nous bornerions à blâmer notre compatriote, qui est mort en arrachant ainsi les palissades des retranchemens ennemis au combat d'Exiles, quand il ne pouvait plus les saisir de ses mains blessées.

Remplissons-nous l'esprit, à la bonne heure, de ces exemples de l'antiquité, souvent très-peu prouvés & beaucoup exagérés ; mais qu'il reste au moins place dans nos esprits pour ces exemples de vertu, heureux ou malheureux, que nous ont donnés nos concitoyens. Ce jeune Brienne, qui ayant le bras fracassé à ce combat d'Exiles, monte encore à l'escalade en disant : *Il m'en reste un autre pour mon roi & pour ma patrie* : ne vaut-il pas bien un habitant de l'Attique & du Latium ? & tous ceux qui, comme lui, s'avançaient à la mort, ne pouvant la donner aux ennemis, ne doivent-ils pas nous être plus chers que les anciens guerriers d'une terre étrangère ? n'ont-ils pas même mérité cent fois plus de gloire en mourant sous des boulevarts inaccessibles, que n'en ont acquis leurs ennemis, qui en se défendant contr'eux avec sûreté, les immolaient sans danger & sans peine ?

Que dirai-je de ceux qui sont morts à la journée de Dettingue, journée si bien préparée & si mal conduite, & dans laquelle il ne manqua au général que d'être obéi pour mettre fin à la guerre ? Parmi ceux dont l'histoire célèbrera la valeur inutile & la mort malheureuse, oubliera-t-on un jeune Boufflers (*a*), un enfant de dix ans, qui dans cette bataille a une jambe cassée, qui la fait couper sans se plaindre, & qui meurt de même ; exemple d'une fermeté rare parmi les guerriers, & unique à cet âge ?

Si nous tournons les yeux sur des actions, non pas

(*a*) Boufflers de Remiancour, neveu du duc de Boufflers.

plus hardies, mais plus fortunées, que de héros dont les exploits & les noms doivent être ſans ceſſe dans notre bouche ! que de terrains arroſés du plus beau ſang, & célèbres par des triomphes ! Là s'élevaient contre nous cent boulevarts qui ne ſont plus. Que ſont devenus ces ouvrages de Fribourg, baignés de ſang, écroulés ſous leurs défenſeurs, entourés des cadavres des aſſiégeans ? On voit encore les remparts de Namur, & ces châteaux qui font dire au voyageur étonné : Comment a-t-on réduit cette forteresſe qui touche aux nues ? On voit Oſtende, qui jadis ſoutenait des ſiéges de trois années, qui s'eſt rendue en cinq jours à nos ames victorieuſes. Chaque plaine, chaque ville de ces contrées eſt un monument de notre gloire. Mais que cette gloire a coûté !

O peuples heureux, donnez au moins à des compatriotes qui ont expirés victimes de cette gloire, ou qui ſurvivent encore à une partie d'eux-mêmes, les récompenſes que leurs cendres ou leurs bleſſures vous demandent. Si vous les refuſiez, les arbres, les campagnes de la Flandre prendraient la parole pour vous dire : *C'eſt ici* que ce modeſte & intrépide Luttaux (*a*), chargé d'années & de ſervices, déjà bleſſé de deux coups, affaibli & perdant ſon ſang, s'écria : *Il ne s'agit pas de conſerver ſa vie, il faut en rendre les reſtes utiles* : & ramenant au combat des troupes diſperſées, reçut le coup mortel qui le mit enfin au tombeau. C'eſt-là que le colonel des gardes-françaiſes ; en allant le premier reconnaître les ennemis, fut frappé le premier dans cette journée meurtrière, & périt en faiſant des ſouhaits pour le monarque & pour l'état. Plus loin eſt mort le neveu de ce célèbre archevêque de Cambrai, l'héritier des vertus de cet homme unique qui rendit la vertu ſi aimable (*b*).

(*a*) Lieutenant-colonel des gardes, & lieutanant-général.

(*b*) Le marquis de Fénélon, lieutenant-général, ambaſſadeur en Hollande.

O qu'alors les places des pères deviennent à bon droit l'héritage des enfans ! Qui peut ſentir la moindre atteinte de l'envie, quand ſur les remparts de Tournay un de ces tonnerres ſouterrains qui trompent la valeur & la prudence, ayant emporté les membres ſanglans & diſperſés du colonel de Normandie, ce régiment eſt donné le jour même à ſon jeune fils, & ce corps invincible ne crut point avoir changé de conducteur. Ainſi cette troupe étrangère devenue ſi nationale, qui porte le nom de Dillon, a vu les enfans & les frères ſuccéder rapidement à leurs pères & à leurs frères tués dans les batailles ; ainſi le brave d'Aubeterre, le ſeul colonel tué au ſiége de Bruxelles, fut remplacé par ſon valeureux frère. Pourquoi faut-il que la mort nous l'enlève encore ?

Le gouvernement de la Flandre, de ce théâtre éternel de combats, eſt devenu le juſte partage du guerrier, qui, à peine au ſortir de l'enfance, avait tant de fois en un jour expoſé ſa vie à la bataille de Rocou (*a*). Son père marcha à côté de lui à la tête de ſon régiment, & lui apprit à commander & à vaincre ; la mort qui reſpecta ce père généreux & tendre dans cette bataille, où elle fut à tout moment autour d'eux, l'attendait dans Gènes ſous une forme différente ; c'eſt-là qu'il a péri avec la douleur de ne pas verſer ſon ſang ſur les baſtions de la ville aſſiégée, mais avec la conſolation de laiſſer Gènes libre, & emportant dans la tombe le nom de ſon libérateur.

De quelque côté que nous tournions nos regards, ſoit ſur cette ville délivrée, ſoit ſur le Pô & ſur le Teſin, ſur la cîme des Alpes, ſur les bords de l'Eſcaut, de la Meuſe & du Danube, nous ne verrons que des actions dignes de

(*a*) Le duc de Boufflers, lieutenant-général, s'était mis avec ſon fils âgé de quinze ans à la tête du régiment de ce jeune homme ; il avait reçu dix coups de feu dans ſes habits : il eſt mort à Gènes.

l'immortalité, ou des morts qui demandent nos éternels regrets.

Il faudrait être ſtupide pour ne pas admirer, & barbare pour n'être pas attendri. Mettons-nous un moment à la place d'une épouſe craintive, qui embraſſe dans ſes enfans l'image du jeune époux qu'elle aime (*a*), tandis que ce guerrier, qui avait cherché le péril en tant d'occaſions, & qui avait été bleſſé tant de fois, marche aux ennemis dans les environs de Gènes, à la tête de ſa brave troupe; cet homme qui, à l'exemple de ſa famille, cultivait les lettres & les armes, & dont l'eſprit égalait la valeur, reçoit le coup funeſte qu'il avait tant cherché, il meurt; à cette nouvelle la triſte moitié de lui-même s'évanouit au milieu de ſes enfans, qui ne ſentent pas encore leur malheur. Ici une mère & une épouſe veulent partir pour aller ſecourir en Flandres un jeune héros dont la ſageſſe & la vaillance prématurée lui méritait la tendreſſe du dauphin, & ſemblaient lui promettre une vie glorieuſe; elles ſe flattent que leurs ſoins le rendront à la vie, & on leur dit : Il eſt mort (*b*). Quel moment, quel coup funeſte pour la fille d'un empereur infortuné, idolâtre de ſon époux, ſon unique conſolation, ſon ſeul eſpoir dans une terre étrangère, quand on lui dit : Vous ne reverrez jamais l'époux pour qui ſeul vous aimiez la vie (*c*)!

Une mère vole ſans s'arrêter en Flandre, dans les tranſes cruelles où la jette la bleſſure de ſon jeune fils (*c*). Déjà dans la bataille de Rocou elle avait vu ſon corps percé & déchiré d'un de ces coups affreux qui ne laiſſent plus qu'une vie languiſſante; cette fois elle eſt encore trop heureuſe : elle rend grace au ciel de voir ce fils privé d'un bras, lorſqu'elle tremblait de le trouver au tombeau.

(*a*) Le marquis de la Faye tué à Gènes.
(*b*) Le comte de Froulai.
(*c*) Le comte de Bavière.
(*d*) Le marquis de Ségur.

Ne ſuivons ici ni l'ordre des tems ni celui de nos exploits & de nos pertes. Le ſentiment n'a point de règles. Je me tranſporte à ces campagnes voiſines d'Augsbourg, où le père de ce jeune guerrier dont je parle, ſauvait les reſtes de notre armée, & les dérobait à la pourſuite d'un ennemi que le nombre & la trahiſon rendaient ſi ſupérieur. Mais dans cette manœuvre habile nous perdons ce dernier rejetton de la maiſon de Rupelmonde, cet officier ſi inſtruit & ſi aimable qui avait fait l'étude la plus profonde de la guerre, & qui réuniſſait l'intrépidité de l'ame, la ſolidité & les graces de l'eſprit, à la douceur & la facilité du commerce ; il laiſſe dans les larmes une épouſe & une mère digne d'un tel fils ; il ne leur reſte plus de conſolation ſur la terre.

Maintenant, eſprits dédaigneux & frivoles, qui prodiguez une plaiſanterie ſi inſultante & ſi déplacée ſur tout ce qui attendrit les ames nobles & ſenſibles ; vous qui dans les événemens frappans dont dépend la deſtinée des royaumes, ne cherchez à vous ſignaler que par ces traits que vous appellez *bons mots*, & qui par-là prétendez une eſpèce de ſupériorité dans le monde ; oſez ici exercer ce miſérable talent d'une imagination faible & barbare ; ou plutôt s'il vous reſte quelque humanité, mêlez vos ſentimens à tant de regrets, & quelques pleurs à tant de larmes : mais êtes-vous dignes de pleurer ?

Que ſurtout ceux qui ont été les compagnons de tant de dangers, & les témoins de tant de pertes, ne prennent pas dans l'oiſiveté voluptueuſe de nos villes, dans la légéreté du commerce, cette habitude trop commune à notre nation, de répandre un air de frivolité & de dériſion ſur ce qu'il y a de plus glorieux dans la vie, & de plus affreux dans la mort ; voudraient-ils s'avilir ainſi eux-mêmes ; & flétrir ce qu'ils ont tant d'intérêt d'honorer ?

Que ceux qui ne s'occupent que de nos froids & ridicules romans, que ceux qui ont le malheur de ne se plaire qu'à ces puériles pensées plus fausses que délicates dont nous sommes tant rebattus, dédaignent ce tribut simple de regrets qui partent du cœur : qu'ils se lassent de ces peintures vraies de nos grandeurs & de nos pertes, de ces éloges sincères donnés à des noms, à des vertus qu'ils ignorent ; je ne me lasserai point de jeter des fleurs sur les tombeaux de nos défenseurs ; j'éleverai encore ma faible voix ; je dirai : Ici a été tranchée dans sa fleur la vie de ce jeune guerrier (*a*) dont les frères combattent sous nos étendarts, & dont le père a protégé les arts à Florence sous une domination étrangère. Là fut percé d'un coup mortel le marquis de Beauveau son cousin, quand le digne petit-fils du grand Condé forçait la ville d'Ypre à se rendre. Accablé de douleurs incroyables, entouré de nos soldats qui se disputaient l'honneur de le porter, il leur disait d'une voix expirante : *Mes amis, allez où vous êtes nécessaires, allez combattre, & laissez-moi mourir.* Qui pourra célébrer dignement sa noble franchise, ses vertus civiles, ses connaissances, son amour des lettres, le goût éclairé des monumens antiques enseveli avec lui ? Ainsi périssent d'une mort violente à la fleur de leur âge, tant d'hommes dont la patrie attendait son avantage & sa gloire ; tandis que d'inutiles fardeaux de la terre amusent dans nos jardins leur vieillesse oisive, du plaisir de raconter les premiers ces nouvelles désastreuses.

O destin ! ô fatalité ! nos jours sont comptés ; le moment éternellement déterminé arrive, qui anéantit tous les projets & toutes les espérances. Le comte de Bissy prêt à jouir de ces honneurs tant desirés par ceux-mêmes sur qui les honneurs sont accumulés, accourt de Gènes devant Mastricht, & le dernier coup tiré des

(*a*) Le marquis de Beauveau, fils du prince de Craon.

remparts lui ôte la vie ; il eſt la dernière victime immolée, au moment même que le ciel avait preſcrit pour la ceſſation de tant de meurtres. Guerre qui as rempli la France de gloire & de deuil, tu ne frappes pas ſeulement par des traits rapides qui portent en un moment la deſtruction ! Que de citoyens, que de parens & d'amis nous ont été ravis par une mort lente, que les fatigues des marches, l'intempérie des ſaiſons, traînent après elles !

Tu n'es plus, ô douce eſpérance du reſte de mes jours ! ô ami tendre, élevé dans cet invincible régiment du roi toujours conduit par des héros ! qui s'eſt tant ſignalé dans les tranchées de Prague, dans la bataille de Fontenoi, dans celle de Laufelt où il a décidé la victoire. La retraite de Prague pendant trente lieues de glaces, jeta dans ton ſein les ſemences de la mort, que mes triſtes yeux ont vu depuis ſe développer : familiariſé avec le trépas, tu le ſentis approcher avec cette indifférence que les philoſophes s'efforçaient jadis ou d'acquérir ou de montrer ; accablé de ſouffrances au-dedans & au-dehors, privé de la vue, perdant chaque jour une partie de toi-même, ce n'était que par un excès de vertu que tu n'étais point malheureux, & cette vertu ne te coûtait point d'effort. Je t'ai vu toujours le plus infortuné des hommes & le plus tranquille. On ignorerait ce qu'on a perdu en toi, ſi le cœur d'un homme éloquent n'avait fait l'éloge du tien dans un ouvrage conſacré à l'amitié, & embelli par les charmes de la plus touchante poéſie. Je n'étais point ſurpris que dans le tumulte des armes tu cultivaſſes les lettres & la ſageſſe : ces exemples ne ſont pas rares parmi nous. Si ceux qui n'ont que de l'oſtentation ne t'imposèrent jamais, ſi ceux qui dans l'amitié même ne ſont conduits que par la vanité, révoltèrent ton cœur, il y a des ames nobles & ſimples qui te reſſemblent. Si la hauteur de tes penſées ne pouvait s'abaiſſer à la lecture de ces ouvrages licencieux,

délices paſſagers d'une jeuneſſe égarée à qui le ſujet plaît plus que l'ouvrage ; ſi tu mépriſais cette foule d'écrits que le mauvais goût enfante ; ſi ceux qui ne veulent avoir que de l'eſprit te paraiſſaient ſi peu de choſe ; ce goût ſolide t'était commun avec ceux qui ſoutiennent toujours la raiſon contre l'inondation de ce faux goût qui ſemble nous entraîner à la décadence. Mais par quel prodige avais-tu à l'âge de vingt-cinq ans la vraie philoſophie & la vraie éloquence, ſans autre étude que le ſecours de quelques bons livres ? comment avais-tu pris un eſſor ſi haut dans le ſiècle des petiteſſes ? & comment la ſimplicité d'un enfant timide couvrait-elle cette profondeur & cette force de génie ? Je ſentirai long-tems avec amertume le prix de ton amitié ; à peine en ai-je goûté les charmes ; non pas de cette amitié vaine qui naît dans les vains plaiſirs, qui s'envole avec eux & dont on a toujours à ſe plaindre, mais de cette amitié ſolide & courageuſe, la plus rare des vertus. C'eſt ta perte qui mit dans mon cœur ce deſſein de rendre quelque honneur aux cendres de tant de défenſeurs de l'état, pour élever auſſi un monument à la tienne. Mon cœur rempli de toi a cherché cette conſolation, ſans prévoir à quel uſage ce diſcours ſera deſtiné, ni comment il ſera reçu de la malignité humaine, qui à la vérité épargne d'ordinaire les morts, mais qui quelquefois auſſi inſulte à leurs cendres, quand c'eſt un prétexte de plus de déchirer les vivans.

1 Juin 1748.

*N. B.* Le jeune homme qu'on regrette ici avec tant de raiſon eſt Mr. de Vauvenargues, long-tems capitaine au régiment du roi. Je ne ſais ſi je me trompe, mais je crois qu'on trouvera dans la ſeconde édition de ſon livre, plus de cent penſées qui caractériſent la plus belle ame, la plus profondément philoſophe, la plus dégagée de tout eſprit de parti.

Que ceux qui penſent, méditent les maximes ſuivantes :

❀ ❀

*La raiſon nous trompe plus ſouvent que la nature.*

❀ ❀

*Si les paſſions ſont plus de fautes que le jugement, c'eſt par la même raiſon que ceux qui gouvernent ſont plus de fautes que les hommes privés.*

❀ ❀

*Les grandes penſées viennent du cœur.*

( C'eſt ainſi que ſans le ſavoir, il ſe plaignait lui-même. )

*La conſcience des mourans calomnie leur vie.*

❀ ❀

*La fermeté ou la faibleſſe à la mort dépend de la dernière maladie.*

❀ ❀

( J'oſerai conſeiller qu'on lût les maximes qui ſuivent celles-ci, & qui les expliquent. )

❀ ❀

*La penſée de la mort nous trompe, car elle nous fait oublier de vivre.*

❀ ❀

*La plus fauſſe de toutes les philoſophies eſt celle qui*

*ſous prétexte d'affranchir les hommes des embarras des paſſions, leur conſeille l'oiſiveté.*

✿ ✿

*Nous devons peut-être aux paſſions les plus grands avantages de l'eſprit.*

✿ ✿

*Ce qui n'offenſe pas la ſociété n'eſt pas du reſſort de la juſtice.*

✿ ✿

*Quiconque eſt plus ſévère que les loix eſt un tyran.*

✿ ✿

On voit, ce me ſemble, par ce peu de penſées que je rapporte, qu'on ne peut pas dire de lui ce qu'un des plus aimables eſprits de nos jours a dit de ces philoſophes de parti, de ces nouveaux ſtoïciens qui en ont impoſé aux faibles.

Ils ont eu l'art de bien connaître
L'homme qu'ils ont imaginé,
Mais ils n'ont jamais deviné
Ce qu'il eſt, ni ce qu'il doit être.

J'ignore ſi jamais aucun de ceux qui ſe ſont mêlés d'inſtruire les hommes, a rien écrit de plus ſage que ſon chapitre ſur le bien & ſur le mal moral. Je ne dis pas que tout ſoit égal dans le livre; mais ſi l'amitié ne me fait pas illuſion, je n'en connais guère qui ſoit plus capable de former une ame bien née & digne d'être inſtruite. Ce qui me perſuade encore qu'il y a des choſes excel-

lentes dans cet ouvrage, que Mr. de Vauvenargues nous a laiſſé, c'eſt que je l'ai vu mépriſé par ceux qui n'aiment que les jolies phraſes & le faux bel eſprit.

## DES JUIFS.

VOUS m'ordonnez de vous faire un tableau fidèle de l'eſprit des Juifs, & de leur hiſtoire : & ſans entrer dans les voies ineffables de la providence, vous cherchez dans les mœurs de ce peuple la ſource des événemens que cette providence a préparés.

Il eſt certain que la nation juive eſt la plus ſingulière qui jamais ait été dans le monde. Quoiqu'elle ſoit la plus mépriſable aux yeux de la politique, elle eſt à bien des égards conſidérable aux yeux de la philoſophie.

Les Guèbres, les Banians, & les Juifs ſont les ſeuls peuples qui ſubſiſtent diſperſés, & qui n'ayant d'alliance avec aucune nation ſe perpétuent au milieu des nations étrangères, & ſoient toujours à part du reſte du monde.

Les Guèbres ont été autrefois plus conſidérables que les Juifs, puiſque ce ſont des reſtes des anciens Perſes, qui eurent les Juifs ſous leur domination ; mais ils ne ſont aujourd'hui répandus que dans une partie de l'Orient.

Les Banians, qui deſcendent des anciens peuples chez qui Pythagore puiſa ſa philoſophie, n'exiſtent que dans les Indes, & en Perſe : mais les Juifs ſont diſperſés ſur la face de toute la terre ; & s'ils ſe raſſemblaient, ils compoſeraient une nation beaucoup plus nombreuſe qu'elle ne le fut jamais dans le court eſpace où ils furent ſouverains de la Paleſtine. Preſque tous les peuples qui ont écrit l'hiſtoire de leur origine, ont voulu la relever

par des prodiges : tout eſt miracle chez eux : leurs oracles ne leur ont prédit que des conquêtes : ceux qui en effet ſont devenus conquérans, n'ont pas eu de peine à croire ces anciens oracles que l'événement juſtifiait. Ce qui diſtingue les Juifs des autres nations, c'eſt que leurs oracles ſont les ſeuls véritables : il ne nous eſt pas permis d'en douter. Ces oracles qu'ils n'entendent que dans le ſens littéral, leur ont prédit cent fois qu'ils ſeraient les maîtres du monde : cependant ils n'ont jamais poſſédé qu'un petit coin de terre pendant quelques années ; ils n'ont pas aujourd'hui un village en propre. Ils doivent donc croire, & ils croient en effet, qu'un jour leurs prédictions s'accompliront, & qu'ils auront l'empire de la terre.

Ils ſont le dernier de tous les peuples parmi les muſulmans & les chrétiens, & ils ſe croient le premier. Cet orgueil dans leur abaiſſement eſt juſtifié par une raiſon ſans replique, c'eſt qu'ils ſont réellement les pères des chrétiens & des muſulmans. Les religions chrétienne & muſulmane reconnaiſſent la juive pour leur mère ; & par une contradiction ſingulière, elles ont à la fois pour cette mère du reſpect & de l'horreur.

Il ne s'agit pas ici de répéter cette ſuite continue de prodiges qui étonnent l'imagination, & qui exercent la foi. Il n'eſt queſtion que des événemens purement hiſtoriques, dépouillés du concours céleſte & des miracles que DIEU daigna ſi long-tems opérer en faveur de ce peuple.

On voit d'abord en Egypte une famille de ſoixante & dix perſonnes, produire au bout de deux cent quinze ans une nation dans laquelle on compte ſix cent mille combattans, ce qui fait avec les femmes, les vieillards & les enfans, plus de deux millions d'ames. Il n'y a point d'exemple ſur la terre d'une population ſi prodigieuſe : cette multitude ſortie d'Eygpte demeura quarante ans dans les déſerts de l'Arabie pétrée : & le peuple diminua beaucoup dans ce pays affreux.

Ce qui resta de la nation avança un peu au nord de ces déserts. Il paraît qu'ils avaient les mêmes principes qu'eurent depuis les peuples de l'Arabie pétrée & déserte, de massacrer sans miséricorde les habitans des petites bourgades sur lesquels ils avaient de l'avantage, & de réserver seulement les filles. L'intérêt de la population a toujours été le but principal des uns & des autres. On voit que quand les Arabes eurent conquis l'Espagne, ils imposèrent dans les provinces des tributs de filles nubiles ; & aujourd'hui les Arabes du désert ne font point de traités sans stipuler qu'on leur donnera quelques filles & des présens.

Les Juifs arrivèrent dans un pays sablonneux, hérissé de montagnes, où il y avait quelques villages habités par un petit peuple nommé *les Madianites.* Ils prirent dans un seul camp de Madianites six cent soixante & quinze mille moutons, soixante & douze mille bœufs, soixante-un mille ânes, & trente-deux mille pucelles. Tous les hommes, toutes les femmes & les enfans mâles furent massacrés : les filles & le butin furent partagés entre le peuple & les sacrificateurs.

Ils s'emparèrent ensuite dans le même pays de la ville de Jérico ; mais ayant voué les habitans de cette ville à l'anathême, ils massacrèrent tout jusqu'aux filles mêmes, & ne pardonnèrent qu'à une courtisanne nommée Raab, qui les avait aidés à surprendre la ville.

Les savans ont agité la question, si les Juifs sacrifiaient en effet des hommes à la divinité, comme tant d'autres nations : c'est une question de nom : ceux que ce peuple consacrait à l'anathême n'étaient pas égorgés sur un autel avec des rites religieux : mais ils n'en étaient pas moins immolés, sans qu'il fût permis de pardonner à un seul. Le lévitique défend expressément au verset 27 du chapitre 29 de racheter ceux qu'on aura voués ; il dit en propres paroles, *Il faut qu'ils meurent.* C'est en vertu de cette loi que Jephté voua & égorgea sa fille, que Saül

voulut

voulut tuer son fils, & que le prophête Samuel coupa par morceaux le roi Agag prisonnier de Saül. Il est bien certain que DIEU est le maître de la vie des hommes, & qu'il ne nous appartient pas d'examiner ses loix : nous devons nous borner à croire ces faits, & à respecter en silence les desseins de DIEU qui les a permis.

On demande aussi quel droit des étrangers tels que les Juifs avaient sur le pays de Canaan ? on répond qu'ils avaient celui que DIEU leur donnait.

A peine ont-ils pris Jéricho & Laïs, qu'ils ont entr'eux une guerre civile, dans laquelle la tribu de Benjamin est presque toute exterminée, hommes, femmes & enfans ; il n'en resta que six cents mâles ; mais le peuple ne voulant point qu'une des tribus fût anéantie, s'avisa pour y remédier de mettre à feu & à sang une ville entière de la tribu de Manassé, d'y tuer tous les hommes, tous les vieillards, tous les enfans, toutes les femmes mariées, toutes les veuves, & d'y prendre six cents vierges, qu'ils donnèrent aux six cents survivans de Benjamin pour refaire cette tribu, afin que le nombre de leurs douze tribus fût toujours complet.

Cependant les Phéniciens, peuple puissant, établis sur les côtes de tems immémorial, alarmés des déprédations & des cruautés de ces nouveaux venus, les châtièrent souvent : les princes voisins se réunirent contr'eux, & ils furent réduits sept fois en servitude pendant plus de deux cents années.

Enfin ils se font un roi, & l'élisent par le sort. Ce roi ne devait pas être fort puissant ; car à la première bataille que les Juifs donnèrent sous lui aux Philistins leurs maîtres, ils n'avaient dans toute l'armée qu'une épée & qu'une lance, & pas un seul instrument de fer. Mais leur second roi David fait la guerre avec avantage. Il prend la ville de Salem, si célèbre depuis sous le nom Jérusalem ; & alors les Juifs commencent à faire quelque figure dans les environs de la Syrie.

Leur gouvernement & leur religion prennent une forme plus auguste. Jusques-là ils n'avaient pu avoir de temples, quand toutes les nations voisines en avaient. Salomon en bâtit un superbe, & régna sur ce peuple environ quarante ans.

Le tems de Salomon est non-seulement le tems le plus florissant des Juifs ; mais tous les rois de la terre ensemble ne pourrait étaler un trésor qui approchât de celui de Salomon. Son père David, dont le prédécesseur n'avait pas même de fer, laissa à Salomon vingt - cinq milliards six cent quarante - huit millions de livres de France au cour de ce jour, en argent comptant. Ses flottes qui allaient à Ophir lui rapportaient par an soixante-huit millions en or pur, sans compter l'argent & les pierreries. Il avait quarante mille écuries, & autant de remises pour ses chariots, douze mille écuries pour sa cavalerie, sept cents femmes & trois cents concubines. Cependant il n'avait ni bois, ni ouvriers pour bâtir son palais & le temple : il en emprunta d'Hiram roi de Tyr, qui fournit même de l'or : & Salomon donna vingt villes en paiement à Hiram. Les commentateurs ont avoué que ces faits avaient besoin d'explication, & ont soupçonné quelque erreur de chiffre dans les copistes, qui seuls ont pu se tromper.

A la mort de Salomon douze tribus qui composaient la nation, se divisent. Le royaume est déchiré. Il se sépara en deux petites provinces, dont l'une est appellée *Juda*, & l'autre *Israël*. Neuf tribus & demie composent la province Israélite, & deux & demie seulement font celle de Juda. Il y eut alors entre ces deux petits peuples une haine d'autant plus implacable, qu'ils étaient parens & voisins, & qu'ils eurent des religions différentes : car à Sichem, à Samarie, on adorait Baal du nom sidonien, tandis qu'à Jérusalem on adorait Adonaï. On avait consacré à Sichem deux veaux, & on avait à Jérusalem consacré deux chérubins, qui étaient deux animaux ailés à double

tête, placés dans le ſanctuaire : chaque faction ayant donc ſes rois, ſon dieu, ſon culte & ſes prophêtes, ſe fit une guerre cruelle.

Tandis qu'elles ſe faiſaient cette guerre, les rois d'Aſſyrie qui conquéraient la plus grande partie de l'Aſie, tombèrent ſur les Juifs comme un aigle enlève deux lézards qui ſe battent. Les neuf tribus & demie de Samarie & de Sichem furent enlevées & diſperſées ſans retour, & ſans que jamais on ait ſu préciſément en quels lieux elles furent menées en eſclavage.

Il n'y a que vingt lieues de la ville de Samarie à Jéruſalem; & leurs territoires ſe touchaient; ainſi quand l'une de ces deux villes était écraſée par de puiſſans conquérans, l'autre ne devait pas tenir long-tems. Auſſi Jéruſalem fut pluſieurs fois ſaccagée; elle fut tributaire des rois Hazaël & Razin, eſclave ſous Teglat-phaelaſſer, trois fois priſe par Nabucodonoſor, ou Nebucodonaſſer, & enfin détruite. Sédécias, qui avait été établi roi ou gouverneur par ce conquérant, fut emmené lui & tout ſon peuple en captivité dans la Babylonie; de ſorte qu'il ne reſtait des Juifs dans la Paleſtine que quelques familles de payſans eſclaves pour enſemencer les terres.

A l'égard de la petite contrée de Samarie & de Sichem, plus fertile que celle de Jéruſalem, elle fut repeuplée par des colonies étrangères, que les rois Aſſyriens y envoyèrent, & qui prirent le nom de Samaritains.

Les deux tribus & demie, eſclaves dans Babylone, & dans les villes voiſines, pendant ſoixante & dix ans, eurent le tems d'y prendre les uſages de leurs maîtres; elles enrichirent leur langue du mêlange de la langue caldéenne. Les Juifs dès-lors ne connurent plus que l'alphabet & les caractères caldéens, ils oublièrent même la dialecte hébraïque pour la langne caldéenne : cela eſt inconteſtable. L'hiſtorien Joſeph dit qu'il a d'abord écrit

en caldéen, qui eſt la langue de ſon pays. Il paraît que les Juifs apprirent peu de choſe de la ſcience des mages. Ils s'adonnèrent au métier de courtiers, de changeurs, & de fripiers : par-là ils ſe rendirent néceſſaires, comme ils le ſont encore, & ils s'enrichirent.

Leurs gains les mirent en état d'obtenir ſous Cyrus la liberté de rebâtir Jéruſalem ; mais quand il fallut retourner dans leur patrie, ceux qui s'étaient enrichis à Babylone, ne voulurent point quitter un ſi beau pays pour les montagnes de la Céloſyrie, ni les bords fertiles de l'Euphrate & du Tygre pour le torrent de Cédron. Il n'y eut que la plus vile partie de la nation qui revint avec Zorobabel. Les Juifs de Babylone contribuèrent ſeulement de leurs aumônes pour rebâtir la ville & le temple ; encore la collecte fut-elle médiocre ; & Eſdras rapporte qu'on ne put ramaſſer que ſoixante & dix mille écus, pour relever ce temple, qui devait être le temple de l'univers.

Les Juifs reſtèrent toujours ſujets des Perſes ; ils le furent de même d'Alexandre ; & lorſque ce grand homme, le plus excuſable des conquérans, eut commencé dans les premières années de ſes victoires à élever Alexandrie, & à le rendre la centre du commerce du monde, les Juifs y allèrent en foule excercer leur métier de courtiers ; & leurs rabins y apprirent enfin quelque choſe des ſciences des Grecs. La langue grecque devint abſolument néceſſaire à tous les Juifs commerçans.

Après la mort d'Alexandre, ce peuple demeura ſoumis aux rois de Syrie dans Jéruſalem, & aux rois d'Egypte dans Alexandrie ; & lorſque ces rois ſe faiſaient la guerre, ce peuple ſubiſſait toujours le ſort des ſujets, & appartenait aux vainqueurs.

Depuis leur captivité à Babylone, Jéruſalem n'eut plus de gouverneurs particuliers qui priſſent le nom de *roi.* Les pontifes eurent l'adminiſtration intérieure, & ces pontifes étaient nommés par leurs maîtres : ils achetaient

quelquefois très-cher cette dignité, comme le patriarche Grec de Conſtantinople achète la ſienne.

Sous Antiochus Epiphane ils ſe révoltèrent ; la ville fut encore une fois pillée, & les murs démolis.

Après une ſuite de pareils déſaſtres, ils obtiennent enfin pour la première fois, environ cent cinquante ans avant l'ère vulgaire, la permiſſion de battre monnoie ; c'eſt d'Antiochus Sidètes qu'ils tinrent ce privilège. Ils eurent alors des chefs qui prirent le nom de *rois*, & qui même portèrent un diadême. Antigone fut décoré le premier de cet ornement, qui devient peu honorable ſans la puiſſance.

Les Romains dans ce tems-là commençaient à devenir redoutables aux rois de Syrie maîtres des Juifs ; ceux-ci gagnèrent le ſénat de Rome par des ſoumiſſions & des préſens. Les guerres des Romains dans l'Aſie mineure ſemblaient devoir laiſſer reſpirer ce malheureux peuple ; mais à peine Jéruſalem jouit-elle de quelque ombre de liberté, qu'elle fut déchirée par des guerres civiles, qui la rendirent ſous leurs fantômes de rois beaucoup plus à plaindre qu'elle ne l'avait jamais été dans une ſi longue ſuite de différens eſclavages.

Dans leurs troubles inteſtins, ils prirent les Romains pour juges. Déjà la plupart des royaumes de l'Aſie mineure, de l'Afrique méridionale, & des trois quarts de l'Europe, reconnaiſſaient les Romains pour arbitres & pour maîtres.

Pompée vint en Syrie juger les nations, & dépoſer pluſieurs petits tyrans. Trompé par Ariſtobule, qui diſputait la royauté de Jéruſalem, il ſe vengea ſur lui & ſur ſon parti. Il prit la ville, fit mettre en croix quelques ſéditieux, ſoit prêtres, ſoit phariſiens, & condamna long-tems après le roi des Juifs Ariſtobule au dernier ſupplice.

Les Juifs toujours malheureux, toujours eſclaves, & toujours révoltés, attirent encore ſur eux les armes

romaines. Craſſus & Caſſius les puniſſent ; & Metellus Scipion fait crucifier un fils du roi Ariſtobule nommé Alexandre, auteur de tous les troubles.

Sous le grand Céſar ils furent entiérement ſoumis & paiſibles. Hérode fameux parmi eux & parmi nous, longtems ſimple tétrarque, obtint d'Antoine la couronne de Judée, qu'il paya chèrement : mais Jéruſalem ne voulut pas reconnaître ce nouveau roi ; parce qu'il était deſcendu d'Eſaü, & non pas de Jacob, & qu'il n'était qu'Iduméen : c'était préciſément ſa qualité d'étranger qui l'avait fait choiſir par les Romains pour tenir mieux ce peuple en bride.

Les Romains protégèrent le roi de leur nomination avec une armée. Jéruſalem fut encore priſe d'aſſaut, ſaccagée & pillée.

Hérode protégé depuis par Auguſte devint un des plus puiſſans princes parmi les petits rois de l'Arabie. Il répara Jéruſalem ; il rebâtit la fortereſſe qui entourait ce temple ſi cher aux Juifs, qu'il conſtruiſit auſſi de nouveau, mais qu'il ne put achever : l'argent & les ouvriers lui manquèrent. C'eſt une preuve qu'après tout Hérode n'était pas riche, & que les Juifs qui aimaient leur temple, aimaient encore plus leur argent comptant.

Le nom de *roi* n'était qu'une faveur que faiſaient les Romains : cette grace n'était pas un titre de ſucceſſion. Bientôt après la mort d'Hérode, la Judée fut gouvernée en province Romaine ſubalterne par le proconſul de Syrie ; quoique de tems en tems on accordât le titre de *roi* tantôt à un Juif, tantôt à un autre, moyennant beaucoup d'argent, ainſi qu'on l'accorda au Juif Agrippa ſous l'empereur Claude.

Une fille d'Agrippa fut cette Bérénice célèbre pour avoir été aimée d'un des meilleurs empereurs dont Rome ſe vante. Ce fut elle qui, par les injuſtices qu'elle eſſuya de ſes compatriotes, attira les vengeances des Romains

ſur Jéruſalem. Elle demanda juſtice. Les factions de la ville la lui refusèrent. L'eſprit ſéditieux de ce peuple ſe porta à de nouveaux excès ; ſon caractère en tout tems était d'être cruel, & ſon ſort d'être puni.

Veſpaſien & Titus firent ce ſiège mémorable, qui finit par la deſtruction de la ville. Joſeph l'exagérateur prétend que dans cette courte guerre il y eut plus d'un million de Juifs maſſacrés. Il ne faut pas s'étonner qu'un auteur qui met quinze milles hommes dans chaque village tue un million d'hommes. Ce qui reſta, fut expoſé dans les marchés publics, & chaque Juif fut vendu à-peu-près au même prix que l'animal immonde dont ils n'oſent manger.

Dans cette dernière diſperſion ils eſpérèrent encore un libérateur ; & ſous Adrien, qu'ils maudiſſent dans leurs prières, il s'éleva un Barcochebas, qui ſe dit un nouveau *Moïſe*, un *Shilo*, un *Chriſt*. Ayant raſſemblé beaucoup de ces malheureux ſous ſes étendarts, qu'ils crurent ſacrés, il périt avec tous ſes ſuivans : ce fut le dernier coup pour cette nation, qui en demeura accablée. Son opinion conſtante que la ſtérilité eſt un opprobre, l'a conſervée. Les Juifs ont regardé comme leurs deux grands devoirs, des enfans & de l'argent.

Il réſulte de ce tableau raccourci, que les Hébreux ont preſque toujours été ou errans, ou brigands, ou eſclaves, ou ſéditieux : ils ſont encore vagabonds aujourd'hui ſur la terre, & en horreur aux hommes, aſſurant que le ciel & la terre, & tous les hommes ont été créés pour eux ſeuls.

On voit évidemment, par la ſituation de la Judée, & par le génie de ce peuple, qu'il devait être toujours ſubjugué. Il était environné de nations puiſſantes & belliqueuſes qu'il avait en averſion. Ainſi il ne pouvait ni s'allier avec elles, ni être protégé par elles. Il lui fut impoſſible de ſe ſoutenir par la marine, puiſqu'il perdit bientôt le port qu'il avait du tems de Salomon ſur la mer Rouge ;

& que Salomon même se servit toujours des Tyriens pour bâtir & pour conduire ses vaisseaux, ainsi que pour élever son palais & le temple. Il est donc manifeste que les Hébreux n'avaient aucune industrie, & qu'ils ne pouvaient composer un peuple florissant. Ils n'eurent jamais de corps d'armée continuellement sous le drapeau, comme les Assyriens, les Mèdes, les Perses, les Syriens, & les Romains. Les artisans & les cultivateurs prenaient les armes dans les occasions, & ne pouvaient par conséquent former des troupes aguerries. Leurs montagnes, ou plutôt leurs rochers, ne sont ni d'une assez grande hauteur, ni assez contigus, pour avoir pu défendre l'entrée de leur pays. La plus nombreuse partie de la nation transportée à Babylone, dans la Perse, & dans l'Inde, ou établie dans Alexandrie, était trop occupé de son commerce & de son courage pour songer à la guerre. Leur gouvernement civil, tantôt républicain, tantôt pontifical, tantôt monarchique, & très-souvent réduit à l'anarchie, ne paraît pas meilleur que leur discipline militaire.

Vous demandez quelle était la philosophie des Hébreux ; l'article sera bien court ; ils n'en avaient aucune. Leur législateur même ne parle expressément en aucun endroit ni de l'immortalité de l'ame, ni des récompenses d'une autre vie. Joseph & Philon croient les ames matérielles : leurs docteurs admettaient des anges corporels ; & dans leur séjour à Babylone ils donnèrent à ces anges les noms que leur donnaient les Caldéens, *Michel*, *Gabriel*, *Raphaël*, *Uriel*. Le nom de *Satan* est babylonien, & c'est en quelque manière l'Arimane de Zoroastre. Le nom d'Asmodée est aussi caldéen : & Tobie, qui demeurait à Ninive, est le premier qui l'ait employé. Le dogme de l'immortalité de l'ame ne se développa que dans la suite des tems chez les pharisiens. Les saducéens nièrent toujours cette spiritualité, cette immortalité, & l'existence des anges. Cependant les saducéens commu-

niquèrent ſans interruption avec les phariſiens : ils eurent même des ſouverains pontifes de leur ſecte. Cette prodigieuſe différence entre les ſentimens de ces deux grands corps ne cauſa aucun trouble. Les Juifs n'étaient attachés ſcupuleuſement, dans les derniers tems de leur ſéjour à Jéruſalem, qu'à leurs cérémonies légales. Celui qui aurait mangé du boudin ou du lapin, aurait été lapidé ; & celui qui niait l'immortalité de l'ame, pouvait être grand-prêtre.

On dit communément que l'horreur des Juifs pour les autres nations venait de leur horreur pour l'idolâtrie ; mais il eſt bien plus vraiſemblable que la manière dont ils exterminèrent d'abord quelques peuplades du Canaan, & la haine que les nations voiſines conçurent pour eux, furent la cauſe de cette averſion invincible qu'ils eurent pour elles. Comme ils ne connaiſſaient de peuples que leurs voiſins, ils crurent en les abhorrant déteſter toute la terre, & s'accoutumèrent ainſi à être les ennemis de tous les hommes.

Une preuve que l'idolâtrie des nations n'était point la cauſe de cette haine, c'eſt que par l'hiſtoire des Juifs on voit qu'ils ont été très-ſouvent idolâtres. Salomon lui-même ſacrifiait à des dieux étrangers. Depuis lui on ne voit preſque aucun roi dans la petite province de Juda, qui ne permette le culte de ces dieux, & qui ne leur offre de l'encens. La province d'Iſraël conſerva ſes deux veaux & ſes bois ſacrés, on adora d'autres divinités.

Cette idolâtrie qu'on reproche à tant de nations, eſt encore une choſe bien peu éclaircie. Il ne ſerait peut-être pas difficile de laver de ce reproche la théologie des anciens. Toutes les nations policées eurent la connaiſſance d'un DIEU ſuprême, maître des dieux ſubalternes & des hommes. Les Egyptiens reconnaiſſaient eux-mêmes un premier principe, qu'ils appellaient *Knef*, à qui tout le reſte était ſubordonné. Les anciens Perſes adoraient le

bon principe nommé *Orofmade*, & ils étaient très-éloignés de facrifier au mauvais principe *Arimane*, qu'ils regardaient à-peu-près comme nous regardons la diable. Les Guèbres encore aujourd'hui ont confervé le dogme facré de l'unité de DIEU. Les anciens bracmanes reconnaiffaient un feul Etre fuprême : les Chinois n'affocièrent aucun être fubalterne à la Divinité, & n'eurent aucune idole jufqu'aux tems où le culte de Fo, & les fuperftitions des bonzes ont féduit la populace. Les Grecs & les Romains, malgré la foule de leurs dieux, reconnaiffaient dans Jupiter le fouverain abfolu du ciel & de la terre. Homère même, dans les plus abfurdes fictions de la poéfie, ne s'eft jamais écarté de cette vérité. Il repréfente toujours Jupiter comme le feul tout-puiffant, qui envoie le bien & le mal fur la terre, & qui d'un mouvement de fes fourcils fait trembler les dieux & les hommes. On dreffait des autels; on faifait des facrifices à des dieux fubalternes, & dépendans du DIEU fuprême. Il n'y a pas un feul monument de l'antiquité, où le nom de *fouverain du ciel* foit donné à un dieu fecondaire, à Mercure, à Apollon, à Mars. La foudre a toujours été l'attribut du maître.

L'idée d'un Être fouverain, de fa providence, de fes décrets éternels, fe trouve chez tous les philofophes, & chez tous les poë es. Enfin il eft peut-être auffi injufte de penfer que les anciens égalaffent les héros, les génies, les dieux inférieurs, à celui qu'ils appellent *le père & le maître des dieux*, qu'il ferait ridicule de penfer que nous affocions à DIEU les bienheureux & les anges.

Vous demandez enfuite fi les anciens philofophes & les légiflateurs ont puifé chez les Juifs, ou fi les Juifs ont pris chez eux. Il faut s'en rapporter à Philon : il avoue qu'avant la traduction des Septante, les étrangers n'avaient aucune connaiffance des livres de fa nation. Les grands peuples ne peuvent tirer leurs loix & leurs con-

naiſſances d'un petit peuple obſcur & eſclave. Les Juifs n'avaient pas même de livres du tems d'Oſias. On trouva par haſard ſous ſon règne le ſeul exemplaire de la loi qui exiſtât. Ce peuple, depuis qu'il fut captif à Babylone, ne connut d'autre alphabet que le caldéen : il ne fut renommé pour aucun art, pour aucune manufacture de quelque eſpèce qu'elle pût être ; & dans le tems même de Salomon ils étaient obligés de payer chèrement des ouvriers étrangers. Dire que les Egyptiens, les Perſes, les Grecs furent inſtruits par les Juifs, c'eſt dire que les Romains apprirent les arts des Bas-Bretons. Les Juifs ne furent jamais ni phyſiciens, ni géomètres, ni aſtronomes. Loin d'avoir des écoles publiques pour l'inſtruction de la jeuneſſe, leur langue manquait même de terme pour exprimer cette inſtitution. Les peuples du Pérou & du Mexique réglaient bien mieux qu'eux leur année. Leur ſéjour dans Babylone & dans Alexandrie, pendant lequel des particuliers purent s'inſtruire, ne forma le peuple que dans l'art de l'uſure. Ils ne furent jamais frapper des eſpèces : & quand Antiochus Sidètes leur permit d'avoir de la monnoie à leur coin, à peine purent-ils profiter de cette permiſſion pendant quatre ou cinq ans ; encore on prétend que ces eſpèces furent frappées dans Samarie. Delà vient que les médailles juives ſont ſi rares, & preſque toutes fauſſes. Enfin vous ne trouverez en eux qu'un peuple ignorant & barbare, qui joint depuis long-tems la plus ſordide avarice à la plus déteſtable ſuperſtition, & à la plus invincible haine pour tous les peuples qui les tolèrent & qui les enrichiſſent. *Il ne faut pourtant pas les brûler.*

# DU SIÈCLE DE CONSTANTIN.

PARMI les ſiècles qui ſuivent celui d'Auguſte, vous avez raiſon de diſtinguer celui de Conſtantin. Il eſt à jamais célèbre, par les grands changemens qu'il apporta ſur la terre. Il commençait, il eſt vrai, à ramener la barbarie : non-ſeulement on ne retrouvait plus des Cicerons, des Horaces, & des Virgiles ; mais il n'y avait pas même de Lucains, ni de Sénèques ; pas un hiſtorien ſage & exact : on ne voit que des ſatyres ſuſpectes, ou des panégyriques encore plus haſardés.

Les chrétiens commençaient alors à écrire l'hiſtoire ; mais ils n'avaient pris ni Tite-Live, ni Thucidide pour modèle. Les ſectateurs de l'ancienne religion de l'empire n'écrivaient ni avec plus d'éloquence, ni avec plus de vérité. Les deux partis animés l'un contre l'autre n'examinaient pas bien ſcrupuleuſement les calomnies dont on chargeait leurs adverſaires. Delà vient que le même homme eſt regardé tantôt comme un dieu tantôt comme un monſtre.

La décadence en toute choſe, & dans les moindres arts mécaniques, comme dans l'éloquence & dans la vertu, arriva après Marc-Aurèle. Il avait été le dernier empereur de cette ſecte ſtoïque qui élevait l'homme au-deſſus de lui-même, en le rendant dur pour lui ſeul, & compatiſſant pour les autres. Ce ne fut plus depuis la mort de cet empereur, vraiment philoſophe, que tyrannie & confuſion. Les ſoldats diſpoſaient ſouvent de l'empire. Le ſénat tomba dans un tel mépris, que du tems de Galien il fut défendu par une loi expreſſe aux ſénateurs d'aller à la guerre. On vit à la fois trente chefs de partis prendre le titre d'empereur, dans trente provinces de l'empire. Les barbares fondaient déjà de tous côtés au milieu du troi-

ſième ſiècle ſur cet empire déchiré. Cependant il ſubſiſta par la ſeule diſcipline militaire qui l'avait fondé.

Pendant tous ces troubles le chriſtianiſme s'établiſſait par degrés, ſurtout en Egypte, dans la Syrie, & ſur les côtes de l'Aſie mineure. L'empire romain admettait toute ſorte de religions, ainſi que toute ſorte de ſectes philoſophiques. On permettait le culte d'Oſiris : on laiſſait même aux Juifs de grands privilèges malgré leurs révoltes : mais les peuples s'élevèrent ſouvent dans les provinces contre les chrétiens. Les magiſtrats les perſécutaient ; & on obtint même ſouvent contr'eux des édits émanés des empereurs. Il ne faut pas être étonné de cette haine générale qu'on portait d'abord au chriſtianiſme, tandis qu'on tolérait tant d'autres religions. C'eſt que ni les Egyptiens, ni les Juifs, ni les adorateurs de la déeſſe de Syrie, & de tant d'autres dieux étrangers, ne déclaraient une guerre ouverte aux dieux de l'empire. Ils ne s'élevaient point contre la religion dominante ; mais un des premiers devoirs des chrétiens étaient d'exterminer le culte reçu dans l'empire. Les prêtres des dieux jetaient des cris quand ils voyaient diminuer les ſacrifices, & les offrandes ; le peuple toujours fanatique, & toujours emporté, ſe ſoulevait contre les chrétiens : cependant pluſieurs empereurs les protégèrent. Adrien défendit expreſſément qu'on les perſécutât. Marc-Aurèle ordonna qu'on ne les pourſuivît point pour cauſe de religion. Caracalla, Héliogabale, Alexandre, Philippe, Galien, leur laiſsèrent une liberté entière ; ils avaient au troiſième ſiècle des égliſes publiques très-fréquentées, & très-riches ; & leur liberté fut ſi grande, qu'ils tinrent ſeize conciles dans ce ſiècle. Le chemin des dignités étant fermé aux premiers chrétiens, qui étaient preſque tous d'une condition obſcure, ils ſe jetèrent dans le commerce, & il y en eut qui amaſsèrent de grandes richeſſes. C'eſt la reſſource de toutes les ſociétés qui ne peuvent avoir de charges dans l'état : c'eſt ainſi qu'en ont

ufé les calviniftes en France, tous les non-conformiftes en Angleterre, les catholiques en Hollande, les arminiens en Perfe, les Banians dans l'Inde, & les Juifs dans toute la terre. Cependant à la fin la tolérance fut fi grande, & les mœurs du gouvernement fi douces, que les chrétiens furent admis à tous les honneurs & à toutes les dignités. Ils ne facrifiaient point aux dieux de de l'empire ; on ne s'embarraffait pas s'ils allaient aux temples, ou s'ils les fuyaient ; il y avait parmi les Romains une liberté abfolue fur les exercices de leur religion ; perfonne ne fut jamais forcé de les remplir. Les chrétiens jouiffaient donc de la même liberté que les autres : il eft fi vrai qu'ils parvinrent aux honneurs, que Dioclétien & Galérius les en privèrent en 303, dans la perfécution dont nous parlerons.

Il faut adorer la providence dans toutes fes voies ; mais je me borne, felon vos ordres, à l'hiftoire politique.

Manès fous le règne de Probus, vers l'an 278 forma une religion nouvelle dans Alexandrie. Cette fecte était compofée des anciens principes des Perfans, & de quelques dogmes du chriftianifme. Probus & fon fucceffeur Carus laifsèrent en paix Manès & les chrétiens. Numérien leur laiffa une liberté entière. Dioclétien protégea les chrétiens, & toléra les manichéens, pendant douze années : mais en 296 il donna un édit contre les manichéens, & les profcrivit comme des ennemis de l'empire attachés aux Perfes. Les chrétiens ne furent point compris dans l'édit ; ils demeurèrent tranquilles fous Dioclétien, & firent une profeffion ouverte de leur religion dans tout l'empire, jufqu'aux deux dernières années du règne de ce prince.

Pour achever l'efquiffe du tableau que vous demandez, il faut vous repréfenter quel était alors l'empire romain. Malgré toutes les fecouffes intérieures & étrangères, malgré les incurfions des barbares, il comprenait

tout ce que posséde aujourd'hui le ſultan des Turcs, excepté l'Arabie ; tout ce que posséde la maiſon d'Autriche en Allemagne, & toutes les provinces d'Allemagne juſqu'à l'Elbe, l'Italie, la France, l'Eſpagne, l'Angleterre & la moitié de l'Ecoſſe ; toute l'Afrique, juſqu'au déſert de Dara, & même les iſles Canaries. Tant de pays étaient tenus ſous le joug par des corps d'armée moins conſidérables que l'Allemagne & la France n'en mettent aujourd'hui ſur pied quand elles ſont en guerre.

Cette grande puiſſance s'affermit & s'augmenta même depuis Céſar juſqu'à Théodoſe, autant par les loix, par la police, & par les bienfaits, que par les armes & par la terreur. C'eſt encore un ſujet d'étonnement, qu'aucun de ces peuples conquis n'ait pu, depuis qu'ils ſe gouvernent par eux-mêmes, ni conſtruire des grands chemins, ni élever des emphithéatres & des bains publics, tels que leurs vainqueurs leur en donnèrent. Des contrées qui ſont aujourd'hui preſque barbares & déſertes, étaient peuplées & policées : telles furent l'Epire, la Macédoine, la Theſſalie, l'Illyrie, la Pannonie, ſurtout l'Aſie mineure, & les côtes de l'Afrique ; mais auſſi il s'en fallait beaucoup que l'Allemagne, la France & l'Angleterre fuſſent ce qu'elles ſont aujourd'hui. Ces trois états ſont ceux qui ont le plus gagné à ſe gouverner par eux-mêmes, encore a-t-il fallu près de douze ſiècles pour mettre ces royaumes dans l'état floriſſant où nous les voyons ; mais il faut avouer que tout le reſte a beaucoup perdu à paſſer ſous d'autres loix. Les ruines de l'Aſie mineure & de la Grèce, la dépopulation de l'Egypte, & de la barbarie de l'Afrique, atteſtent aujourd'hui la grandeur romaine. Le grand nombre des villes floriſſantes qui couvraient ces pays, eſt changé en villages malheureux ; & le terrain même eſt devenu ſtérile ſous les mains des peuples abrutis.

Il faut maintenant tâcher de vous donner quelques

éclairciſſemens ſur Dioclétien, qui fut un des plus puiſſans empereurs de Rome, & dont on a dit tant de mal & tant de bien.

## DE DIOCLÉTIEN.

APRÈS pluſieurs règnes faibles, ou tyranniques, l'empire eut un bon empereur dans Probus ; & les légions le maſſacrèrent. Ils élurent Carus, qui fut tué d'un coup de tonnerre vers le Tygre, lorſqu'il faiſait la guerre aux Perſes. Son fils Numérien fut proclamé par les ſoldats. Les hiſtoriens nous diſent ſérieuſement, qu'à force de pleurer la mort de ſon père il en perdit preſque la vue, & qu'il fut obligé en faiſant la guerre de demeurer toujours entre quatre rideaux. Son beau-père, nommé Aper, le tua dans ſon lit pour ſe mettre ſur le trône : mais un druide avait prédit dans les Gaules à Dioclétien, l'un des généraux de l'armée, qu'il ſerait immédiatement empereur après avoir tué un ſanglier ; or un ſanglier ſe nomme en latin *Aper.* Dioclétien aſſembla l'armée, tua de ſa main Aper en préſence des ſoldats, & accomplit ainſi la prédiction du druide. Les hiſtoriens qui rapportent cet oracle méritaient de ſe nourrir du fruit de l'arbre que les druides révéraient. Il eſt certain que Dioclétien tua le beau-père de ſon empereur : ce fut là ſon premier droit au trône : le ſecond c'eſt que Numérien avait un frère nommé Carin, qui était auſſi empereur, & qui s'étant oppoſé à l'élévation de Dioclétien, fut tué par un des tribuns de ſon armée. Voilà les droits de Dioclétien à l'empire. Depuis long-tems il n'y en avait guère d'autres.

Il était originaire de Dalmatie, de la petite ville Dioclée dont il avait pris le nom. S'il eſt vrai que ſon père

père ait été un laboureur, & que lui-même dans sa jeunesse ait été l'esclave d'un sénateur nommé Anulinus, c'est-là son plus bel éloge : il ne pouvait devoir son élévation qu'à lui-même : il est bien clair qu'il s'était concilié l'estime de son armée, puisqu'on oublia sa naissance pour lui donner le diadême. Lactance, auteur chrétien, mais un peu partial, prétend que Dioclétien était le plus grand poltron de l'empire. Il n'y a guère d'apparence que des soldats Romains aient choisi un poltron pour les gouverner ; & que ce poltron eût passé par tous les degrés de la milice. Le zèle de Lactance contre un empereur payen est très-louable, mais il n'est pas adroit.

Dioclétien contint en maître pendant vingt années ces fières légions, qui défaisaient leurs empereurs avec autant de facilité qu'elles les faisaient : c'est encore une preuve, malgré Lactance, qu'il fut aussi grand prince que brave soldat. L'empire reprit bientôt sous lui sa première splendeur. Les Gaulois, les Africains, les Egyptiens, les Anglais soulevés en divers tems, furent tous remis sous l'obéissance de l'empire : les Perses mêmes furent vaincus. Tant de succès au dehors, une administration encore plus heureuse au dedans, des loix aussi humaines que sages qu'on voit encore dans le *Code Justinien*, Rome, Milan, Autun, Nicomédie, Carthage, embellies par sa munificence ; tout lui concilia le respect & l'amour de l'Orient & de l'Occident, au point que deux cent quarante ans après sa mort on comptait encore & on datait de la première année de son règne, comme on comptait auparavant depuis la fondation de Rome. C'est ce qu'on appelle l'*ère de Dioclétien* ; on l'a appellée aussi l'*ère des martyrs* : mais c'est se tromper évidemment de dix-huit années ; car il est certain qu'il ne persécuta aucun chrétien pendant dix-huit ans. Il en était si éloigné, que la première chose qu'il fit étant empereur, ce fut de donner une compagnie de gardes prétoriennes à un chrétien nommé Sébastien, qui est au catalogue des saints.

Il ne craignit point de se donner un collègue à l'empire dans la personne d'un soldat de fortune comme lui ; c'était Maximien Hercule son ami. La conformité de leurs fortunes avait fait leur amitié. Maximien Hercule était aussi né de parens obscurs & pauvres, & s'était élevé comme Dioclétien de grade en grade par son courage. On n'a pas manqué de reprocher à ce Maximien d'avoir pris le surnom d'Hercule, & à Dioclétien d'avoir accepté celui de Jovien. On ne daigne pas s'appercevoir que nous avons tous les jours des gens d'église qui s'appellent *Hercule*, & des bourgeois qui s'appellent *César* & *Auguste.*

Dioclétien créa encore deux Césars ; le premier fut un autre Maximien surnommé *Galérius*, qui avait commencé par être gardeur de troupeaux. Il semblait que Dioclétien, le plus fier & le plus fastueux des hommes, lui qui le premier introduisit de se faire baiser les pieds, mit sa grandeur à placer sur le trône des césars, des hommes nés dans la condition la plus abjecte. Un esclave & deux paysans étaient à la tête de l'empire, & jamais il ne fut plus florissant.

Le second césar qu'il créa était d'une naissance distinguée ; c'était Constance Chlore, petit-neveu par sa mère de l'empereur Claude II. L'empire fut gouverné par ces quatre princes. Cette association pouvait produire par année quatre guerres civiles ; mais Dioclétien sut tellement être le maître de ses associés, qu'il les obligea toujours à le respecter, & même à vivre unis entr'eux. Ces princes avec le nom de Césars n'étaient au fond que ses premiers sujets ; on voit qu'il les traitait en maître absolu ; car lorsque le césar Galérius ayant été vaincu par les Perses vint en Mésopotamie lui rendre compte de sa défaite, il le laissa marcher l'espace d'un mille auprès de son char, & ne le reçut en grace que quand il eut réparé sa faute & son malheur.

Galère les répara en effet l'année d'après en 297 d'une manière bien signalée. Il battit le roi de Perse en per-

ſonne. Ces rois de Perſe ne s'étaient point corrigés depuis la bataille d'Arbelles, de mener dans leurs armées leurs femmes, leurs filles & leurs eunuques. Galère prit comme Alexandre la femme & toute la famille du roi de Perſe, & les traita avec le même reſpect. La paix fut auſſi glorieuſe que la victoire : les vaincus cédèrent cinq provinces aux Romains, des ſables de Palmyrène juſqu'à l'Arménie.

Dioclétien & Galère allèrent à Rome étaler un triomphe inouï juſqu'alors : c'était la première fois qu'on montrait au peuple Romain la femme d'un roi de Perſe & ſes enfans enchaînés. Tout l'empire était dans l'abondance & dans la joie. Dioclétien en parcourait toutes les provinces ; il allait de Rome en Egypte, en Syrie, dans l'Aſie mineure : ſa demeure ordinaire n'était point à Rome ; c'était à Nicomédie près du Pont-Euxin, ſoit pour veiller de plus près ſur les Perſes & ſur les barbares, ſoit qu'il s'affectionnât à un ſéjour qu'il avait embelli.

Ce fut au milieu de ces proſpérités que Galère commença la perſécution contre les chrétiens. Pourquoi les avait-on laiſſé en repos juſques-là, & pourquoi furent-ils maltraités alors ? Euſèbe dit qu'un centurion de la légion Trajane nommé Marcel, qui ſervait dans la Mauritanie, aſſiſtant avec ſa troupe à une fête qu'on donnait pour la victoire de Galère, jeta par terre ſa ceinture militaire, ſes armes & ſa baguette de ſarment qui était la marque de ſon office, diſant tout haut qu'il était chrétien, & qu'il ne voulait pas ſervir des payens. Cette déſertion fut punie de mort par le conſeil de guerre. C'eſt-là le premier exemple avéré de cette perſécution ſi fameuſe. Il eſt qu'il y avait un grand nombre de chrétiens dans les armées de l'empire ; & l'intérêt de l'état demandait qu'une déſertion publique ne fût point autoriſée. Le zèle de Marcel était très-pieux, mais il n'était pas raiſonnable. Si dans la fête qu'on donnait en Mauritanie on mangeait des viandes offertes aux dieux de l'empire, la loi n'or-

donnait point à Marcel d'en manger ; le christianisme ne lui ordonnait point de donner l'exemple de la sédition; & il n'y a point de pays au monde, où l'on ne punît une action si téméraire.

Cependant depuis l'aventure de Marcel, il ne paraît pas qu'on ait recherché les chrétiens jusqu'à l'an 303. Ils avaient à Nicomédie une superbe église cathédrale vis-à-vis du palais, & même beaucoup plus élevée. Les historiens ne nous disent point les raisons pour lesquelles Galère demanda instamment à Dioclétien qu'on abattît cette église ; mais ils nous apprennent que Dioclétien fut très-long-tems à se déterminer : il résista près d'une année. Il est bien étrange qu'après cela ce soit lui qu'on appelle *persécuteur*. Enfin, en 303 l'église fut abattue ; & on afficha un édit par lequel les chrétiens seraient privés de tout honneur & de toute dignité. Puisqu'on les en privait, il est évident qu'ils en avaient. Un chrétien arracha & mit en piéces publiquement l'édit impérial : ce n'était pas là un acte de religion ; c'était un emportement de révolte. Il est donc très-vraisemblable qu'un zèle indiscret, & qui n'était pas selon la science, attira cette persécution funeste. Quelque tems après le palais de Galère brûla; il en accusa les chrétiens ; & ceux-ci accusèrent Galère d'avoir mis lui-même le feu à son palais, pour avoir un prétexte de les calomnier. L'accusation de Galère paraît fort injuste; celle qu'on intente contre lui ne l'est pas moins ; car l'édit étant déjà porté, de quel nouveau prétexte avait-il besoin ? S'il lui avait fallu en effet une nouvelle raison pour engager Dioclétien à persécuter, ce serait seulement une nouvelle preuve de la peine qu'eut Dioclétien à abandonner les chrétiens qu'il avait toujours protégés ; cela ferait voir évidemment qu'il avait fallu de nouveaux ressorts pour le déterminer à la violence.

Il paraît certain qu'il y eut beaucoup de chrétiens tourmentés dans l'empire. Mais il est difficile de concilier avec les loix romaines tous ces tourmens recherchés,

toutes ces mutilations, ces langues arrachées, ces membres coupés & grillés, & tous ces attentats à la pudeur faits publiquement contre l'honnêteté publique. Aucune loi romaine n'ordonna jamais de tels supplices. Il se peut que l'aversion des peuples contre les chrétiens les ait portés à des excès horribles; mais on ne trouve nulle part que ces excès aient été ordonnés par les empereurs ni par le sénat.

Il est bien vraisemblable que la juste douleur des chrétiens se répandît en plaintes exagérées. *Les actes sincères* nous racontent que l'empereur étant dans Antioche, le préteur condamna un petit enfant nommé Romain à être brûlé; que des Juifs présens à ce supplice se mirent méchamment à rire, en disant; *Nous avons eu autrefois trois petits enfans, Sidrac, Midrac & Abdenago, qui ne brûlèrent point dans la fournaise ardente, mais ceux-ci y brûlent.* Dans l'instant, pour confondre les Juifs, une grande pluie éteignit le bûcher; & le petit garçon en sortit sain & sauf, en demandant, *Où est donc le feu? Les actes sincères* ajoutent que l'empereur le fit délivrer, mais que le juge ordonna qu'on lui coupât la langue. Il n'est guère possible de croire qu'un juge ait fait couper la langue à un petit garçon à qui l'empereur avait pardonné.

Ce qui suit est plus singulier. On prétend qu'un vieux médecin chrétien nommé Ariston, qui avait un bistouri tout prêt, coupa la langue de l'enfant pour faire sa cour au préteur. Le petit Romain fut aussi-tôt renvoyé en prison. Le géolier lui demanda de ses nouvelles. L'enfant raconta fort au long comment un vieux médecin lui avait coupé la langue. Il faut noter que le petit avant cette opération était extrêmement bégue, mais qu'alors il parlait avec une volubilité merveilleuse. Le géolier ne manqua pas d'aller raconter ce miracle à l'empereur. On fit venir le vieux médecin; il jura que l'opération avait été faite dans les règles de l'art, & montra la langue de

l'enfant qu'il avait conſervée proprement dans uue boîte comme une relique. *Qu'on faſſe venir*, dit-il, *le premier venu, je m'en vais lui couper la langue en préſence de votre majeſté, & vous verrez s'il pourra parler.* La propoſition fut acceptée. On prit un pauvre homme à qui le médecin coupa juſte autant de langue qu'il en avait coupé au petit enfant ; l'homme mourut ſur le champ.

Je veux croire que les *actes* qui rapportent ce fait, ſont auſſi *ſincères* qu'ils en portent le titre : mais ils ſont encore plus ſimples que ſincères ; & il eſt bien étrange que Fleuri dans ſon *hiſtoire eccléſiaſtique* rapporte un ſi prodigieux nombre de faits ſemblables, bien plus propres au ſcandale qu'à l'édification.

Vous remarquerez encore que dans cette année 303, où l'on prétend que Dioclétien était préſent à toute cette belle aventure dans Antioche, il était à Rome, & qu'il paſſa toute l'année en Italie. On dit que ce fut à Rome en ſa préſence que St. Geneſt comédien ſe convertit ſur le théâtre, en jouant une comédie contre les chrétiens. Cette comédie montre bien que le goût de Plaute & de Térence ne ſubſiſtait plus. Ce qu'on appelle aujourd'hui *la comédie* ou *la farce italienne*, ſemble avoir pris naiſſance dans ce tems-là. St. Geneſt repréſentait un malade : le médecin lui demandait ce qu'il avait : *Je me ſens peſant*, dit Geneſt : *Veux-tu que nous te rabotions pour te rendre plus léger*? lui dit le médecin : *Non*, répond Geneſt, *je veux mourir chrétien pour reſſuſciter avec une belle taille.* Alors des acteurs habillés en prêtres & en exorciſtes viennent pour le baptiſer ; dans le moment Geneſt devient en effet chrétien ; & au-lieu d'achever ſon rôle, il ſe mit à prêcher l'empereur & le peuple. Ce ſont encore les *actes ſincères* qui rapportent ce miracle.

Il eſt certain qu'il y eut beaucoup de vrais martyrs : mais auſſi il n'eſt pas vrai que les provinces fuſſent inondées de ſang, comme on ſe l'imagine. Il eſt fait mention d'environ deux cents martyres, vers ces der-

niers tems de Dioclétien, dans toute l'étendue de l'empire Romain ; & il eſt avéré, par les lettres de Conſtantin même, que Dioclétien eut bien moins de part à la perſécution que Galère.

Dioclétien tomba malade cette année ; & ſe ſentant affaibli, il fut le premier qui donna au monde l'exemple de l'abdication de l'empire. Il n'eſt pas aiſé de ſavoir ſi cette abdication fut forcée ou non. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'ayant recouvré ſa ſanté, il vécut encore neuf ans, auſſi honoré que paiſible dans ſa retraite de Salone au pays de ſa naiſſance. Il diſait qu'il n'avait commencé à vivre que du jour de ſa retraite ; & lorſqu'on le preſſa de remonter ſur le trône, il répondit que le trône ne valait pas la tranquillité de ſa vie, & qu'il prenait plus de plaiſir à cultiver ſon jardin, qu'il n'en avait eu à gouverner la terre. Que conclurez-vous de tous ces faits, ſinon, qu'avec de très-grands défauts il régna en grand empereur, & qu'il acheva ſa vie en philoſophe ?

## *DE CONSTANTIN.*

JE ne vous parlerai point ici de la confuſion qui agita l'empire depuis l'abdication de Dioclétien. Il y eut après ſa mort ſix empereurs à la fois. Conſtantin triompha d'eux tous, changea la religion & l'empire, & fut l'auteur non-ſeulement de cette grande révolution, mais de toutes celles qu'on a vues depuis dans l'Occident. Vous voudriez ſavoir quel était ſon caractère : demandez-le à Julien, à Zozime, à Sozomène, à Victor : ils vous diront qu'il agit d'abord en grand prince, enſuite en voleur public, & que la dernière partie de ſa vie fut d'un voluptueux, d'un efféminé, & d'un prodigue. Ils le peindront toujours ambitieux, cruel, & ſanguinaire. Demandez-le

à Eusèbe, à Grégoire de Nazianze, à Lactance : ils vous diront que c'était un homme parfait. Entre ces deux extrêmes il n'y a que les faits avérés qui puissent vous faire trouver la vérité. Il avait un beau-père, il l'obligea de se pendre; il avait un beau-frère, il le fit étrangler; il avait un neveu de douze à treize ans, il le fit égorger; il avait un fils aîné, il lui fit couper la tête; il avait une femme, il la fit étouffer dans un bain. Un vieil auteur Gaulois dit, *qu'il aimait à faire maison nette.*

Si vous ajoutez à toutes ces affaires domestiques, qu'ayant été sur les bords du Rhin, à la chasse de quelque horde de Francs qui habitaient dans ces quartiers-là, & ayant pris leurs rois, qui probablement étaient de la famille de notre Pharamond & de notre Clodion le chevelu, il les exposa aux bêtes pour son divertissement; Vous pourrez inférer de tout cela sans craindre de vous tromper, que ce n'était pas l'homme du monde le plus accommodant.

Examinons à présent les principaux événemens de son règne. Son père Constance Chlore était au fond de l'Angleterre, où il avait pris pour quelques mois le titre d'empereur. Constantin était à Nicomédie, auprès de l'empereur Galère; il lui demanda la permission d'aller trouver son père qui était malade; Galère n'en fit aucune difficulté : Constantin partit avec les relais de l'empire qu'on appellait *veredarii.* On pourrait dire qu'il était aussi dangereux d'être cheval de poste, que d'être de la famille de Constantin; car il faisait couper les jarrets à tous les chevaux après s'en être servi, de peur que Galère ne revoquât sa permission, & ne le fit revenir à Nicomédie. Il trouva son père mourant, & se fit reconnaître empereur par le petit nombre de troupes romaines qui étaient alors en Angleterre.

Une élection d'un empereur romain faite à Yorck par cinq ou six mille hommes, ne devait guère paraître légitime à Rome : il y manquait au moins la formule de *senatus*

*populusque Romanus*. Le sénat, le peuple & les gardes prétoriennes élurent d'un consentement unanime Maxence, fils du césar Maximien Hercule, déjà césar lui-même, & frère de cette Fausta que Constantin avait épousée, & qu'il fit depuis étouffer. Ce Maxence est appellé *tyran*, *usurpateur*, par nos historiens, qui sont toujours pour les gens heureux. Il était le protecteur de la religion payenne, contre constantin qui déjà commençait à se déclarer pour les chrétiens. Payen & vaincu, il fallait bien qu'il fût un homme abominable.

Eusèbe nous dit que Constantin en allant à Rome combattre Mazence, vit dans les nuées, aussi-bien que toute son armée, la grande enseigne des empereurs nommée le Labarum, surmontée d'un platin, ou d'un grand R grec, avec une croix en sautoir, & deux mots grecs qui signifiaient, *Tu vaincras par ceci*. Quelques auteurs prétendent que ce signe lui apparut à Besançon, d'autres disent à Cologne, quelques-uns à Trêves, d'autres à Troyes. Il est étrange que le ciel se soit expliqué en grec dans tous ces pays-là. Il eût paru plus naturel aux faibles lumières des hommes, que ce signe eût paru en Italie le jour de la bataille; mais alors il eût fallu que l'inscription eût été en latin. Un savant antiquaire nommé Loisel a réfuté cette antiquité; mais on l'a traité de scélérat.

On pourrait cependant considérer que cette guerre n'était pas une guerre de religion, que Constantin n'était pas un saint, qu'il est mort soupçonné d'être arien, après avoir persécuté les orthodoxes; & qu'ainsi on n'a pas un intérêt bien évident à soutenir ce prodige.

Après sa victoire, le sénat s'empressa d'adorer le vainqueur & de détester la mémoire du vaincu. On se hâta de dépouiller l'arc de triomphe de Marc-Aurèle, pour orner celui de Constantin; on lui dressa une statue d'or, ce qu'on ne faisait que pour les dieux; il la reçut malgré le Labarum, & reçut encore le titre de grand-pontife, qu'il garda toute sa vie. Son premier soin, à ce que disent Na-

zaire & Zozime, fut d'exterminer toute la race du tyran & ses principaux amis; après quoi il assista très-humainement aux spectacles & aux jeux publics.

Le vieux Dioclétien était mourant alors dans sa retraite de Salone. Constantin aurait pu ne se pas tant presser d'abattre ses images dans Rome; il eût pu se souvenir que cet empereur oublié avait été le bienfaicteur de son père, & qu'il lui devait l'empire. Vainqueur de Maxence, il lui restait à se défaire de Licinius son beau-frère, auguste comme lui; & Licinius songeait à se défaie de Constantin, s'il pouvait. Cependant leurs querelles n'éclatant pas encore, ils donnèrent conjointement en 313 à Milan le fameux édit de liberté de conscience. *Nous donnons*, disent-ils, *à tout le monde la liberté de suivre telle religion que chacun voudra, afin d'attirer la bénédiction du ciel sur nous & sur tous nos sujets; nous déclarons que nous avons donné aux chrétiens la faculté libre & absolue d'observer leur religion; bien entendu que tous les autres auront la même liberté, pour maintenir la tranquillité de notre règne.* On pourrait faire un livre sur un tel édit; mais je ne veux pas seulement y hasarder deux lignes.

Constantin n'était pas encore chrétien. Licinius son collègue ne l'était pas non plus. Il y avait encore un empereur ou un tyran à exterminer; c'était un payen déterminé, nommé Maximin. Licinius le combattit avant de combattre Constantin. Le ciel lui fut encore plus favorable qu'à Constantin même, car celui-ci n'avait eu que l'apparition d'un étendart, & Licinius eut celle d'un ange. Cet ange lui apprit une prière avec laquelle il vaincrait sûrement le barbare Maximin. Licinius la mit par écrit, la fit réciter trois fois à son armée, & remporta une victoire complette. Si ce Licinius, beau-frère de Constantin, avait régné heureusement, on n'aurait parlé que de son ange: mais Constantin l'ayant fait pendre, ayant égorgé son jeune fils, & devenu maître

abſolu de tout, on ne parle que du Labarum de Conſtantin.

On croit qu'il fit mourir ſon fils aîné Criſpus, & ſa femme Fauſta, la même année qu'il aſſembla le concile de Nicée. Zozime, & Sozomène prétendent que les prêtres des dieux lui ayant dit qu'il n'y avait pas d'expiations pour de ſi grands crimes, il fit alors profeſſion ouverte du chriſtianiſme, & démolit pluſieurs temples dans l'Orient. Il n'eſt guère vraiſemblable que des pontifes payens euſſent manqué une ſi belle occaſion d'amener à eux leur grand-pontife qui les abandonnait. Cependant il n'eſt pas impoſſible qu'il s'en fût trouvé quelques-uns de ſévères; il y a partout des hommes difficiles. Ce qui eſt bien plus étrange, c'eſt que Conſtantin chrétien n'ait fait aucune pénitence de ſes parricides. Ce fut à Rome qu'il commit cette barbarie; & depuis ce tems le ſéjour de Rome lui devint odieux; il la quitta pour jamais, & alla fonder Conſtantinople. Comment oſe-t-il dire, dans un de ſes reſcrits, qu'il tranſporte le ſiége de l'empire à Conſtantinople *par ordre de* DIEU *même*? n'eſt-ce pas ſe jouer impudemment de la Divinité & des hommes? Si DIEU lui avait donné quelque ordre, ne lui aurait-il pas donné celui de ne point aſſaſſiner ſa femme & ſon fils?

Dioclétien avait déjà donné l'exemple de la tranſlation de l'empire vers les côtes de l'Aſie. Le faſte, le deſpotiſme & les mœurs aſiatiques effarouchaient encore les Romains, tout corrompus & tout eſclaves qu'ils étaient. Les empereurs n'avaient oſé ſe faire baiſer les pieds dans Rome, & introduire une foule d'eunuques dans leurs palais; Dioclétien commença dans Nicomédie, & Conſtantin acheva dans Conſtantinople, de mettre la cour romaine ſur le pied de celle des Perſes. Rome languit dès-lors dans la décadence. L'ancien eſprit romain tomba avec elle. Ainſi Conſtantin fit à l'empire le plus grand mal qu'il pouvait lui faire.

De tous les empereurs ce fut sans contredit le plus absolu. Auguste avait laissé une image de liberté : Tibère, Néron même, avaient ménagé le sénat & le peuple Romain. Constantin ne ménagea personne. Il avait affermi d'abord sa puissance dans Rome, en cassant ces fiers prétoriens, qui se croyaient les maîtres des empereurs. Il separa entiérement la robe & l'épée. Les dépositaires des loix écrasés alors par le militaire, ne furent plus que des jurisconsultes esclaves. Les provinces de l'empire furent gouvernées sur un plan nouveau. La grande vue de Constantin était d'être le maître en tout ; il le fut dans l'église comme dans l'état. On le voit convoquer & ouvrir le concile de Nicée, entrer au milieu des pères tout couvert de pierreries, le diadême sur la tête, prendre la première place, exiler indifféremment, tantôt Arius, tantôt St. Athanase. Il se mettait à la tête du christianisme sans être chrétien : car c'était ne pas l'être dans ce tems-là, que de n'être pas baptisé ; il n'était que catéchumène. L'usage même d'attendre les approches de la mort pour se faire plonger dans l'eau de régénération, commençait à s'abolir pour les particuliers. Si Constantin, en différant son baptême jusqu'à la mort, crut pouvoir tout faire impunément, dans l'espérance d'une expiation entière, il était triste pour le genre humain, qu'une telle opinion eût été mise dans la tête d'un homme tout-puissant.

## DE JULIEN.

QU'ON ſuppoſe un moment que Julien a quitté les faux dieux pour la religion chrétienne ; qu'alors on examine en lui l'homme, le philoſophe, & l'empereur, & qu'on cherche le prince qu'on oſera lui préférer. Il n'y a pas encore long-tems qu'on ne citait ſon nom qu'avec l'épithète d'*apoſtat*; & c'eſt peut-être le plus grand effort de la raiſon, qu'on ait enfin ceſſé de le déſigner de ce ſurnom injurieux. Les bonnes études ont amené l'eſprit de tolérance chez les ſavans. Qui croirait que dans un mercure de Paris de l'année 1741, l'auteur reprend vivement un écrivain d'avoir manqué aux bienſéances les plus communes, en appellant cet empereur Julien l'apoſtat ? Il y a cent ans que quiconque ne l'eût pas traité d'*apoſtat*, eût été traité d'*athée.*

Ce qui eſt très-ſingulier & très-vrai, c'eſt que ſi vous faites abſtraction de ſon malheureux changement, ſi vous ne ſuivez cet empereur ni dans les égliſes chrétiennes, ni aux temples idolâtres ; ſi vous le ſuivez dans ſa maiſon, dans les camps, dans les batailles, dans ſes mœurs, dans ſa conduite, dans ſes écrits ; vous le trouvez partout égal à Marc-Aurèle. Ainſi cet homme qu'on a peint abominable, eſt peut-être le premier des hommes, ou du moins le ſecond. Toujours ſobre, toujours tempérant, n'ayant jamais eu de maîtreſſes, couchant ſur une peau d'ours, & y donnant, à regret encore, peu d'heures au ſommeil, partageant ſon tems entre l'étude & les affaires ; généreux, capable d'amitié, ennemi du faſte ; on l'eût admiré ; s'il n'eût été que particulier.

Si on regarde en lui le héros, on le voit toujours à la tête des troupes, rétabliſſant la diſcipline militaire ſans rigueur, aimé des ſoldats, & les contenant ; conduiſant

presque toujours à pied ses armées, & leur donnant l'exemple de toutes les fatigues ; toujours victorieux dans toutes ses expéditions jusqu'au dernier moment de sa vie, & mourant enfin en faisant fuir les Perses. Sa mort fut d'un héros, & ses dernières paroles d'un philosophe : *Je me soumets*, dit-il, *avec joie aux décrets éternels du ciel*, *convaincu que celui qui est épris de la vie quand il faut mourir*, *est plus lâche que celui qui voudrait mourir quand il faut vivre.* Il s'entretient à sa dernière heure de l'immortalité de l'ame ; nuls regrets, nulle faiblesse ; il ne parle que de sa soumission à la providence. Qu'on songe que c'est un empereur de trente-deux ans qui meurt ainsi, & qu'on voie s'il est permis d'insulter sa mémoire.

Si on le considère comme empereur, on le voit refuser le titre de *dominus* qu'affectait Constantin, soulager les peuples, diminuer les impôts, encourager les arts, réduire à soixante & dix onces ces présens de couronnes d'or de trois à quatre cents marcs, que ses prédécesseurs exigeaient de toutes les villes, faire observer les loix, contenir ses officiers & ses ministres, & prévenir toute corruption.

Dix soldats chrétiens complotent de l'assassiner ; ils sont découverts, & Julien leur pardonne. Le peuple d'Antioche qui joignait l'insolence à la volupté, l'insulte ; il ne s'en venge qu'en homme d'esprit, & pouvant lui faire sentir la puissance impériale, il ne fait sentir à ce peuple que la supériorité de son génie. Comparez à cette conduite les supplices que Théodose (dont on a presque fait un saint) étale dans Antioche, tous les citoyens de Thessalonique égorgés pour un sujet à-peu-près semblable ; & jugez entre ces deux hommes.

Grégoire de Nazianze & Théodoret ont cru qu'il fallait le calomnier, parce qu'il avait quitté la religion chrétienne. Ils n'ont pas songé que le triomphe de cette religion était de l'emporter sur un grand-homme, & même

ſur un ſage, après avoir réſiſté aux tyrans. L'un dit qu'il remplit Antioche de ſang, par une vengeance barbare. Comment un fait ſi public eût-il échappé à tous les autres hiſtoriens ? On ſait qu'il ne verſa dans Antioche que le ſang des victimes. Un autre oſe aſſurer qu'avant d'expirer il jeta ſon ſang contre le ciel, & s'écria; *Tu as vaincu, Galiléen.* Comment un conte auſſi inſipide a-t-il pu être accrédité ? Etait-ce contre des chrétiens qu'il combattait ? & une telle action, & de tels mots étaient-ils dans ſon caractère ?

Des eſprits plus ſenſés que les détracteurs de Julien demanderont comment il ſe peut faire, qu'un homme d'état tel que lui, un homme de tant d'eſprit, un vrai philoſophe, pût quitter le chriſtianiſme dans lequel il avait été élevé, pour le paganiſme dont il devait ſentir l'abſurdité & le ridicule. Il ſemble que ſi Julien écouta trop ſa raiſon contre les myſtères de la religion chrétienne, il devait écouter bien davantage cette même raiſon plus éclairée contre les fables des payens.

Peut-être en ſuivant le cours de ſa vie, & en obſervant ſon caractère, on verra ce qui lui inſpira tant d'averſion contre le chriſtianiſme. L'empereur Conſtantin ſon grand-oncle, qui avait mis la nouvelle religion ſur le trône, s'était ſouillé du meurtre de ſa femme, de ſon fils, de ſon beau-frère, de ſon neveu, & de ſon beau-père. Les trois enfans de Conſtantin commencèrent leur funeſte règne par égorger leur oncle & leurs couſins. On ne vit enſuite que des guerres civiles & des meurtres. Le père, le frère aîné de Julien, tous ſes parens, & lui-même encore enfant, furent condamnés à périr par Conſtance ſon oncle. Il échappa à ce maſſacre général. Ses premières années ſe paſsèrent dans l'exil; & enfin il ne dut la conſervation de ſa vie, ſa fortune & le titre de *céſar* qu'à l'impératrice Euſébie femme de ſon oncle Conſtance, qui après avoir eu la cruauté de proſcrire ſon en-

fance, eut l'imprudence de le faire céſar, & enſuite l'imprudence plus grande de le perſécuter.

Il fut témoin d'abord de la hauteur ſingulière avec laquelle un évêque traita Euſébie ſa bienfaitrice. C'était un nommé Léontius évêque de Tripoli. Il fit dire à l'impératrice, qu'il *n'irait point la voir, à moins qu'elle ne le reçût d'une manière conforme à ſon caractère épiſcopal, qu'elle vînt au-devant de lui juſqu'à la porte, qu'elle reçût ſa bénédiction en ſe courbant, & qu'elle ſe tînt debout juſqu'à ce qu'il lui permît de s'aſſeoir.* Les pontifes payens n'en uſaient point ainſi avec les impératrices. Cet orgueil ſi oppoſé au chriſtianiſme dut faire des impreſſions profondes dans l'eſprit d'un jeune homme, amoureux déjà de la philoſophie, & de la ſimplicité.

S'il ſe voyait dans une famille chrétienne, c'était dans une famille fameuſe par des parricides; s'il voyait des évêques de cour, c'étaient des audacieux & des intrigans, qui tous s'anathématiſaient les uns les autres, les partis d'Arius & d'Athanaſe rempliſſaient l'empire de confuſion & de carnage. Les payens au contraire n'avaient jamais eu de querelles de religion. Il eſt donc naturel que Julien, élevé d'ailleurs par des philoſophes payens, fortifiât dans ſon cœur par leurs diſcours l'averſion malheureuſe que les abus de la religion chrétienne lui inſpirèrent pour elle. Les politiques ne furent pas plus ſurpris de voir Julien quitter le chriſtianiſme pour les faux dieux, que devoir Conſtantin quitter les faux dieux pour le chriſtianiſme. Il eſt fort vraiſemblabe que tous les deux changèrent par intérêt d'état, & que cet intérêt ſe mêla dans l'eſprit de Julien à la fierté indocile d'une ame ſtoïque.

Les prêtres payens n'avaient point de dogmes; ils ne demandaient que des ſacrifices; & ces ſacrifices n'étaient point commandés ſous des peines rigoureuſes. Les prêtres ne formaient point un état dans l'état. Voilà bien des motifs pour engager un homme du caractère de Julien

dans un changement d'ailleurs ſi condamnable. Il avait beſoin d'un parti ; & s'il ne ſe fût piqué que d'être ſtoïcien, il aurait eu contre lui les prêtres des deux religions, & tous les faux zélés de l'une & de l'autre. Le peuple n'aurait pu alors ſupporter qu'un prince ſe contentât de l'adoration pure d'un Etre pur, & de l'obſervation de la juſtice. Il fallut opter entre deux partis qui ſe combattaient. Il eſt donc à croire que Julien ſe ſoumit aux cérémonies payennes, comme la plupart des princes & des grands vont dans les temples : ils y ſont menés par le peuple même, & ſont forcés de paraître ſouvent ce qu'ils ne ſont pas. Le ſultan des Turcs doit bénir Omar, le ſophi de Perſe doit bénir Ali : Marc-Aurèle lui-même s'était fait initier aux myſtères d'Eleuſine.

Il ne faut donc pas être ſurpris que Julien ait avili ſa raiſon juſqu'à deſcendre à des pratiques ſuperſtitieuſes : mais on ne peut concevoir que de l'indignation contre Théodoret, qui ſeul de tous les hiſtoriens rapporte qu'il ſacrifia une femme dans le temple de la lune à Cariès. Ce conte infame doit être mis avec ce conte abſurde d'Ammien, que le génie de l'empire apparut à Julien avant ſa mort ; & avec cet autre conte non moins ridicule, que quand Julien voulut faire rebâtir le temple de Jéruſalem, il ſortit de terre des globes de feu qui conſumèrent tous les ouvrages & les ouvriers :

*Iliacos intrà muros peccatur & extrà.*

Les chrétiens & les payens débitaient également des fables ſur Julien : mais les fables des chrétiens ſes ennemis étaient toutes calomnieuſes. Qui pourra jamais ſe perſuader qu'un philoſophe ait immolé une femme à la lune, & déchiré de ſes mains ſes entrailles ? Une telle horreur eſt-elle dans le caractère d'un ſtoïcien rigide.

Il ne fit jamais mourir aucun chrétien ; il ne leur accordait point de faveurs, mais il ne les persécutait pas. Il les laissait jouir de leurs biens comme empereur juste, & écrivait contr'eux comme philosophe. Il leur défendait d'enseigner dans les écoles les auteurs profanes, qu'eux-mêmes voulaient décrier : ce n'était pas être persécuteur. Il leur permettait l'exercice de leur religion, & les empêchait de se déchirer par leurs querelles sanglantes : c'était les protéger. Ils ne devaient donc lui faire d'autre reproche, que de les avoir quittés, de s'être trompé, de s'être fait tort à lui-même. Cependant ils trouvèrent le moyen de rendre exécrable à la postérité un prince dont le nom aurait été cher à l'univers, sans son changement de religion, qui fut la seule tache de ce grand homme.

## *LETTRE SUR LE DANTE.*

VOUS voulez connaître le Dante. Les Italiens l'appellent *divin*, mais c'est une divinité cachée ; peu de gens entendent ses oracles ; il a des commentateurs ; c'est peut-être encore une raison de plus pour n'être pas compris. Sa réputation s'affermira toujours, parce qu'on ne le lit guère. Il y a de lui une vingtaine de traits qu'on sait par cœur : cela suffit pour s'épargner la peine d'examiner le reste.

Ce divin Dante fut, dit-on, un homme assez malheureux. Ne croyez pas qu'il fût divin de son tems, ni qu'il fût prophête chez lui. Il est vrai qu'il fut prieur, non pas prieur de moines, mais prieur de Florence, c'est-à-dire, l'un des sénateurs.

Il était né en 1260, à ce que disent ses compatriotes : Bayle qui écrivait à Roterdam, *currente calamo*, pour

ſon libraire, environ quatre ſiècles entiers après le Dante, le fait naître en 1265, & je n'en eſtime Bayle ni plus ni moins pour s'être trompé de cinq ans : la grande affaire eſt de ne ſe tromper ni en fait de goût, ni en fait de raſonnemens.

Les arts commençaient alors à naître dans la patrie du Dante. Florence était comme Athènes pleine d'eſprit, de grandeur, de légéreté, d'inconſtance, & de factions. La faction blanche avait un grand crédit : elle ſe nommait ainſi du nom de la Signora Bianca. Le parti oppoſé s'intitulait le *Parti des Noirs*, pour mieux ſe diſtinguer des *Blancs*. Ces deux partis ne ſuffiſaient pas aux Florentins. Ils avaient encore les Guelfes, & les Gibelins. La plupart des blancs étaient Gibelins du parti des empereurs, & les noirs penchaient pour les Guelfes attachés aux papes.

Toutes ces factions aimaient la liberté, & faiſaient pourtant ce qu'elles pouvaient pour la détruire. Le pape Boniface VIII voulut profiter de ces diviſions pour anéantir le pouvoir des empereurs en Italie. Il déclara Charles de Valois, frère du roi de France Philippe le bel, ſon vicaire en Toſcane. Le vicaire vint bien armé, chaſſa les Blancs & les Gibelins, & ſe fit déteſter des Noirs & des Guelfes. Le Dante était Blanc & Gibelin : il fut chaſſé des premiers & ſa maiſon raſée. On peut juger delà s'il fut le reſte de ſa vie affectionné à la maiſon de France, & aux papes; on prétend pourtant qu'il alla faire un voyage à Paris, & que pour ſe déſennuyer il ſe fit théologien, & diſputa vigoureuſement dans les écoles. On ajoute que l'empereur Henri VII ne fit rien pour lui, tout Gibelin qu'il était; qu'il alla chez Fréderic d'Arragon roi de Sicile, & qu'il en revint auſſi pauvre qu'il y était allé. Il fut réduit au marquis de Malaſpina, & au grand can de Vérone. Le marquis & le grand can ne le dédommagèrent pas : il mourut pauvre à Ravenne à l'âge de cinquante-ſix ans. Ce fut dans ces divers

lieux qu'il compofa fa comédie de l'*Enfer*, du *Purgatoire* & du *Paradis* : on a regardé ce falmigondis comme un beau poëme épique.

Il trouva d'abord à l'entrée de l'enfer un lion & une louve. Tout-d'un-coup Virgile fe préfente à lui pour l'encourager ; Virgile lui dit qu'il eft né Lombard ; c'eft précifément comme fi Homère difait qu'il eft né Turc. Virgile offre de faire au Dante les honneurs de l'enfer & du purgatoire, & de le mener jufqu'à la porte de St. Pierre ; mais il avoue qu'il ne pourra pas entrer avec lui.

Cependant Caron les paffe tous deux dans fa barque. Virgile lui raconte que peu de tems après fon arrivée en enfer, il y vit un être puiffant qui vint chercher les ames d'Abel, de Noé, d'Abraham, de Moïfe, de David ; en avançant chemin ils découvrent dans l'enfer des demeures très-agréables : dans l'une font Homère, Horace, Ovide & Lucain ; dans une autre on voit Electre, Hector, Enée, Lucrèce, Brutus & le Turc Saladin ; dans une troifième, Socrate, Platon, Hippocrate & l'Arabe Averroës.

Enfin paraît le véritable enfer, où Pluton juge les condamnés. Le voyageur y reconnaît quelques cardinaux, quelques papes, & beaucoup de Florentins. Tout cela eft-il dans le ftyle comique ? Non. Tout eft-il dans le genre héroïque ? Non. Dans quel goût eft donc ce poëme ? Dans un goût bizarre.

Mais il y a des vers fi heureux & fi naïfs, qu'ils n'ont point vieilli depuis quatre cents ans, & qu'ils ne vieilliront jamais. Un poëme d'ailleurs où l'on met des papes en enfer, réveille beaucoup l'attention ; & les commentateurs épuifent toute la fagacité de leur efprit à déterminer au jufte qui font ceux que le Dante a damnés, & à ne pas fe tromper dans une matière fi grave.

On a fondé une chaire, une lecture pour expliquer cet

auteur classique. Vous me demanderez comment l'inquisition ne s'y oppose pas ? Je vous répondrai que l'inquisition entend raillerie en Italie ; elle sait bien que des plaisanteries en vers ne peuvent faire de mal : vous en allez juger par cette petite traduction très-libre d'un morceau du chant vingt-troisième ; il s'agit d'un damné de la connaissance de l'auteur. Le damné parle ainsi :

Je m'appellais le comte de Guidon ;
Je fus sur la terre & soldat & poltron ;
Puis m'enrollai sous Saint François d'Assise,
Afin qu'un jour le bout de son cordon
Me donnât place en la céleste église ;
Et j'y serais sans ce pape félon,
Qui m'ordonna de servir sa féintise,
Et me rendit aux griffes du démon.
Voici le fait. Quand j'étais sur la terre,
Vers Rimini je fis long-tems la guerre,
Moins, je l'avoue, en héros qu'en fripon.
L'art de fourber me fit un grand renom.
Mais quand mon chef eut porté poil grison.
Tems de retraite où convient la sagesse,
Le repentir vint ronger ma vieillesse,
Et j'eus recours à la confession.
O repentir tardif & peu durable !
Le bon Saint Père en ce tems guerroyait,
Non le Soudan, non le Turc intraitable,
Mais les chrétiens, qu'en vrai Turc il pillait.
Or sans respect pour tiare & tonsure,
Pour Saint François, son froc, & sa ceinture ;
Frère, dit-il, il me convient d'avoir
Incessamment Préneste en mon pouvoir.

Conseille-moi, cherche sous ton capuce
Quelque beau tour, quelque gentille astuce,
Pour ajouter en bref à mes états
Ce qui me tente, & ne m'appartient pas.
J'ai les deux clefs du ciel en ma puissance.
De Célestin la dévote imprudence
S'en servit mal, & moi je sais ouvrir
Et refermer le ciel à mon plaisir.
Si tu me sers, ce ciel est ton partage.
Je le servis, & trop bien, dont j'enrage.
Il eut Préneste, & la mort me saisit.
Lors devers moi Saint François descendit,
Comptant au ciel amener ma bonne ame;
Mais Belzébut vint en poste, & lui dit:
Monsieur d'Assise, arrêtez: je réclame
Ce conseiller du Saint Père, il est mien;
Bon Saint François, que chacun ait le sien.
Lors tout penaut le bon homme d'Assise
M'abandonnait au grand diable d'enfer.
Je lui criai: Monsieur de Lucifer,
Je suis un saint, voyez ma robe grise;
Je fus absous par le chef de l'église.
J'aurai toujours, répondit le démon,
Un grand respect pour l'absolution:
On est lavé de ses vieilles sottises,
Pourvu qu'après, autres ne soient commises,
J'ai fait souvent cette distinction
A tes pareils, & grace à l'Italie,
Le diable sait de la théologie.
Il dit, & rit, je ne repliquai rien

A Belzébut ; il raiſonnait trop bien.
Lors il m'enpogne, & d'un bras roide & ferme
Il appliqua ſur ma triſte épiderme
Vingt coups de fouet, dont bien fort il me cuit ;
Que DIEU le rende à Boniface huit !

## *DE LA CHIMÈRE DU SOUVERAIN BIEN.*

LE bonheur eſt une idée abſtraite, compoſée de quelques ſenſations de plaiſir. Platon qui écrivait mieux qu'il ne raiſonnait, imagina ſon *Monde Archétipe*, c'eſt-à-dire, ſon monde original, ſes idées générales du beau, du bien, de l'ordre, du juſte, comme s'il y avait des êtres éternels appellés *ordre*, *bien*, *beau*, *juſte*, dont dérivaſſent les faibles copies de ce qui nous paraît ici-bas, juſte, beau & bon.

C'eſt donc d'après lui que les philoſophes ont recherché le ſouverain bien, comme les chymiſtes cherchent la pierre philoſophale : mais le ſouverain bien n'exiſte pas plus que le ſouverain quarré ou le ſouverain cramoiſi ; il y a des couleurs cramoiſies, il y a des quarrés : mais il n'y a point d'être général qui s'appelle ainſi. Cette chimérique manière de raiſonner a gâté long-tems la philoſophie.

Les animaux reſſentent du plaiſir à faire toutes les fonctions auxquelles ils ſont deſtinés. Le bonheur qu'on imagine ſerait une ſuite non interrompue de plaiſirs : une telle ſérie eſt incompatible avec nos organes, & avec notre deſtination. Il y a un grand plaiſir à manger & à boire, un plus grand plaiſir dans l'union des deux ſexes : mais il eſt clair que ſi l'homme mangeait toujours, ou était toujours dans l'extaſe de la jouiſſance, ſes organes

n'y pourraient ſuffire : il eſt encore évident qu'il ne pourrait remplir les deſtinations de la vie, & que le genre humain en ce cas périrait par le plaiſir.

Paſſer continuellement, ſans interruption, d'un plaiſir à un autre, eſt encore une autre chimère. Il faut que la femme qui a conçu accouche, ce qui eſt une peine ; il faut que l'homme fende le bois, & taille la pierre ; ce qui n'eſt pas un plaiſir.

Si on donne le nom de *bonheur* à quelques plaiſirs répandus dans cette vie, il y a du bonheur en effet. Si on ne donne ce nom qu'à un plaiſir toujours permanent, ou à une file continue & variée de ſenſations délicieuſes, le bonheur n'eſt pas fait pour ce globe terraquée : cherchez ailleurs.

Si on appelle *bonheur* une ſituation de l'homme, comme des richeſſes, de la puiſſance, de la réputation, &c. on ne ſe trompe pas moins. Il y a tel charbonnier plus heureux que tel ſouverain. Qu'on demande à Cromwell s'il a été plus content quand il était protecteur, que quand il allait au cabaret dans ſa jeuneſſe, il répondra probablement que le tems de ſa tyrannie n'a pas été le plus rempli de plaiſirs. Combien de laides bourgeoiſes ſont plus ſatisfaites qu'*Hélène* & que *Cléopatre* !

Mais il y a une petite obſervation à faire ici ; c'eſt que quand nous diſons, il eſt probable qu'un tel homme eſt plus heureux qu'un tel autre, qu'un jeune muletier a de grands avantages ſur Charles-Quint, qu'une marchande de modes eſt plus ſatisfaite qu'une princeſſe, nous devons nous en tenir à ce probable. Il y a grande apparence qu'un muletier ſe portant bien a plus de plaiſir que Charles-Quint mangé de gouttes ; mais il ſe peut bien faire auſſi que Charles-Quint avec des bequilles repaſſe dans ſa tête avec tant de plaiſir qu'il a tenu un roi de France & un pape priſonniers, que ſon ſort vaille encore mieux à toute force que celui d'un jeune muletier vigoureux.

Il n'appartient certainement qu'à DIEU, à un être qui verrait dans tous les cœurs, de décider quel eſt l'homme le plus heureux. Il n'y a qu'un ſeul cas où un homme puiſſe affirmer que ſon état actuel eſt pire ou meilleur que celui de ſon voiſin ; ce cas eſt celui de la rivalité, & le moment de la victoire.

Je ſuppoſe qu'Archimède a un rendez-vous la nuit avec ſa maîtreſſe. Nomentanus a le même rendez-vous à la même heure. Archimède ſe préſente à la porte ; on la lui ferme au nez ; & on l'ouvre à ſon rival, qui fait un excellent ſouper, pendant lequel il ne manque pas de ſe moquer d'Archimède, & jouit enſuite de ſa maîtreſſe, tandis que l'autre reſte dans la rue expoſé au froid, à la pluie & à la grêle. Il eſt certain que Nomentanus eſt en droit de dire, Je ſuis plus heureux cette nuit qu'Archimède, j'ai plus de plaiſir que lui; mais il faut qu'il ajoute; ſuppoſé qu'Archimède ne ſoit occupé que du chagrin de ne point faire un bon ſouper, d'être mépriſé & trompé par une belle femme, d'être ſupplanté par ſon rival, & du mal que lui font la pluie, la grêle & le froid. Car ſi le philoſophe de la rue fait réflexion, que ni une catin ni la pluie ne doivent troubler ſon ame, s'il s'occupe d'un beau problême, & s'il découvre la proportion du cylindre & de la ſphère, il peut éprouver un plaiſir cent fois au-deſſus de celui de Nomentanus.

Il n'y a donc que le ſeul cas du plaiſir actuel & de la douleur actuelle, où l'on puiſſe comparer le ſort de deux hommes, en faiſant abſtraction de tout le reſte. Il eſt indubitable que celui qui jouit de ſa maîtreſſe eſt plus heureux dans ce moment que ſon rival mépriſé qui gémit. Un homme ſain qui mange une bonne perdrix, a ſans doute un moment préférable à celui d'un homme tourmenté de la colique ; mais on ne peut aller au-delà avec ſûreté ; on ne peut évaluer l'être d'un homme avec celui d'un autre ; on n'a point de balance pour peſer les deſirs & les ſenſations.

Nous avons commencé cet article par Platon & le souverain bien ; nous le finirons par Solon, & par ce grand mot qui a fait tant de fortune ; *Il ne faut appeller personne heureux avant sa mort.* Cet axiome n'est au fonds qu'une puérilité, comme tant d'apophtegmes, consacrés dans l'antiquité. Le moment de la mort n'a rien de commun avec le sort qu'on a éprouvé dans la vie ; on peut périr d'une mort violente & infame, & avoir goûté jusques-là tous les plaisirs dont la nature humaine est susceptible. Il est très-possible & très-ordinaire qu'un homme heureux cesse de l'être : qui en doute ? mais il n'a pas moins eu ses momens heureux.

Que veut donc dire la mort de Solon ? qu'il n'est pas sûr qu'un homme qui a du plaisir aujourd'hui, en ait demain : en ce cas c'est une vérité si incontestable & si triviale, qu'elle ne valait pas la peine d'être dite.

## *DE LA POPULATION DE L'AMÉRIQUE.*

LA découverte de l'Amérique, cet objet de tant d'avarice, de tant d'ambition, est devenue aussi un objet de la philosophie. Un nombre prodigieux d'écrivains s'est efforcé de prouver que les Américains étaient une colonie de l'ancien monde. Quelques métaphysiciens modestes ont dit, que le même pouvoir qui a fait croître l'herbe dans les campagnes de l'Amérique, y a pu mettre aussi des hommes ; mais ce systême nud & simple n'a pas été écouté.

Quand le grand Colombo soupçonna l'existence de ce nouvel univers, on lui soutint que la chose était impossible ; on prit Colombo pour un visionnaire. Quand il en eut fait la découverte, on dit que ce nouveau monde était connu long-tems auparavant.

On a prétendu que Martin Beheim, natif de Nurem-

berg, était parti de Flandres vers l'an 1460 pour chercher ce monde inconnu, & qu'il pouffa jufqu'au détroit de Magellan, dont il laiffa des cartes incognito; mais comme Martin Beheim n'avait pas peuplé l'Amérique, & qu'il fallait abfolument qu'un des arrière petits-fils de Noé eût pris cette peine, on chercha dans l'antiquité tout ce qui pouvait avoir rapport à quelque long voyage, & on l'appliqua à la découverte de cette quatrième partie de notre globe. On fit aller les vaiffeaux de Salomon au Mexique, & c'eft delà qu'on tira l'or d'Ophir pour ce prince, qui était obligé d'en emprunter du roi Hiram. On trouva l'Amérique dans Platon. On en fit honneur aux Carthaginois; & on cita fur cette anecdote un livre d'Ariftote qu'il n'a pas compofé.

Hornius prétendit trouver quelque conformité entre la langue des Hébreux, & celle des Caraïbes. Le père Laffiteau jéfuite n'a pas manqué de fuivre une fi belle ouverture. Les Mexicains dans leurs grandes afflictions déchiraient leurs vêtemens; quelques peuples de l'Afie en ufaient autrefois ainfi : donc ils font les ancêtres des Mexicains. On pouvait ajouter qu'on danfe beaucoup en Languedoc, que les Hurons danfent auffi dans leurs réjouiffances, & qu'ainfi les Languedociens viennent des Hurons, ou les Hurons des Languedociens.

Les auteurs d'une terrible *hiftoire univerfelle* prétendent, que tous les Américains font une colonie de Tartares. Ils affurent que c'eft l'opinion la plus généralement reçue parmi les favans; mais ils ne difent pas que ce foit parmi les favans qui penfent. Selon eux, quelque defcendant de Noé n'eut rien de plus preffé que d'aller s'établir dans le délicieux pays de Kamshatka, au nord de la Sibérie. Sa famille, n'ayant rien à faire, alla vifiter le Canada, foit en équipant des flottes, foit en marchant par plaifir au milieu des glaces, par quelque langue de terre qui ne s'eft pas retrouvée jufqu'à nos jours. On fe mit enfuite à faire des enfans dans le Canada, & bientôt ce beau pays

ne pouvant plus nourrir la multitude prodigieuſe de ſes habitans, ils allèrent peupler le Mexique, le Pérou, le Chili; & leurs arrières-petites-filles accouchèrent de géans vers le détroit de Magellan.

Comme on trouve des lions dans quelques pays chauds de l'Amérique, ces auteurs ſuppoſent que les Chriſtophe Colomb de Kamshatka avaient amené des lions en Canada pour leur divertiſſement.

Mais les Kamshatkatiens n'ont pas ſeuls ſervi à peupler le nouveau monde; ils ont été charitablement aidés par les Tartares-Mantchoux, par les Huns, par les Chinois, par les Japonois.

Les Tartares-Mantchoux ſont inconteſtablement les ancêtres des Péruviens; car Mango-Capak eſt le premier inca du Pérou. Mango reſſemble à Manco, Manco à Mancu, Mancu à Mantchu, & delà à Mantchou il n'y a pas loin. Rien n'eſt mieux démontré.

Pour les Huns, ils ont bâti en Hongrie une ville qu'on appellait *Cunadi*; or en changeant cu en ca on trouve Canadi, d'où le Canada a manifeſtement tiré ſon nom.

Une plante reſſemblante au ginſeng des Chinois croît en Canada; donc les Chinois l'y ont portée, avant même qu'ils fuſſent maîtres de la partie de la Tartarie chinoiſe où croît leur ginſeng: & d'ailleurs les Chinois ſont de ſi grands navigateurs, qu'ils ont envoyé autrefois des flottes en Amérique, ſans jamais conſerver avec leurs colonies la moindre correſpondance.

A l'égard des Japonois; comme ils ſont les plus voiſins de l'Amérique, dont ils ne ſont guère éloignés que de douze cents lieues, ils y ont ſans doute été autrefois; mais ils ont depuis négligé ce voyage.

Voilà pourtant ce qu'on oſe écrire de nos jours. Que répondre à ces ſyſtêmes, & à tant d'autres? *Rien.*

## DE L'ALCORAN ET DE MAHOMET.

C'ETAIT un sublime & hardi charlatan que ce Mahomet, fils d'Abdalla. Il dit dans son dixième chapitre : *Quel autre que* DIEU *peut avoir composé l'alcoran ? On crie : c'est* Mahomet *qui a forgé ce livre. Eh bien, tâchez d'écrire un chapitre qui lui ressemble, & appellez à votre aide qui vous voudrez.* Au dix-septième il s'écrie : *Louange à celui qui a transporté pendant la nuit son serviteur du sacré temple de la Mecque à celui de Jérusalem.* C'est un assez beau voyage ; mais il n'approche pas de celui qu'il fit cette nuit même de planète en planète, & des belles choses qu'il y vit.

Il prétendait qu'il y avait cinq cents années de chemin d'une planète à une autre, & qu'il fendit la lune en deux. Ses disciples qui rassemblèrent solemnellement des versets de son *koran* après sa mort, retranchèrent ce voyage du ciel. Ils craignirent les railleurs & les philosophes. C'était avoir trop de délicatesse. Ils pouvaient s'en fier aux commentateurs, qui auraient bien su expliquer l'itinéraire. Les amis de Mahomet devaient savoir par expérience, que le merveilleux est la raison du peuple. Les sages contredisent en secret, & le peuple les fait taire. Mais en retranchant l'itinéraire des planètes, on laissa quelques petits mots sur l'aventure de la lune ; on ne peut pas prendre garde à tout.

Le koran est une rapsodie sans liaison, sans ordre, sans art : on dit pourtant que ce livre ennuyeux est un fort beau livre ; je m'en rapporte aux Arabes qui prétendent qu'il est écrit avec une élégance & une pureté, dont personne n'a approché depuis. C'est un poëme, ou une espèce de prose rimée, qui contient six mille vers. Il n'y a point de poëte dont la personne & l'ouvrage aient fait

une telle fortune. On agita chez les muſulmans ſi l'alcoran était éternel, ou ſi DIEU l'avait créé pour le dicter à Mahomet. Les docteurs décidèrent, qu'il était éternel; ils avaient raiſon, cette éternité eſt bien plus belle que l'autre opinion. Il faut toujours avec le vulgaire prendre le parti le plus incroyable.

Les moines qui ſe ſont déchaînés contre Mahomet, & qui ont dit tant de ſottiſes ſur ſon compte, ont prétendu qu'il ne ſavait pas écrire. Mais comment imaginer qu'un homme, qui avait été négociant, poëte, légiſlateur & ſouverain, ne ſût pas ſigner ſon nom? Si ſon livre eſt mauvais pour notre tems & pour nous, il était fort bon pour ſes contemporains, & ſa religion encore meilleure. Il faut avouer qu'il retira preſque toute l'Aſie de l'idolâtrie. Il enſeigna l'unité de DIEU; ils déclamait avec force contre ceux qui lui donnent des aſſociés. Chez lui l'uſure avec les étrangers eſt défendue, l'aumône ordonnée. La prière eſt d'une néceſſité abſolue; la réſignation aux décrets éternels eſt le grand mobile de tout. Il était bien difficile qu'une religion ſi ſimple & ſi ſage, enſeignée par un homme toujours victorieux, ne ſubjuguât pas une partie de la terre. En effet, les muſulmans ont fait autant de proſélytes par la parole que par l'épée. Ils ont converti à leur religion les Indiens & juſqu'aux Nègres. Les Turcs même leurs vainqueurs ſe ſont ſoumis à l'iſlamiſme.

Mahomet laiſſa dans ſa loi beaucoup de choſes qu'il trouva établies chez les Arabes; la circonciſion, le jeûne, le voyage de la Mecque qui était en uſage quatre mille ans avant lui, des ablutions ſi néceſſaires à la ſanté & à la propreté, dans un pays brûlant où le linge était inconnu; enfin l'idée d'un jugement dernier, que les mages avaient toujours établie, & qui était parvenue juſqu'aux Arabes. Il eſt dit que comme il annonçait qu'on reſſuſciterait tout nud, Aishca ſa femme trouva la choſe immodeſte & dangereuſe, *Allez ma bonne*, lui dit-il, *on n'aura pas alors*

*envie de rire*. Un ange, ſelon le koran, doit peſer les hommes & les femmes dans une grande balance. Cette idée eſt encore priſe des mages. Il leur a volé auſſi leur pont aigu, ſur lequel il faut paſſer après la mort, & leur jannat, où les élus muſulmans trouveront des bains, des appartemens bien meublés, de bons lits & des ouris avec de grands yeux noirs. Il eſt vrai auſſi qu'il dit, que tous ces plaiſirs des ſens ſi néceſſaires à tous ceux qui reſſuſciteront avec des ſens, n'approcheront pas du plaiſir de la contemplation de l'Etre ſuprême. Il a l'humilité d'avouer dans ſon koran, que lui-même n'ira point en paradis par ſon propre mérite, mais par la pure volonté de DIEU. C'eſt auſſi par cette pure volonté divine, qu'il ordonne que la cinquième partie des dépouilles ſera toujours pour le prophête.

Il n'eſt pas vrai qu'il exclue du paradis les femmes. Il n'y a pas d'apparence, qu'un homme auſſi habile ait voulu ſe brouiller avec cette moitié du genre humain, qui conduit l'autre. Abulfeda rapporte, qu'une vieille l'importunant un jour, en lui demandant ce qu'il fallait faire pour aller en paradis, M'amie, lui dit-il, le paradis n'eſt pas pour les vieilles. La bonne femme ſe mit à pleurer, & le prophête pour la conſoler lui dit : Il n'y aura point de vieilles, parce qu'elles rajeûniront. Cette doctrine conſolante eſt confirmée dans le cinquante-quatrième chapitre du koran.

Il défendit le vin, parce qu'un jour quelques-uns de ſes ſectateurs arrivèrent à la prière étant ivres. Il permit la pluralité des femmes, ſe conformant en ce point à l'uſage immémorial des orientaux.

En un mot, ſes loix civiles ſont bonnes. Son dogme eſt admirable en ce qu'il a de conforme avec le nôtre ; mais les moyens ſont affreux, c'eſt la fourberie & le meurtre.

On l'excuſe ſur la fourberie, parce que, dit-on, les Arabes comptaient avant lui cent vingt-quatre mille prophêtes & qu'il n'y avait pas grand mal qu'il en parût un de plus.

Les hommes, ajoute-t-on, ont besoin d'être trompés. Mais comment justifier un homme qui vous dit : *Crois que j'ai parlé à l'ange Gabriel, ou je te tue.*

Combien est préférable un Confucius, le premier des mortels qui n'ont point eu de révélation ! Il n'emploie que la raison, & non le mensonge & l'épée. Vice-roi d'une grande province, il y fait fleurir la morale & les loix : disgracié & pauvre, il les enseigne ; il les pratique dans la grandeur & dans l'abaissement ; il rend la vertu aimable ; il a pour disciple le plus ancien & le plus sage des peuples.

Le comte de Boulainvilliers, qui avait du goût pour Mahomet, a beau me vanter les Arabes, il ne peut empêcher, que ce ne fût un peuple de brigands ; il volait avant Mahomet en adorant les étoiles ; ils volaient sous Mahomet au nom de DIEU. Ils avaient, dit-on, la simplicité des tems héroïques : mais qu'est-ce que les siécles héroïques ? c'était le tems où on s'égorgeait pour un puits & pour une citerne, comme on fait aujourd'hui pour une province.

Les premiers musulmans furent animés par Mahomet de la rage de l'enthousiasme. Rien n'est plus terrible qu'un peuple, qui n'ayant rien à perdre combat à la fois par esprit de rapine & de religion.

Il est vrai qu'il n'y avait pas beaucoup de finesse dans leurs procédés. Le contrat du premier mariage de Mahomet porte, qu'attendu que Cadisha est amoureuse de lui, & lui pareillement amoureux d'elle, on a trouvé bon de les conjoindre. Mais y a-t-il tant de simplicité à lui avoir composé une généalogie, dans laquelle on la fait descendre d'Adam en droite ligne, comme on en a fait descendre depuis quelques maisons d'Espagne & d'Ecosse. L'Arabie avait son *Moréri* & son *Mercure galant.*

Le grand prophête essuya la disgrace commune à tant de maris ; il n'y a personne après cela qui puisse se plaindre. On connaît le nom de celui qui eut les faveurs de sa seconde

ſeconde femme la belle Aishca ; il s'appellait Aſſuan. Mahomet ſe comporta avec plus de hauteur que Céſar, qui répudia ſa femme, diſant qu'il ne fallait pas que la femme de Céſar fût ſoupçonnée. Le prophête ne voulut pas même ſoupçonner la ſienne, il fit deſcendre du ciel un chapitre du koran, pour affirmer que ſa femme était fidelle. Ce chapitre était écrit de toute éternité, auſſi-bien que tous les autres.

On l'admire pour s'être fait de marchand de chameaux, pontife, légiſlateur & monarque, pour avoir ſoumis l'Arabie qui ne l'avait jamais été avant lui, pour avoir donné les premières ſecouſſes à l'empire Romain d'orient & à celui des Perſes. Je l'admire encore, pour avoir entretenu la paix dans ſa maiſon parmi ſes femmes. Il a changé la face d'une partie de l'Europe, de la moitié de l'Aſie, de preſque toute l'Afrique, & il s'en eſt bien peu fallu que ſa religion n'ait ſubjugué l'univers.

A quoi tiennent les révolutions ? un coup de pierre un peu plus fort que celui qu'il reçut dans ſon premier combat, donnait une autre deſtinée au monde.

Son gendre Aly prétendit, que quand il fallut inhumer le prophête, on le trouva dans un état qui n'eſt pas trop ordinaire aux morts, & que ſa veuve Aishca s'écria : Si j'avais ſu que DIEU eût fait cette grace au défunt, j'y ſerais accourue à l'inſtant. On pouvait dire de lui : *docet imperatorem ſtantem mori.*

Jamais la vie d'un homme ne fut écrite dans un plus grand détail que la ſienne. Les moindres particularités en étaient ſacrées ; on ſait le compte & le nom de tout ce qui lui appartenait, neuf épées, trois lances, trois arcs, ſept cuiraſſes, trois boucliers, douze femmes, un coq blanc, ſept chevaux, deux mules, quatre chameaux, ſans compter la jument Borac ſur laquelle il monta au ciel. mais il ne l'avait que par emprunt, elle appartenait en propre à l'ange Gabriel.

Toutes ſes paroles ont été recueillies. Il diſait, que *la*

*jouissance des femmes le rendait plus fervent à la priere.* En effet pourquoi ne pas dire *benedicite* & graces au lit comme à table ? Une belle femme vaut bien un soupé. On prétend encore qu'il était un grand médecin ; ainsi il ne lui manqua rien pour tromper les hommes.

## *LETTRE CIVILE ET HONNETE, à l'auteur mal-honnête de la critique de l'histoire universelle de Mr. de V***. qui n'a jamais fait d'histoire universelle. Le tout au sujet de Mahomet.*

JE ne sais s'il importe beaucoup pour la connaissance de la religion mahométane, & de la grande révolution commencée par Mahomet, que ce prophête soit né d'une branche aînée ou d'une branche cadette, & que cette branche ait été pauvre ou riche. Un homme curieux de ces profondes recherches, pourrait montrer aisément qu'Achem, bisaïeul de Mahomet, forma deux branches, & que Mahomet descendait de la cadette. Il pourrait encore, s'il voulait ennuyer des Français, montrer savamment qu'Abdol-Motaleb, son grand-père, laissa douze fils, selon les auteurs suivis par Mr. le comte de Boulainvilliers, (*a*) & que le prophête fut fils du douzième enfant, ainsi très-cadet.

Mais en même tems, en fouillant dans la *Bibliothèque orientale*, on trouverait que Motaleb n'eut que dix garçons, & partant qu'il est impossible que le prophête fût né du douzième. Mais en récompense le révérend docteur Prideaux le fait naître de l'aîné. En quoi le révérend

(*a*) Pag. 197, édition de 1731.

CH. XXX. *Des mœurs des Juifs sous* Hérode . 90
CH. XXXI. *De* Jesus. . . . . 94
CH. XXXII. *Recherches sur* Jesus. . . . 97
CH. XXXIII. *De la morale de* Jesus. . . 101
CH. XXXIV. *De la religion de* Jesus. . . 106
CH. XXXV. *Des mœurs de* Jesus, *de l'établissement de la secte de* Jesus *& du christianisme.* . . . . 111
CH. XXXVI. *Fraudes innombrables des chrétiens.* 115
CH. XXXVII. *Des causes des progrès du christianisme. De la fin du monde & de la résurrection annoncée de son tems.* 122
CH. XXXVIII. *Chrétiens platoniciens, Trinité.* . 128
CH. XXXIX. *Des dogmes chrétiens absolument différens de ceux de* Jesus. . . 133
CH. XL. *Des querelles chrétiennes.* . . 135
CH. XLI. *Des mœurs de* Jesus *& de l'église.* . 139
CH. XLII. *De* Jesus *& des meurtres commis en son nom.* . . . . . . 142
CH. XLIII. *Propositions honnêtes.* . . . 150
CH. XLIV. *Comment il faut prier* DIEU. . 154
*Axiomes.* . . . . . . . 158
*Addition du traducteur.* . . . . 161

FRAGMENS SUR DIVERS SUJETS PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

*De la paix perpétuelle. Par le docteur* Goodheart. 166
*Abbé.* . . . . . . . 199
*Abraham.* . . . . . . . 200
*Adam.* . . . . . . . 204
*Ame.* . . . . . . . . 205

*Ange.* . . . . . . Pag. 215
*Antropofages.* . . . . . 218
*Apis.* . . . . . . . 220
*Athéïfme.* . . . . . . 221
*Babel.* . . . . . . 227
*Baptême.* . . . . . . 228
*Idée des unitaires rigides fur le baptême.* . 129
*Addition.* . . . . . ibid.
*Bêtes.* . . . . . . . 230
*Bornes de l'efprit humain.* . . . 233
*Carême. Queftions fur la carême.* . . ibid.
*Chine (de la).* . . . . . 235
*Chriftianifme. Recherches hiftoriques fur le chriftianifme.* . . . . . 239
*Ciel.* . . . . . . . 267
*Circoncifion.* . . . . . . 269
*Conciles.* . . . . . . 273
*Confeffion* . . . . . . 278
*Crédo.* . . . . . . 279
*Critique.* . . . . . . 282
*David.* . . . . . . 285
*Délits locaux (des)* . . . . 286
DIEU. . . . . . . 287
*Divinité de* Jefus. . . . . 291
*Enfer.* . . . . . . 292
*Efprit faux.* . . . . . . 295
*Etats, Gouvernemens. Quel eft le meilleur?* . 297
*Ezéchiel (d'). De quelques paffages finguliers de ce prophête & de quelques ufages anciens.* 302
*Fables.* . . . . . . 307
*Fanatifme.* . . . . . . ibid

| | |
|---|---|
| *Fausseté des vertus humaines.* Pag. | 307 |
| *Fin. Causes finales.* | 309 |
| *Genèse.* | ibid. |
| *Grace.* | 310 |
| *Guerre.* | 313 |
| *Histoire des rois juifs & paralipomènes.* | 314 |
| *Idolâtrie.* | 316 |
| Jephté. | 318 |
| *Inondation.* | 319 |
| *Inquisition.* | 321 |
| Job. | 325 |
| Joseph. | 329 |
| *Judée.* | 333 |
| Julien le philosophe, *empereur romain.* | 334 |
| *Juste & de l'injuste* (du). | 339 |
| *Loix* (*des*). Première section | 341 |
| Seconde section. | 343 |
| *Loix civiles & ecclésiastiques.* | 350 |
| *Luxe.* | 351 |
| *Maître.* | 354 |
| *Martyre.* | 356 |
| *Matière.* | 358 |
| *Méchant.* | 362 |
| *Messie.* | 366 |
| *Métamorphose, Métempsycose.* | 371 |
| *Miracles.* | 372 |
| *Morale.* | 379 |
| Moïse. | 380 |
| *Nécessaire.* | 386 |
| *Orgueil.* | 391 |
| *Papiste* (*le*) *& le Trésorier.* | 392 |

*Patrie.* . . . . . . Pag. 394
Paul. *Question sur* Paul. . . . . 397
*Péché originel.* . . . . . . 399
*Persécution.* . . . . . . 401
*Philosophe.* . . . . . . 403
Pierre. . . . . . . 408
*Préjugés.* . . . . . . 409
----- *de sens.* . . . . . 410
----- *historiques.* . . . . . 411
----- *religieux.* . . . . . ibid.
*Prêtre.* . . . . . . 412
*Prophètes.* . . . . . . 414
*Religion.* . . . . . . ibid.
*Résurrection.* . . . . . . 427
Seconde section. . . . . . 430
Salomon. . . . . . . 432
*Secte.* . . . . . . 434
*Sens commun.* . . . . . 437
*Sensation.* . . . . . . 439
*Songes.* . . . . . . 442
*Superstition.* . . . . . . 444
Section seconde. . . . . . 446
*Théiste.* . . . . . . 449
*Théologien.* . . . . . . 450
*Tyrannie.* . . . . . . 451
*Tolérance.* . . . . . . 452
Section seconde. . . . . . 455
*Torture.* . . . . . . 460
*Transsubstantiation.* . . . . . 463
*Vertu.* . . . . . . 464

*Fin de la Table*

docteur s'eſt trompé, s'étant écarté en ce point de l'opinion authentique du révérend docteur Abulféda, auteur très-canonique chez les Turcs.

Je pourrais citer Mr. Sale, moitié Anglais, moitié Arabe, qui nous a donné la ſeule bonne traduction que nous ayons du divin koran ou alcoran; mais pour cela je ne voudrais pas accuſer mon critique d'un menſonge imprimé; car je me pique d'être poli. Je me bornerai ſeulement à remarquer qu'il eſt difficile de faire des généalogies. Ce n'eſt pas que je conteſte à Mahomet ſa nobleſſe, à DIEU ne plaiſe! Il deſcendait ſans doute d'Iſmaël, Iſmaël d'Adam, & moi auſſi. Mahomet, mon critique, & moi, nous ſommes parens, & il faut en uſer civilement avec ſa famille.

C'eſt une grande queſtion de ſavoir ſi Mahomet avait deux mois, ou trois mois, quand il perdit ſon père; je ſuis perſuadé dans le fond de l'ame, qu'il n'avait que deux mois; mais je ne diſputerai avec aucun iman ſur cet article. De grands hommes remarquent, que ſon bien & celui de ſa mère conſiſtait en cinq petits chameaux; je ferais peut-être plus de cas d'un hiſtorien qui montrerait qu'il porta les armes à l'âge de quatorze ans, comme le diſent Godabi & Zabbadi; car c'eſt quelque choſe d'apprendre que le courage de ce prophête conquérant ſe ſoit déployé de bonne heure.

Ni moi, ni l'illuſtre ſavant qui me relève ſi bien, ne ſavons préciſément combien de tems Mahomet fut facteur de la veuve Cadiſhé qu'il épouſa depuis. Je veux croire avec lui que ce mariage ſe fit, comme il le dit, avec beaucoup de pompe & de magnificence, entre une marchande de chameaux, & un homme qui n'avait rien, dans un pays où l'on manque de tout.

Il eſt dit dans les auteurs Arabes, qu'il eut de ſon oncle douze écus d'or en mariage: apparemment qu'il

dépenſa tout pour ſes noces, ſi elles furent ſi pompeuſes.

J'avais cru que Mahomet avait mené une vie aſſez obſcure, juſqu'au tems où il jeta les fondemens de la révolution d'une grande partie du monde : mais j'avoue que ſes hiſtoriens n'ont pas manqué de rapporter qu'il donna depuis ſon mariage quarante moutons à la nourrice : on infère delà avec raiſon qu'il était très-riche, & que par conſéquent il fit de grandes choſes. Si cela eſt, je me ſuis groſſièrement trompé, & je vois que toute la terre avait les yeux ſur Mahomet, avant qu'il s'avisât de devenir prophête.

J'ai dit que Mahomet enſeignait aux Arabes, *adorateurs des étoiles, qu'il ne fallait adorer que le* DIEU *qui les a faites.* Je ſuis fâché d'être obligé d'avouer ici que j'ai eu raiſon ; car malheureuſement le mot *Sabba* en arabe ſignifie l'*armée des cieux ;* & c'eſt delà que le *Sabbiſme* prit ſon nom, & que vient chez les Hébreux le mot *Sabbahot*, comme je crois l'avoir prouvé ci-deſſus. Les Arabes adoraient *Miſam* le ſoleil, *Moſtari* Jupiter, *Azad* Mercure.

Je n'ai dit nulle part qu'ils n'avaient point d'autres dieux ; je ſuis même ſi ſavant, que j'affirme qu'ils avaient des déeſſes.

Je ſais encore qu'ils adoraient un premier moteur, comme les Egyptiens, les Grecs & les Romains en reconnaiſſaient un, en adorant pourtant mille autres divinités. Mais j'ai dit que Mahomet leur enſeigna à ne point rendre à la créature l'hommage qu'ils ne devaient qu'au Créateur ; j'ai eu très-grande raiſon, & j'en ſuis fort affligé pour l'Arabe ſavant & poli qui me critique & que je reconnais pour mon maître.

Non, ſans doute, il n'y a point de paſſage de l'alcoran qui impoſe l'obligation de courir au martyre ; mais tout l'alcoran reſpire la néceſſité de combattre pour la croyance muſulmane ; c'eſt-là l'unique ſource des victoires de Mahomet ; c'eſt cet enthouſiaſme qui fit de ſes ſectateurs un peuple de conquérans ; il était perdu s'il n'avait pas fait à ſes *muſulmans* un devoir de verſer leur ſang pour la religion.

Ainſi dans une bataille contre l'armée d'Héraclius, lorſque les Arabes plièrent ſur la nouvelle que leur général Dherrar avait été fait priſonnier, Raſi un de leurs capitaines courut à eux : *Qu'importe*, leur dit-il, *que Dherrar ſoit pris ou mort*? DIEU *eſt vivant & vous regarde.*

Un autre général s'écrie : *Voyez le ciel, combattez pour* DIEU, *& il vous donnera la terre.* Aujourd'hui même encore, chez les Turs on appelle *martyrs* tous ceux qui meurent en combattant contre les infidèles. Telle eſt la loi que Mahomet a gravée dans leurs cœurs, beaucoup mieux que s'il l'eût écrite.

La loi de la circonciſion n'eſt pas moins ſolemnelle, & n'eſt pas plus écrite. Mahomet fut circoncis ; tous les Arabes l'étaient à l'âge de treize ans, comme l'avoue St. Jérôme ſur Jérémie chapitre X. On faiſait même une petite circonciſion aux filles, en leur coupant un peu de la peau des nymphes ; elles ſouffrent encore dans pluſieurs pays mahométans cette ſainte opération, lorſqu'elles atteignent l'âge de puberté.

Mais la circonciſion des mâles eſt le ſceau du mahométiſme. Je n'ai point détaillé les autres obſervances de la loi mahométane. J'aurais pu remarquer qu'elle commande l'aumône, qu'elle défend les jeux de haſard ; il y a mille détails dans leſquels je pourrais entrer dans une nouvelle édition d'un certain *Eſſai ſur l'hiſtoire générale*, qui

n'eſt point du tout une hiſtoire univerſelle, qui n'eſt ſeulement qu'un tableau des principales ſottiſes de ce monde ; mais il faut toujours craindre de perdre dans ces petits détails l'eſprit des nations que j'ai voulu peindre.

L'illuſtre ſavant mon cenſeur prend contre Mahomet le parti du vin. Je lui ſais bon gré de vouloir convertir les muſulmans ſur cet article : mais s'il ſe fait Turc, comme l'abbé Macarti, je ne lui conſeille pas d'en boire, ſurtout dans le Ramadan, ſi le muphti eſt dévot, & s'il a du crédit.

Je l'avertis que Mahomet, dès ſon deuxième chapitre, déclare formellement, que c'eſt un grand péché de boire du vin, & de jouer aux dés ; & je lui conſeille de relire aſſidument ces belles paroles du chapitre V : *Dans les croyans & dans les juſtes, ce n'était point un péché de s'adonner au vin & au jeu avant qu'ils fuſſent défendus* : donc ils étaient défendus par Mahomet. Vous ne ſavez pas votre religion, monſieur le Turc ; vous dites que vous vivez parmi les Turcs ; inſtruiſez-vous donc, profitez de leurs exemples, & connaiſſez mieux l'alcoran avant d'en parler. Des ſonniſtes vous diront que le *jeu* ſignifie ici la *chaſſe.* Je ſoutiens qu'ils ont tort, comme je le prouverai ci-deſſous : mais il réſulte toujours que Mahomet a défendu le vin.

Mon ſavant Turc a lu Iſmamiſme, pour Iſlamiſme ; mon ſavant Turc a mal lu. Je lui conſeille de recourir au troiſième chapitre de ſon koran, ou de ſon alcoran, où il eſt dit : *En vérité l'Iſlam eſt aux yeux de* DIEU *la ſeule religion ; dis, ſi on diſpute avec toi, je me ſuis réſigné* à DIEU.

Qu'il consulte Albedavi, il verra qu'Islam veut dire *se résignant soi-même.* Il a beau dire qu'Islam signifie *salut*, parce que *salamalech* est la salutation des Turcs. Avec quels Turcs a-t-il donc vécu ? il faut que ce soit avec des Turcs de bien mauvaise compagnie. Quoi ! de *salutation*, *révérence*, viendrait le salut éternel, l'islamisme ! cette fade équivoque n'est supportable que dans notre langue. L'arabe n'admet point de tels jeux de mots ; c'est une langue grave, sérieuse, énergique. Oh la belle chose que la langue arabe !

Notre Scaliger Turc m'intente un procès bien juste, & bien intéressant, pour savoir s'il faut dire le *koran*, ou l'*alcoran* : mais il faut que l'article *al*, signifie *le*, & que ce n'est que l'ignorance de la langue arabe qui a fait confondre ce *le*, avec son substantif ; s'il consulte le chapitre XII, intitulé *Joseph*, il verra cet mots : *Nous te rapportons une excellente histoire dans ce koran* ; c'est-à-dire, dans cette *lecture* que Mahomet faisait du chapitre XII. *Koran* signifiait donc *lecture ;* & c'est ce que dit expressément *Albedavi* ; ce mot ce vient de *karaa*, qui signifie *lire.* Mahomet ne dit pas *dans cet alcoran*, il dit *dans ce koran.* Je suis honteux d'être si fort en arabe ; mais savez-vous l'arabe vous qui parlez ?

Voici une grande dispute. Mon maître veut absolument que Mahomet ne sût ni lire ni écrire ; je ne l'aurais pas choisi pour mon facteur en Syrie, s'il avait été si ignorant. Je sais bien qu'il s'appelle lui-même *le prophête non-lettré* : dans le chapitre VII ; mais je prie mon critique d'observer que ce chapitre VII est plein d'érudition ; il sera obligé de convenir à sa honte, que Mahomet

était un homme favant & modefte. Mais que dira-t-il, quand il apprendra que Mahomet était un poëte, & que fon koran, ou fon alcoran, eft écrit en vers? Ne fait-il pas que les poëtes de la Mecque affichaient leurs poéfies à la porte du temple de la Mecque, & que Labid fils de Rabia, le meilleur poëte fans contredit des Mecquois, ayant vu le fecond chapitre du koran ou alcoran que Mahomet avait affiché, fe jeta à fes genous, & lui dit, *O Mahomet*, ou *Mohammed*, *fils d'Abdoloh, fils de Motaleb, fils d'Achem, vous êtes plus grand poëte que moi! vous êtes fans doute le prophête de* DIEU.

Je ne fuis, je l'avoue, ni auffi favant, ni auffi bon poëte que Labid fils de Rabia; mais je me jette aux pieds de mon favant cenfeur, je lui dis: Vous êtes plus favant que moi, mais foyez un peu honnête, & ne me traitez pas avec tant de cruauté, parce que j'ai dit qu'un poëte favait lire & écrire.

Avez-vous oublié que ce poëte était aftronome, & qu'il réforma le calendrier des Arabes? Que ne dites-vous que Céfar, qui en fit autant chez les Romains, ne favait ni lire ni écrire?

Mahomet aurait-il, je vous prie, demandé une plume & de l'encre dans fon agonie, s'il n'avait été accoutumé à s'en fervir? Omar l'en empêcha, de peur qu'il ne fît un teftament, ou qu'il n'écrivît des fottifes. Mais, monfieur, quand vous avez pris la plume pour écrire contre moi tant d'injures, fi quelqu'un vous avait ôté votre plume dans votre accès, aurait-on droit de dire, comme on le dit pourtant à la lecture de votre ouvrage, que vous ne favez point écrire?

Vous prétendez que le prophête devait demander un ftyle de fer, & non pas une plume; je conçois, monfieur, qu'un ftyle de fer eft de votre goût; mais en confcience on écrivait alors fur du parchemin.

Au reſte, je rends toute la juſtice que je dois, ſoit à votre ſtyle, ſoit à votre plume.

Maître, vous me dénoncez à l'empereur de Maroc, au grand-turc & au grand-mogol, comme un perturbateur du repos public, qui oſe avancer que l'intention de Mahomet était qu'Aly, mari de ſa chère fille Fatime, fût en poſſeſſion de califat. Vous ne voulez point qu'on ſonge à établir ſon gendre & ſon couſin germain. Pourvu que vous ne me déſériez pas à l'inquiſition, je me tiendrai très-heureux.

M'y voilà déféré, maître ; j'ai dit qu'on reconnut Mahomet pour un grand homme ; rien n'eſt plus impie, dites-vous. Je vous répondrai que ce n'eſt pas ma faute, ſi ce petit homme a changé la face d'une partie du monde, s'il a gagné des batailles contre des armées dix fois plus nombreuſes que les ſiennes, s'il a fait trembler l'empire romain, s'il a donné les premiers coups à ce coloſſe que ſes ſucceſſeurs ont écraſé, & s'il a été légiſlateur de l'Aſie, de l'Afrique, & d'une partie de l'Europe ; je vous accorde qu'il eſt damné, mais Céſar & Alexandre le ſont auſſi ; Ciceron ne l'eſt-il pas ? & ne pourriez-vous point l'être, tout éloquent que vous êtes, pour vous être mis ſi fort en colère ?

Cette colère pourtant eſt en quelques endroits bien excuſable ; *irraſcimini & nolite peccare.* Vous condamnez comme hérétique, ſentant l'héréſie, & mal-ſonnante, cette propoſition, *l'amour qu'un tempérament ardent avait rendu néceſſaire à* Mahomet, *& qui lui donna tant de femmes & de concubines, n'affaiblit ni ſon courage,*

*ni ſon application*, *ni ſa ſanté.* Vous m'avouerez au moins, monſieur, qu'il avait du courage, quoiqu'il fît l'amour, puiſqu'il donna tant de combats. A votre avis le maréchal de Saxe, qui aimait tant les filles, était-il ſans courage ? Je connais encore plus d'un maréchal de France qui trouvera votre propoſition plus mal-ſonnante que vous ne trouvez la mienne. Vous ſerez forcé de convenir que Mahomet était appliqué, puiſqu'il était légiſlateur ; & quand je vous dirai qu'il était médecin, vous ne douterez pas qu'il ne ſe portât très-bien.

Je ne prétends pas autoriſer la pluralité des femmes, à DIEU ne plaiſe ! je crois qu'une ſeule ſuffit à la fois, pour le bonheur d'un galant homme. Mais, monſieur, conſidérez de grace, que Mahomet était Arabe, & qu'on pourrait bien vous montrer dans ſon voiſinage de très-grands rois qui avaient un peu plus de femmes que le petit-fils d'Abdol-Motaleb. Vous dites ici des injures aux dames. Que je vous ſuis obligé ! vous me donnez cette moitié du genre humain pour protectrice ; & avec cette moitié je ſuis sûr de l'autre.

Vous ne voulez donc pas, monſieur, que *Rachild* ſoit le plus beau des titres ? Cependant, monſieur, *Rachild* ſignifie *juſte.* Voudriez-vous faire croire, par vos critiques, que l'équité n'eſt pas votre vertu favorite ?

Non, en vérité, monſieur, elle ne l'eſt pas. Comme vous traitez Mr. le comte de Boulainvilliers ! vous l'appellez ſans façon *Mahométan*, *Français*, *déſerteur du chriſtianiſme.* Je croyais d'abord que c'était à Mr. le comte de Bonneval que vous en vouliez ; l'expreſſion ferait juſte, puiſqu'en effet Mr. de Bonneval s'eſt fait circoncire ; mais pour Mr. de Boulainvilliers, je n'ai point

oui dire qu'il l'ait été ; il regardait Mahomet comme un Numa Pompilius, un Théſée. Tout le monde dit du bien de ces gens-là ; pourquoi ne voudriez-vous pas qu'on en dît auſſi un peu de Mahomet à quelques égards ? Appellez-vous *payens* ceux qui louent Théſée ? non. Pourquoi donc appellez-vous *mahométan* Mr. le comte de Boulainvillers ? Ignorez-vous que ſa famille eſt chrétienne ? Et contez-vous qu'elle ſoit aſſez bonne chrétienne pour vous pardonner un outrage ſi infame & ſi groſſier ? Pour moi, monſieur, je vous pardonne, & de ſi bon cœur, que je vous promets de ne vous jamais lire.

Vous vous trompez, mon Turc ; la religion dominante dans l'Inde eſt la vôtre. Eſt-il poſſible que vous ſoyez ſi mal inſtruit de vos affaires ! Il y a, dites-vous, mille idolâtres pour un muſulman. Mais, mon cher Turc, vous ſavez qu'en Grèce il y a auſſi mille pauvres gens de la religion grecque pour un brave Oſmanli, pour un Turc. On appelle la *religion dominante* celle qui domine. J'ai dans mes terres plus de domeſtiques huguenots que de catholiques ; cependant ma religion eſt la dominante. Le calviniſme domine en Hollande, quoiqu'il y ait plus de catholiques que de proteſtans. Mais ce n'eſt pas tout ; vous n'avez jamais lu le livre de Mr. Niecamp ſur la preſqu'iſle de l'Inde. Je vous avertis que c'eſt la ſeule bonne relation qu'on ait de ce pays. Mais vous ne ſavez peut-être pas l'allemand : n'importe, liſez ce livre, vous y verrez que les muſulmans ont converti dans la preſqu'iſle des milliers d'idolâtres, que partout les muſulmans ſont en crédit dans la preſqu'iſle ; mais enfin apprenez que la religion de grand-mogol eſt dominante dans le Mogol.

Que vous êtes ignorant, mon cher Turc ! Apprenez que les bramins, ou bramines, ou bramènes d'aujour-

d'hui, ſont les ſucceſſeurs des bracmanes, qu'ils tiennent d'eux la métempſycoſe, & la belle coutume de faire brûler les veuves dévotes; qu'ils ſe diſent, ainſi que les anciens gymnoſophiſtes, diſciples du roi Bracman. C'était, comme tout le monde ſait, un grand philoſophe, qui vivait il y a cinq ou ſix mille ans. Il faut que vous n'ayez jamais été à l'univerſité de Jaganat, puiſque vous ignorez ces choſes, que les moindres écoliers de cette ſavante univerſité vous auraient dites. Ah! je vois bien que vous n'êtes qu'un Turc de Paris. Je vous reconnais maſque.

Non, mon ami, vous n'avez jamais été dans l'Inde; non, vous ne vivez point avec les fidèles muſulmans, comme vous vous en vantez. Quoi! vous ſoutenez que la preſqu'iſle deçà le Gange n'appartient pas de droit au grand-mogol après les conquêtes d'Aurengzeb? Vous ignorez qu'il prétend un tribut de tous les nababs, de tous les rayas, qui ſucent la preſqu'iſle? Pauvre homme! vous ne ſavez pas que le ſouba de Dékan prend l'inveſtiture de ſa majeſté impériale mogole? qu'il eſt maître à la vérité du gouvernement d'Arcate, qu'il donne ce gouvernement à ſon favori, mais que ce ſouba n'en dépend pas moins de l'empereur? Oui, monſieur, toute la preſqu'iſle, toutes les Indes, à compter depuis Candahar juſqu'à Calicut, tout appartient de droit divin à ſa majeſté, attendu le droit de conquête & le droit de bienſéance. Allez vous informer de tout cela au portier de Mr. Du Pleix, qui a rendu pour peu de tems le nom Français reſpectable & terrible dans l'Inde: il vous en dira cent fois plus que moi; il vous apprendra à parler.

C'eſt moi qui vous déférerai au grand-mogol. Vous abuſez de ſa faibleſſe préſente, vous prenez le parti des rebelles, vous les appellez *rois*; ſachez qu'ils ne ſont que naïques.

Avez-vous jamais entendu parler du royaume Tondanmandalam, que possédait le roi Touden, vaincu par Aurengzeb ? Savez-vous que Visapour & Golconde sont regardées comme des provinces de l'empire ? Savez-vous ?.... Mais vraiment je suis bien bon de vous parler. Adieu, je n'aime pas à perdre mon tems.

## *AVIS A L'AUTEUR DU JOURNAL DE GOTTINGUE.*

QUAND un journaliste veut rendre compte d'un ouvrage, il doit d'abord en saisir l'esprit. Quand il le critique, il doit avoir raison. Le journaliste de Gottingue a oublié entiérement ces deux devoirs, & il se trompe sans exception sur tout ce qu'il dit.

Il se trompe quand il dit que l'auteur du *Siècle de Louis XIV* devait parler de Tillotson en parlant de Bourdaloue. Il ne songe pas qu'il ne s'agit que des écrivains de France.

Il se trompe quand il dit que le baron des Coutures ne méritait pas d'être cité. Sa traduction de *Lucrèce* est la meilleure qu'on ait en France.

Il se trompe quand il dit que Desmarêts n'était qu'un traducteur. L'abbé Reignier-Desmarêts a traduit à la vérité *Anacréon* en vers italiens avec succès, ce qui est un très-grand mérite ; mais il a fait des vers français qu'on sait par cœur ; & il était excellent grammairien.

Il se trompe quand il dit que Bernier n'était pas médecin du grand-mogol, & qu'il le croit précepteur du fils d'un aga. Un mahométan Indien ne donne point pour précepteur à son fils un chrétien de France qui parle mal indien. Mais on ne demande guère à un médecin de quelle religion il est. Bernier était médecin de

l'empereur Sha-Géan, comme on peut le voir dès la page 9 de ses voyages, édition d'Amsterdam. Voilà pourtant ce que le journaliste appelle *une faute grossière.*

Il se trompe quand il dit que le journal des savans de Paris n'est pas le premier qu'on ait fait en Europe.

Il se trompe en opposant les transactions philosophiques. Ces transactions ne sont point un examen des ouvrages nouveaux de tous les auteurs, comme le journal des savans; c'est une entreprise toute différente.

Il se trompe quand il croit qu'il y a eu une bonne pharmacopée universelle avant celle de Lemery.

Il se trompe quand il dit que le *Moréri* n'est pas le premier dictionnaire français historique qui concerne les faits. C'est même le premier en toute langue : ceux des Etiennes n'étant qu'une courte nomenclature pour l'intelligence des anciens auteurs.

Il se trompe, & fait pis que se tromper, quand il traite de menteur le père Daniel, qui ne passe pas pour un historien assez profond & assez hardi, mais qui passe pour un historien très-véridique. Le père Daniel a erré quelquefois, mais il n'est pas permis de l'appeller *un menteur.*

Il se trompe quand il croit les contes badins de La Fontaine plus dangereux que la seconde égloque de Virgile, ou que certaines satyres d'Horace, ou qu'Ovide, ou que Pétrone. Il n'a pas senti que la gaieté n'est pas ce qui inspire la volupté. La Fontaine est plaisant, Ovide est voluptueux, Pétrone est débauché.

Il se trompe quand il reproche à l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, d'avoir dit qu'il vaut mieux recevoir cent bulles erronées, que d'exciter des divisions. Voici le passage du Siècle : *Il vaut mieux recevoir cent bulles erronées, que de mettre cent livres en cendre.* Quiconque aura une maison dans une de ces cent villes, pensera ainsi; permis à ceux qui n'ont point de maison, de brûler celles des autres pour une bulle.

Il ſe trompe quand il croit que dans le *Siècle* on immole les janſéniſtes aux jéſuites. On n'a certainement point pris de parti entre ces meſſieurs. On y dit que Queſnel était un opiniâtre, que le jéſuite le Tellier confeſſeur de Louis XIV était un méchant homme. L'auteur du *Siècle* n'eſt ni janſéniſte ni moliniſte.

Il ſe trompe quand il dit que les Français firent des campagnes malheureuſes en Bohême, lorſque Louis XV fut à la tête de ſes armées. Louis XV depuis la fin de 1743 n'envoya pas en Bohême un ſeul régiment.

Il ſe trompe quand il reproche à l'auteur du *Siècle* d'avoir dit que les Allemands ne ſe mettent jamais en campagne qu'au mois d'Août. J'amais l'auteur du *Siècle* n'a répété cette ancienne ſottiſe.

Il ſe trompe quand il avance que les papes n'ont jamais rendu Caſtro & Ronciglione. Ils en ſont poſſeſſeurs, oui; mais cela prouve-t-il qu'ils ne l'aient jamais cédé? Alexandre VII fut forcé de le rendre pour cent mille écus romains, en 1664.

Il ſe trompe quand il dit que l'*Encyclopédie* n'eſt pas un ouvrage très-utile, & quand il conclut qu'il ne vaut rien, de ce qu'il a été critiqué & perſécuté dans ſa naiſſance par des ennemis intéreſſés. Il devait conclure tout le contraire.

Il faudrait tâcher de ne ſe pas tromper ſur tous les points, quand on critique un ouvrage.

L'auteur du *Siècle de Louis XIV* n'a vu aucune des éditions qui ont été faites en France, en Angleterre & un Hollande. Il lui eſt tombé entre les mains une petite feuille volante, dans laquelle on relève pluſieurs fautes de l'édition de la Haye, & on en rend l'auteur reſponſable. Il y a, ce me ſemble, un peu d'injuſtice dans ce procédé. Ce n'eſt pas à lui qu'il faut s'en prendre ſi on a imprimé *pigeri* pour *gigeri*, *Burignac* pour *Daubignac*, & ſi les éditeurs ſont tombés dans d'autres mépriſes. On ne trouvera pas ces fautes dans l'édition de

Genève corrigée par l'auteur même. Ceux qui se hâtent de faire ces critiques devraient y apporter plus d'équité & plus d'attention. Par exemple, on reproche à l'auteur d'avoir dit que le grand Condé mourut à Chantilli en 1680. Cela n'est pas vrai ; l'auteur place cette mort en 1686, non pas à Chantilli, mais à Fontainebleau.

On lui reproche d'avoir mis en 1700 la mort de Jacques II, roi d'Angleterre. Cela n'est pas vrai, il dit que c'est en 1701. On lui reproche d'avoir placé la mort de Madame, la première femme du frère de Louis XIV, en 1672. Cela n'est pas vrai ; il la placé au mois de Juin 1670.

On lui reproche d'avoir fait naître madame Dacier en 1615. Cela n'est pas vrai ; il a placé sa naissance en 1651.

Au reste, il est difficile que dans un catalogue de plus de trois cents artistes, on ne se soit trompé sur quelques noms obscurs & sur quelque dates. Un errata suffit pour ces bagatelles. Il ne faut pas juger d'un grand bâtiment par quelques pavés qu'un maçon subalterne aura arrangés dans la cour.

## *SUR LA POLICE DES SPECTACLES.*

ON excommuniait autrefois les rois de France, & depuis Philippe I jusqu'à Louis VIII, tous l'ont été solemnellement, de même que tous les empereurs depuis Henri IV jusqu'à Louis de Bavière inclusivement. Les rois d'Angleterre ont eu aussi une part très-honnête à ces présens de la cour de Rome. C'était la folie du tems, & cette folie coûta la vie à cinq ou six cent mille hommes. Actuellement on se contente d'excommunier les représentans

tans des monarques : ce n'eſt pas les ambaſſadeurs que je veux dire, mais les comédiens, qui ſont rois & empereurs trois ou quatre fois par ſemaine, & qui gouvernent l'univers pour gagner leur vie.

Je ne connais guère que leur profeſſion, & celle des ſorciers, à qui on faſſe aujourd'hui cet honneur. Mais comme il n'y a plus de ſorciers depuis environ ſoixante à quatre-vingts ans, que la bonne philoſophie a été connue des hommes, il ne reſte plus pour victimes qu'Alexandre, Céſar, Athalie, Polyeucte, Andromaque, Brutus, Zaïre & Arlequin.

La grande raiſon qu'on en porte, c'eſt que ces meſſieurs & ces dames repréſentent des paſſions. Mais ſi la peinture du cœur humain mérite une ſi horrible flétriſſure, on devrait donc uſer d'une plus grande rigueur avec les peintres & les ſtatuaires. Il y a beaucoup de tableaux licentieux qu'on vend publiquement, au-lieu qu'on ne repréſente pas un ſeul poëme dramatique qui ne ſoit dans la plus exacte bienſéance. La Vénus du Titien & celle du Corrège ſont toutes nues, & ſont dangereuſes en tout tems pour notre jeuneſſe modeſte ; mais les comédiens ne récitent les vers admirables de Cinna que pendant environ deux heures, & avec l'approbation du magiſtrat, ſous l'autorité royale. Pourquoi donc ces perſonnages vivans ſur le théatre ſont-ils plus condamnés que ces comédiens muets ſur la toile ? *Ut Pictura poeſis erit.* Qu'auraient dit les Sophocles & les Euripides, s'ils avaient pu prévoir, qu'un peuple, qui n'a ceſſé d'être barbare qu'en les imitant, imprimerait un jour cette tache au théatre, qui reçut de leur tems une ſi haute gloire ?

Eſopus & Roſcius n'étaient pas des ſénateurs romains, il eſt vrai ; mais le Flamen ne les déclarait point infâmes, & on ne ſe doutait pas, que l'art de Térence fût un art ſemblable à celui de Locuſte. Le grand pape, le grand prince, Léon X, à qui on doit la renaiſſance de

la bonne tragédie & de la bonne comédie en Europe, & qui fit représenter tant de piéces de théatre dans son palais avec tant de magnificence, ne devinait pas, qu'un jour dans une partie de la Gaule, des descendans des Celtes & des Goths se croiraient en droit de flétrir ce qu'il honorait. Si le cardinal de Richelieu eût vécu, lui qui a fait bâtir la salle du palais royal, lui à qui la France doit le théatre, il n'eût pas souffert plus long-tems, que l'on osât couvrir d'ignominie ceux qu'il employait à réciter ses propres ouvrages.

Ce sont les hérétiques, il le faut avouer, qui ont commencé à se déchaîner contre le plus beau de tous les arts. Léon X ressuscitait la scène tragique; il n'en fallait pas davantage aux prétendus réformateurs pour crier à l'œuvre de *Satan*. Aussi la ville de Genève & plusieurs illustres bourgades de Suisse, ont été cent cinquante ans sans souffrir chez elles un violon. Les jansénistes qui dansent aujourd'hui sur le tombeau de *St. Páris*, à la grande édification du prochain, défendirent le siècle passé à une princesse de Conti qu'ils gouvernaient, de faire apprendre à danser à son fils, attendu que la danse est trop profane. Cependant il fallait avoir bonne grace, & savoir le menuet; on ne voulait point de violon, & le directeur eut beaucoup de peine à souffrir, par accommodement, qu'on montrât à danser au prince de Conti avec des castagnettes. Quelques catholiques un peu visigots, de deçà les monts, craignirent donc les reproches des réformateurs, & crièrent aussi haut qu'eux; ainsi peu à peu s'établit dans notre France la mode de diffamer César & Pompée, & de refuser certaines cérémonies à certaines personnes gagées par le roi, & travaillant sous les yeux du magistrat. On ne s'avisa point de réclamer contre cet abus; car qui aurait voulu se brouiller avec des hommes puissans, & des hommes du tems présent, pour Phèdre & pour les héros des siècles passés?

On se contenta donc de trouver cette rigueur absurde,

& d'admirer toujours à bon compte les chefs-d'œuvre de notre ſcène.

Rome, de qui nous avons appris notre cathéchiſme, n'en uſe point comme nous; elle a ſu toujours tempérer les loix ſelon les tems & ſelon les beſoins; elle a ſu diſtinguer les bâteleurs effrontés, qu'on cenſurait autrefois avec raiſon, d'avec les piéces de théatre du Triſſin & de pluſieurs évêques & cardinaux qui ont aidé à reſſuſciter la tragédie. Aujourd'hui méme on repréſente à Rome publiquement des comédies dans des maiſons religieuſes. Les dames y vont ſans ſcandale; on ne croit point, que des dialogues récités ſur des planches ſoient une infamie diabolique. On a vu juſqu'à la piéce de *George Dandin* exécutée à Rome par des religieuſes en préſence d'une foule d'eccléſiaſtiques & de dames. Les ſages Romains ſe gardent bien ſurtout d'excommunier ces meſſieurs qui chante le deſſus dans les opéra italiens; car en vérité c'eſt bien aſſez d'être châtré dans ce monde, ſans être encore damné dans l'autre.

Dans le bon tems de Louis XIV il y avait toujours aux ſpectacles qu'il donnait un banc, qu'on nommait *le banc des évêques*. J'ai été témoin que dans la minorité de Louis XV, le cardinal de Fleuri, alors évêque de Fréjus, fut très-preſſé de faire revivre cette coutume. D'autres tems, d'autres mœurs; nous ſommes apparemment bien plus ſages que dans les tems où l'Europe entière venait admirer nos fêtes, où Richelieu fit revivre la ſcène en France, où Léon X fit renaître en Italie le ſiècle d'Auguſte. Mais un tems viendra où nos neveux, en voyant l'impertinent ouvrage du père le Brun contre l'art des Sophocles, & les œuvres de nos grands-hommes, imprimés dans le même tems, s'écrieront: Eſt-il poſſible que les Français aient pu ainſi ſe contredire, & que la plus abſurde barbarie ait levé ſi orgueilleuſement la tête contre les plus belles productions de l'eſprit humain?

St. Thomas d'Aquin, dont les mœurs valaient bien cel-

les de Calvin & du père Quesnel ; St. Thomas, qui n'avait jamais vu de bonne comédie, & qui ne connaissait que de malheureux historiens, devine pourtant que le théatre peut être utile. Il eut assez de bons sens, & assez de justice, pour sentir le mérite de cet art, tout informe qu'il était ; il le permit, il l'approuva. St. Charles Borromée examinait lui-même les piéces qu'on jouait à Milan ; il les munissait de son approbation & de son seing.

Qui feront après cela les Visigoths qui voudront traiter d'empoisonneurs Rodrigue & Chimène ? Plût-au-ciel que ces barbares ennemis du plus beau des arts eussent la piété de Polyeucte, la clémence d'Auguste, la vertu de Burrhus, & qu'ils finissent comme le mari d'Alzire !

## *DES GÉNIES.*

LA doctrine des génies, l'astrologie judiciaire, & la magie, ont rempli toute la terre. Remontez jusqu'à l'ancien Zoroastre, vous trouvez les génies établis. Toute l'antiquité est pleine d'astrologues & de magiciens. Ces idées étaient donc bien naturelles. Nous nous moquons aujourd'hui de tant de peuples chez qui elles ont prévalu ; si nous étions à leur place, si nous commencions comme eux à cultiver les sciences, nous en ferions tout autant. Imaginons-nous que nous sommes des gens d'esprit qui commençons à raisonner sur notre être, & à observer les astres : la terre est sans doute immobile au milieu du monde ; le soleil & les planètes ne tournent qne pour elle ; & les étoiles ne sont faites que pour nous ; l'homme est donc le grand objet de toute la nature. Que faire de tous ces globes uniquement destinés à notre usage, & de l'immensité du ciel ? Il est tout vraisemblable que

l'espace & les globes sont peuplés de substances ; & puisque nous sommes les favoris de la nature placés au centre du monde, & que tout est fait pour l'homme, ces substances sont évidemment destinées à veiller sur l'homme.

Le premier qui aura cru au moins la chose possible, aura bientôt trouvé des disciples, persuadés que la chose existe. On a donc commencé par dire : Il peut exister des génies ; & personne n'a dû affirmer le contraire, car où est l'impossibilité que les airs, & les planètes soient peuplés ? On a dit ensuite : Il y a des génies ; & certainement personne ne pouvait prouver qu'il n'y en a point. Bientôt après quelques sages virent ces génies, & on n'était pas en droit de leur dire : Vous ne les avez point vus ; ils étaient apparus à des hommes trop considérables, trop dignes de foi. L'un avait vu le génie de l'empire, ou de sa ville ; l'autre celui de *Mars* & de *Saturne* ; les génies des quatre élémens s'étaient manifestés à plusieurs philosophes ; plus d'un sage avait vu son propre génie ; tout cela d'abord en songe ; mais les songes étaient les symboles de la vérité.

On savait positivement comment ces génies étaient faits. Pour venir sur notre globe, il fallait bien qu'ils eussent des ailes ; ils en avaient donc. Nous ne connaissons que des corps ; ils avaient donc des corps, mais des corps plus beaux que les nôtres, puisque c'étaient des génies, & plus légers, puisqu'ils venaient de si loin. Les sages qui avaient le privilège de converser avec des génies, inspiraient aux autres l'espérance de jouir du même bonheur. Un sceptique aurait-il été bien reçu à leur dire : Je n'ai point vu de génie, donc il n'y en a point ; on lui aurait répondu : Vous raisonnez fort mal ; il ne suit point du tout de ce qu'une chose ne vous est pas connue, qu'elle n'existe point ; il n'y a nulle contradiction dans la doctrine qui enseigne la nature de ces puissances aériennes, nulle impossibilité qu'elles nous rendent visite ; elles

se sont montrées à nos sages, elles se manifesteront à nous ; vous n'êtes pas dignes de voir des génies.

Tout est mêlé de bien & de mal sur la terre ; il y a donc incontestablement de bons & de mauvais génies. Les Perses eurent leurs *Peris* & leurs *Dives*, les Grecs leurs *Daimons* & *Cacodaimons*, les Latins *bonos & malos Génios*. Le bon génie devait être blanc, le mauvais devait être noir, excepté chez les Nègres, où c'est essentiellement tout le contraire. Platon admit sans difficulté un bon & un mauvais génie pour chaque mortel. Le mauvais génie de Brutus lui apparut, & lui annonça la mort avant la bataille de Philippes ; de graves historiens ne l'ont-ils pas dit ? & Plutarque aurait-il été assez mal avisé pour assurer ce fait, s'il n'avait été bien vrai ?

Considérez encore quelle source de fêtes, de divertissemens, de bons contes, de bons mots, venait de la croyance des génies.

(a) *Scit genius natale comes qui temperat astrum.*

(b) *Ipse suos adsit genius visurus honores,*
*Cui decorent sanctas florea serta comas.*

Il y avait des génies mâles, & des génies femelles. Les génies des dames s'appellaient chez les Romains, des *petites Junons*. On avait encore le plaisir de voir croître son génie. Dans l'enfance, c'était une espèce de Cupidon avec des ailes ; dans la vieillesse de l'homme qu'il protégeait, il portait une longue barbe : quelquefois c'était un serpent. On conserve à Rome un marbre où l'on voit un beau serpent sous un palmier, auquel sont appendues deux couronnes ; & l'inscription porte, *au génie des Augustes* ; c'était l'emblême de l'immortalité.

Quelle preuve démonstrative avons-nous aujourd'hui que les génies, universellement admis par tant de nations éclairées, ne sont que des fantômes de l'imagina-

(*a*) *Horace.* (*b*) *Tibulle.*

tion ? Tout ce qu'on peut dire ſe réduit à ceci : Je n'ai jamais vu de génie ; aucun homme de ma connaiſſance n'en a vu : Brutus n'a point laiſſé par écrit que ſon génie lui fût apparu avant la bataille : ni Newton, ni Locke, ni même Deſcartes qui ſe livrait à ſon imagination ; ni aucun roi, ni aucun miniſtre d'état, n'ont jamais été ſoupçonnés d'avoir parlé à leur génie : je ne crois donc pas une choſe dont il n'y a pas la moindre preuve. Cette choſe n'eſt pas impoſſible, je l'avoue ; mais la poſſibilité n'eſt pas une preuve de la réalité. Il eſt poſſible qu'il y ait des ſatyres avec de petites queues retrouſſées, & des pieds de chèvre : cependant j'attendrai que j'en aie vu pluſieurs pour y croire : car ſi je n'en avais vu qu'un, je n'y croirais pas.

## *DE L'ASTROLOGIE.*

L'ASTROLOGIE pourrait s'appuyer ſur de meilleurs fondemens que les génies. Car ſi perſonne n'a vu ni Farfadets, ni Lémures, ni Dives, ni Peris, ni Démons, ni Cacodémons, on a vu ſouvent des prédictions d'aſtrologues réuſſir. Que de deux aſtrologues conſultés ſur la vie d'un enfant, & ſur la ſaiſon, l'un diſe que l'enfant vivra âge d'homme, l'autre non ; que l'un annonce la pluie, & l'autre le beau tems ; il eſt bien clair qu'il y en aura un prophête.

Le grand malheur des aſtrologues, c'eſt que le ciel a changé depuis que les règles de l'art ont été données. Le ſoleil qui était dans le belier du tems des argonautes, ſe trouve aujourd'hui dans les poiſſons ; & les aſtrologues, au grand malheur de leur art, attribuent aujourd'hui à une maiſon du ſoleil ce qui appartient viſiblement à une autre. Cependant ce n'eſt pas encore une raiſon démonſtrative contre l'aſtrologie. Les maîtres de l'art ſe trom-

pent ; mais il n'eſt pas démontré que l'art ne peut exiſter.

Il n'y a pas d'abſurdité à dire : Un tel enfant eſt né dans le croiſſant de la lune, pendant une ſaiſon orageuſe, au lever d'une telle étoile ; ſa conſtitution a été faible, & ſa vie malheureuſe & courte ; ce qui eſt le partage ordinaire des mauvais tempéramens : au contraire celui-ci eſt né quand la lune était dans ſon plein, le ſoleil dans ſa force, le tems ſerein, au lever d'une telle étoile ; ſa conſtitution a été bonne, ſa vie longue & heureuſe. Si ces obſervations avaient été répétées, ſi elles s'étaient trouvées juſtes, l'expérience eût pu au bout de quelques milliers de ſiècles former un art donc il eût été difficile de douter : on aurait penſé, avec quelque vraiſemblance, que les hommes ſont comme les arbres & les légumes, qu'il ne faut planter & ſemer que dans certaines ſaiſons. Il n'eût ſervi de rien contre les aſtrologues de dire : Mon fils eſt né dans un tems heureux, & cependant il eſt mort au berceau : l'aſtrologue aurait répondu : Il arrive ſouvent que les arbres plantés dans la ſaiſon convenable, périſſent ; je vous ai répondu des aſtres, mais je ne vous ai pas répondu du vice de conformation que vous avez communiqué à votre enfant. L'aſtrologie n'opère que quand aucune cauſe ne s'oppoſe au bien que les aſtres peuvent faire.

On n'aurait pas mieux réuſſi à décréditer l'aſtrologie en diſant : De deux enfans qui ſont nés dans la même minute, l'un a été roi, l'autre n'a été que marguillier de ſa paroiſſe : car on aurait très-bien pu ſe défendre, en faiſant voir que le payſan a fait ſa fortune lorſqu'il eſt devenu marguillier comme le prince en devenant roi.

Et ſi on alléguait qu'un bandit que Sixte-Quint fit pendre était né au même tems que Sixte-Quint, qui de gardeur de cochons devint pape ; les aſtrologues diraient qu'on s'eſt trompé de quelques ſecondes & qu'il eſt impoſſible dans les règles, que la même étoile donne la tiare & la potence. Ce n'eſt donc que parce qu'une foule d'expériences a démenti les prédictions que les hommes ſe ſont

apperçus à la fin que l'art eſt illuſoire, mais avant d'être détrompés ils ont été long-tems crédules.

Un des plus fameux mathématiciens de l'Europe, nommé Stoffler, qui floriſſait aux quinzième & ſeizième ſiècles, & qui travailla long-tems à la réforme du calendrier propoſée au concile de Conſtance, prédit un déluge univerſel pour l'année 1524. Ce déluge devait arriver au mois de Février, & rien n'eſt plus plauſible; car Saturne, Jupiter & Mars ſe trouvèrent alors en conjonction dans le ſigne des poiſſons. Tous les peuples de l'Europe, de l'Aſie & de l'Afrique, qui entendirent parler de la prédiction, furent conſternés. Tout le monde s'attendit au déluge malgré l'arc-en-ciel. Pluſieurs autres contemporains rapportent que les habitans des provinces maritimes de l'Allemagne s'empreſſaient de vendre à vil prix leurs terres à ceux qui avaient le plus d'argent, & qui n'étaient pas ſi crédules qu'eux. Chacun ſe muniſſait d'un bateau comme d'une arche. Un docteur de Toulouſe nommé Auriol fit faire ſurtout une grande arche pour lui, ſa famille, & ſes amis: on prit les mêmes précautions dans une grande partie de l'Italie. Enfin le mois de Février arriva, & il ne tomba pas une goutte d'eau: jamais mois ne fut plus ſec, & jamais les aſtrologues ne furent plus embarraſſés. Cependant, ils ne furent ni decouragés, ni négligés parmi nous. Preſque tous les princes continuèrent de les conſulter.

Je n'ai pas l'honneur d'être prince; cependant le célèbre comte de Boulainvilliers, & un Italien nommé Colonne qui avait beaucoup de réputation à Paris, me prédirent l'un & l'autre que je mourrais infailliblement à l'âge de trente-deux ans. J'ai eu la malice de les tromper déjà de près de trente années, de quoi je leur demande humblement pardon.

# DE LA MAGIE.

LA magie eſt encore une ſcience bien plus plauſible que l'aſtrologie, & que la doctrine des génies. Dès qu'on commença à penſer qu'il y a dans l'homme un être tout-à-fait diſtinct de la machine, & que l'entendement ſubſiſte après la mort, on donna à cet entendement un corps délié, ſubtil, aérien, reſſemblant au corps dans lequel il était logé. Deux raiſons toutes naturelles introduiſirent cette opinion: La première, c'eſt que dans toutes les langues l'ame s'appellait *eſprit*, *ſouffle*, *vent*: cet eſprit, ce ſouffle, ce vent, était donc quelque choſe de fort mince & de fort délié. La ſeconde, c'eſt que ſi l'ame d'un homme n'avait pas retenu une forme ſemblable à celle qu'il poſſédait pendant ſa vie, on n'aurait pas pu diſtinguer après la mort l'ame d'un homme d'avec celle d'un autre. Cette ame, cette ombre qui ſubſiſtait ſéparée de ſon corps, pouvait très-bien ſe montrer dans l'occaſion, revoir les lieux qu'elle avait habité, viſiter ſes parens, ſes amis, leur parler, les inſtruire; il n'y avait dans tout cela aucune incompatibilité. Ce qui eſt, peut paraître.

Les ames pouvaient très-bien enſeigner à ceux qu'elles venaient voir, la manière de les évoquer: elles n'y manquaient pas; & le mot *Abraxa* prononcé avec quelques cérémonies, faiſait venir les ames auxquelles on voulait parler. Je ſuppoſe qu'un Egyptien eût dit à un philoſophe: *Je deſcends en ligne droite des magiciens de Pharaon qui changèrent des baguettes en ſerpens, & les eaux du Nil en ſang; un de mes ancêtres ſe maria avec la pythoniſſe d'Endor qui évoqua l'ombre de Samuel à la priere du roi Saül: elle communiqua ſes ſecrets à ſon mari, qui lui fit part des ſiens: je poſsède cet héritage de père & de mère, ma généalogie eſt bien avérée; je commande aux ombres*

*& aux élémens.* Le philoſophe n'aurait eu autre choſe à faire qu'à lui demander ſa protection ; car ſi ce philoſophe avait voulu nier, & diſputer, le magicien lui eût fermé la bouche, en lui diſant : *Vous ne pouvez nier les faits ; mes ancêtres ont été inconteſtablement de grands magiciens, & vous n'en doutez pas ; vous n'avez nulle raiſon pour croire que je ſois de pire condition qu'eux, ſurtout quand un homme d'honneur comme moi vous aſſure qu'il eſt ſorcier.* Le philoſophe aurait pu lui dire : Faites-moi le plaiſir d'évoquer une ombre, de me faire parler à une ame, de changer cette eau en ſang, cette baguette en ſerpent. Le magicien pouvait répondre ; Je ne travaille pas pour les philoſophes : j'ai fait voir des ombres à des dames très-reſpectables, à des gens ſimples qui ne diſputent point : vous devez croire au moins qu'il eſt très-poſſible que j'aie ces ſecrets, puiſque vous êtes forcé d'avouer que mes ancêtres les ont poſſédés : ce qui s'eſt fait autrefois ſe peut faire aujourd'hui, & vous devez croire à la magie, ſans que je ſois obligé d'exercer mon art devant vous.

Ces raiſons ſont ſi bonnes, que tous les peuples ont eu des ſorciers. Les plus grands ſorciers étaient payés par l'état, pour voir clairement l'avenir dans le cœur & dans le foie d'un bœuf. Pourquoi donc a-t-on ſi long-tems puni les autres de mort ? Ils faiſaient des choſes plus merveilleuſes ; on devait donc les honorer beaucoup, on devait ſurtout craindre leur puiſſance. Rien n'eſt plus ridicule que de condamner un vrai magicien à être brûlé ; car on devait préſumer qu'il pouvait éteindre le feu, & tordre le cou à ſes juges. Tout ce qu'on pouvait faire, c'eſt de lui dire, Mon ami, nous ne vous brûlons pas comme un ſorcier véritable, mais comme un faux ſorcier, qui vous vantez d'un art admirable que vous ne poſſédez pas ; nous vous traitons comme un homme qui débite de la fauſſe monnoie : plus nous aimons la bonne, plus nous puniſſons ceux qui en donnent de fauſſe : nous

ſavons très-bien qu'il y a eu autrefois de vénérables magiciens, mais nous ſommes fondés à croire que vous ne l'êtes pas, puiſque vous vous laiſſez brûler comme un ſot.

Il eſt vrai que le magicien pouſſé à bout pourrait dire, Ma ſcience ne s'étend pas juſqu'à éteindre un bûcher ſans eau, & juſqu'à donner la mort à mes juges avec des paroles ; je peux ſeulement évoquer des ames, lire dans l'avenir, changer certaines matières en d'autres ; mon pouvoir eſt borné ; mais vous ne devez pas pour cela me brûler à petit feu ; c'eſt comme ſi vous faiſiez pendre un médecin qui aurait guéri de la fiévre, & qui ne pourrait vous guérir d'une paraliſie. Mais les juges lui repliqueraient : Faites nous donc voir quelque ſecret de votre art, ou conſentez à être brûlé de bonne grace.

## DES POSSÉDÉS.

IL n'y a que les poſſédés à qui on n'a jamais rien de bon à repliquer. Qu'un homme vous diſe, Je ſuis poſſédé, il faut l'en croire ſur ſa parole. Ceux-là ne ſont point obligés de faire des choſes bien extraordinaires ; & quand ils les font, ce n'eſt que pour ſurabondance de droit. Que répondre à un homme qui roule les yeux, qui tord la bouche, & qui dit qu'il a le diable au corps ? Chacun ſent ce qu'il ſent. Il y a eu autrefois tout plein de poſſédés, il peut donc s'en rencontrer encore. S'ils s'aviſent de battre le monde, on le leur rend bien, & alors ils deviennent fort modérés. Mais pour un pauvre poſſédé qui ſe contente de quelques convulſions, & qui ne fait de mal à perſonne, on n'eſt pas en droit de lui en faire. Si vous diſputez contre lui, vous aurez infailliblement le deſſous : il vous dira, Le diable eſt entré

hier chez moi, sous une telle forme; j'ai depuis ce tems-là une colique surnaturelle, que tous les apoticaires du monde ne peuvent soulager. Il n'y a certainement d'autre parti à prendre avec cet homme que celui de l'exorciser, ou de l'abandonner au diable.

C'est grand dommage qu'il n'y ait plus aujourd'hui ni possédés, ni magiciens, ni astrologues, ni génies. On ne peut concevoir de quelle ressource étaient il y a cent ans tous ces mystères. Toute la noblesse vivait alors dans ses châteaux. Les soirs d'hiver sont longs, on serait mort d'ennui sans ces nobles amusemens. Il n'y avait guère de château où il ne revînt une fée à certains jours marqués, comme la fée Merlusine au château de Lusignan. Le grand-veneur, homme sec & noir, chassait avec une meute de chiens noirs dans la forêt de Fontainebleau. Le diable tordait le cou au maréchal Fabert. Chaque village avait son sorcier, ou sa sorcière; chaque prince avait son astrologue; toutes les dames se faisaient dire leur bonne aventure; les possédés couraient les champs; c'était à qui avait vu le diable, ou à qui le verrait; tout cela était un sujet de conversations inépuisables, qui tenait les esprits en haleine. A présent on joue insipidement aux cartes, & on a perdu à être détrompé (*a*).

(*a*) On trouvera la plupart de ses sujets traités d'une manière plus détaillée & plus approfondie dans les *Questions sur l'Encyclopédie.*

*Fin du tome premier.*

# TABLE DES PIÉCES

Contenues dans ce volume.

*SONGE de Platon.* . . . . . . Pag. 1
*Lettre de l'auteur à Mr. de* S'GRAVESANDE*, professeur de mathématique.* . . . . . . 4
*Réponse à Mr.* Martin Kahle*, professeur & doyen des philosophes de Gottingen, au sujet des questions métaphysiques ci-dessus.* 8
*Courte réponse aux longs discours d'un docteur Allemand.* . . 10
*Lettre sur* Roger Bacon. . . . . . 14
*Sur l'*Anti-Lucrèce *de Mr. le cardinal de* Polignac. . . 17
*Dissertation envoyée par l'auteur, en italien, à l'académie de Bologne, & traduite par lui-même en français, sur les changemens arrivés dans notre globe, & sur les pétrifications qu'on prétend en être encore les témoignages.* . . 21
*Digression sur la manière dont notre globe a pu être inondé.* . 31
*Des langues,* . . . . . . 33
*Pensées sur l'administration publique.* . . . . . 42
*Jusqu'à quel point on doit tromper le peuple.* . . . 54
*Sur le paradoxe que les sciences ont nui aux mœurs.* . . 57
*Sottise des deux parts.* . . . . 59
*Lettre d'un Turc, sur les faquirs & sur son ami* Bababec. . 65
*De la gloire,* ou *Entretien avec un Chinois.* . . . 68
*De la religion des quakers.* . . . . . . 71
*Histoire des quakers.* . . . . . . 78
*Suite de l'histoire des quakers.* . . . . . 81
*De la religion anglicane.* . . . . . . 86
*Des presbytériens.* . . . . . . 89
*Des sociniens, ou ariens, ou antitrinitaires.* . . . 91
*Du parlement.* . . . . . . 93

*Sur le gouvernement.* . . . . . Pag. 97
*Sur le commerce.* . . . . . . . 101
*Sur l'insertion de la petite vérole.* . . . . . 104
*Sur le chancelier* Bacon. . . . . . . 109
*Sur* Locke. . . . . . . . . . 114
*Sur l'ame.* . . . . . . . . . 118
*De la tolérance; & que les philosophes ne peuvent jamais nuire.* 123
*Sur* Descartes & Newton. . . . . . . 126
*De* Newton. . . . . . . . . . 131
*De la chronologie réformée par* Newton, *qui fait le monde moins vieux de cinq cents ans.* . . . . . 134
*De la tragédie anglaise.* . . . . . . . 139
*Sur la comédie anglaise.* . . . . . . . 147
*Sur les courtisans qui cultivent les lettres.* . . . . 153
*Sur le comte de* Rochester & *Mr.* Waller. . . . . 156
*De* Prior; *du poëme singulier* d'Hudibras, & *du doyen* Swift. 160
*De* Pope. . . . . . . . . . . 170
*Sur la société royale, & sur les académies.* . . . . 173
*De* Cromwell. . . . . . . . . . 178
*Du fanatisme.* . . . . . . . . . 183
*Sur le théisme.* . . . . . . . . . 186
*Sur les contradictions de ce monde.* . . . . . 188
*Sur ce qu'on ne fait pas, & sur ce qu'on pourrait faire.* . . 194
*Sur messieurs* Jean Law, Melon, & Dutot. *Sur le commerce & sur le luxe.* . . . . . . . . . 197
*Des monnoies & revenu des rois.* . . . . . . 202
*Lettre à Mr.* T**. *sur l'ouvrage de Mr.* Dutot, & *sur celui de Mr.* Melon. 1738. . . . . . . . 208
*Des mensonges imprimés.* . . . . . . . 217
*Suite des mensonges imprimés.* . . . . . . 227
*Seconde suite des mensonges imprimés. Raisons de croire que le livre intitulé* : Testament politique du cardinal de Richelieu, *est un ouvrage supposé.* . . . . . 233
*Doutes nouveaux sur le testament attribué au cardinal* de Richelieu. . . . . . . . . . 251
*Nouveaux doutes sur l'authenticité du testament politique attribué au cardinal de* Richelieu, & *sur les remarques de Mr. de* Foncemagne. . . . . . . . 256
*Lettre écrite depuis l'impression des doutes.* . . . 286
*Arbitrages entre Mr. de* V. . . . . & *Mr. de* Foncemagne. . 289

*Sur la fable.* . . . . . . . . . . 307
*Relation touchant un Maure blanc, amené d'Afrique à Paris en 1744.* . . . . . . . . . . 311
*Sur l'esprit.* . . . . . . . . . . 314
*Fragment d'une lettre sur un usage très-utile établi en Hollande.* 322
*Lettre sur les inconvéniens attachés à la littérature.* . . 323
*Fragment sur la corruption du style.* . . . . . 328
*Lettre à un premier commis.* . . . . . . 330
*Eloge funèbre des officiers qui sont morts dans la guerre de 1741.* . . . . . . . . . . 334
*Des Juifs.* . . . . . . . . . . 350
*Du siècle de* CONSTANTIN. . . . . . . 364
*De* DIOCLÉTIEN. . . . . . . . 368
*De* CONSTANTIN. . . . . . . . 375
*De* JULIEN. . . . . . . . . . 381
*Lettre sur le* Dante. . . . . . . . 386
*De la chimère du souverain bien.* . . . . . . 391
*De la population de l'Amériqne.* . . . . . 394
*De l'alcoran & de* Mahomet. . . . . . . 397
*Lettre civile & honnête, à l'auteur malhonnête de la critique de l'histoire universelle de Mr. de* V***. *qui n'a jamais fait d'histoire universelle : le tout au sujet de* Mahomet. . . 402
*Avis à l'auteur du journal de Gotthingue.* . . . . 413
*Sur la police des spectacles,* . . . . . . 416
*Des génies.* . . . . . . . . . . 420
*De l'astrologie.* . . . . . . . . . 423
*De la magie.* . . . . . . . . . 426
*Des possédés.* . . . . . . . . . 428

Fin de la Table.

MAR 9 1934